

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1895

Compilé article par article en continu

Le Messager Evangélique – Année 1895

TABLE DES MATIERES

Un «adieu» chrétien	6
Méditations de Darby J.N.	11
Méditation de J.N.D. n° 73 – ME 1895 page 13.....	11
Méditation de J.N.D. n° 74 – ME 1895 page 31.....	12
Méditation de J.N.D. n° 75 – ME 1895 page 35.....	14
Méditation de J.N.D. n° 76 – ME 1895 page 53.....	15
Méditation de J.N.D. n° 77 – ME 1895 page 71.....	18
Méditation de J.N.D. n° 78 – ME 1895 page 91.....	19
Méditation de J.N.D. n° 79 – ME 1895 page 292.....	20
Méditation de J.N.D. n° 80 – ME 1895 page 312.....	21
Méditation de J.N.D. n° 81 – ME 1895 page 331.....	23
Méditation de J.N.D. n° 82 – ME 1895 page 351.....	26
Méditation de J.N.D. n° 83 – ME 1895 page 354.....	27
Méditation de J.N.D. n° 84 – ME 1895 page 375.....	29
Méditation de J.N.D. n° 85 – ME 1895 page 389.....	31
Méditation de J.N.D. n° 86 – ME 1895 page 408.....	32
Méditation de J.N.D. n° 87 – ME 1895 page 412.....	34
Méditation de J.N.D. n° 88 – ME 1895 page 434.....	35
Méditation de J.N.D. n° 89 – ME 1895 page 471.....	37
Lettres de Darby J.N.....	40
Lettre de J.N.D. n° 110 – ME 1895 page 16	40
Lettre de J.N.D. n° 111 – ME 1895 page 19	41
Lettre de J.N.D. n° 112 – ME 1895 page 38	41
Lettre de J.N.D. n° 113 – ME 1895 page 58	42
Lettre de J.N.D. n° 114 – ME 1895 page 59	43
Lettre de J.N.D. n° 115 – ME 1895 page 74	44
Lettre de J.N.D. n° 116 – ME 1895 page 75	44
Lettre de J.N.D. n° 117 – ME 1895 page 94	46

Lettre de J.N.D. n° 118 – ME 1895 page 107	48
Lettre de J.N.D. n° 119 – ME 1895 page 159	49
Lettre de J.N.D. n° 120 – ME 1895 page 198	50
Lettre de J.N.D. n° 121 – ME 1895 page 217	51
Lettre de J.N.D. n° 122 – ME 1895 page 218	52
Lettre de J.N.D. n° 123 – ME 1895 page 218	52
Lettre de J.N.D. n° 124 – ME 1895 page 237	52
Lettre de J.N.D. n° 125 – ME 1895 page 239	53
Lettre de J.N.D. n° 126 – ME 1895 page 279	54
Lettre de J.N.D. n° 127 – ME 1895 page 295	55
Lettre de J.N.D. n° 128 – ME 1895 page 296	56
Lettre de J.N.D. n° 129 – ME 1895 page 336	57
Lettre de J.N.D. n° 130 – ME 1895 page 358	59
Lettre de J.N.D. n° 131 – ME 1895 page 393	60
Lettre de J.N.D. n° 132 – ME 1895 page 396	61
Lettre de J.N.D. n° 133 – ME 1895 page 415	63
Lettre de J.N.D. n° 134 – ME 1895 page 438	66
Lettre de J.N.D. n° 135 – ME 1895 page 453	67
Lettre de J.N.D. n° 136 – ME 1895 page 456	68
Lettre de J.N.D. n° 137 – ME 1895 page 459	69
Pensées	71
ME 1895 page 20	71
ME 1895 page 40	71
ME 1895 page 60	71
ME 1895 page 100	71
ME 1895 page 160	71
ME 1895 page 180	72
ME 1895 page 200	72
ME 1895 page 220	72
ME 1895 page 240	72
ME 1895 page 300	72
ME 1895 page 340	72

ME 1895 page 437	72
Remarques sur l'armure de Dieu	74
Préliminaires	74
Le lieu du combat	75
Notre force pour le combat	76
Ses ennemis	77
La nature de leurs attaques	78
L'armure de Dieu	80
Conclusion.....	90
Sur l'étude de la Parole.....	95
Fragments	96
ME 1895 page 98	96
ME 1895 page 320	97
ME 1895 page 360	97
ME 1895 page 380	97
ME 1895 page 420	97
Notes sur la première épître à Timothée	99
Chapitre 1	99
Chapitre 2	105
Chapitre 3	111
Chapitre 4	118
Chapitre 5	126
Chapitre 6	135
Quelques pensées sur l'unité de l'Eglise.....	147
La simplicité quant au Christ.....	151
La femme de la Samarie	154
Il y a un seul corps.....	162
Après la mort	174
1 Corinthiens 7: 12.....	181
La résurrection - 1 Corinthiens 15	182
Les dernières paroles de David.....	187
Le Sauveur et le pécheur	197

La puissance de Christ en résurrection et en gloire	201
Sur le culte rendu à Christ	207
Dieu pour nous	211
La vie	216

Un «adieu» chrétien

ME 1895 page 3

Dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, s'est endormi dans le Seigneur notre cher et vénéré ancien frère S. R., de M. Deux ou trois jours avant son délogement, il chargea un de ceux qui étaient auprès de lui du message suivant:

«Dites aux frères et aux soeurs de demeurer attachés de tout coeur au Seigneur»;

«de demeurer fermes et inébranlables dans la vérité»;

«de ne jamais abandonner «le rassemblement de nous-mêmes». Le Seigneur Jésus nous a dit: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Il faut aller aux réunions afin d'y trouver la présence du Seigneur. Durant ma longue carrière, il m'a été fait la grâce de me rendre aux réunions dans cette confiance, et je n'ai jamais été déçu».

Ce message fut communiqué aux frères venus à l'enterrement; qu'il nous soit permis, après l'avoir cité, d'ajouter quelques réflexions qu'il nous a suggérées.

Comme notre cher frère R. avait la précieuse habitude de se servir autant que possible des termes mêmes des Saintes Ecritures, il est facile de trouver dans quelles parties de la parole de Dieu il a puisé les paroles d'exhortation qu'il tenait tant à placer sur le coeur des chers frères qu'il allait devancer auprès du Seigneur.

La première exhortation est tirée des Actes des Apôtres, chapitre 11, verset 23. Dans ce chapitre, nous voyons l'oeuvre du Seigneur à Antioche sous un aspect d'une beauté admirable. On y respire une vraie fraîcheur de printemps. Rien n'y est altéré, ni affaibli. Ce n'était pas le résultat du travail de quelque grand serviteur de Dieu, de quelque apôtre éminent, comme ce fut le cas, par exemple, à Jérusalem et à Corinthe; non, c'étaient de simples croyants qui avaient été dispersés par la tribulation survenue à l'occasion d'Etienne, et qui, «étant venus à Antioche, parlaient aux Grecs, annonçant *le Seigneur Jésus*. Et la main du *Seigneur* était avec eux; et un grand nombre, ayant cru, se tournèrent *vers le Seigneur*». Nous voyons par ces quelques paroles que le *Seigneur Jésus* était ce que l'Evangile annoncé par ces fidèles présentait aux âmes; qu'il était Celui dont la puissance s'y déployait, et enfin qu'il était l'objet et le centre vers lequel sa main amenait ceux qui croyaient. C'est dans cet état que les trouva Barnabas envoyé vers eux par l'assemblée qui était à Jérusalem. Aussi, «ayant vu la grâce de Dieu, il se réjouit». En effet, il y avait de quoi réjouir le coeur. Mais si les fidèles étaient dans un état tel que l'on n'aurait pu désirer mieux, de même le serviteur qui leur fut envoyé répondait bien à cet état. Il nous est dit de lui qu'il était «homme de bien, et plein de l'Esprit Saint et de foi». Aussi son ministère fut-il béni, et «une grande foule fut ajoutée *au Seigneur*». Voilà ce qui caractérise toujours l'oeuvre du Seigneur opérée par le vrai ministère de l'Esprit et de la foi: les âmes sont amenées *au Seigneur*, et non à un homme ou à un système humain. Et Barnabas, les voyant là, «les exhortait tous à *demeurer attachés au Seigneur de tout leur*

coeur» (littéralement: du propos de leur coeur. Comparez Daniel 1: 8). C'est là le vrai état spirituel d'où peut seul découler une piété réelle, une vie d'obéissance et de communion avec Dieu, ainsi que l'expriment les paroles du Seigneur: «Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est *celui-là* qui *m'aime*; et celui qui m'aime sera aimé de mon Père; et moi, je l'aimerai, et je me manifesterai à lui»; et encore: «Si quelqu'un *m'aime*, *il gardera* ma parole, et mon Père l'aimera et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui» (Jean 14: 21-23). Que le Seigneur nous donne à tous, chers frères, de lui demeurer «attachés de tout notre coeur», afin que dans cette communion, nous jouissions de tout ce qui se rapporte à la gloire du Seigneur et au bien de nos âmes.

Quant à la seconde exhortation de notre cher frère, «de demeurer fermes et inébranlables dans la vérité», nous la trouvons en plusieurs endroits de la Parole, et en rapport avec divers points de la vérité, mais je m'arrêterai sur le passage de 1 Corinthiens 15: 58: «Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes, inébranlables, abondant toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que votre travail n'est pas vain dans le Seigneur». A Corinthe, l'état des choses était bien différent de celui que nous avons vu à Antioche. Ce n'est pas qu'il leur manquât quelque chose de la part du Seigneur, bien au contraire (voyez chapitre 1: 4-8), mais de leur côté, il y avait de nombreux et très graves manquements. D'abord, des divisions au sujet desquelles l'apôtre les reprend, puis les instruit dans les quatre premiers chapitres, avec beaucoup de sagesse et de patience, afin qu'ils s'en abstiennent. Il y avait même du péché dans l'assemblée, un péché scandaleux; il ne s'agissait pas dans ce cas de supporter, encore moins de pardonner; il fallait s'en purifier, et l'apôtre, dans le chapitre 5, leur indique ce qu'ils ont à faire. Un autre mal était les procès entre frères (chapitre 6); il leur dit comment on peut les régler. Dans le chapitre 7, il répond à des questions qui lui avaient été posées au sujet du mariage, et leur donne les directions nécessaires. Au chapitre 8, on trouve les enseignements relatifs aux choses sacrifiées aux idoles. Le 9^e parle de ceux qui travaillent dans l'Evangile, de leurs prérogatives au milieu des saints, et des devoirs de ceux-ci envers eux. Paul et Barnabas n'avaient pas usé de ce droit exprimé par ces paroles: «Que celui qui foule le grain, le foule dans l'espérance d'y avoir part». Ce qu'ils avaient fait aurait pu fausser les pensées des Corinthiens à cet égard; c'est pourquoi, l'apôtre leur donne les motifs pour lesquels ils ont renoncé à leur droit, puis il établit les principes généraux qui doivent gouverner les coeurs des uns et la foi des autres. Au chapitre 10, Paul indique les leçons à tirer des voies de Dieu envers Israël; il est ainsi ramené à la question de l'idolâtrie, chose bien nécessaire pour des chrétiens qui sortaient du paganisme. Mais il est ainsi conduit à s'occuper de la Cène, sujet très important, que l'apôtre traite plus en détail au chapitre 11. Dans le chapitre 12, il expose très nettement les vérités relatives aux manifestations spirituelles, qu'il considère dans leur source et selon l'ordre divin, ainsi que dans les relations des chrétiens les uns envers les autres et envers Dieu, tandis qu'au chapitre 14, il parle plutôt de la sagesse et du sobre bon sens que l'on doit apporter dans l'exercice des dons. Au chapitre 1^{er} de la seconde épître à Timothée, verset 7, nous lisons: «Dieu ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de puissance, et d'amour, et de conseil» (ou de sobre bon sens). Il est remarquable que nous trouvons ces trois choses dans le même ordre, dans les chapitres de l'épître aux Corinthiens qui nous

occupent: *la puissance*, au chapitre 12 *l'amour*, au chapitre 13; le *conseil* ou la sagesse, au chapitre 14. Le sujet que traite le chapitre 13, l'amour, est admirablement intercalé entre les deux autres, car l'amour est la source et le motif de tout bien réel, «le lien de la perfection». Enfin, au chapitre 15, l'apôtre donne des enseignements sur l'important sujet de la résurrection, les Corinthiens étant en danger de se laisser détourner de la vérité à cet égard.

Je me suis un peu étendu sur l'ensemble de l'épître aux Corinthiens, désirant faire voir que, tant qu'une assemblée est dans un état de trouble, de désordre et de laisser-aller, comme, hélas! on en trouve tant de nos jours, on ne peut guère s'occuper avec elle de la vérité, soit pour l'acquisition de nouvelles connaissances, soit pour la garantir des erreurs. Et cette remarque s'applique aussi aux chrétiens pris individuellement. Il ne faut donc pas s'étonner si l'ennemi est parvenu à faire tant de ravages parmi les saints. L'assemblée à Antioche, dans l'état réjouissant où nous l'avons vue, était bien disposée à recevoir les enseignements de Barnabas et de Saul (voyez aussi Actes des Apôtres 6: 7; 9: 31).

Je reviens au chapitre 15. Là l'apôtre s'occupe d'une question des plus importantes. Quelques-uns à Corinthe disaient qu'il n'y a pas de résurrection. Dans ce cas, dit Paul, Christ non plus n'est pas ressuscité. Il montre ainsi jusqu'où l'erreur conduit. Et si Christ n'est pas ressuscité, tout leur christianisme est renversé; leur foi est vaine, ils sont encore dans leurs péchés, toute espérance, soit quant à ceux qui vivent, soit quant à ceux qui dorment, est sans fondement, et ils sont les plus misérables de tous les hommes. L'apôtre alors établit nettement les différents points de la vérité touchant la résurrection. En premier lieu, il démontre que Christ a été ressuscité, prémices de ceux qui sont endormis; ensuite, il enseigne l'ordre dans lequel la chose a lieu: premièrement Christ, puis ceux qui sont *du Christ* à sa venue, et après cela la fin, et Dieu tout en tous. Il répond à une demande qu'on peut regarder comme celle d'un insensé, savoir comment ressuscitent les morts, et avec quel corps ils viennent. Puis au verset 51, il leur dit un mystère, et la révélation de ce mystère les place dans une position d'attente. C'est du reste pour cela que les chrétiens avaient été convertis, «pour attendre des cieux son Fils, qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient» (1 Thessaloniens 1).

L'apôtre donc, après avoir remis tout en ordre et rétabli la vérité attaquée par quelques-uns, termine ce chapitre si important par l'exhortation: «Ainsi, mes frères bien-aimés, soyez fermes et inébranlables», sans doute dans la vérité qu'il avait exposée, mais aussi dans l'attitude qui en découle, comme nous le voyons en Philippiens 4: 1, qui se relie à la fin du chapitre 3, où le chrétien attend le Seigneur venant des cieux comme Sauveur. Mais l'apôtre ajoute: «abondant toujours dans l'oeuvre du Seigneur, sachant que votre travail ne sera pas vain dans le Seigneur». Chaque enfant de Dieu peut prendre sa part dans l'oeuvre du Seigneur, selon ce que le Seigneur lui a donné de moyens spirituels ou temporels, mais surtout il peut s'y employer par la prière. Souvent nos peines, nos travaux, paraissent n'avoir point de résultat dans ce monde, mais, «dans le Seigneur», notre travail «ne sera pas vain». Quel encouragement!

Nous arrivons maintenant au troisième point de l'exhortation de notre cher frère R. Aucun de ceux qui l'ont connu ne sera surpris de l'insistance qu'il met à ce que l'on n'abandonne pas le rassemblement de nous-mêmes, en pensant à la régularité et à la ponctualité avec lesquelles il a suivi toutes les réunions et à l'intérêt qu'il y apporta, on peut dire, jusqu'au dernier souffle de sa vie. Et pourtant, il ne faut pas penser qu'il n'ait jamais rencontré d'épreuves dans ce chemin. On sait quelles difficultés a traversées l'assemblée à laquelle il a été uni pendant la plus grande partie de sa vie chrétienne. Elle avait affaire à des hommes fâcheux et mal intentionnés, mais, disait un jour ce cher frère, «la présence du Seigneur nous a rendus capables de supporter et de souffrir pour lui-même dans les réunions».

Cette exhortation touchant le devoir de ne pas négliger, ni abandonner le rassemblement de nous-mêmes, et touchant la manière et les dispositions du coeur avec lesquelles nous avons à nous réunir, a bien sa place de nos jours où nous sommes en danger d'abandonner la simplicité à laquelle le Seigneur attache un grand prix. Un jour, peu de temps avant son délogement, notre frère R. fit cette réflexion qu'il peut être bon de placer sous les yeux de tous: «Dans les premiers temps, alors que les frères eurent compris la pensée de Dieu quant aux principes de notre rassemblement, et que nous eûmes pris une position qui y répondait, en nous séparant de tout ce qui n'était pas selon l'ordre divin, une terrible persécution éclata contre nous. Nous avions tout contre nous, autorités civiles et ecclésiastiques, le peuple et les gens des systèmes religieux. Le Seigneur était avec nous, mais ce fut un temps pénible. Toute l'énergie spirituelle était employée à tenir bon, car en des temps semblables il est difficile qu'il y ait grands progrès, ni croissance spirituelle. Une fois que l'orage fut calmé et que nous fûmes laissés tranquilles et en paix, ah! ce fut un temps heureux, comme celui dont il est parlé en [Actes 9: 31](#). Nous n'avions pas beaucoup de connaissance, mais on était simple; les réunions, sauf le culte, n'avaient pas de nom, ni de caractère spécial; on chantait, on priait, et on lisait la parole de Dieu; et si un ou deux pouvaient ajouter quelques remarques, c'était beaucoup, vu notre état: on en était reconnaissant. Plus tard, le Seigneur a formé quelques ouvriers qui ont visité les assemblées et qui ont exposé les vérités de la Parole et traité des sujets sous forme de méditations. On en jouissait beaucoup. Malheureusement, il y avait déjà alors des frères qui n'avaient pas de dons, et qui, voyant que l'on aimait les méditations et les discours, se mirent à imiter ceux qui avaient des dons. Cela n'était pas pour l'édification des assemblées, mais plutôt, comme le dit l'apôtre Paul, à leur détriment (1 Corinthiens 11: 17; 14: 1-6). Et, voyez-vous, cher frère, dans l'état de faiblesse où nous sommes, et au temps où nous vivons, nous aurions en général besoin avant tout de rechercher la simplicité avec le Seigneur».

Ainsi parlait notre frère; et nous ne pouvons que l'approuver. En effet, sous ce régime qu'il nous a décrit, bien des âmes ont été formées, leur intelligence a été développée et leur foi affermie, de sorte qu'elles ont pu être employées; et plusieurs le sont encore d'une manière utile dans le service du Seigneur.

Que le Seigneur nous garde, chers frères. Les temps sont sérieux; et si les connaissances s'acquièrent encore parmi nous, il n'en est pas souvent ainsi des affections spirituelles. Or ce

n'est pas l'intelligence qui donne de la force, mais c'est bien plutôt un coeur qui est pour Dieu. «Mon âme s'attache à toi pour te suivre» (Psaumes 63: 8). Et nos frères âgés, nos vétérans qui ont frayé le chemin où le Seigneur nous conduit, qui ont montré beaucoup de foi et de fidélité, tout en ne possédant pas toutes les lumières répandues de nos jours, ils nous quittent, nous devançant les uns après les autres auprès du Seigneur. Un bien petit nombre reste. Qu'il nous soit donné, au sujet de ceux qui ont été fidèles jusqu'au bout, qu'en considérant l'issue de leur conduite, nous imitions leur foi.

Méditations de Darby J.N.

Méditation de J.N.D. n° 73 – ME 1895 page 13

1 Pierre 2: 1-15

La pensée de Dieu en nous appelant à être des sacrificateurs pour lui, est exprimée aux versets 5 et 9 de notre chapitre. Quel contraste avec les pensées de l'homme et avec tout ce qu'il recherche! «Toute la gloire de la chair est comme la fleur de l'herbe!» (1: 24).

L'apôtre écrivait à des Juifs convertis qui avaient gardé quelque chose des idées de leur peuple sur la sacrificature. Le Saint Esprit les place dans la position de petits enfants (verset 2). Si nous avons goûté que le Seigneur est bon, notre coeur désire le pur lait intellectuel de la Parole, comme un enfant nouveau-né qui n'a qu'un instinct, de se rassasier du lait maternel. Plus nous sommes petits à nos propres yeux, plus nous nous trouvons près de Christ, comme l'enfant nouveau-né près de sa mère. Le jugement d'un enfant est souvent beaucoup plus droit que celui d'un homme fait. Si la grâce est puissante en nous, nous verrons en Christ plus que ce dont nos âmes ont besoin, et nous nous trouverons toujours en sa présence comme ayant goûté que le Seigneur est bon.

Sous le judaïsme, il n'y avait point de différence entre les sacrificateurs, tandis qu'il y avait différentes fonctions parmi les lévites. Il en est de même aujourd'hui: les chrétiens sont tous également sacrificateurs et de la même manière, et ils ont la même fonction. L'idée d'un sacerdoce particulier parmi les chrétiens est entièrement étrangère à la parole de Dieu: par contre, il y a «diversité de dons». Si quelqu'un a un don, sa position correspond à celle du lévite; il est serviteur de Christ et de l'Eglise; car les lévites étaient les serviteurs des sacrificateurs, de ceux dont la fonction était de s'approcher de Dieu.

Au milieu de ce monde méchant, Dieu nous a donné le privilège immense d'être ses sacrificateurs, une «sainte sacrificature» et une «sacrificature royale». Comme tels, nous avons d'une part à offrir des sacrifices spirituels, de l'autre, à annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière.

Il n'y a que les chrétiens qui puissent offrir des sacrifices spirituels. Parmi les Juifs, la famille d'Aaron seule pouvait offrir des sacrifices. Le roi lui-même n'en pouvait offrir, sans être frappé de lèpre comme Ozias (2 Chroniques 26). Il n'y a que les chrétiens qui puissent, ayant reçu grâce sur grâce, annoncer les vertus de Celui qui les a acquis et les a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière. Les ténèbres ne peuvent annoncer la lumière; l'homme naturel ne peut annoncer les vertus de Christ.

Si l'Esprit de Christ agit en nous, nous sentons que le Seigneur est bon, nous nous approchons de lui, nous nous proposons d'offrir des sacrifices spirituels. La foi nous attache directement à l'objet de la foi, à Christ et à sa bonté. Plus la foi est en activité en nous, plus il

nous sera précieux de le servir. La seconde chose pour laquelle nous vivrons, sera pour annoncer les vertus de Christ. Nous sommes un peuple acquis. Si nous étions à nous-mêmes, nous serions du monde qui a craché au visage du Seigneur et l'a crucifié. Mais nous sommes le peuple acquis, racheté du monde, n'ayant d'autre objet que d'annoncer les vertus de Celui qui nous a acquis. Par rapport au monde, nous sommes des paresseux, ne nous proposant pas de vivre selon son train, ni de nous enrichir. Si les habitants de Lausanne avaient crucifié hier le Seigneur Jésus, il nous serait impossible d'avoir, une action commune avec eux, car nous ne voudrions pas être solidaires de ce qu'ils ont fait. Les siècles qui se sont écoulés depuis la croix, n'ont rien changé à l'esprit du monde, ni à l'Esprit de Christ. Nous ne devons pas marcher avec le monde, mais agir en grâce envers lui, selon l'Esprit de Christ.

Autrefois, nous n'étions point un peuple, maintenant nous sommes le peuple de Dieu. La foi dit *nous*; elle ne se borne pas à dire qu'il y a un peuple de Dieu. Un Juif ne disait pas: Il y a un peuple de Dieu; il proclamait hautement en être.

Que notre foi est faible! Combien de chrétiens, qui n'osent pas dire: «Nous avons obtenu miséricorde!» Si nous ne pouvons pas le dire clairement et nettement, nous méprisons l'oeuvre de Dieu et la bonté du Seigneur.

Dieu veuille nous remplir de joie, en nous faisant goûter qu'il est bon, afin que nous puissions lui offrir des sacrifices comme son peuple!

Méditation de J.N.D. n° 74 – ME 1895 page 31

Genèse 47: 1-10

Cette histoire montre la supériorité des enfants de Dieu sur le monde. Elle nous montre le plus misérable des croyants, placé plus haut que le plus élevé des habitants de cette terre.

Joseph est le type de Christ, rejeté de ses frères, haï, parce qu'il devait régner sur eux, vendu aux étrangers par les siens, et exalté au-dessus des gentils. L'entrevue de Joseph avec ses frères est un type de Christ recevant les Juifs humiliés.

Les Juifs sont, sur la terre, l'exemple de l'élection comme nation et du manquement de l'homme au milieu des privilèges dans lesquels Dieu l'avait placé. Cependant Jacob, le père d'Israël, ruiné par la famine, n'ayant pas de quoi nourrir son bétail, est élevé au-dessus du Pharaon.

Quand nous portons les yeux sur nous-mêmes, c'est pour voir ce que nous sommes, quant à notre responsabilité devant Dieu. Abraham, Isaac, Jacob, prouvent dans leur marche que l'homme placé sous la bénédiction s'éloigne de Dieu. Mais Abraham, quoiqu'il ait manqué à quelques égards, est remarquablement béni. Isaac, beaucoup moins fidèle que lui, est frappé dans sa famille. Jacob, bien plus infidèle encore, est bien plus châtié de Dieu. Jacob est un saint dans un triste état; il emploie des moyens humains pour obtenir ce qui est un objet de foi; il s'empare de la bénédiction par ruse, au lieu de l'attendre dans l'obéissance. Les moyens qu'il emploie ne sont pas du tout selon la volonté de Dieu; et cependant, le désir de son coeur était

de marcher par la foi! Il est séparé de sa famille pendant 21 ans et trompé par son beau-père; il reçoit ainsi le châtement de son péché.

Quand il est sous l'effet de ce châtement, Dieu l'accompagne. Jacob rentre en Canaan, ayant peur d'Esau, et Dieu vient encore à son secours. Mais le châtement s'étend aussi à sa famille; il lui faut maudire Ruben, Siméon et Lévi. Jacob avait donc raison de dire: «Mes jours ont été courts et mauvais». C'est toujours le cas d'un enfant de Dieu qui ne marche pas fidèlement. Ce n'est pas le cas d'un mondain qui, pendant sa vie, peut jouir de ses biens et a la récompense qu'il désire. Dieu laisse souvent le monde ainsi, et le méchant prospère devant les hommes, ayant ses biens en cette vie. Même à sa mort, ses funérailles cachent la misère de la mort et du péché.

Un chrétien qui n'est pas fidèle est, par la bonté de Dieu, toujours triste, tandis qu'un méchant peut être heureux ici-bas. Mais, du moment qu'un tel chrétien, triste, affligé, se trouve vis-à-vis du plus béni et du plus heureux d'entre les gens du monde, il est au-dessus de ce dernier et peut le bénir. «Or, sans contredit, le moindre est béni par celui qui est plus excellent» (Hébreux 7: 7).

Jacob, devant Pharaon, agit sans hésitation comme étant le plus grand. Il a conscience de ce droit, par la certitude de ses relations avec Dieu. Il avait été châtié, mais Dieu l'aimait; il a le sentiment d'être plus grand que le plus grand du monde; il sait qu'il appartient à Dieu, et que les promesses de Dieu lui appartiennent. Mais en bénissant, il reconnaît toute son indignité. La conscience de la présence de Dieu produit une sincérité qui lui donne la hardiesse de confesser sa misère devant le Pharaon. Celui-ci aurait pu lui dire: Comment le béni de l'Eternel se trouve-t-il dans un tel état? Jacob, tout en étant exalté, est humilié: «Mes jours n'ont pas atteint les jours des années de la vie de mes pères». Ceux qui ont été fidèles, mes pères, n'ont pas été comme moi; mais, tel que je suis, je puis te bénir.

Dieu a châtié Jacob à cause de ses infidélités, et le châtement même, donne à Jacob la conscience de la faveur de Dieu; ses pensées découlent de sa relation avec lui. Le sentiment intime de cette relation nous donne, vis-à-vis du monde, une grande supériorité. Si le monde m'offre quelque chose, je me souviens que Christ est à moi, qu'il est ma portion, et je ne puis échanger ma relation avec Dieu, contre les dons d'un monde qui périra, d'un monde qui a crucifié le Seigneur Jésus. Notre relation avec Dieu nous place plus haut que tout ce que le monde peut attendre. Avons-nous le sentiment de ce privilège? Nous suffit-il d'avoir Christ, d'être en sa présence? Oui, si Christ est aimé, car le coeur qui connaît le Seigneur, a goûté qu'il est bon.

Lorsque je m'occupe de ma fidélité, je vois toute sorte de sujets d'humiliation, mais lorsque j'ai la présence de Christ, je suis satisfait. Je suis à Dieu; ce sentiment me place au-dessus du monde.

Ma conscience d'être à lui, est-elle assez vive pour que je fasse cette confession? Si cette conscience est faible, si j'ai peur de me dire un enfant de Dieu, j'aurai peur aussi de dire que je suis un pauvre chrétien. Avec la joie d'être un enfant de Dieu, l'âme gagne de la franchise,

et je ne crains pas d'avouer que mes jours ont été courts et mauvais. C'est l'effet de cette certitude qui met Jacob à même de bénir le roi. Que Dieu nous donne de nous juger, dans le sentiment que nous sommes enfants de Dieu. Pour être au large avec Dieu, il nous faut laisser Dieu pénétrer de sa lumière tous les recoins cachés de nos coeurs. Du moment que mon coeur n'a rien à cacher à Dieu, Dieu n'a rien à cacher à mon coeur. Il ne veut pas cacher à Abraham ce qu'il va faire (18: 17), mais il cache son nom à Jacob (32: 29).

Y a-t-il quelque inconverti qui puisse avec raison dire du mal d'un enfant de Dieu? (Le monde peut haïr les fidèles, mais il méprise toujours les chrétiens qui ne marchent pas selon leurs privilèges et ne se séparent pas de lui). Cet enfant de Dieu que tu as le droit de condamner est placé bien plus haut que toi. Dieu le châtiara à cause de ses infidélités, mais celui qui méprise l'enfant de Dieu, méprise Dieu lui-même. Le monde sait qu'un chrétien ne doit pas faire certaines choses, tandis qu'un mondain qui commet l'iniquité peut être appelé très honnête par le monde. Ce dernier reconnaît ainsi que la position de l'enfant de Dieu est infiniment supérieure à la sienne. S'il trouve le chrétien en faute, il confesse par là qu'il n'est pas un chrétien. Pour ce mondain, au jour du jugement, il ne s'agira pas de la valeur qu'ont eue les enfants de Dieu, mais de la valeur que Christ a eue pour lui.

Méditation de J.N.D. n° 75 – ME 1895 page 35

Nombres 6: 1-12

Le mot Nazaréen signifie *séparé*; ce qui le rend précieux, c'est que Christ a été appelé de ce nom. Ce type nous présente un esprit de séparation du coeur à Dieu, dont Christ est le modèle.

«Nazaréen» était, parmi les Juifs, un terme de mépris. Que cela ne nous étonne pas, car ce qui nous sépare pour Dieu nous expose nécessairement au mépris du monde.

Le monde est séparé de Dieu par le péché. Dieu a chassé l'homme pécheur de sa présence, et l'homme pécheur a aussi chassé Dieu de la sienne, en crucifiant le Seigneur Jésus. En s'attachant à Christ, en lui étant fidèle, on se sépare du monde, parce que Lui est séparé du monde. Lorsque Dieu l'envoya dans le monde, sa sainteté et sa fidélité au Père ont fait de lui le méprisé du monde. Nazareth même était un lieu méprisé: «Quelque chose de bon peut-il venir de Nazareth?»

Dieu a voulu qu'il y eût cette épreuve pour le coeur, que Celui qui est son Fils bien-aimé ait été le méprisé des hommes. S'il était venu selon la chair et comme Messie glorieux pour les Juifs, il aurait été reçu. Mais maintenant ce Jésus rejeté est «séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux» (Hébreux 7: 26).

Il était défendu au Nazaréen de boire du vin. Le vin est le symbole de la joie du monde, de la joie des hommes dans la société de leurs semblables. Jésus s'est séparé de nous par son ascension, c'est pourquoi il dit: «Je ne boirai plus de ce fruit de la vigne, jusqu'à ce jour où je le boirai nouveau avec vous dans le royaume de mon Père» (Matthieu 26: 29). Ce n'est plus

aujourd'hui le temps de l'épanchement de son coeur au milieu des siens, et cela ne peut plus être avant que l'Eglise ait été rassemblée et que le moment des noces de l'Agneau soit venu.

«Séparé des pécheurs et élevé plus haut que les cieux...» tel devrait être aussi notre caractère. Dans le ciel, notre sainteté consistera à nous laisser pleinement aller à nos affections; ici-bas, c'est le contraire: nous y laisser aller, c'est nous associer au mal. Si nous ne sommes pas ceints ici-bas, nos vêtements traînent dans la boue. C'est en nous attachant aux choses d'en haut, en étant occupés de la grâce, de la beauté, de la gloire de Jésus, en aimant ce que Dieu aime, que nous sommes séparés des pécheurs. Alors nous sommes vraiment libres; notre liberté est de pouvoir toujours faire la volonté de Dieu, selon le désir du nouvel homme. Ainsi le moyen de jouir de cette heureuse liberté, c'est d'être Nazaréens, séparés pour Dieu, par l'efficace du Saint Esprit, en étant occupés de Christ et en pensant à lui. Jésus est le chef des Nazaréens. Pour avoir affaire avec Dieu, il faut se séparer d'un monde qui est séparé de Dieu.

Christ n'est pas seulement séparé des pécheurs, mais «élevé plus haut que les cieux». Ce Jésus que j'aime, est là. Il faut que nos pensées et nos coeurs soient dans le ciel où est notre ami, et Dieu a mis son Esprit en nous, par lequel nous pouvons connaître ces choses (1 Corinthiens 2: 7-12).

«Je ne boirai plus du fruit de la vigne...» Ce n'est pas de sociabilité, de joie selon le monde, qu'il s'agit maintenant pour nous, mais de vigilance, d'un dévouement positif au Seigneur. La joie du monde chasse Christ et nous empêche d'être «saints à l'Eternel». Ce n'est pas dans les rues qu'on oserait chanter des cantiques; il ne faut pas qu'on parle de Christ dans ce monde qui a été fait par lui.

Notre vie doit être dévouée à Dieu. C'est positif, et non plus négatif, comme de s'abstenir du mal. Il est d'une grande importance d'être positivement occupés de Christ, cela ferme la porte à Satan; sinon il entre et souille tout. Le Nazaréen une fois souillé, les jours précédents de son nazaréat ne comptent pour rien (verset 12). Il en est de même pour nous, mais la jouissance pratique de la communion avec Dieu. Si Satan entre, cette communion qui était auparavant notre force est perdue, et tout est à recommencer. Nous sommes obligés de retrouver notre force, comme si nous n'avions jamais encore été en communion avec lui.

Quel privilège immense d'être unis à Jésus par l'Esprit, séparés du monde et élevés en Esprit plus haut que les cieux!

Méditation de J.N.D. n° 76 – ME 1895 page 53

Genèse 12

Abraham est le père des fidèles; il représente la vie et la marche de la foi sur la terre. Avec Abraham commence la première manifestation d'un principe important: l'appel de Dieu. Il y avait déjà eu auparavant des appelés, mais l'appel n'avait pas été révélé. On voit dans les premiers chapitres de la Genèse, les effets du péché et le jugement du monde, mais depuis le

chapitre 12, Dieu appelle un homme et le fait sortir de sa famille, pour fonder par son moyen un nouveau peuple, à part pour lui. C'est l'appel de Dieu qui opère cette séparation.

Josué 24: 2, montre que même les hommes de la famille de Sem étaient tombés dans l'idolâtrie et avaient reconnu Satan comme leur prince, en l'adorant au lieu de Dieu. Dieu ne change pas l'état du monde, mais il appelle un peuple qu'il choisit pour être son peuple. La vocation de Dieu choisit Abraham, l'appelle à tout quitter, et le fait agir sur le principe de la foi, en le conduisant dans un pays inconnu, sans autre certitude que la promesse de Dieu.

Depuis les jours d'Abraham, c'est en nous appelant à être séparés du monde que Dieu nous bénit, et il n'y a pas de bénédiction sans cette séparation. Dieu se sépare un peuple à lui par des promesses, en l'appelant à tout quitter pour lui. Nous devons obéir en quittant tout et en suivant Dieu. Abraham, confiant dans la promesse, entre au pays de Canaan, mais il vit en étranger au milieu de ce qui lui est promis. Dieu nous appelle à tout quitter, parce que ce monde est sous l'esclavage de Satan et n'a d'autre liberté que celle de pécher et de désobéir à Dieu.

La fin du chapitre nous montre le résultat de l'infidélité du croyant, quand il se trouve aux prises avec des circonstances difficiles. Il y avait une famine dans le pays. Quoique en esprit dans le pays de la promesse, le chrétien ressent la famine, du moment qu'il commence à penser à autre chose qu'à Christ. Abraham descend en Egypte, type du monde, prend conseil de sa propre sagesse et non de Dieu, et se trouve aux prises avec une puissance qui lui est supérieure. Quand le chrétien descend dans le monde pour y chercher des ressources, avec sa force humaine individuelle, il se trouve en face de la puissance de Satan qui, bien que cachée, est une force plus grande que la sienne.

Abraham a peur; il a recours à sa sagesse et renie Sara; il nie la relation de sa femme avec lui, et cette dernière trouve sa place dans le monde. Abraham est honoré de Pharaon; c'est ce qui arrive au chrétien qui est dans la main du monde; il reçoit du monde des honneurs qui ne sont que la preuve de sa servitude.

Abraham a nié la position qui faisait de Sara quelque chose qui lui appartenait entièrement. Il n'a pas voulu confesser hautement ses principes. Le chrétien, quand il manque de fidélité, ne proclame plus que l'Eglise est l'Epouse de Christ. Alors le monde la revendique. Il veut bien la prendre pour femme et la garder chez lui pour en avoir le bénéfice, mais c'est en effaçant la gloire de Christ. Chacun des dons de Pharaon aurait dû reprocher à Abraham son infidélité. Des jugements sur ce monde en sont le résultat, car Dieu ne renonce pas à ses droits. Parce que les chrétiens, entraînés dans le monde, se conforment à ce dernier, Dieu le frappe de grandes plaies, à cause du déshonneur qui en résulte pour l'Eglise. Abraham ne devait avoir aucune paix en Egypte, et n'en retirait que les preuves de sa servitude.

Le monde ayant renié le Seigneur Jésus, Dieu ne le reconnaît que comme perdu. Il lui offre la grâce maintenant et le jugera plus tard. Quand la lumière est venue au monde, les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. Dieu ne porte pas remède à l'état du monde, mais il appelle hors du monde ceux qui en avaient fait partie jusque-là. Abraham dut quitter sa

famille, parce qu'on y adorait des dieux étrangers. Dieu nous appelle à sortir du monde, et c'est en nous révélant ses promesses en Christ qu'il nous en fait sortir. Jésus est assis à la droite de Dieu, et ceux qui sont appelés, le sont par la révélation de Jésus. Il faut sortir du monde de coeur (non pas encore du corps), et s'attacher à Jésus, rompre avec le monde, comme Jésus a rompu avec lui pour aller s'asseoir à la droite de Dieu. Toutes les promesses sont faites à Abraham et à *sa semence*, c'est-à-dire à Jésus, pour y avoir part il faut être à lui. Dieu présente son Fils au monde; le monde le rejette; en retour, Dieu le reçoit. Pour avoir part aux richesses de la maison de Dieu, il faut avoir part à Jésus que le monde a rejeté. Par ce principe tout devient facile, quoiqu'il puisse y avoir une famine dans le pays.

Du moment que je confesse le Seigneur Jésus, je ne puis être que pèlerin et étranger dans le monde. Dieu nous a aimés, appelés, séparés; et tout ce qui est pénible dans notre vie est une preuve de plus que nous sommes à Christ. Nous avons part à toutes les promesses, car du moment que Christ est ma portion, mon héritage, j'ai tout ce que Dieu lui a donné. Dieu glorifiera son Fils et sa gloire sera mienne, et moi-même je serai à la gloire de Dieu. Tout ce que le Saint Esprit révèle, il le révèle comme m'appartenant, car je suis un enfant de Dieu. Le chrétien n'est pas, comme les prophètes, un simple canal de la révélation; il en est l'objet, car il est cohéritier du Fils. Je ne puis rien voir qui appartienne à Jésus, sans dire que tout cela est mien.

Nous sommes étrangers par l'appel de Dieu et, comme tels, nous n'avons plus le monde et nous n'avons pas encore le ciel, mais nous avons Celui qui nous a appelés. Si nous n'avions qu'une profession, notre état serait des plus misérables.

Passer un jour en n'ayant rien que Dieu, est une chose difficile, mais c'est à quoi Dieu veut nous accoutumer. Il nous place dans le désert, pour que nous n'ayons rien que Dieu; ni conseil, ni route, ni subsistance que par Dieu.

Abraham était séparé de ses faux dieux, mais il sait qu'il peut en paix adorer l'Eternel; il lui bâtit un autel et le sert, parce qu'il est à Dieu et que Dieu est à lui.

Sommes-nous satisfaits de n'avoir d'autre jouissance que des promesses et la communion avec Dieu? Dieu ne manquera pas de nous conduire à chaque pas, et il nous fera obtenir l'accomplissement des promesses. Si nous cherchons des ressources dans le monde, le monde nous asservira. Si nos pensées s'éloignent de Dieu, nous trouverons la famine dans le pays. Le monde est plus fort sur son terrain que nous, mais il ne comprend pas les sources de notre confiance. Les chrétiens mondanisés sont, en un certain sens, plus à leur aise que les chrétiens fidèles. Mais il faut, dans le chemin de l'obéissance, savoir supporter la famine en reconnaissant la main de Dieu, et ne pas aller chercher des ressources en Egypte. Laisser l'Eglise entre les mains du monde, c'est l'exposer à être déshonorée.

Nous devons nous souvenir de ce qui nous a placés dans l'obligation d'être séparés: c'est la grâce, la pure grâce. C'est parce que Dieu a voulu me donner Christ et me faire jouir de tout ce qu'il a donné à Christ, qu'il me sépare du monde.

Il n'y a pour nous qu'une seule obligation vis-à-vis de l'appel de Dieu; c'est l'obéissance de la foi. Dieu sait mieux pourvoir à notre bonheur que nous-mêmes!

Méditation de J.N.D. n° 77 – ME 1895 page 71

Psaume 11

Le jugement dont il est question au verset 6, aura lieu aux derniers jours; mais ce qui nous arrêtera aujourd'hui, c'est l'Eternel, présenté comme notre refuge. Les Psaumes font allusion aux derniers temps, où tout sera dans un état complet de désordre et de faiblesse, mais où il y aura un résidu fidèle. Toutes les circonstances mentionnées ici s'accompliront. Si ces jours-là n'étaient abrégés, nulle chair n'échapperait. La Parole nous présente continuellement, par des exemples, les grands principes selon lesquels Dieu agit; ce Psaume nous présente Dieu comme le refuge de son peuple.

On trouve, quand on se retire vers l'Eternel, un refuge et une force que les méchants ne peuvent comprendre. Point de repos pour qui ne se retire pas vers lui. Toutes les circonstances qui nous tourmentent, nous inquiètent, ne troublent ni n'inquiètent Dieu dans son parfait repos. Il y a pour nos âmes un grand repos dans ce principe très simple, qu'il n'y a rien que Dieu n'ait prévu, et qu'il prend un grand intérêt à l'état dans lequel nous nous trouvons. On croit facilement que, si les circonstances changeaient, les choses nous paraîtraient moins difficiles, mais, dans nos circonstances actuelles, Dieu est aussi puissant et aussi fidèle qu'il le serait en d'autres circonstances. Du moment que nous nous retirons vers lui, nous le trouvons en repos, et il nous communique ce repos. Toutes les circonstances sont réunies contre le juste, telles qu'elles se produiront aux derniers temps sous le règne du méchant. «Puisque les fondements sont ébranlés, que fera le juste?» La réponse qui lui donne le repos, c'est que l'Eternel est dans le palais de sa sainteté et qu'il sonde le juste et le méchant. Celui-ci ne machine rien que Dieu ne voie et qu'il ne puisse empêcher.

C'est précisément quand le déluge a couvert toute la terre, que Noé a compris la sûreté qu'il y a à se fier à Dieu et à se mettre sous sa protection. Il voyait que l'Eternel avait tout vu, tout prévu, que Dieu était pour lui, et il a trouvé ainsi la certitude de la délivrance et le repos de son âme.

S'il y a des circonstances au-dessus de nos forces, il n'y en a point au-dessus de Dieu; et en outre il s'intéresse lui-même à nous dans toutes nos circonstances. «Ses yeux contemplent et ses paupières sondent les fils des hommes». L'Eternel a pensé à tout, a pris soin de tout arranger. C'est plus qu'un soulagement; au milieu des épreuves de notre foi, nous faisons la connaissance intime de Dieu, et nous trouvons en lui plus que nous n'avions jamais connu de lui.

Etant forcés de nous retirer vers l'Eternel, c'est l'Eternel que nous trouvons compatissant, se communiquant à nous. Le fils prodigue fait, à son retour, la connaissance de ce que son père était pour lui, comme il ne l'avait jamais éprouvé auparavant.

Méditation de J.N.D. n° 78 – ME 1895 page 91

Apocalypse 3: 7-13

Chacune des épîtres de l'Apocalypse a un sens prophétique et un sens particulier, relatif à un état moral donné. Dans les premières épîtres, l'exhortation: «Que celui qui a des oreilles écoute...» vient avant les promesses; dans les dernières, elle vient après; l'individu fidèle est séparé et exhorté à écouter. L'épître à Philadelphie s'applique à l'état actuel de l'Eglise.

Il est important de faire attention aux caractères de Christ donnés au début de chaque épître. Ici, il est nommé le Saint et le Véritable. Chaque fois, son titre est lié à l'exhortation contenue dans l'épître, aussi bien qu'à la promesse qui y est faite. Ici, l'état de l'Eglise est celui des difficultés et de la faiblesse. Christ est le maître de ces difficultés: il a la clef de David, il ouvre et personne ne ferme; il ferme et personne n'ouvre. C'est ainsi que Jésus se présente à nos yeux.

Ensuite, l'état des fidèles est indiqué: «Je connais tes oeuvres». Il ne dit pas, comme dans les autres épîtres, ce qu'elles sont; parce que ces oeuvres sont peu de chose et que l'église elle-même ne peut rien en dire. Il ne peut pas les sanctionner, il ne veut pas les condamner. Il apporte aux fidèles la consolation qu'il les connaît. La meilleure chose qu'il puisse dire d'eux, c'est qu'ils n'ont pas renié le christianisme.

La bonté de Jésus se montre dans ces mots: «J'ai mis devant toi une porte ouverte». Il n'est pas besoin de force et de violence pour entrer dans le royaume, comme au commencement de l'Evangile. Jésus a ouvert à notre faiblesse et nul ne pourra fermer. La seule réponse de l'Eglise est la fidélité à sa parole.

Le verset 9 est extrêmement précieux. Au moment où Dieu va détruire une économie, il y a partout de la présomption, et Satan cherche à inspirer la confiance que tout va continuer de même et que tout durera. Les Juifs de ce temps-là faisaient de grandes démonstrations de leur force et de leur puissance, mais ils allaient être abattus et forcés de reconnaître que Christ aimait l'Eglise. Aujourd'hui, c'est l'économie chrétienne qui va finir. Elle est jugée, et cependant il y a partout la prétention qu'elle durera.

Toutes les fois qu'un enfant de Dieu veut obéir à la Parole, il se trouve dans une condition qui exerce sa patience. Philadelphie est dans le cas de Christ qui est venu à la fin d'une économie. Quand, les principaux sacrificateurs lui demandent par quelle autorité il agit, il n'en appelle pas à ses actes de puissance, mais à la conscience de ceux qui l'interrogent et à la parole de Jean Baptiste qui n'avait point fait de miracles. Jésus gardait la Parole, marchait dans l'obéissance, et laissait Dieu juger. Ceux qui sont fidèles à la parole de Dieu et ne suivent ni les traditions, ni les pensées humaines, seront gardés de l'heure de la tentation. Ceux qui habitent sur la terre, comme n'étant pas voyageurs et étrangers, seront atteints par cette heure terrible.

Verset 11. «Je viens bientôt; tiens ferme *ce que tu as*». Il n'y a pas de progrès ecclésiastique à faire.

Ayant placé les disciples dans les mêmes circonstances que celles qui accompagnaient la fin de l'économie juive, il leur donne tous les privilèges qu'il possède. Il leur donne part à tout ce que donne le Dieu du Seigneur Jésus. Voilà pourquoi il dit: «*mon* Dieu». Nous avons part à l'heure de sa patience, nous échapperons à celle de la tentation.

Au verset 12, Jésus fait allusion aux deux colonnes Boaz et Jakin du temple de Salomon (1 Rois 7: 21; 2 Chroniques 3: 17). Le disciple ayant participé à la patience de Christ ici-bas, aura part à la gloire du Dieu de Jésus. Jésus a été glorifié, parce qu'il s'est abaissé et qu'il a souffert. Le chrétien qui a partagé la même patience et les mêmes souffrances, quoique faiblement, aura part à la gloire du Seigneur Jésus. Dieu est ici spécialement le Dieu de Jésus, nom qu'il a manifesté sur la croix, en disant: «Mon Dieu». Christ a un nouveau nom; il en a d'anciens, mais il a pour l'Eglise un nouveau nom comme ayant souffert; c'est le second Adam, le nouvel homme, l'héritier de toutes choses. Christ écrit son nouveau nom sur ceux qui ont eu part ici-bas à sa patience. Ce qui caractérise aujourd'hui le chrétien fidèle, c'est de garder la parole de la patience de Jésus. Mais celui qui vaincra aura bien assez de richesses, pour pouvoir se contenter maintenant de la patience et des souffrances. Si je suis lié à Christ, dans la certitude de posséder tout ce qui est à lui, je me contente de tout en attendant ce moment.

Méditation de J.N.D. n° 79 – ME 1895 page 292

1 Rois 13; Ephésiens 3

Je n'ai pas d'autre but en lisant le premier de ces passages que de faire ressortir l'importance pour nous de l'obéissance toute simple, obéissance qui ne se détourne ni à droite, ni à gauche, même à la voix d'un prophète, quand la volonté de Dieu nous est déjà connue.

Le second passage (Ephésiens 3) nous montre l'importance immense que la parole de Dieu attache à l'Eglise. Christ lui-même est le centre de tous les conseils de Dieu, mais rien ne lui est plus précieux que l'Eglise. C'est par elle qu'il fait connaître sa sagesse aux principautés dans les lieux célestes. Paul fut particulièrement le ministre de cette révélation, car si le Saint Esprit a enseigné les mêmes vérités à tous les apôtres et prophètes, il a donné à chacun d'eux la révélation de quelque partie des richesses du Christ. Pierre, par exemple, insiste davantage sur la gloire personnelle du Seigneur; Paul sur l'union de l'Eglise avec lui. Jean fait ressortir le principe que Dieu est amour. Pierre présente Jésus comme la pierre vivante, en vertu de sa résurrection et de sa gloire; il montre que nous participons à cette gloire. Paul, comme nous l'avons dit, parle de l'union actuelle de l'Eglise avec Christ. Tous les apôtres avaient accompagné Jésus comme homme ici-bas. Paul seul, arrêté par lui sur le chemin de Damas, apprend à le connaître dans la gloire, et c'est désormais le point de départ de toutes ses pensées, tandis que cette même gloire est au contraire le terme des pensées des autres apôtres.

L'union absolue, l'unité des disciples persécutés avec Jésus, devient le moyen de la conversion de Paul. C'est surtout dans l'épître aux Ephésiens qu'il développe cette unité.

Quand il parle de notre position, il la montre en Christ: nous sommes élus en lui avant la fondation du monde, et nos bénédictions sont actuellement dans les lieux célestes en lui. Le monde est le théâtre sur lequel ces choses sont manifestées, mais il n'y entre pour rien. Même les miracles qui s'y accomplissent sont les «puissances du siècle à venir». Cette union est un mystère qui n'avait pas été révélé auparavant, car dans l'Ancien Testament on ne trouve que Christ, et non pas l'Eglise. Tel est, par exemple, le passage d'Esaië 50: 7-9, qui concerne Christ et qui, en Romains 8: 33, 34, est appliqué par le Saint Esprit à l'Eglise. Dans l'Ancien Testament, le peuple d'Israël voit la manifestation de la gloire de Christ, mais le mystère, l'union de Christ et de l'Eglise, ne lui est pas révélé. Jésus Christ a été serviteur de la circoncision, est-il dit en Romains 15: 8.

Avant la mort de Christ, l'Eglise n'avait point été révélée comme assise dans les lieux célestes, mais quand, après son ascension, il envoie le Saint Esprit, celui-ci, par la puissance qui agit en nous avec efficacité, sépare un peuple élu hors du monde. Unis par lui à Christ, nous sommes un seul Esprit avec lui. C'est la présence du Saint Esprit qui distingue l'Eglise de Dieu. Celle-ci manifeste d'une part, au milieu du monde actuel, la présence du Saint Esprit par des fruits que l'égoïsme même du monde est capable de comprendre. D'autre part, elle manifeste aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes, la sagesse de Dieu infiniment variée. Les anges étaient les administrateurs du gouvernement de Dieu sur Israël, et c'était là ce que signifiait l'échelle de Jacob. Mais dans l'Eglise, on voit Dieu, unissant à lui, dans la personne de son Fils, des êtres qui autrefois n'étaient que de pauvres pécheurs, et les plaçant au-dessus de toutes les principautés et de toutes les puissances dans les lieux célestes.

Dès que nous rabaissons dans nos coeurs la notion de l'Eglise, nous manquons au but que Dieu se propose, et Dieu ne nous communique sa force que pour accomplir ce qui est selon sa pensée. Comment aussi pourrions-nous jouir de la bonté et de la miséricorde de Dieu, si nous manquons à ce qu'il se propose? En serons-nous réduits à nous appuyer sur notre sagesse et nos forces pour accomplir des choses qui ne sont pas selon les pensées de Dieu manifestées dans sa Parole?

Cherchons donc humblement, dans le sentiment de notre responsabilité, à répondre dans toute notre marche, au but et aux pensées de Dieu, avec la certitude heureuse que Dieu est avec nous dans ce chemin.

Méditation de J.N.D. n° 80 – ME 1895 page 312

Exode 3

La vérité que ce chapitre nous présente, c'est que Dieu est *descendu* pour la délivrance de son peuple. Notre délivrance, à nous chrétiens, est bien plus importante que celle d'Egypte, mais le principe de cette délivrance est le même. Ce chapitre est rempli de détails faits pour attirer nos coeurs vers Dieu et nous montrer ce qu'il est à notre égard.

Ce n'était ni la bonne conduite, ni l'état moral d'Israël, qui avaient attiré sur lui l'intérêt de Dieu. Israël était même tombé dans l'idolâtrie; à quel point, nous le voyons lorsqu'ils font

le veau d'or au désert en l'absence de Moïse. Ils regrettaient jusqu'aux oignons et à la viande d'Egypte par lesquels ils pourraient satisfaire leurs convoitises. Mais Dieu a connu l'état misérable de son peuple, son affliction et toutes ses malheureuses circonstances. Israël était esclave en Egypte, esclave du Pharaon, comme nous le sommes du prince de ce monde, et dans une profonde misère. Dieu ne prend pas seulement connaissance de leurs péchés, mais aussi de leur douleur. Mais aussitôt que Dieu vient montrer sa puissance au milieu de son peuple, qu'il descend pour le délivrer, et se présente dans le royaume de Satan, celui-ci, ne pouvant supporter sa présence, le chasse hors du monde. C'est ainsi que, lorsque Jésus est venu, Satan n'a pu le supporter et l'a crucifié. Il faut toute la puissance de la sainteté de Dieu, pour délivrer son peuple du péché et le faire sortir du monde. Le feu que vit Moïse nous représente la sainteté de Dieu en jugement, mais le feu ne consumait pas le buisson. Ainsi Dieu se présente au milieu de son peuple, jugeant ses faiblesses et ses misères, mais il vient en grâce; c'est pourquoi le buisson, image d'Israël, n'est pas consumé. C'est Dieu lui-même qui descend et se présente dans la puissance de sa sainteté, se révélant au coeur d'Israël, et ne lui mettant pas en compte le péché, à cause de Christ, pour ne s'occuper que de l'affliction et des misères de son peuple.

On ne peut avoir une plus haute idée de Dieu que ce qui nous est dit au verset 14: Il se met ici en communication avec son peuple et se présente à lui d'une manière toute nouvelle. Quand l'homme pense à Dieu, il admet qu'il devra paraître devant lui comme juge; mais ici, l'on voit un Dieu qui s'occupe en grâce de son peuple, avant que ce dernier s'occupe de lui. Il se met en relation intime avec nous selon tous nos besoins. Il est le Dieu des promesses. Il n'a pas pris à honte d'être appelé le Dieu d'Abraham et le père de nous qui croyons. Je suis, dit-il, le Dieu qui a fait les promesses à Abraham, à Isaac et à Jacob, celui qui, à cause de ses promesses, a soin de vous.

Il est «Je suis», et Jésus dit de même: «Avant qu'Abraham fût, *je suis*». Il se présente dans sa majesté, dans sa sainteté en apparence effrayante, comme le feu du buisson, mais en même temps comme Celui qui est en relation intime avec nous. Ce n'est pas à un envoyé de Dieu, mais à Dieu lui-même, que nous avons à faire, et nous avons sa présence avec nous. Jésus est descendu comme Emmanuel, Dieu avec nous; il est remonté comme homme dans la gloire, afin que nous la partagions éternellement avec lui. Dieu avec nous, tel est son nom, qui lui reste éternellement. Jamais Christ n'aura honte de nous appeler ses frères, car jamais Dieu n'aura honte d'être le Dieu de notre Seigneur Jésus Christ. Nous n'avons pas à attendre le jugement pour paraître devant Dieu. Il est venu à nous et veut être avec nous dans une relation de bénédiction et de promesse. Il nous a visités (verset 16). Hélas! les Juifs l'ont rejeté et n'ont pas connu le jour de leur visitation.

Dieu laisse longtemps son peuple en esclavage. Quand Lazare est malade, Jésus n'y va pas et demeure où il est. Il laisse agir le mal jusqu'à la mort pour montrer sa toute-puissance et sa délivrance parfaite, contre laquelle toute la puissance de Satan ne peut rien. Mais quand le mal a eu pleinement son cours et que tout est fini, Jésus ressuscite Lazare. Dieu laisse agir le mal, afin d'introduire un bien qui est au delà et en dehors de toute la puissance du mal.

C'est alors qu'une âme est sur le point d'être délivrée, qu'elle souffre le plus. Il en est ainsi d'Israël. Mais pas un soupir, d'une âme opprimée par Satan qui ne soit monté vers Dieu, rien d'oublié, pas une larme qui ne soit mise dans ses vaisseaux, car Dieu avait vu toute l'affliction de son peuple, au lieu de regarder à son péché. Il aurait pu voir son idolâtrie, ses murmures, sa rébellion, mais sa grâce voit l'effet du péché et de l'esclavage et ne s'arrête qu'à leurs douleurs. C'est ainsi que Dieu nous a visités en Christ. Dieu est venu non seulement se mettre à notre portée, se rendre familier avec nous, en s'incarnant pour nous, mais il nous donne aussi des promesses pour l'avenir: «J'ai dit: Je vous ferai monter hors de l'affliction de l'Egypte...» (verset 17). Cela est certain. Dieu a vu la douleur de son peuple et en a pris connaissance. Cela touche les coeurs. Quand sa douleur est passée, un homme malheureux se souvient avec une tendre reconnaissance des marques de sympathie qu'il a reçues. Dieu a vu cette affliction et veut rendre son peuple vainqueur de toute la puissance de ses ennemis, et c'est en remportant lui-même la victoire pour eux. Satan, le prince de ce monde, le prince des ténèbres et de l'autorité de l'air, est vaincu par la puissance et par l'oeuvre de Jésus.

Dieu leur promet d'excellentes choses, un pays découlant de lait et de miel, et il ajoute (verset 18): «Ils écouteront ta voix». En effet, ils obéissent à la parole de Moïse. C'est une bénédiction nouvelle, donnée de Dieu, sans laquelle Moïse n'aurait jamais pu entreprendre son oeuvre. Israël était tellement accoutumé à l'Egypte, qu'il eût été content d'y rester, comme le fils prodigue, désirant se rassasier des gousses des pourceaux, plutôt que de penser à la maison de son père. Laissés à nous-mêmes, nous préférons à Dieu toute sorte de choses faites pour exciter le dégoût, ou bien nous choisissons Barabbas plutôt que Jésus.

Dieu sait que Satan ne laissera sa proie que par contrainte (verset 19). Il permet cela, afin que les siens comprennent qu'ils sont sans aucune force. Au moment de passer la mer Rouge, quand il a le Pharaon à dos, Israël sent qu'il n'en a aucune.

L'opposition de Satan à la délivrance du peuple de Dieu, donne lieu à une délivrance totale. Israël passe la mer Rouge et jamais ne rentrera en Egypte. Dès que j'ai trouvé que je suis impie, privé de toute force, impuissant contre Satan, je puis dire: Dieu est pour moi. Il m'a délivré, il m'a montré son amour; je sais que Dieu est pour moi.

Moïse n'aurait pas eu de force sans le sentiment que Dieu était avec lui, et le signe que Dieu lui en donne vient après qu'Israël aura obéi (verset 12). Il fallait passer la mer Rouge pour venir adorer avec le peuple en Horeb. Dieu nous donne assez de lumière pour voir sa volonté, puis il attend que nous obéissions. Quand nous avons obéi, il nous en fait voir les conséquences. Mais il faut obéir à Dieu, et Dieu se réserve de nous faire passer la mer Rouge, comme s'il n'y avait point de nier. Sa grâce immense s'emploie tout entière pour nous. Quelle honte que nous osions murmurer, lorsque Dieu n'a en vue que notre délivrance complète!

Méditation de J.N.D. n° 81 – ME 1895 page 331

Philippiens 2: 1-18

Du moment que le coeur se laisse dominer par la convoitise, sa propre volonté se manifeste et c'est la source de nos péchés. Voilà pourquoi il est dit de «travailler à notre propre salut avec crainte et tremblement» quant à nous-mêmes, car, il en est tout autrement lorsqu'il s'agit de notre confiance en Dieu. Paul était en prison et ne pouvait, personnellement, donner ses soins à l'Eglise, mais, quoique absent, il était présent d'esprit avec elle; il l'exhortait, afin qu'en son absence elle ne s'élevât pas. Déjà quelques-uns annonçaient Christ par esprit de contention, et il y avait du désaccord entre Evodie et Syntiche. Cela exerçait le coeur de Paul dans sa prison.

Il est assez rare de voir, dans l'Ancien Testament, l'intérieur du coeur humain. Les Psaumes, l'histoire de Moïse, nous en fournissent quelques exemples; mais le Nouveau Testament nous en présente de beaucoup plus fréquents. Cela tient à ce que Dieu s'y est rapproché davantage de nous. Le Saint Esprit y agit plus familièrement; il est le Consolateur qui est venu demeurer ici-bas et qui s'occupe de tous les détails et de toutes les circonstances de ceux au milieu desquels il demeure. Il y prend intérêt; il y apporte l'amour de Dieu. Qu'y a-t-il de plus digne de Dieu?

Rien ne nous empêche plus de comprendre la Parole que d'en séparer les sujets de leur contexte. C'est ce qui est souvent arrivé pour le passage du verset 12, dont nous parlons. Paul s'occupe des difficultés de l'Eglise. Il voudrait voir ses chers Philippiens marcher dans l'humilité, comme Christ lui-même (versets 5-11). Au verset 12, il ne les adresse pas à quelque puissance qui soit dans l'homme. Cette expression: «à votre propre salut», est en contraste avec l'oeuvre de Paul qui, jusqu'à son emprisonnement, avait travaillé lui-même à leur salut. Par l'absence de l'apôtre, les choses avaient éprouvé du changement. Satan cherchait à élever les disciples, en l'absence de celui qui les avait enseignés. Quand Paul était là, éteignant pour eux les dards enflammés du Malin, l'Eglise se tenait en paix derrière lui. «La mort», disait-il, «opère en nous, et la vie en vous» (2 Corinthiens 4: 12). Les Philippiens avaient, dans le Seigneur, pris confiance par les liens de l'apôtre et en son absence. Mais l'Ennemi pouvait se servir de cette confiance. Ils avaient peut-être perdu en quelque mesure la défiance d'eux-mêmes et de la chair. Paul veut les mettre en garde contre ce piège; voilà pourquoi il leur parle de crainte et de tremblement. Ce n'est pas Paul, dit-il, qui opère en vous le vouloir et le faire, c'est Dieu. Paul est en prison, mais Dieu est tout-puissant. Plus nous sommes privés de secours extérieurs, plus il nous faut de vigilance et d'humilité, mais nous pouvons compter sur Dieu qui produit en nous le vouloir et le faire.

Entre le salut qu'il nous donne et la jouissance des résultats du salut, Dieu nous conduit dans un chemin où il éprouve notre coeur par le combat avec Satan. Nous avons le salut, mais, par le combat, nous travaillons à notre salut — car il signifie ici ce qui se trouve devant nous, à la fin de notre carrière chrétienne — avec crainte et tremblement. C'est une oeuvre longue et lente que Dieu opère dans les sauvés, afin de se faire connaître à eux et de leur apprendre ce qui est dans leur coeur. Satan les tente, se transforme en ange de lumière, cherche à les épouvanter: ces combats sont nécessaires et nous font du bien. Il nous faut pour cela de la vigilance, de l'activité spirituelle. Si nous ne veillons pas, Satan a le dessus. L'épreuve nous fait

sentir que nous sommes petits et pauvres dans nos coeurs, mais le terrain étant mieux travaillé, nous produisons plus de fruit. Les deux motifs pour la vigilance sont que nous nous trouvons toujours en présence de Satan, et que nous ne savons quand le Seigneur viendra. C'est quand nous possédons la grâce de Dieu que nous craignons réellement l'Ennemi de nos âmes. Le mondain craint Dieu dans le sens d'avoir peur de lui, mais il ne craint pas Satan; il fuira l'homme qui lui parle de Dieu, et ne craindra pas celui qui l'entraîne au mal. Le chrétien, au contraire, ne craint plus Dieu, dans le sens que nous venons d'indiquer, et il craint Satan. Sentant sa faiblesse et ayant affaire à un ennemi toujours vigilant, il sait très bien que, s'il se laisse entraîner, il contristera le Saint Esprit qui ne se prêtera jamais à ce que Dieu réproouve. L'enfant de Dieu, possédant un tel trésor, craindra le ravisseur.

Il est toujours important de s'opposer aux commencements du mal. Satan nous tente en présentant des objets à nos convoitises, des plaisirs, des vanités à nos coeurs et à nos yeux. De là, la nécessité d'être vigilants, de rester en communion suivie avec Dieu, en sorte que nous jouissions assez des choses de Christ pour que celles qui lui sont étrangères n'aient pas d'empire sur nous.

Si nous n'avons pas eu assez de défiance de nous-mêmes, Satan cherche aussi à nous jeter dans la défiance de Dieu. Il présente aussi des difficultés à notre foi. C'est ce qu'il a fait à Jésus dans la tentation, au commencement de son ministère. A la fin, il est revenu, lui présentant la croix, le mépris, la contradiction des pécheurs, la colère, le jugement, l'abandon de Dieu, pour écraser, si possible, sa foi et anéantir son oeuvre.

Telles sont les tentations de Satan. Si nous aimons la sainteté, opposons-nous donc aux commencements du mal, et, pour le faire, jouissons de la communion de Dieu; occupons-nous de bonnes choses. Si la coupe de nos coeurs est pleine, Satan n'y pourra rien mettre. Et quand nous sommes tombés, notre seule ressource est de confesser notre péché et de regarder à Jésus, notre avocat auprès du Père. Quant à faire la volonté de Dieu, ne craignons rien. Il ne faut jamais reculer devant les conséquences de cette volonté. Nous perdrons dans ce monde nos amis, mais nous aurons déjà dans ce monde cent fois autant, et dans le siècle à venir la vie éternelle.

Le chrétien doit veiller, parce qu'il attend le Seigneur, et qu'il lui faut se trouver tel qu'il devrait être quand le Seigneur viendra. S'il tarde, l'effet de l'attente sera que toute ma vie correspondra exactement à ce que je voudrais qu'elle fût quand je serai devant lui.

Satan est toujours là, et le Seigneur sera bientôt là: tels sont les deux grands motifs à la vigilance. Si j'ai de tels motifs pour veiller et prier, c'est que je suis un enfant de Dieu dans les rangs de l'armée de Dieu. Je n'ai pas pour sujet de crainte et de tremblement que Dieu ne m'aime pas, mais que je perde ce que j'ai. Si je crois que tout l'héritage de Christ m'appartient, quelle joie je montrerai, mais aussi quelle vigilance pour ne pas me laisser dérober ces choses.

Nous appartenons à Jésus, et Jésus nous appartient. Si nous ne le sentons pas, nous ne connaissons ni la force, ni la puissance de notre vie chrétienne.

Méditation de J.N.D. n° 82 – ME 1895 page 351

Hébreux 1 – 2

La gloire du Seigneur est un de ces sujets devant lesquels on sent son impuissance, quand on est appelé à en parler. Nous apprenons à connaître cette gloire par le fait qu'elle répond à nos besoins, comme le pauvre apprécie les richesses du riche par le bien qu'il en reçoit. Oui, c'est par nos besoins, et non en cherchant orgueilleusement à nous élever jusqu'à lui, que nous apprenons ce qu'il est. Dieu est amour; nos besoins nous le font connaître; c'est là ce qui ouvre son Livre à nos coeurs. Quand l'Eternel a donné la loi, tous étaient tenus à distance de sa gloire, si bien qu'une bête même ne pouvait toucher la montagne. C'est que tous ceux qui étaient sous les oeuvres de loi étaient sous la malédiction. Dans le Deutéronome, la malédiction devait être prononcée en Ebal, la bénédiction en Garizim. Or la malédiction seule est mentionnée (Deutéronome 27). L'apôtre en tire précisément cette conséquence, que «ceux qui sont sur le principe des oeuvres de loi sont sous malédiction» (Galates 3: 10; Deutéronome 27: 26). La loi est bonne, mais l'homme est pécheur, et voilà pourquoi la loi ne peut justifier aucun homme.

Toute autre est la grâce. Dieu ne s'est pas borné à nous en envoyer le message; il est venu lui-même nous l'apporter et nous la faire connaître. Il s'était fait connaître dans le passé à Abraham, à Jacob, à Manoah, et cela très obscurément, à de rares intervalles, sous forme angélique; mais Jésus est venu comme homme sur la terre et a été «vu des anges».

Pour que Dieu soit pleinement manifesté à l'homme, il faut trois choses: 1° Que le coeur de l'homme soit à l'aise devant Dieu. Or Dieu se manifeste en grâce, et l'homme fait connaissance non pas avec son juge, mais avec celui dont la bonté est la plus grande gloire. C'est ce que Jésus a fait. Il s'est approché de nous, afin que nous sentions, nous misérables, perdus de réputation, que nous avons ses sympathies les plus intimes. 2° Il faut que l'homme soit devant Dieu, sans péché. Cela a eu lieu dans l'incarnation du Fils de Dieu sans péché, de celui qui est l'homme parfaitement agréable à Dieu. Mais alors il serait resté seul, car si Dieu pouvait l'introduire dans le ciel, il ne pouvait nous y introduire, rien de souillé ne pouvant y entrer. Mais il est venu pour laisser sa vie. Ainsi la question du péché était réglée, et Dieu s'étant manifesté en grâce, par le don de son Fils, aux pécheurs sur la terre, ceux-ci peuvent s'approcher de lui dans le ciel. 3° Il faut enfin que l'homme soit tel que Dieu puisse le recevoir, et c'est encore ce que nous avons en Jésus. «Nous avons été rendus agréables dans le Bien-aimé».

Considérons, à propos de la personne du Fils, quelques citations contenues dans ces chapitres:

Il y a, au Psaume 2 (Hébreux 1: 5), une chose frappante quant au Fils de Dieu. L'Eternel lui dit: «Tu es mon Fils», puis il appelle tous les rois de la terre à baiser le Fils, de peur qu'il ne s'irrite. Jérémie dit: «Maudit l'homme qui se confie en l'homme. Béni l'homme qui se confie en l'Eternel» (17: 5, 7). Au Psaume 2, il est dit: «Bienheureux tous ceux qui se confient en lui» (le Fils). Le Fils est l'Eternel, en qui l'on doit se confier.

Au Psaume 45: 6, 7 (Hébreux 1: 8, 9): «Ton trône, ô Dieu», s'adresse au Fils; «Dieu, ton Dieu, t'a oint», s'adresse à Christ, l'oint de Dieu.

Au Psaume 102 (Hébreux 1: 10-12), c'est dans le moment où l'humiliation du Messie nous est présentée avec le plus de force, que Dieu le proclame l'Eternel et le Créateur.

Au Psaume 110 (Hébreux 1: 43), celui qui a été «le pauvre», est proclamé Seigneur et assis à la droite de Dieu dans la gloire.

Au Psaume 97 (Hébreux 1: 6), quand le Premier-né est introduit dans le monde habité à venir, il dit: «Et que tous les anges de Dieu lui rendent hommage».

Plus le fidèle s'attache de coeur à la gloire de Christ, plus il est dans sa vraie position. L'ignorance sur ce que Jésus est comme homme, comme Dieu, affaiblit tous les ressorts de la foi. Il est précieux de trouver la puissance infinie de l'amour de Dieu, s'accommodant, dans la personne du Seigneur Jésus, à tous nos besoins. Jésus a été «oint d'une huile de joie au-dessus de ses compagnons» (Hébreux 1: 9; Psaumes 45). Mais déjà actuellement, nous sommes ses compagnons (Hébreux 3: 14). Jésus a été fait semblable à nous (à part le péché) et maintenant Christ glorifié, Christ, l'homme parfait, nous appelle ses compagnons et ses frères (Hébreux 2: 12; Psaumes 22), nous place dans la position où il se trouve, nous rend participants de sa vie, de son héritage, de son Esprit, et plus tard de sa gloire. Les anges ne sont pas appelés ses compagnons, ni ses frères. Ce n'est pas la force de l'homme qui peut nous donner une telle place; c'est la puissance de Dieu, c'est l'Esprit de Dieu. Le Saint Esprit, dont la plénitude est en lui, est en nous aussi, afin que nous ayons part à ces choses. Par nature, nous sommes des vers, nés de la poussière, et si nous avons quelque chose de plus, c'est le péché. Dieu, dans son amour, est devenu pour nous un *Dieu de près*; il est entré dans tous nos besoins, et, par amour, nous a faits ce que nous sommes en Christ.

Méditation de J.N.D. n° 83 – ME 1895 page 354

Luc 2: 1-16

La naissance de Jésus est un thème pour les pensées mondaines ou superstitieuses des hommes; mais le fait est que toutes les circonstances de cette naissance sont propres à bouleverser les idées du monde. Tout l'empire romain est mis en mouvement pour l'enregistrement ordonné par l'empereur; c'est de ce dernier que le monde entier est préoccupé et non de Dieu, et cependant, de cette circonstance ordonnée de Dieu, dépend l'accomplissement des prophéties au sujet de son Fils. Au milieu de la foule, personne n'est moins considéré que Joseph et Marie. En les estimant selon leur rang dans le monde, on les loge dans une écurie. Rien n'exprime mieux le taux d'appréciation du monde que la place donnée aux voyageurs dans une hôtellerie. Quant à Jésus, on ne trouve point de place pour lui.

Pour Dieu, il n'y a rien de grand ou de petit. Ce qui était grand pour le monde, c'était le décret de l'empereur; ce qui était très petit, ce qu'il ignorait même, c'était le voyage de Joseph à Bethléhem; et cependant, sans cette circonstance, rien de ce que la Bible nous dit n'aurait

pu s'accomplir. C'est pour l'enfant qui va naître à Bethléhem et dont Dieu et les anges sont occupés, que tout l'empire romain est mis en mouvement, car, dans la pensée de Dieu, les passions, la politique des hommes, tout en un mot, doit aboutir à Jésus et à sa gloire.

Dieu s'est humilié, jusqu'à devenir un petit enfant, et les anges le contemplent, désirant sonder de telles choses jusqu'au fond. C'est en voyant, d'un côté, Jésus homme, de l'autre, l'amour de Dieu pour nous, qu'ils comprennent la grâce de Dieu, d'un Dieu qui va jusqu'à prendre une Marie de Magdala, possédée de sept démons, pour la faire asseoir dans la gloire de Christ lui-même. Toute la bonté et tous les conseils de Dieu se manifestent ainsi en Jésus. Où nous faut-il aller le chercher? Le monde irait sans doute le chercher à la cour d'un roi, ou à Jérusalem, la ville sainte, mais qui songerait à l'aller trouver à Bethléhem, dans une crèche? Le signe donné par les anges que Dieu est là, c'est qu'il est couché dans une crèche, et qu'il n'y a point de place pour lui dans le monde. L'homme ne trouve pas de place pour Dieu. Quand ce dernier vient en grâce pour les hommes, il vient au milieu des bêtes d'une étable, dans la plus basse humiliation. Il faut que l'homme cherche Dieu comme il se manifeste, et non pas autrement, car ce qui le glorifie dans les lieux très-hauts, c'est de s'être humilié. S'humilier, se mettre au-dessous du niveau de l'homme, était la seule chose nouvelle pour Dieu. Le résultat de son amour, c'est qu'il se fait serviteur pour nous sauver.

Le monde parle beaucoup d'ordre; l'ordre de Dieu, c'est que son Fils naisse dans une écurie. Il commence par la crèche, il finit par la croix. Cela montre que tout était en désordre dans le monde, et que Dieu ne pouvait avoir place au milieu de ce désordre engendré par le péché.

Tout ce que l'homme reconnaît pour haut et élevé, Dieu ne peut le reconnaître; ce qu'il place en haut, Dieu le place en bas. Et, quant aux coeurs de ceux qui lui appartiennent, impossible, quand nous voyons Jésus n'avoir pas un lieu où reposer sa tête, de nous trouver à l'aise dans un monde où il n'y a pas de place pour lui. Nous ne pouvons nous tenir que près de la crèche ou de la croix. D'un autre côté, nous voyons dans cette humiliation de Christ, l'amour de Dieu qui prend la dernière place pour nous servir, dans la puissance de son amour. Il y a une distance infinie entre le trône de Dieu et mon coeur de péché. Le Seigneur Jésus a rempli de son amour tout cet intervalle. Je vois Jésus descendre jusqu'à ce monde de pécheurs, s'abaisser jusqu'à la croix, puis remonter jusqu'au trône de Dieu, et je puis dire: Il n'y a rien entre Dieu et moi qui ne soit rempli de l'amour de Christ.

Le bon plaisir de Dieu se manifeste, en Jésus, envers les hommes (verset 14); la source de toutes les louanges à Dieu parmi les anges, c'est l'amour que Dieu a eu pour toi, pour moi, pauvres pécheurs. Dieu qui est amour est ainsi glorifié; c'est en Jésus, et seulement en lui, que nous trouvons cet amour.

Ce qui attache nos coeurs à Jésus, c'est son humiliation, ce qu'il est, et ce qu'il est devenu pour nous. Cela condamne entièrement le monde, où Christ n'a pas même pu trouver la place que vous et moi nous y occupons. Quelle place désirons-nous dans ce monde, où Jésus n'en a

point trouvé? Occupons-nous toujours de cet amour qui a fait descendre Jésus dans la crèche et jusqu'à la croix!

Méditation de J.N.D. n° 84 – ME 1895 page 375

1 Rois 13

Ce chapitre nous enseigne, d'une manière bien frappante, la simplicité d'obéissance à la volonté de Dieu, du moment que cette volonté nous est connue. C'est pour y avoir manqué, que le jugement est tombé sur le prophète infidèle. Aujourd'hui, Dieu n'agit plus publiquement, comme il le faisait alors parmi les juifs. Le gouvernement de Dieu en Israël était un gouvernement public, et l'Éternel devait punir son peuple publiquement, toutes les fois qu'il péchait, car il était, extérieurement, un peuple au milieu du monde. C'était par lui que Dieu donnait au monde un échantillon de son gouvernement. Il faut toujours se souvenir de cela, pour comprendre l'histoire d'Israël.

Dès le moment où l'idolâtrie est entrée dans le monde, Dieu a appelé Abraham. Avant le déluge, Enoch avait rendu témoignage, mais il n'y avait pas encore un peuple élu. Lorsque Satan a réussi à se faire adorer en introduisant l'idolâtrie, Dieu appelle Abraham et se choisit un peuple. On voit en Josué 24: 23, que la famille d'Abraham servait d'autres dieux. Ce n'était pas seulement l'iniquité, comme avant le déluge, c'était servir les démons au lieu de Dieu (1 Corinthiens 10: 20).

Mais Dieu n'exécute pas le jugement avant que l'iniquité soit arrivée à son comble, parce qu'il est plein de support et de patience; il prononce ses jugements longtemps avant leur exécution, afin d'avertir les pécheurs. Ce n'est que lorsque l'iniquité des Amorrhéens arrive à son comble, qu'Israël, introduit dans le pays de Canaan, frappe ses habitants comme ennemis de Dieu. Il en est de même dans notre chapitre (verset 2).

Dieu établit les limites des peuples selon le nombre des fils d'Israël (Deutéronome 32: 8), mais ce peuple est aussi, aux yeux de tous les peuples, un échantillon de la manière dont Dieu s'y prend pour éprouver le cœur de l'homme. L'épreuve nous fait voir que l'homme, sous la loi de Dieu, essayé par lui, ne vaut absolument rien. Ce gouvernement manifeste Dieu non moins que le cœur de l'homme. Son caractère à lui, est glorifié, tandis que l'homme, arbre et sève, est reconnu entièrement mauvais.

C'est quand tout est perdu, que la souveraineté de Dieu en grâce commence à se manifester. Au lieu de détruire les hommes qui avaient rejeté son Fils unique, Dieu leur offre la grâce. Il nous importe de nous souvenir que nous sommes sous la grâce et non sous la loi. En nous replaçant sous la loi, nous rentrons dans une condition qui a manifesté que nous sommes perdus.

L'Éternel est le Dieu des Juifs (Exode 6: 3), mais, pour nous, Dieu est le Père. S'il y a du mal dans ses enfants, il ne le permet pas; il les châtie, mais sans qu'ils cessent pour cela d'être ses enfants. C'est comme tels, qu'il a mis dans nos cœurs son Esprit, par lequel nous crions: Abba, Père! Cet Esprit nous reprend quand nous tombons en quelque mal. Dieu dit à Israël,

en Amos: «Je vous ai connus, vous seuls, de toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2).

Dans l'Eglise, la discipline est bien plus cachée, plus intérieure, parce que nous ne sommes pas un peuple extérieur, mais un peuple destiné à manifester la sagesse de Dieu infiniment variée, aux principautés et aux puissances dans les lieux célestes. En Israël, Salomon étant tombé dans l'idolâtrie, Dieu lui ôte une partie de son royaume. Jéroboam, agissant selon la sagesse de l'homme, fait des veaux d'or, sous prétexte de trouver l'Eternel à Dan et à Béthel, mais en réalité afin d'empêcher le peuple de retourner à Jérusalem. Il façonne la religion selon ses plans et ses convenances; et c'est ainsi que, de nos jours, la sagesse de l'homme arrange extérieurement même le christianisme.

Jéroboam sacrifiait lui-même, alors que les sacrificateurs avaient seuls le droit de le faire. L'ordre donné au prophète de Juda était très positif, très clair: «Tu ne mangeras pas de pain, et tu ne boiras pas d'eau, et tu ne t'en retourneras pas par le chemin par lequel tu es allé» (verset 9). Il devait manifester par là que l'Eternel ne veut point avoir de communion quelconque avec les méchants. Le prophète remplit fidèlement soit message; le roi veut le faire saisir, mais Dieu est avec lui et le délivre. Puis il intercède pour son adversaire, nouvelle preuve que Dieu est avec lui. Alors le roi l'invite: «Viens avec moi à la maison, et rafraîchis-toi, et je te donnerai un présent» (verset 7). C'est ce que fait le monde, quand il reconnaît la présence et la puissance de Dieu avec son peuple; il voudrait bien alors que le peuple de Dieu vînt au milieu de lui, afin de sanctionner son état par sa présence; mais son coeur n'est point changé pour cela (verset 33). Le prophète est fidèle, refuse l'invitation, et semble en s'éloignant s'être éloigné du danger.

Mais le danger vient d'un autre prophète qui habitait Béthel, et qui n'avait pas senti l'état d'iniquité de Jéroboam, car il restait au milieu du mal. C'est lui, maintenant, qui désire la présence du prophète fidèle, afin qu'elle sanctionne son état. Il voudrait que le vrai prophète le reconnût, là où il se trouve. Il en est de même des chrétiens infidèles, alliés au monde; ils recherchent la sanction de ceux qui sont fidèles, quand ils les voient bénis de Dieu. Sans doute, on ne voit pas le vieux prophète sacrifier sur l'autel ou sanctionner activement l'iniquité. Mais il demeure au milieu de cette iniquité, et il veut y avoir la communion du prophète fidèle. Ce dernier s'en retourne et vient en effet sanctionner par cet acte la position d'infidélité du vieux prophète. Bien plus, il désobéit à la parole positive de l'Eternel. Il accepte le mensonge du vieux prophète, à cause de sa qualité de prophète, à cause du bien qui était en lui. Plus il y a de bien dans un homme, plus il est distingué comme serviteur de Dieu, plus aussi son infidélité, même légère, peut faire de mal. Il en fut ainsi de Pierre, en Galates 2, quand il refusa de manger avec les chrétiens d'entre les gentils. La mondanité d'un chrétien fait plus de mal que celle d'un mondain. Elle autorise la mondanité chez les saints, elle sanctionne la mondanité du monde. A table, le vieux prophète est chargé d'annoncer lui-même à l'homme de Dieu le jugement de l'Eternel sur sa désobéissance!

Quand Dieu nous a montré sa volonté, nous devons nous y tenir en simplicité et en obéissance; sinon, nous avons des châtiments, et la triste conviction d'avoir été infidèles. Le

pire serait que Dieu nous laissât dans notre mauvais train. En suivant la volonté de Dieu, nous trouverons *toujours* la bénédiction. Pour discerner cette volonté, il faut être en communion avec lui. Que le Seigneur nous donne d'être fidèles!

Méditation de J.N.D. n° 85 – ME 1895 page 389

Exode 14

On trouve dans ce livre de l'Exode trois caractères de Dieu en rapport avec l'oeuvre de notre salut: 1° Sa condescendance: «J'ai vu, j'ai vu l'affliction de mon peuple... je connais ses douleurs» (3: 7). 2° Le jugement de Dieu contre le péché — jugement dont les Israélites furent garantis par le sang placé sur leurs portes. Israël, dans ses péchés et ne pouvant se préserver des jugements de Dieu, est préservé par le sang de l'Agneau (12). Dieu ne saurait nous imputer le péché, sans mépriser le sang de son Fils. 3° Dieu libérateur. Il se trouve que toute la puissance de Dieu est pour nous. Satan se présente avec sa puissance, et Dieu la laisse se manifester et se déployer tout entière, afin que nous comprenions bien que nous en sommes entièrement délivrés pour toujours (14). La chose est vraie, que nous en ayons fait l'expérience ou non, mais notre conviction découle de l'expérience que nous avons acquise.

Il a été permis à l'Ennemi de mettre en jeu toutes ses ressources contre le peuple de Dieu, jusqu'à le poursuivre dans le domaine même de Dieu, à travers la mer. C'était pour Israël un moment de terrible épreuve. Ils avaient entendu la parole de Dieu, ils avaient cru à son amour, le sang avait été mis sur leurs portes et ils en avaient éprouvé l'efficace. Ils s'étaient mis en route pour sortir du royaume de Satan, qui ne les laissait partir que par contrainte et les poursuivait maintenant jusqu'aux confins de son royaume. Dieu ordonne aux enfants d'Israël de se détourner de leur chemin, les plaçant dans une telle situation qu'ils doivent sentir toute leur impuissance et toute la force de Pharaon. Tant qu'Israël faisait des briques, il n'avait rien à craindre des chariots des Egyptiens. Le voici qui, dès le commencement de son voyage, se trouve avoir affaire à tout l'attirail de la puissance du roi. Il en est souvent ainsi pour les enfants de Dieu. C'est au moment de leur délivrance qu'ils font, d'une manière inconnue jusque-là, l'expérience de la puissance de Satan, mais ils apprennent que Jésus est le capitaine de leur salut.

Dieu place Israël de telle sorte, qu'il est seul, en présence de l'ennemi d'un côté, de la mer et du désert de l'autre. La mer Rouge est l'emblème de la mort et du jugement. Quand Israël se voit ainsi acculé, il perd confiance. A la suite de l'efficace du sang de l'agneau, il était heureux de quitter l'Egypte, mais ayant été longtemps l'esclave du monde, il n'avait ni l'expérience nécessaire, ni une foi suffisante en la puissance de Dieu. Il fallait encore qu'il fit l'expérience de la puissance de Satan en regard de celle de Dieu ainsi que de l'exercice de sa fidélité. Comme Israël, l'enfant de Dieu peut aussi être effrayé et abattu devant la mort et le jugement, fruits du pouvoir de l'Ennemi. Israël ne voit d'autre alternative que de mourir au désert ou de servir les Egyptiens. Cette alternative se présente aussi à notre incrédulité, mais il faut que nous fassions l'expérience de notre impuissance totale contre Satan, quand il s'agit de notre délivrance. Le diable a remporté la victoire sur l'homme innocent; elle ne lui sera pas

difficile à remporter sur l'homme pécheur. Ni en Egypte, ni dans le désert, nous ne pouvons rien pour être délivrés de notre Ennemi, car, par nature, nous sommes non seulement impies, mais privés de toute force.

Quoiqu'il n'y eût pas autre chose devant eux que la mer, Dieu dit aux Israélites de marcher. Cela corrobore ce que Dieu a dit: «L'Eternel combattra pour vous, et vous, vous demeurerez tranquilles». Ils doivent marcher en avant comme s'il n'y avait ni mer, ni Pharaon. En face d'un Ennemi plus fort que nous, Dieu nous entoure d'impossibilités, afin que nous comprenions que lui est pour nous de tout son coeur et de toute sa force. C'est ce qu'il nous a montré en Christ, lui qui n'a pas épargné son propre Fils, Celui qui pouvait dire: «Le prince de ce monde vient, mais il n'a rien en moi». — Pilate le reconnaît innocent et le laisse condamner; les sacrificateurs qui devaient bénir leur Messie, le mettent au rang des malfaiteurs; les disciples l'abandonnent; l'un d'entre eux le trahit; Satan qui a la puissance de la mort, l'exerce contre lui; il est délaissé de tous; l'homme déploie sa vigueur contre lui; Dieu lui-même l'abandonne. C'est vraiment l'heure de l'homme et la puissance des ténèbres. Mais il faut passer la mer Rouge. En Christ, tout le peuple de Dieu a traversé la mort et le jugement. Par la mort, Christ a détruit celui qui avait la puissance de la mort; mais Jésus, sorti du tombeau, a une vie en dehors de tout le pouvoir de Satan; la preuve que ce pouvoir est détruit est donnée à la résurrection de Christ. Israël est sorti de la mer Rouge, et pas un seul Egyptien n'apparaît de l'autre côté.

Le chrétien, nous l'avons dit, fait l'expérience de ces choses dans des moments où tout est obscur. Cela arrive aux âmes qui ont encore quelque confiance en elles-mêmes, qui sont difficiles à convaincre d'impuissance et à persuader qu'elles doivent se confier uniquement en Dieu. C'est lorsque ces âmes en sont réduites à dire: «Je dois rester, tranquille, car je ne puis rien faire», qu'elles voient la délivrance. Il ne s'agit pas de combattre Pharaon; il n'est pas nécessaire, pour être délivré, qu'une âme fasse une expérience pareille; si elle commence par se fier à Dieu, elle pourra l'éviter. Une âme qui a passé par des expériences très douloureuses, peut en retirer l'avantage de mieux comprendre l'état des autres. Il faut pour qu'elles trouvent la délivrance, que ces âmes soient amenées au sentiment de leur impuissance.

Dieu place le sang sur son peuple pour le préserver du jugement, et il le délivre de toute la puissance de Satan. Cette puissance a été manifestée à la croix, mais la résurrection l'a détruite. C'est l'affranchissement, qui consiste non seulement dans la foi à l'expiation, mais en ce que toute la puissance de Dieu est pour nous contre Satan. La confiance seule au sang de l'Agneau n'est pas l'affranchissement.

Méditation de J.N.D. n° 86 – ME 1895 page 408

Psaume 49

1 janvier 1841

La pensée des fidèles se porte toujours au delà de ce qui les entoure, car pour eux la vie présente est la nuit, et le matin qui suivra est la résurrection. «La nuit est fort avancée», dit

Paul, «et le jour s'est approché». Un jour n'a guère plus d'effet sur moi qu'un autre, sinon pour me rappeler que je suis encore dans la nuit (mais non pas *de* la nuit), dans le pèlerinage, au milieu d'un monde qui hait mon Sauveur.

En repassant, dans notre mémoire, l'année qui vient de s'écouler, nous avons bien des grâces à rendre à Dieu. Plus nous vivons comme chrétiens, plus nous réalisons la fidélité de Dieu. Le jeune chrétien a plus d'élan, celui qui a vécu plus longtemps a fait davantage l'expérience de son cœur et du cœur de Dieu; il comprend mieux Sa fidélité et réalise davantage qu'il est toujours là pour accomplir tout en nous, selon ses promesses. Il y a une expérience de Dieu que toute la joie du commencement de la vie chrétienne ne peut remplacer. «Attends-toi à l'Eternel», tel en est le résultat. Tout chrétien peut rendre témoignage de la fidélité de Dieu à son égard, mais l'effet de la pratique de la vie chrétienne est de nous donner le sentiment que nous ne pouvons rien, sinon obéir, et que Dieu *seul* peut agir. On se repose davantage sur lui, on s'attend à sa bonté, on sait qu'il fera toutes choses. Il y a une certitude de sa bonté que l'on ne trouve pas dans une âme encore novice. On n'en devient pas, pour cela, moins actif, mais l'activité, au lieu d'avoir sa source dans nos pensées, a sa source dans l'obéissance.

Devant Dieu, il n'y a point *d'époques*; il n'y a que *l'éternité*. Ce qui nous rappelle le temps, nous rappelle que nous sommes encore ici-bas. Etant morts et ressuscités avec Christ, nous sommes déjà, en ce sens, *dans l'éternité*. Il faut que nos pensées soient avec Jésus, et avec sa gloire, et ce n'est pas ici-bas que l'on trouve cela.

Il y a deux hommes, le premier et le second Adam; deux familles, celle du premier et celle du second. Toutes nos pensées découlent de notre relation avec l'une ou l'autre de ces deux familles. Si je tiens à ma relation avec le second Adam, je juge que le monde entier n'est que la scène où le premier a déployé son iniquité et où le second a été rejeté par cette iniquité de l'homme.

La résurrection de Jésus a fait de lui le Chef d'un monde à venir, et ceux qui ont part à sa résurrection appartiennent à ce monde-là. Le mauvais riche n'avait rien de particulièrement mauvais quant à ce monde-ci; il lui est dit seulement: «Tu as reçu tes biens pendant ta vie». Tel était son caractère; il était du monde, il l'aimait, il y faisait joyeuse chère; or l'amitié du monde est inimitié contre Dieu. Pour le chrétien, tout ce qu'il voit dans ce monde est une conséquence de la chute. Sans parler des convoitises, des inégalités, des maladies, de la misère; jusqu'à nos maisons et nos habits, et la différence de nos langues le prouve. Pourquoi a-t-on des clefs, sinon par défiance de ses voisins et même des gens de sa propre maison? Aussi toutes les pensées, tous les désirs du fidèle se portent vers l'aurore du jour à venir. Du moment que nous comprenons ce jour à venir, toutes les choses que les hommes recherchent (verset 11) nous deviennent indifférentes. Le monde compte sur sa durée et sa continuation illimitée (verset 12; Luc 17: 26, etc.). Mais tout ce qu'il y a de plus excellent parmi les hommes ne dure pas; bien plus, c'est une abomination devant Dieu, car tout se lie à cette famille du premier Adam qui est vouée à la condamnation. Le temps actuel est la nuit, et le chrétien le sait depuis qu'il a reçu l'Évangile. Dieu a favorisé l'homme de toutes les ressources que ce

monde pouvait lui offrir, et l'homme s'est corrompu toujours davantage. La lumière est venue; le monde a haï la lumière et a préféré les ténèbres. S'il y a maintenant une lumière dans l'Eglise, c'est la preuve qu'il fait entièrement nuit au dehors. Le monde qui se croit sage et éclairé, méprise cette lumière et reste dans les ténèbres; mais pour l'Eglise, la nuit sera bientôt passée et le matin apparaîtra.

L'homme tire de son mieux parti de cet héritage dont il a chassé Jésus, tandis que le chrétien, s'il est fidèle, partage le sort du Sauveur rejeté. Si notre lumière luit dans un monde de ténèbres, il est évident que le monde nous persécutera. Plus nous serons fidèles, moins nous trouverons de paix avec le monde. Pour un chrétien, la paix avec le monde n'est pas autre chose que la capitulation de l'infidélité.

Tout ce qui a rapport au temps et à ce présent siècle mauvais est la nuit. Mais nous, la famille du second Adam, nous avons la lumière pour traverser cette nuit. Le chemin du monde est sa folie (verset 13). Malgré les conseils, tous suivent le même train et vont l'un après l'autre se coucher dans le shéol. Mais nous, nous ne devons pas avoir notre part là où règne la misère du premier Adam; notre part est la gloire du second Adam; et c'est au matin de ce jour-là que brillera la gloire de Christ!

Méditation de J.N.D. n° 87 – ME 1895 page 412

Psaume 34

Les Psaumes nous présentent continuellement les justes et les débonnaires, comme ayant des maux en grand nombre et comme traversant l'épreuve. Les deux premiers Psaumes sont le sommaire de tous les autres.

Le 1^{er} parle du bonheur du juste, le 2^e de la gloire de Christ. Dans le premier, le Seigneur Jésus est le modèle du juste; ce dernier nous est représenté comme devant prospérer. Cela est vrai dans les conseils de Dieu, mais en réalité, dans ce monde, le juste parfait est loin d'avoir prospéré, car il a été rejeté des hommes.

Le Psaume 2 nous présente la gloire de Christ, comme Roi des Juifs; mais auparavant il a été rejeté comme juste et comme Roi. Au Psaume 3, commence la plainte de Christ et du petit résidu qui s'attachera à lui. Dès lors les justes sont toujours présentés comme souffrants et les méchants comme triomphants. Il en sera ainsi jusqu'au moment où Satan sera lié et où Jésus régnera sur la terre. Pour le dire en passant, la gloire de l'Eglise n'est pas révélée dans les Psaumes.

Au Psaume 34, nous trouvons les expériences de Christ lui-même. Le verset 20 s'est accompli littéralement sur la croix. C'est une allusion à l'agneau pascal (Exode 12: 46). Le Christ nous présente l'expérience de ses douleurs et de ses souffrances pour nous encourager. Il a consommé la foi dont il est le chef. Il nous enseigne à dire: «Je bénirai l'Eternel en tout temps» (verset 1). Pour un enfant de Dieu, l'action de grâces est naturelle, mais, quand on n'a point de soucis, il est facile de louer l'Eternel. C'est ce que les amis de Job lui disaient. Tout ce qui est de Dieu est durable; son amour en nous, dure; il en est de même de nos louanges.

L'homme naturel ne peut louer Dieu que lorsqu'il est à son aise, tandis que l'Esprit de Christ nous apprend à le louer *en tout temps*. Quand la vie de Dieu commence en nous, nous sommes pleins de joie, mais alors commence le voyage, et le voyage est souvent pénible, et si l'on n'a pas fait d'avance son compte qu'il en doit être ainsi, on se laisse abattre et décourager. Les afflictions, les maladies, nous abattent et nous empêchent de rendre grâces, mais simplement parce que nous avons perdu confiance en Dieu.

Le Seigneur Jésus a passé par de grandes frayeurs (verset 4), néanmoins il dit: «Magnifiez l'Eternel avec moi, et exaltons ensemble son nom» (verset 3). Il est entré dans des difficultés beaucoup plus grandes que celles qui nous assaillent, et cependant il dit: «l'Eternel m'a répondu» (verset 4). Après avoir dit: «Père, s'il est possible que cette coupe passe loin de moi», il a pu dire: «La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?» Ce n'est pas à dire que pour nous, ici-bas, le mal s'en ira absolument; mais cependant lui en a été délivré. Après être mort, il a été ressuscité. Il nous faut faire notre compte que notre vie comme chrétiens sera parsemée de toute sorte de choses pénibles. Christ a passé par toutes ces choses et nous apprend que l'Eternel l'a délivré, qu'il a été son appui, et qu'après avoir passé par l'épreuve, il peut en bénir Dieu. Christ a été crucifié en faiblesse. Ce n'est pas par sa divinité, mais par son humanité qu'il a eu part à ces souffrances. On trouve en 2 Corinthiens 1: 3-6, qu'il n'y a de consolation que pour l'affligé, et cette consolation nous fait sentir que Dieu lui-même est notre joie en Christ, indépendamment de toutes nos circonstances.

Au verset 6, le résidu reconnaît la vérité de cette délivrance, en la voyant réalisée en Christ. Le résultat de toutes ces choses est une connaissance plus intime de Dieu: «Goûtez et voyez que l'Eternel est bon! Bienheureux l'homme qui se confie en lui!» (verset 8).

Méditation de J.N.D. n° 88 – ME 1895 page 434

1 Jean 1: 1, 2

Cette épître renferme des vérités très élevées. Si le coeur de l'homme ne se soumet pas à la vérité, cette vérité même, employée par la chair, tourne contre lui. Aucune vérité n'a fourvoyé plus d'hommes que celle-ci: Dieu est amour. Les méchants en abusent pour rejeter la nécessité de l'effusion du sang de Christ. Dans cette épître, les faits les plus simples de la vie chrétienne sont, liés aux vérités les plus profondes. C'est à la fois une sauvegarde contre le mysticisme et contre la tendance à matérialiser le christianisme. Les chrétiens matériels ont contre eux les vérités; les mystiques ont contre eux les faits. Une âme simple comprend l'amour de Dieu en Christ qui a fait propitiation pour elle; elle trouve dans cet amour la source de sa joie et cherche à marcher d'une manière digne de cet amour. L'épître commence par cette grande vérité que Christ est la source de la vie, et que la vie a été manifestée. Ensuite, l'apôtre prend les faits les plus simples pour vérifier la vie de Christ en nous; ces faits sont l'amour fraternel et la justice pratique. Il y avait des personnes qui prétendaient à de très grandes connaissances. L'apôtre affermit les simples en leur présentant la communion avec Dieu et avec son Fils Jésus Christ, comme ce qu'il y a de plus élevé et comme la source d'une

joie parfaite dont le plus simple, comme le plus avancé, peuvent dire qu'ils la possèdent. Cette communion avec Dieu, en Christ, est le privilège de tous les chrétiens sans exception.

Il y a deux choses: nos relations avec Dieu, comme notre Père, et avec Dieu, dans son caractère de sainteté. Il faut que ces deux choses s'unissent chez le chrétien: la confiance en Dieu, comme Père, et la crainte du Dieu saint. En nous introduisant dans la communion parfaite avec lui, Dieu se révèle à nous comme étant lumière. Comme tel, il met en évidence tout ce qui ne correspond pas à sa pureté et à sa sainteté, et agit par là sur notre conscience. Si, d'un côté, nous sommes dans la communion la plus intime avec lui, de l'autre, nous ne pouvons et ne devons juger nos coeurs que selon la lumière qui est en Dieu et que nous avons trouvée en lui par Jésus. Marcher dans la lumière, comme Dieu lui-même est dans la lumière, voilà le principe; nous ne pouvons en prendre un autre.

Christ nous a communiqué sa vie, la vie éternelle qui était avec le Père; la vie de Dieu est en nous. C'était cette vie qui était la lumière des hommes. Etant unis à Jésus, nous sommes placés dans la lumière de Dieu, dans laquelle nous marchons, comme Dieu est dans la lumière.

Il y a beaucoup de lumière que l'Eglise n'a pas réalisée, mais la source de notre faiblesse c'est de n'être pas fidèles à la lumière que nous avons. C'est ce qui empêche la communion des enfants de Dieu. Marcher dans la lumière, ce n'est pas être sans péché, car Christ qui nous a introduits dans la lumière est aussi mort pour nous, et son sang nous purifie de tout péché. Il faudrait être comme Dieu même, pour n'avoir point de péché. Si nous sommes dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, l'effet en est de manifester tout péché, non pas seulement les péchés commis, mais aussi le péché intérieur, non encore réalisé, qui se trouve seulement dans le coeur où il se cache, sans être encore un acte positif qui charge la conscience, et qui affaiblit la communion avec Dieu. Or le sang de Jésus Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. Si nous nous disons sans péché, la vérité n'est point en nous; si nous confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste pour nous les pardonner et nous purifier de toute iniquité. La justice ayant frappé Christ, ne peut plus nous frapper nous-mêmes. Il est juste pour nous pardonner! C'est une grande sécurité pour l'enfant de Dieu.

Jésus n'est pas l'avocat du monde, mais des élus, des enfants de Dieu actuellement manifestés. «*Nous* avons un avocat auprès du Père». Le mot «*nous*» a presque toujours cette signification dans le Nouveau Testament. En résumé, nous trouvons dans ce chapitre trois points de toute importance: 1° Dieu nous a introduits dans une joie parfaite, dans la communion avec le Père et avec le Fils, par la vie éternelle qui nous a été donnée. Aucune profondeur ne peut aller au delà. 2° Par ce moyen, nous sommes placés dans la lumière, comme Dieu lui-même est dans la lumière, ce qui agit, par la crainte de Dieu, sur nos consciences. 3° Dans cette position, le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché. — La conséquence que le Saint Esprit en tire, est que, si nous confessons nos péchés, Dieu est juste pour les pardonner.

Méditation de J.N.D. n° 89 – ME 1895 page 471

Exode 16

L'histoire de ce qui s'est passé entre la mer Rouge et Sinaï est la manifestation des principes de la grâce, avant que la loi fût donnée. Nous pouvons trouver dans ce récit la représentation des bénédictions de l'Eglise, comme peuple de Dieu, pendant sa marche ici-bas, objet de toute l'administration de la grâce de Dieu, malgré toutes ses infidélités qui nous sont présentées pour notre instruction dans l'histoire d'Israël après la mer Rouge. Or *la grâce seule* répond aux murmures du peuple. Les mêmes murmures se sont produits après la promulgation de la loi, mais alors, ce n'est plus la grâce, ce sont les châtiments qui y répondent. Sans doute, après comme avant Sinaï, Dieu donne la manne, les cailles et l'eau du rocher, mais avant la loi, ces dons étaient la manifestation que Dieu est amour, tandis qu'après la loi ils sont accompagnés des jugements les plus sévères. Dans notre chapitre, Israël est sous la grâce, et porté sur des ailes d'aigle. Sa folie a été de se placer sous la loi et d'entreprendre d'accomplir la volonté de Dieu, qui lui avait dit: «Si vous gardez mon alliance, vous m'appartiendrez en propre d'entre tous les peuples» ([Exode 19: 5](#)). Israël aurait dû dire: Nous ne le pouvons pas; nous reconnaissons le devoir de t'obéir, mais nous ne pouvons pas accepter les promesses sous cette condition. Au lieu de cela, ils disent: «Tout ce que l'Eternel a dit, nous le ferons». Entreprendre l'obéissance, c'est toujours *l'orgueil*, quand on a fait auparavant l'expérience de sa faiblesse et de la grâce de Dieu. Tout *devoir* est notre ruine, parce que nous sommes des pécheurs. Le devoir n'en subsiste pas moins, mais il n'est pas la condition de la grâce. Israël avait été délivré par le sang et par la mer Rouge; il reçoit de l'eau et du pain par grâce, mais ensuite il accepte la bénédiction sous condition d'obéissance. C'était à la fois l'oubli des bienfaits reçus de la bonté de Dieu et l'oubli de sa propre faiblesse.

Pour faire ressortir cette folie, Dieu conduit Israël par la grâce, avant de lui donner la loi. La loi est intervenue pour que l'offense abondât (Galates 4; 1 Corinthiens 15: 56; 2 Corinthiens 2). Elle est la puissance du péché et un ministère de mort.

La mer Rouge est la délivrance d'Israël par la puissance de Dieu, qui dès lors commence l'instruction de ses enfants. Le désert devient l'occasion de déployer toutes les richesses de sa grâce. Les Israélites regrettent l'Egypte, et Dieu leur répond en leur donnant plus qu'ils ne désiraient.

Les soins de la grâce comprennent trois choses: Christ, notre pain, notre nourriture; l'eau du rocher, type du Saint Esprit; l'intercession de Jésus.

La manne se lie au sabbat, l'eau du rocher au combat, dans lequel le Saint Esprit nous introduit. Ce combat est accompagné de l'intercession. Le repos de nos âmes provient du don de Christ, et l'effet de la présence du Saint Esprit est de nous pousser dans le combat. Ces trois choses se trouvent dans les chapitres 16 et 17. Si nous sommes fidèles, nous combattons malgré nous; chaque pied de terrain doit être enlevé à Satan. En combattant, les forces s'épuisent; notre faiblesse nous est ainsi révélée, en même temps que la fidélité de Dieu. Malgré notre faiblesse, l'Ennemi est déjà vaincu: «J'ai vaincu le monde». «Résistez à Satan, et

il s'enfuira loin de vous». C'est Christ qui combat en nous, et du moment que la force de Christ se déploie en nous, Satan s'en va, reconnaissant la puissance de Celui qui l'a vaincue, lui, le prince de la mort. Israël était déjà pleinement délivré quand il rencontre Amalek; il n'a pas eu à combattre Pharaon, ce qui pour lui aurait été la mort. Christ, le Prince de la vie, peut seul combattre le prince de la mort.

Israël murmurait de se trouver dans le désert; il murmure de ce qu'il n'a pas de pain, ensuite, de ce qu'il n'a pas d'eau. Dieu nous envoie des choses pénibles, précisément parce que cela est nécessaire. Le coeur vante ce que l'Eternel avait fait en Egypte, parce qu'en Egypte la volonté n'était pas brisée, ni la chair mortifiée. Israël accuse Moïse de l'avoir amené au désert pour le faire mourir; la délivrance de Dieu est oubliée; le coeur retourne au monde; la chair se souvient de l'Egypte. On n'aime pas à être délivré; on n'est pas content de la grâce, parce que la chair est en activité et que Dieu ne peut suffire aux désirs de la chair. Rien de ce que Dieu donne ne plaît à la chair. Quand nous nous plaignons des circonstances, nous murmurons contre Dieu qui les dirige. Israël était très content d'être dans le désert, lorsqu'il était encore au bord de la mer Rouge.

Après tant de grâces et de délivrances, Israël murmure. Dieu se présente à eux comme leur Sauveur (verset 6). Quand on murmure, on a *oublié* le salut. Nous disions: «Dieu est bon», au moment où nous sentions la délivrance du péché et de ses conséquences; mais quand nous nous sentons à l'aise, nous agissons envers Dieu comme s'il n'avait qu'à satisfaire nos désirs. Les difficultés arrivent; nous murmurons et nous oublions que, si nous y sommes, c'est *parce que* nous avons été sauvés. Quand j'étais ruiné et réduit à la mendicité, un morceau de pain était trop bon pour moi; maintenant que je suis délivré et à l'aise, mes murmures ne peuvent provenir que d'un coeur ingrat. Mais Dieu se montre au-dessus de toute l'iniquité, de tout le mal, de tous les murmures. Telle est la grâce! (verset 7). Dieu n'aurait pu permettre que le péché fût plus grand que lui. «Où le péché a abondé, la grâce a surabondé». C'est à la croix que le péché de l'homme a le plus abondé; c'est à la croix que Dieu a fait grâce à toutes les iniquités et qu'il s'est montré plus grand que toute la méchanceté de l'homme. Parce que l'Eternel a ouï les murmures du peuple, il veut lui donner la démonstration de sa bonté.

Le verset 8 montre la pure grâce de Dieu; ce n'est pas la grâce envers un inconverti; c'est plus que cela, c'est Dieu faisant grâce à ceux qui murmurent contre ses bontés.

Cette grâce est figurée dans la manne. Christ est la manne, le vrai pain descendu du ciel (Jean 6). Si l'on veut comprendre la gloire de Dieu dans sa bonté, il faut absolument en venir à Christ qui est le don de Dieu pour nous, quand nous étions dans nos péchés. Cela est surtout évident sur la croix. Il faut manger sa chair et boire son sang, le recevoir comme mort, car c'est sa mort qui manifeste le plus évidemment l'amour de Dieu pour les pécheurs.

C'est pourquoi, comme type, le sabbat est ajouté à la manne. Christ est notre repos. Si nous voulons garder cette grâce comme quelque chose qui soit à nous, elle se corrompt; c'est la propre justice. Il nous faut une dépendance totale, journalière, manger Christ et rien d'autre. Le repos de nos âmes vient entièrement de Christ.

Ensuite il faut combattre, sinon Satan nous éloigne toujours plus de la communion avec Dieu. Mais si nous sommes abattus, nous n'avons qu'à penser à Christ pour rendre grâces. En pensant à tout cela, je glorifie le Seigneur, et mon coeur se repose sur tout ce que Dieu est dans ma délivrance. C'est lui qui agit pour moi, qui fait tout, qui a tout fait pour son Eglise, pour l'éternité, quand nous n'étions que pécheurs. Dieu remporte, par sa bonté, la victoire sur nos coeurs ingrats et rebelles.

Lettres de Darby J.N.

Lettre de J.N.D. n° 110 – ME 1895 page 16

à Mr P.

Décembre 1873

Bien cher frère,

... Il était, et je le lui ai dit, entièrement sous l'influence de cette inclination coupable, tombé de coeur, sinon de corps. Aussi, quand on en est là, c'est un état de folie et d'esclavage: on se trompe soi-même, on le sait, et on se trompe encore. Aussi rien ne m'étonne, de ce que l'on fait dans cet état. Regardez le commencement du livre des Proverbes; voyez l'épître aux Corinthiens, et comment l'apôtre revient sur ce point. Je ne dis pas que l'âme de notre frère ne soit pas restaurée, mais je ne sais s'il a reconnu tous ses faux-fuyants, et comment il a cherché à éviter les accusations, tandis qu'il faisait le mal; mais une fois dans le faux, avec la réputation de chrétien et de ministre, on est capable de tout. Ce n'est pas de l'hypocrisie, c'est la tromperie de la chair. C'est un état d'âme en ceux qui jugent ainsi, que je ne crois pas être le fruit de l'Esprit du Seigneur. Juger l'acte, le mal, le manque de véracité, tout naturel qu'il soit à l'état où ce pauvre ami se trouvait, c'est très bien. Mais juger le mal sévèrement comme il le mérite, est autre chose que de dire que celui qui fait le mal est un hypocrite. Je crains qu'il ne se soit pas sondé comme il faut. Mais il y a peu de puissance spirituelle pour restaurer, chez les frères. Puis il y a eu chez eux une très forte réaction à la suite de la grande confiance qu'ils avaient en lui; ils se sentaient blessés dans leur affection, leur confiance trahie. En cela, je sympathise avec eux; mais leur jugement spirituel aurait dû s'élever au-dessus des blessures intérieures du coeur. Je les comprends; mais le chagrin personnel, tout juste qu'il soit, ne convient pas à un juge, et dans ce cas ils sont dans la position de juges. Cependant il est temps que de pareilles choses soient sévèrement frappées... Quelle peine de coeur, quelle humiliation, quel déshonneur fait au Seigneur! Je m'étonne de sa bonté, je le dis, non en jugeant, car si Dieu ne nous garde pas, nous sommes tous capables de faire de même; mais que cela nous donne beaucoup à penser au danger dans lequel les ouvriers du Seigneur se trouvent, et particulièrement quand, par des lumières supérieures, ils sont mis en avant. Ma consolation, c'est que le Seigneur y manifeste son gouvernement: c'est un moyen douloureux de l'apprendre, mais la chose que l'on apprend est bien précieuse.

Pinkerton a trouvé beaucoup d'encouragement, il est maintenant en Syrie; il a emporté avec lui une presse pour imprimer des traités en arabe; un indigène capable s'en occupe avec lui. J'en ai bien béni Dieu. A Jaffa aussi, il a trouvé les portes ouvertes, cela tendra de même à élargir l'horizon des frères, bien que ce soit, en un certain sens, encore au dedans du royaume.

Ici, partout où Christ est pleinement annoncé, on trouve un auditoire attentif et nombreux; les âmes sont partout affamées. Les nationaux ont été forcés de commencer une

espèce de mission dans les églises, qui a également attiré beaucoup de monde. Les flots du mal s'élèvent, mais Dieu agit évidemment: on attend davantage le Seigneur. Il faut beaucoup encourager dans le travail par ici, car on ne peut y suffire; mais Celui qui fait tout, fera son oeuvre...

Lettre de J.N.D. n° 111 – ME 1895 page 19

à Mr P.

Carlisle, 1874

Bien cher frère,

... Cela ne va pas mal à X. Dieu a suscité quelques ouvriers; il y en avait déjà, mais le commerce du vin a fait beaucoup de mal à ce pays. Lorsque j'y étais, bien que les visites des frères les eussent un peu ranimés, il y avait beaucoup de langueur, même là où, dans le temps, on trouvait beaucoup de vie. Cette faiblesse a laissé la porte ouverte à l'entrée d'autres chrétiens dans le champ du travail, et on ne peut le leur reprocher. Je pensais que vous pourriez peut-être les visiter.

... Nous avons eu de bonnes réunions; le Seigneur, dans sa grande grâce, est avec moi; quelques ouvriers sont suscités; mais il y a maintenant une masse de personnes qui quittent les systèmes, sans avoir des principes bien dessinés. Cela complique un peu l'oeuvre, mais les frères en général ne cheminent pas mal, et l'oeuvre s'accomplit.

P. s'est rendu en Egypte, et R. l'a quitté et marche avec les frères; il s'en est retourné en Amérique.

Je fais dans ce moment plus ample connaissance avec les frères du nord de l'Angleterre. Nous avons eu ici une conférence d'ouvriers, pendant trois jours, et je pars demain, Dieu voulant, pour l'Ecosse. Il se peut, Dieu le sait, que je me rende encore en Amérique. Les bateaux à vapeur font des courses régulières de San Francisco à la Nouvelle Zélande.

J'ai de bonnes nouvelles de la Suisse. N. se voue à l'oeuvre en Angleterre, et en France nous avons bien besoin d'ouvriers. Prions le Seigneur de la moisson. Pour ma part, je trouve que partout où un témoignage de Christ, simple et selon la plénitude de la grâce, est rendu, les auditeurs attentifs ne manquent pas.

Saluez affectueusement les frères... Paix vous soit, cher frère, et que Dieu vous dirige dans vos travaux.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 112 – ME 1895 page 38

à Mr P.

Londres, janvier 1874

Bien-aimé frère

Je sais qu'on a besoin d'un ministère pratique dans le Midi, spécialement dans le Gard. Dans l'Isère, la Drôme, le cher X. a été bien encouragé, en particulier à Valdrôme; c'est un excellent frère, et je me réjouis beaucoup de ses travaux, car il me remplace un peu dans ces contrées, maintenant que je me fais vieux; maintenant il est parti pour l'Italie, car il parle aussi l'italien. C'est précisément parce que je connaissais les besoins du Midi que j'ai mentionné votre séjour en France, et, soyez-en certain, les ouvriers ne manqueraient pas autant s'il y avait plus de dévouement. Je suis sûr qu'il y a bien des dons non développés.

Dans l'Ardèche, ils manquent moins, mais en voici plusieurs mis de côté! C'est un sujet de prières et d'humiliation que tout cela. Le dévouement apporte la considération des autres, le sentiment de la responsabilité, et par là des exercices de coeur par lesquels on mûrit. Il y en a qui ne sont pas mûrs, parce que le dévouement leur manque; je pourrais en nommer qui, pour quelque petit travail, perdent la gloire et la douceur de travailler pour le Seigneur... Quant à visiter le Midi, pendant mon voyage, je crains d'entreprendre trop à la fois. Je dois être en Italie aux environs de Pâques pour une petite conférence, et visiter la Suisse en route, puis je pars pour Londres pour me rendre en Irlande. Il se peut qu'à mon retour d'Italie, je puisse me rendre en France, ce que je ferai avec grand plaisir.

Je suis bien aise que vous soyez un peu à Nîmes. La perte du cher G. les a laissés très faibles, mais Dieu est plein de bonté. Ici, les frères vont bien; il y a de la piété; toujours le monde à combattre, mais en général de la solidité, et les coeurs sont unis. Il y a maintenant plus de 30 réunions à Londres et, je le suppose, plus de 3000 frères. Qui peut suffire pour en prendre soin, si ce n'est un seul? Grâce à Dieu, on peut compter sur lui, et c'est une grande consolation.

Nous avons de bonnes nouvelles de Suisse, et d'assez bonnes de Hollande. La vérité fait du progrès en Amérique.

Pinkerton s'en est allé en Egypte et en Syrie. J'ai été frappé de sa solidité et combien il a mûri dans la conscience de sa position. On rompt le pain en Syrie et à Alexandrie; Dieu avait préparé le chemin. Ils ne sont qu'une petite poignée dans chaque localité. Déjà il y a eu quelques persécutions; un frère natif de la Syrie avait traduit des traités; les missionnaires l'ont renvoyé. Le retour de P. a aussi réveillé l'opposition des presbytériens, mais les portes lui sont ouvertes.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 113 – ME 1895 page 58

à Mr P.

New York, avril 1875

Bien-aimé frère,

Il y a deux frères, l'un de New Jersey, l'autre de New England, qui se disposent à travailler à l'oeuvre, et qui lisent la Parole avec moi. J'espère qu'ils seront utiles. L'accroissement du nombre des ouvriers est toujours précieux pour moi, s'ils sont dévoués. Ce sont des frères d'un esprit calme et sensé, et ne manquant pas d'intelligence; ils sont Américains, ce qui sous plus d'un rapport est à désirer.

Le désir de sonder davantage la Parole continue dans les Etats-Unis. Le perfectionnisme, qui fourvoie bien du monde, réveille des besoins tout en leur imprimant une fausse direction. C'est un peu ce qui arrive partout. D'un autre côté, l'incrédulité s'empare des masses, mais tout cela amène un christianisme plus vrai, plus réel, plus lui-même, car c'est ce qui a lieu maintenant.

Je pense beaucoup à la France, mais en général les nouvelles sont bonnes, Dieu en soit béni.

Je ne sais rien de nouveau sur l'Ouest. L'incrédulité s'y montre hardiment, et le manque de biblicisme dans le clergé se fait sentir de plus en plus, mais le désir d'être éclairé sur le contenu des Ecritures augmente, et les vrais chrétiens commencent à avoir honte des choses qui se font dans l'Eglise. Mais Christ est tout pour nous. Bientôt rien n'aura de valeur que ce que nous aurons été pour lui. Tout le reste passe et n'est que vanité. Il est triste de voir des hommes se dépenser pour ce qui va périr.

Saluez beaucoup les frères de ma part.

Votre affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 114 – ME 1895 page 59

à Mr P.

Ohio, 1875

Bien cher frère,

... Je ne puis guère vous donner autant de nouvelles de ce pays que vous m'en donnez de la France. Il est bien douteux que je visite celle-ci maintenant, quoique mon coeur soit aussi attaché que par le passé à l'oeuvre qui s'y fait, et aux frères, si ce n'est davantage, à mesure que le Sauveur me devient plus précieux. Toutefois les visites à des contrées plus rapprochées peuvent se faire, quand celles qui se comptent par milliers de kilomètres commencent à être incommodes pour la vieillesse. Je pense faire une pointe jusqu'en Nouvelle-Zélande, ce qui me retiendra encore une année de ce côté de l'Atlantique...

Je puis ajouter que les besoins se multiplient ici. On sonde la Parole bien plus que précédemment, et les frères ont la réputation de la connaître mieux que les autres. On s'occupe d'eux quelquefois d'une manière hostile et hargneuse, cela va sans dire, mais on s'en occupe partout. Que Dieu les rende fidèles, c'est ce que je lui demande instamment; s'ils ne sont pas plus dévoués, plus séparés du monde, ils seraient un faux témoignage pour Dieu. Qu'il les garde.

Saluez affectueusement les frères.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 115 – ME 1895 page 74

à Mr P.

Halifax, 2 avril 1877

Bien cher frère,

Je suis heureux que vous veniez aux Etats-Unis.

L'oeuvre des frères, en anglais, commence à prendre quelque consistance, en sorte qu'on avertit le monde d'être sur ses gardes. Mais les frères français ont besoin d'ouvriers. M. travaille paisiblement et utilement; L. s'occupe des Anglais. A Grand River (Détroit), il y a du bien; j'en ai reçu des nouvelles par X., dont le fils a été converti.

Ici, le Seigneur agit d'une manière réjouissante, en sorte que j'ai dû y rester plus longtemps que je ne pensais. A New York, l'oeuvre fait du progrès et il y a besoin d'un ouvrier. J'ai profité de la présence du frère X. pour pousser jusqu'ici, à plus de 900 milles, mais, Dieu voulant, je serai bientôt à New York. Je pense traverser l'Océan aussitôt qu'il fera beau temps. On me demande dans l'Ouest, mais je doute fort que je puisse y aller; ce serait pour le mois de juin. Si l'oeuvre se ralentit à New York, il se peut que je fasse cette visite; mais dans ce cas, je ne serais en Europe qu'au mois de juillet.

J'ai été si heureux d'avoir de bonnes nouvelles de la chère France; cela m'a réjoui le coeur.

Les temps deviennent sérieux; l'incrédulité se répand et s'empare des âmes, mais Dieu, sa parole, nous en avertit. Nous aurons combattu pour la foi une fois communiquée aux saints, mais l'incrédulité moderne me paraît superficielle et creuse, quelque prétentieuse qu'elle soit.

Je vous écrirai si mon voyage est retardé.

Paix vous soit.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 116 – ME 1895 page 75

à Mr P.

Dublin, janvier 1878

Bien cher frère,

Mon voyage aux Antilles, et la surcharge de travail pendant mon court séjour à Londres, ont interrompu notre correspondance, et m'ont empêché de vous écrire. Vous serez surpris d'apprendre que ce n'est que maintenant que je viens de lire votre lettre. Comme elle était adressée à M. Me A., je pensais que c'étaient des nouvelles de New York dont j'avais eu déjà

bien assez, et ce n'est que lorsque j'ai voulu la lui rendre, en quittant Londres, que l'erreur a été reconnue.

Pour le moment, je suis en Irlande, mais, dans quelques jours, je pars pour l'Allemagne, puis, Dieu aidant, pour la Suisse, la France, l'Italie, où l'oeuvre s'étend et où quelques ouvriers sont suscités par Dieu.

J'espère voir un peu nos amis du midi de la France, mais ce sera un peu plus tard, et j'aimerais bien me recueillir un peu auparavant. Le Seigneur, a été avec moi, et la Parole a toujours plus de clarté et de force pour mon âme; pas de nouvelles vérités que je sache, mais ce qui était vague et entouré de nuages est devenu net et clair; seulement j'aimerais un peu de tranquillité, et faire la connaissance de beaucoup de frères nouveaux, le nombre ayant beaucoup augmenté. Il y a 300 réunions maintenant, plus ou moins, en Angleterre; plus de trente à Londres et dans les faubourgs, pour ne rien dire de l'Irlande et de l'Ecosse où le nombre en a beaucoup augmenté. Il est impossible de les suivre en détail, cela nous rejette davantage sur le Seigneur qui seul peut les garder (ce qui est toujours vrai), et cela au milieu de plus de pièges et d'erreurs que jamais. Quelle consolation que de savoir qu'il aime les siens, les nourrit, les chérit, et qu'il prend soin d'eux. C'est là ma consolation. Lui seul peut le faire, et il le fait avec un amour qui dépasse de beaucoup toutes nos pauvres pensées.

Mais le mal surgit de tous les côtés. Le papisme, les hérésies, l'incrédulité, toutes les vagues qui marquent la puissance de l'ennemi, montent et rugissent autour de nous, seulement le Seigneur est plus puissant que toutes. Les efforts de l'ennemi sont les impulsions du désespoir. Le silence du Seigneur est le calme du pouvoir. Au reste, il parle. Comme il l'a dit à Philadelphie: il a la clef de David. Il met devant les siens une porte ouverte que personne ne fermera, et on le voit, car l'évangile est prêché comme il ne l'a jamais été, et le témoignage de la vérité se répand. Mais tout se prépare pour la fin. Il me semble que le Seigneur permet l'incrédulité, comme contrepoids au papisme, car le protestantisme ne l'est plus du tout.

Au milieu de tous ces flots, je trouve une paix bien douce; nous avons reçu un royaume qui n'est pas ébranlé. Jamais il n'y a eu autant de sérieux, ni de désir d'entendre la Parole. Le temps est court: sachons attendre le Seigneur, et le servir jusqu'à ce qu'il vienne.

Voyez la différence qu'il y a entre les épîtres aux Romains, aux Ephésiens, et aux Colossiens. Dans l'épître aux Romains, l'homme est envisagé comme vivant dans le péché, puis nous sommes morts au péché. C'est la délivrance du vieil homme, dans cette épître; on n'est pas ressuscité avec Lui. — Dans les Ephésiens, nous sommes ressuscités avec lui et assis dans les lieux célestes en lui; nous sommes envisagés comme morts dans nos péchés, et tout est la création de Dieu. — Dans les Colossiens, nous trouvons ces deux choses: «morts avec lui», de manière à être délivrés, «ressuscités avec lui», mais non pas assis dans les lieux célestes. Ici, l'homme doit vivre en homme ressuscité sur la terre, ayant ses affections aux choses qui sont en haut où Christ se trouve. L'héritage est en haut. Dans les Ephésiens, l'héritage est tout ce que Christ a créé. Ainsi, nous avons trois aspects différents de la vie chrétienne, avec des connaissances bien instructives pour la marche. Au commencement de la seconde aux

Corinthiens, nous trouvons la réalisation de l'épître aux Romains: «Portant toujours partout dans notre corps la mort du Seigneur Jésus, afin que la vie de Jésus soit manifestée dans notre corps». Ensuite Dieu nous y aide par les circonstances par lesquelles il nous fait passer. Seulement, au chapitre 5, nous avons le principe de l'épître aux Ephésiens: Si un est mort pour tous, tous étaient morts, aussi trouvons-nous là la nouvelle création. Si nous saisissons la portée de ces vérités, nous comprendrons beaucoup mieux quel est le vrai caractère du christianisme, sa portée aussi. Tout cela m'a fait beaucoup de bien. La Parole est adaptée à notre position et à nos circonstances ici-bas, mais elle vient d'en haut, et elle nous introduit là-haut. Nous pouvons la prendre comme lumière divine pour ici-bas, ou bien nous pouvons la suivre en remontant à la source. Il en est ainsi de Christ, la Parole vivante, parfaitement adaptée aux pauvres humains. Il révèle ce qui est dans le ciel. Or nos pensées et nos prières peuvent prendre le caractère de l'un ou de l'autre, mais toutes les affections spirituelles se développent, quand nous sommes avec lui en haut. Certainement Dieu pousse les frères à plus de dévouement et de spiritualité. On attend aussi le Seigneur plus réellement, je le crois.

Saluez les frères. Dieu sait si, à mon âge, je pourrai les revoir. Enfin je cherche, comme je l'ai cherché, leur bien devant Dieu, et il en est un qui ne les quitte pas. Qu'il les tienne dans sa grâce près de lui. Paix vous soit.

Votre toujours affectionné.

Lettre de J.N.D. n° 117 – ME 1895 page 94

à Mr P.

Londres, 2 mars 1878

Bien cher frère,

Je bénis Dieu de tout mon coeur, de ce que ceux auxquels vous aviez été en bénédiction sont restés fermes. C'est un vrai sujet de joie, spécialement dans ces temps-ci où il y a tant de semence qui tombe sur des sols pierreux, et, je le crains bien, où la semence même n'est guère bonne. C'est un temps où nous avons à être beaucoup avec Dieu pour qu'il soigne lui-même l'oeuvre, et agisse dans les âmes afin que l'oeuvre soit solide. Toutefois, c'est un temps de bénédiction. Le désir d'entendre la Parole est frappant; aussi les conversions ne manquent pas. Les institutions ecclésiastiques s'ébranlent, et il y a malaise partout, mais l'oeuvre de Dieu se fait, et ce malaise fait chercher Dieu et la vérité à plusieurs. L'ébranlement de tout, tourne aussi les coeurs davantage vers la venue du Sauveur, mais l'incrédulité porte le front haut. Cependant, j'ai un peu le sentiment qu'il y a une certaine réaction dans l'esprit des gens de bien, mais cette incrédulité ouverte envahit tous les pays.

J'ai examiné les prétentions de ses promoteurs; je les trouve fondées sur un marécage sans fond de doutes. Les deux points capitaux sont la négation de l'inspiration, et soit l'annihilation, soit une recrudescence de l'universalisme, l'annihilation étant le jeu de l'esprit de l'homme qui ne se soumet pas à la parole de Dieu. Cela se reproduit de manière à captiver les esprits légers et fainéants et les femmes, gens disposés à s'amuser et à se soustraire à

l'autorité de la parole de Dieu, ou bien à paraître aimables envers ceux qui s'y opposent formellement. L'universalisme est au fond la question de l'estimation que nous faisons du péché, et par conséquent de la rédemption et de ce qu'il a coûté au Seigneur d'en faire l'abolition par le sacrifice de lui-même; de cette manière, le christianisme tout entier s'en va, la responsabilité dans son vrai caractère, la repentance, l'expiation. Une bête, toute intelligente qu'elle soit, n'a pas besoin d'expiation, n'a pas une nature qui haïsse le Seigneur. L'universalisme, comme l'annihilation, détruit également le christianisme et la conviction du mal du péché dans l'âme. La chose importante pour nous, cher frère, c'est que nous soyons plus avec le Seigneur qu'avec l'oeuvre; alors l'oeuvre part de lui dans l'âme et elle est pour lui. Ne soyons pas effrayés par le progrès du mal, Lui est au-dessus de tout; il l'a été dans son humiliation; il l'est maintenant qu'il est glorifié; seulement il exerce nos âmes par les difficultés que nous avons à traverser. Je tiens beaucoup à voir les âmes exercées devant le Seigneur. Il se peut qu'on ne marche pas mal, mais si l'âme n'est pas exercée devant lui, il y a quelque chose de superficiel; on est toujours en danger, on n'est pas à même de résister aux tentations qui peuvent surgir; on connaît peu le Sauveur; on dépend peu d'une manière pratique de lui. Je dis toujours: il y a trois hommes en moi; Christ au fond, autrement je ne suis pas chrétien, puis une marche extérieure où il n'y a rien à me reprocher; mais entre les deux choses, qu'est-ce qui m'occupe toute la journée intérieurement, c'est-à-dire là où sont mes motifs, mes pensées? Est-ce que mon coeur est un chemin battu, foulé par tous les allants et venants, voire même par les folies de mon propre coeur? C'est là qu'on trouve l'état réel du chrétien. Oh! que nous soyons occupés de Christ! Qu'il demeure dans nos coeurs par la foi, et que, dans nos entretiens avec les autres, cela coule de source. Ainsi aussi nous sommes fondés et enracinés dans l'amour. On est heureux soi-même, il y a communion les uns avec les autres; une assemblée même s'en ressent; on y trouve la patience, le support; le coeur en toutes choses s'en réfère à Christ; on pense en amour les uns aux autres, puis on s'exhorte les uns les autres à l'amour et aux bonnes oeuvres.

Souvenez-vous, cher frère, qu'il y a une oeuvre de connaissance de soi-même absolument nécessaire pour le repos de l'âme; une oeuvre où il ne s'agit pas de la rédemption, bien que les deux choses s'entremêlent souvent dans l'expérience; mais, en supposant que la rédemption soit connue, toujours faut-il qu'on se connaisse soi-même, et tout en montrant, comme dans le cas du brigand, que le sang de Christ nous a rendus propres pour l'héritage des saints dans la lumière, en général Dieu nous fait passer par le désert pour nous humilier, nous éprouver, nous faire savoir ce qu'il y a dans nos coeurs. Si la rédemption n'est pas clairement réalisée, ce travail se mêle avec la pensée de l'acceptation; si elle est réalisée, c'est un sondage pénible du coeur, afin que tout soit tiré au clair. Si l'on est toujours manifesté à Dieu, comme on le sera devant le tribunal de Christ, alors l'atmosphère de l'âme est claire, et l'air serein, sans nuage. Sa faveur est meilleure que la vie. Il se peut que Dieu nous châtie le long du chemin si, lorsque nous manquons, nous ne nous sommes pas jugés nous-mêmes. Quelquefois on voit une âme profondément travaillée au lit de mort, quand Satan s'approche pour la tourmenter en lui faisant repasser toute une vie, dont les motifs n'ont pas été jugés, mais il s'agit ici des voies de Dieu, non de son propos arrêté. Le désert ne fait pas partie de ce

propos arrêté (voyez Exode 3; 6; 15). Ce dernier comprend la rédemption et la gloire comme Christ et avec Christ, selon sa grâce souveraine, à la fin du désert. Il n'a pas vu d'iniquité en Jacob, ni de perversité en Israël. Mais Moïse n'a rien vu d'autre. Il s'agit de se juger, d'être constamment manifesté à Dieu, de marcher dans sa présence, d'en avoir la conscience, ce qui tient notre conscience en éveil.

... Saluez les frères affectueusement de ma part.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 118 – ME 1895 page 107

à Mr P.

Elberfeld, 4 mai 1878

Bien cher frère,

Je ne me hâterais pas de rompre le pain à X. Aussi longtemps que vous serez là, cela peut aller, mais jeunes comme ils sont dans la foi, quand vous serez éloigné, le manque d'expérience se fera sentir. Ce n'est pas comme de vieux chrétiens exercés quant à la marche. Je ne doute pas que, s'ils étaient simples, Dieu les garderait; il est toujours fidèle, mais il faut suivre ses voies. Puis, quand même vous êtes là, rompre le pain, c'est entrer tout de suite en conflit, et bien qu'on ne doive pas éviter le témoignage pour éviter le combat, ce serait être infidèle que de faire ainsi, et être en danger de perdre la bénédiction. Toutefois, c'est quand le filet est plein et qu'on l'a tiré sur le rivage, qu'on commence à mettre les bons poissons dans des vaisseaux. Mais en ceci, Dieu vous conduira. Il faut laisser les mauvais poissons sur le rivage; après tout, on n'aura jamais le monde avec soi si l'on est fidèle. Seulement Dieu a son temps pour tout. Quant à l'heure du culte, je ne crois pas que cela fasse une différence quelconque. Au commencement c'était en général le soir, à ce qu'il paraît.

Je suis bien aise que Dieu vous ait amené là où il vous a préparé la bénédiction et une porte ouverte. A l'heure qu'il est il agit partout. Nous sommes dans les derniers temps. L'incrédulité déborde, mais en même temps Dieu déploie son étendard et agit partout. Ici, en Allemagne, il y a de nombreuses conversions. Sur les frontières, et même dans l'intérieur de la Russie, il y en a aussi. Peut-être verrai-je les frères en France. Je suis ici pour une conférence, mais naturellement, en attendant, je prends part à l'oeuvre et je lis la Parole avec ceux qui sont arrivés avant le jour fixé pour la réunion.

Nous avons été occupés de la différence entre la mer Rouge et le Jourdain, en rapport avec l'épître aux Romains, et celles aux Ephésiens et aux Colossiens, et la Parole s'est merveilleusement ouverte, au moins pour moi. Dans l'épître aux Romains, nous avons essentiellement l'oeuvre de Dieu, en réponse aux besoins des hommes pécheurs: alors tout est grâce. Le Saint Esprit raisonne en déduisant tout de la grâce qui produit ses conséquences jusque dans la vie et la justification. L'homme est en Christ et Christ est dans l'homme, mais nous sommes ainsi morts au péché. Seulement l'homme est envisagé comme vivant encore

dans ce monde, mais se tenant pour mort quant au péché. Dans les Ephésiens, tout est une nouvelle création; on est non seulement en Christ pour le salut, mais en lui par rapport à l'endroit où il est entré. Ce sont les conseils de Dieu, et les relations dans lesquelles nous nous trouvons selon ces conseils; nous sommes en Christ là où il est. Christ est envisagé comme ressuscité d'entre les morts, et nous comme morts dans nos péchés, en sorte qu'il n'existait plus rien moralement, et tout est nouvelle création. La responsabilité d'un homme vivant n'est pas en question ici. Dans les Colossiens, ce n'est pas nous en Christ, mais Christ en nous. Nous sommes subjectivement rendus propres pour l'héritage, mais nous l'attendons; nous sommes morts et ressuscités, nous qui autrefois vivions dans le péché, circoncis de la vraie circoncision de Christ, morts aux éléments de ce monde, ce qui n'est pas dit dans l'épître aux Romains. Dans les Colossiens, la question reste: l'homme tiendra-t-il bon jusqu'à la fin? parce qu'il n'est pas encore dans le ciel, c'est-à-dire dans la position décrite par l'épître. Dans l'épître aux Romains, c'est l'oeuvre de Dieu, et Celui qui l'a commencée, l'achèvera. Dans les Colossiens, c'est notre vie comme ressuscités ici-bas; reste à savoir si nous sommes vraiment tels. La position dans l'épître aux Romains, c'est l'effet de la mer Rouge, la délivrance par le salut de Dieu, salut parfait en soi. La position dans les Colossiens, est un peu selon celle dans laquelle Christ se trouvait après sa résurrection, pendant les 40 jours; pour nous mort, résurrection, circoncision, avec lui (2: 11, 12); puis de morts rendus vivants, mais les conséquences ne sont pas suivies jusque dans le ciel. Le Saint Esprit ne se trouve pas dans cette épître (sauf 1: 8), mais la vie plus qu'en d'autres.

Dans les Ephésiens, c'est le Saint Esprit et le contraste de la nouvelle avec l'ancienne création.

Dans les Romains, nous devons nous donner à Dieu comme hommes vivants sur la terre; en Colossiens, avoir, comme morts et ressuscités, nos affections fixées sur les choses célestes où Christ se trouve; dans les Ephésiens, sortir de la présence de Dieu pour manifester ici-bas son caractère comme amour et lumière, ainsi que Christ l'a fait.

Ayant la tête fatiguée, j'indique seulement les points qui peuvent vous donner à réfléchir, car tout cela a été passablement développé ici.

Je crois que je vous ai dit que le désert ne fait pas partie des conseils de Dieu (Exode 3; 6; 15); mais des voies de Dieu (Deutéronome 8). L'histoire en est donnée jusqu'à la fin de Nombres 20, cela se lie à ce que je viens de dire des trois épîtres.

J'ai de bonnes nouvelles du Béarn; la vie se ranime chez les frères.

Mon banquier a fait faillite et j'ai perdu à peu près 9000 francs, mais cela va bien; j'en ai retiré plus que je ne pensais.

Votre bien affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 119 – ME 1895 page 159

à Mr P.

Lausanne, juillet 1878

Bien-aimé frère,

Je me réjouis de tout mon coeur et de toute manière de la bénédiction que Dieu vous accorde à M.

J'ai, grâces à Dieu, de bonnes nouvelles de tous côtés des Etats-Unis. De Rome en Géorgie et de la contrée environnante, on me mande que la parole a été bénie. L. y travaille; Lord A. C. les a visités; il y a deux ou trois nouvelles réunions, outre Rome. En Pennsylvanie aussi, il y a eu des bénédictions et les portes sont largement ouvertes.

Moi, j'ai été principalement occupé des conférences à Londres, Elberfeld, Stuttgart, Zurich, Lausanne, etc., et j'ai trouvé le Seigneur avec moi. Et maintenant, cher frère, tout réjouis que nous soyons, tenons-nous devant Dieu. Là nous ne sommes rien, et si heureux de n'être rien. Oh! qu'il soit tout pour notre coeur. Notre grande affaire, c'est de retourner à Guilgal après nos victoires, au lieu où le coeur est en ordre devant Dieu. Ni le désert, ni Guilgal, ne font partie des conseils de Dieu, mais de ses voies, afin que, d'un côté, nous nous connaissions nous-mêmes, et d'un autre, que nous soyons tenus dans un état propre pour son service. Oui, tenons-nous près de lui, oubliant les choses qui sont derrière nous, et tendant avec effort aux choses qui sont devant, courant toujours, jusqu'à ce qu'il vienne nous prendre pour être là où il est, et où tout sera à sa gloire.

Que Dieu vous garde et vous bénisse. Tous les frères s'intéressent à votre travail.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 120 – ME 1895 page 198

à Mr P.

Pau, mars 1879

Bien cher frère,

Il ne faut pas vous étonner si j'ai mis tant de temps à répondre à votre lettre, non seulement je n'ai presque pas un moment à moi, mais quelquefois ma tête n'y tient plus; mais, grâce à Dieu, notre oeuvre avance, je l'espère. La moitié de la Bible est traduite, et j'espère, avec un soin qui ne laissera que peu à désirer, non que je sois content, je me contente rarement, et il se trouve des passages qui embarrassent tout le monde, mais le lecteur ne s'en aperçoit guère.

Nous avons tous pris part à votre maladie; vous avez aussi manqué, je le crains, de soins. Quant à moi, je rends témoignage à nos bons amis du Nivernais et du Dauphiné de ce qu'ils étaient tous, et toujours, disposés à faire tout ce qu'ils pouvaient, et tout ce que l'hospitalité la plus fraternelle pouvait suggérer; je m'en souviens toujours avec beaucoup de reconnaissance et d'affection.

Nous avons eu ici une très bonne conférence les frères heureux ensemble, et j'espère pleinement que, par la grâce, les traces s'en retrouveront dans l'oeuvre qui se fait autour de nous.

Dans la Charente, il y a du bien; des conversions chez les catholiques romains.

Dans la Haute-Loire aussi il y a eu de la bénédiction. En Italie, il paraît que l'oeuvre est, quoique lentement, en progrès.

Il y a, en France, un mouvement assez général dans les esprits des catholiques pour entendre la Parole; c'est une goutte d'eau, si l'on tient compte du nombre, mais cela n'existait pas du tout il y a quelques années.

Je vous écris ces choses, parce que je pense que vous aimez à avoir quelques nouvelles de ce pays. Dieu agit dans le monde. Nous avons sa Parole — quelle grâce! — Nous avons son Esprit, quelle grâce encore! Les arrhes d'une grâce encore meilleure, sa présence éternelle; saints, irrépréhensibles devant lui, en amour, semblables à Christ, et avec Christ; que pourrait-on désirer de plus! Et il se révèle à nous maintenant; il répand son amour dans nos coeurs.

Nous avons tout, sauf la gloire elle-même, mais encore dans un vase d'argile; seulement le voile diminue de plus en plus d'épaisseur. Bientôt il n'y aura point d'obstacle, mais les exercices d'ici-bas sont l'occasion de beaucoup de tendres sollicitudes d'amour. Lui ne manque jamais.

M. et Mme S. sont très pauvres de santé, mais Il fait contribuer toutes choses au bien de ceux qui l'aiment.

Paix vous soit, cher frère, et que Dieu vous conduise et vous garde.

En Europe, l'hiver a été bien rude et partout on est dans la détresse quant au temporel. Ici les pluies, les tempêtes et les inondations. J'ai souffert du lombago et je me traîne encore un peu, mais je travaille toujours.

Saluez les frères.

Votre toujours affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 121 – ME 1895 page 217

à Mr P.

Pau, janvier 1880

Mon cher frère

... Notre affaire, c'est de suivre Christ, et de n'être rien. Nos deux frères collaborateurs visitent ici les réunions environnantes tous les dimanches, et même les jours sur semaine.

J'ai l'idée, après avoir achevé une certaine partie de notre travail, de me rendre en Angleterre. Ils sont en paix là, mais ils ont besoin d'être nourris et cimentés. M. X., est très utile et encouragé; des âmes sont ajoutées à Londres. Certaines personnes aimeraient à

souffler le feu, mais il me semble que leur soufflet est gâté. Je trouve que ma force est de rester tranquille.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 122 – ME 1895 page 218

à Mr P.

Malvern, 12 avril 1880

... Paix vous soit, cher frère; tenez-vous près du Seigneur dans la conscience que vous n'êtes rien. C'est là notre sûreté, et c'est là où nous trouvons la force et un soutien qui ne fait jamais défaut.

Votre affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 123 – ME 1895 page 218

à Mr P.

Londres, 16 février 1881

Cher frère,

En effet j'ai été malade, non pas exactement malade, mais tout à fait épuisé à la suite de trop de fatigue: deux réunions par jour, bien souvent, et des conférences locales; puis l'effet d'une très lourde chute sur des dalles en Ecosse. Mon coeur n'allait pas et je n'avais guère de souffle; on me défendait de monter l'escalier, peut-être mon coeur se serait-il arrêté tout à fait. Je n'ai pu m'étendre dans mon lit pendant des semaines; de plus j'ai 80 ans! Depuis 4 ou 5 jours, je reste étendu toute la nuit; il me fallait aussi manger une ou deux fois pendant la nuit, maintenant tout au plus une fois. J'ai de nouveau assisté deux fois à la réunion pour rompre le pain.

J'ai une nombreuse réunion de frères à l'oeuvre une fois par semaine, et je ne l'ai manquée qu'une fois. Il me semble que je suis toujours mieux le lendemain. Enfin il y eut un moment où je ne savais plus si c'était la pensée de Dieu de me relever. Cela m'a été utile. J'étais très tranquille, et pouvais regarder la chose de près avec bonheur. La bonté et l'affection des frères ont abondé envers moi. A présent je suis beaucoup mieux, ma respiration reste encore embarrassée, mais elle est meilleure.

Saluez affectueusement les frères.

Votre affectionné frère en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 124 – ME 1895 page 237

à Mr P.

Mars 1881

Bien cher frère,

Le péché caché est toujours un grand mal pour une âme et pour une assemblée. Il se peut qu'une âme soit réellement humiliée, et dans ce cas il n'y a pas de profit à ébruiter le mal, mais c'est une chose très délicate de prendre sur soi la responsabilité de juger, si celui qui a péché a été humilié. Il y a bien des choses qui ne paraissent pas, dans votre récit. Est-ce que ce jeune homme était déjà en communion quand il a commis ce péché? Je suppose, d'après votre lettre, qu'il était converti, et si c'était avant d'être en communion, est-ce qu'il y a eu un long intervalle entre son entrée au milieu de nous et sa faute? Il n'était pas encore marié: cela change le caractère du péché. Si l'intervalle entre le péché et sa réception a été court, il y a lieu de se demander s'il n'y avait pas chez lui de la légèreté. S'humilier, quand le fait est connu, peut être une chose sincère, et l'oeuvre de Dieu, mais on a de la peine à éviter — ce que naturellement l'homme préférerait — que cela n'allât pas plus loin. S'il est réellement brisé et humilié, il vaut mieux, pour la paix de tous et la gloire de Dieu, qu'on en reste là; car le péché rendu public, si tous n'en sont pas profondément troublés, tend à habituer l'esprit au péché, ce qui est un grand mal. J'espère qu'il ne se sentira plus «à la tête de l'assemblée», mais, sans le faire remarquer, qu'il se tiendra davantage sur la réserve. Votre grande affaire est, non de le poursuivre, mais d'être tout à fait assuré qu'il est humilié; cela se montrera dans son esprit, dans sa marche, et dans vos entretiens avec lui. Depuis combien de temps avait-il été converti lorsqu'il a commis le péché? S'il était déjà en communion, a-t-il continué à rompre le pain comme si de rien n'était? Était-il, déjà alors, actif dans l'assemblée, exerçant un ministère, et a-t-il continué à le faire? Tout ceci dit beaucoup sur l'état de son âme, et le jugement qu'il porterait sur les faits que j'énumère dirait aussi beaucoup sur son état actuel. Comme la responsabilité restait, lorsque vous m'avez écrit, sur vous et sur X., vous ferez bien d'être au clair sur ces points. Si l'affaire est réellement passée, et jugée, il n'est d'aucun profit de la ramener sur le tapis; mais là est la question. Dieu ne panse pas à la légère la plaie de son peuple, mais, dans sa grâce souveraine, il ne se souvient plus du péché pardonné. L'intervalle fait quelque chose, mais un péché non jugé est un péché présent.

Saluez affectueusement les frères.

Votre affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 125 – ME 1895 page 239

à Mr P.

Londres, 26 avril 1881

Bien cher frère,

Quant au frère excommunié et qui mange avec ses maîtres, rendre grâces à table est la communion tout autant que la Cène, et je ne pourrais faire cela avec un excommunié. Le faire travailler ne me ferait rien, sauf à user de réserve, à ne lui dire que ce qu'il faut, et dans ce cas particulier si cet homme va bien, il pourrait peut-être regagner la confiance du public pour gagner sa vie.

Quant à l'autre cas, si c'est un péché scandaleux, il serait excommunié; la question de la repentance viendrait après. S'il s'était écoulé un grand laps de temps et que son âme fût réellement restaurée, qu'il fût humilié déjà, et qu'il l'eût montré par sa conduite, enfin que l'état de son coeur fût clairement renouvelé par la grâce, alors je ne remettrais pas la chose sur le tapis et surtout dans un autre endroit que celui où le péché avait été commis. S'il demeurait toujours dans le même endroit, il faudrait être assuré que la conscience publique est satisfaite quant à ce renouvellement. Le cas s'est présenté à V., la question elle-même bien des fois. *Le péché reste péché*, quel que soit le nombre des années écoulées depuis qu'il a été commis, jusqu'à ce que, pour l'âme, tout soit vidé devant Dieu, et que la conscience soit en pleine communion avec Dieu dans la lumière. Il faut que le Seigneur ait lavé les pieds, que les cendres de la génisse rousse aient été appliquées avec l'eau, deux fois même, pour donner, je le crois, le sens de la gravité du péché, car c'est contre la grâce, aussi bien que contre la pureté de Dieu, que le péché a été commis, puis vient la grâce qui est au-dessus du péché. Dès lors la communion est rétablie, seulement il faut y demeurer. Je crois qu'il importe de maintenir la sainteté de nos relations avec Dieu; si l'on n'y est pas, la puissance de la communion, le secret de Dieu, nous manque. Il y a danger que les frères s'endorment sur ces points; la joie et le témoignage sont alors perdus, quand même Dieu ne retire pas sa bénédiction. Mais je dois m'arrêter.

Saluez les frères.

Votre affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 126 – ME 1895 page 279

à Mr P.

Londres, 14 septembre 1881

Bien cher frère,

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis bien réjoui des nouvelles que vous me donnez d'Orthez, endroit où j'ai travaillé dans le temps, mais qui a été passablement délaissé depuis longtemps. C'était le champ de presque les premiers travaux et triomphes du cher B., et c'est là qu'a été le commencement du réveil en France.

Quant à moi, cher frère, Dieu m'a conduit tout près des portes de la mort, assez près pour faire un peu l'expérience de ce qu'elle était, mais pas comme jugement. C'était la dissolution de mon être qui se faisait sentir; mais l'expérience m'a été utile; aucune nouvelle vérité ne m'était nécessaire, mais le salut, la grâce, Christ lui-même et son amour, l'amour du Père, tout cela devenait beaucoup plus sensible, beaucoup plus réel, un grand gain pour moi. Probablement, je n'aurai plus la force physique pour travailler comme je l'ai fait dans le temps; mais quoique travailler soit un bonheur pour moi, j'accepte avec joie la volonté de Dieu. Au reste, déjà depuis quelque temps, je sentais que je devais mener une vie plus recueillie à Londres, puis j'ai pu être utile dans les exercices par lesquels les frères ont passé ces temps-ci, exercices solennels mais si profitables, qui ne sont par finis, mais qui tirent à leur fin. Je

travaille dans mon cabinet comme de coutume, et même j'ai assisté à quelques réunions. Une attaque de paralysie, quoique très légère, m'a un peu arrêté, mais je ne m'en ressens que dans la joue droite. Quoique mes membres n'eussent rien perdu de leur force, j'avais de la peine à me maintenir en équilibre; à présent cela va mieux, mais il faut que je fasse attention à mes pas. Dieu continue son oeuvre; en plus d'un endroit, il y a des conversions, et l'état des frères a beaucoup gagné de toute manière.

C'est la présence de Dieu, cher frère, qui donne la force et la joie et qui nous les donnera toujours. Quelle joie de voir Christ qui nous a tant aimés, le même qui a été sur cette terre, l'ami si accessible aux siens, de le voir réellement et pour toujours. Le travail convient à ce monde, la joie à l'autre, quoique nous la goûtions comme des ruisseaux d'eau, avant d'être parvenus à la source.

Je vous remercie, cher frère, pour toute votre bonne affection. J'aurais aimé voir les frères de Pau, auxquels j'étais très attaché, ainsi qu'à ceux des environs, mais je ne crois pas que ce soit possible: nous nous rencontrerons ailleurs.

Que Dieu ranime les anciens autour de vous, et soutienne les jeunes convertis dans le bon chemin, en les tenant près de lui. Tout le reste périra et s'en ira.

Votre affectionné frère en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 127 – ME 1895 page 295

à Mr X.

Sans date

... Quant au pain sans levain dont vous m'avez parlé, j'avoue que je m'étonne de ce que des chrétiens puissent s'en occuper, comme si ce qui entrait dans le corps pouvait nous souiller ou nous purifier. C'est une preuve que l'âme a tout à fait perdu la conduite du Saint Esprit. Il n'y a aucune direction quelconque dans la Parole pour nous faire imiter les Juifs sous ce rapport, ou nous plonger dans le stérile judaïsme — et ayant commencé par l'Esprit, nous engager à nous rendre parfaits par la chair, car ce n'est que cela. Mais dans le cas particulier, cette idée est des plus malheureuses, parce que l'Esprit de Dieu a donné expressément une application, l'explication spirituelle de cette figure: Christ notre pâque a été sacrifié pour nous, c'est pourquoi célébrons la fête, non avec le levain de la malice et de l'iniquité, mais avec le pain sans levain de la *sincérité et de la vérité*. C'est-à-dire que, dans le christianisme, cette figure signifie la sincérité et la vérité. Quant à la lettre de la loi, le pain sans levain est une ordonnance de la loi. — La lettre tue et l'Esprit vivifie. — Ceux qui cherchent à se donner de l'importance, la chercheront en de pareilles futilités. Pour celui qui est conduit par l'Esprit, cela est impossible: assujettir toute une réunion à la lettre qui tue pour satisfaire à la pensée de celui qui s'égare, est une chose intolérable. Pour tout homme spirituel, ces paroles: «la lettre tue», suffisent pour le délivrer de semblables pensées.

Lettre de J.N.D. n° 128 – ME 1895 page 296

à Mr B.

Rochdale, 27 juin 1861

Bien-aimé frère,

Je n'ai aucun regret de ce que les frères aient reconnu leurs torts dans leur manière de faire. Cela donne souvent au coeur plus de confiance pour agir et pour servir le Seigneur. J'espère maintenant que l'assemblée cheminera en paix et recherchera la bénédiction du Seigneur. Les fruits de justice sont semés dans la paix. Je n'ai pas la pensée de m'occuper en ce moment, si ce n'est par mes prières, de la marche de l'assemblée de X. Il y a des moments où il faut laisser faire le Seigneur. J'espère que sa grâce amènera ces soeurs à reconnaître leurs torts et d'autant plus, si l'assemblée marche avec piété — avec cette piété qui découle de la vraie communion. Je crois que dans ce moment c'est la chose importante. La piété avec l'humilité donne un jugement ferme; elle s'attend au Seigneur, jalouse de sa gloire elle cherche à faire sa volonté et ne dit pas «Tu as tort et j'ai raison» — car alors ce sont les «tu» et les «je» qui jouent le plus grand rôle — mais elle dit: «Que veux-tu, Seigneur, que je fasse?» Au reste, tant qu'on n'est pas dans cet état d'âme, il est impossible de bien cheminer. Restaurer les âmes, pour que ces âmes si chères au Seigneur le glorifient, voilà notre grande affaire. Ce n'est pas que l'état de l'assemblée ne m'intéresse pas vivement, bien au contraire. Si j'étais resté plus longtemps en France, j'aurais aimé faire un séjour à X. C'est là essentiellement que l'oeuvre a commencé dans le midi, lorsque G. s'y est établi; il n'y avait alors que quatre femmes, anciennes dissidentes; mais, pour le moment, je ne vois pas qu'une action directe, là où d'autres agissent, puisse servir à quoi que ce soit pour la bénédiction de l'assemblée. Je m'attends davantage à l'action de Dieu lui-même. Ce sont des chrétiens de part et d'autre, et j'espère que la grâce prendra le dessus dans leurs coeurs.

Quant à l'Italie, voici où j'en suis. Lorsque l'oeuvre a commencé à F., certaines personnes s'en sont mêlées, puis les Italiens, à la suite des propos malicieux des Genevois, eurent une véritable frayeur du nom de frères de Plymouth. Alors j'ai senti que je ne pouvais pas agir avec ces personnes, et que soulever des questions aurait été une cruauté envers ces nouvelles âmes. Je n'avais donc qu'à remettre la chose à Dieu, mais, avec de la patience, le temps d'action pour nous et celui du témoignage de Dieu arrivent si l'on s'attend à lui. On se fatigue du mal et de ce qui est de l'homme quand on a un vrai désir de Christ. Je crois, quoique ce soit un petit commencement, que ce temps commence à poindre en Italie, mais il faut encore, pour ne pas dire toujours, s'attendre à Dieu. On ne peut faire autre chose que répondre aux besoins de la foi. Ce n'est pas comme une première évangélisation, mais je crois que ces besoins commencent à se produire. Et je suis assuré que notre bon et fidèle Maître, que le Dieu de grâce viendra à l'encontre de ces besoins. J'en ai l'assurance. Notre frère O. y va pour sa santé; peut-être pourra-t-il y être utile, malgré son état corporel? Dieu le sait. Quoiqu'il en soit, je crois que Dieu agira. Ici même, je crois que le parti neutre est en décadence. Il fleurit en un ou deux endroits où des chrétiens mondains ont besoin de quelque chose de ce genre,

mais mêlé à beaucoup de mondanité. En général cependant, on voit qu'il se décompose. Ils n'ont pas la force de Dieu, aussi, même quand leur système fleurit extérieurement, des âmes qui ont besoin de Christ les quittent et viennent au milieu des frères. Ils cherchent à se soutenir par l'activité du réveil, mais l'oeuvre n'a pas de fond.

Il y a de tous côtés de très nombreuses conversions, avec une certaine excitation. Plusieurs de nos frères qui sont actifs dans ce mouvement se trompent dans leurs espérances, comptent trop vite les conversions, et cela fait un certain mal, mais malgré cela il y a *beaucoup* de bien. L'oeuvre est un peu superficielle, mais il y a des conversions réelles *très nombreuses*. Cela exige des soins pastoraux, car les réunions augmentent énormément, et ces nouvelles âmes ont besoin d'être affermies. C'est mon travail spécial en ce moment, et quoique je soupire un peu après l'évangélisation (dont je m'occupe toutefois en même temps), je suis très heureux dans l'oeuvre. En général les frères vont bien; il y a de la vie, l'attente du Seigneur est plus vivante; s'il ne s'agissait que de l'augmentation du nombre, nous serions dans un état des plus florissants, mais je crois que, par la bonté de Dieu, il y a bien plus que cela. De la faiblesse, sans doute, mais les frères font l'expérience de la bonté de Dieu. En Irlande, il y a beaucoup de bien.

Prenez courage, cher frère; nous avons à travailler pour un peu de temps, mais avec une force qui n'est pas la nôtre et qui suffit à tout; sous le regard, et encouragés par la bonté de Celui dont l'amour ne nous fait jamais défaut. Comptez sur lui, demeurez en lui, nourrissez-vous de lui — travaillez avec toute patience selon la force qu'il vous donne, et soyez fortifié en toute force selon la puissance de sa gloire.

Saluez votre femme de ma part. Saluez cordialement toute l'assemblée. Que Dieu leur donne de se nourrir constamment du Seigneur, et de rechercher la piété et sa communion.

Etant en course je n'ai pas pris avec moi votre dernière lettre; si elle contient quelque chose d'important j'écrirai de Londres.

Votre bien affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 129 – ME 1895 page 336

à Mr B.

Elberfeld, 29 octobre 1861

Voici bien longtemps, bien cher frère, que j'aurais dû vous écrire, et que je pensais à le faire; mais toujours en courses, en conférences, et pressé par des travaux de cabinet, votre lettre est restée parmi les lettres non répondues. Je prends enfin la plume, et soyez assuré que ce n'était pas manque de bon vouloir ou d'intérêt, car votre lettre m'a beaucoup intéressé comme le font toujours les nouvelles des frères. Un arrêt de deux ou trois journées à la suite d'une conférence me laisse un peu de temps pour vous répondre. «Dolce far», je le comprends un peu, mais dolce farniente ne m'arrive guère, toutefois le repos est en Dieu et on ne manque pas d'en jouir, car là on n'a rien à faire qu'à jouir. Cela nous donne aussi la force pour le travail.

On m'a dit que vous vous êtes établi au V., en sorte que vos doutes à l'égard de votre séjour à St. ont pris fin. Je pense cependant que vous continuez à visiter G.-I.-P. et d'autres villages voisins, car il y avait des portes ouvertes dans les environs du V. Ayez bon courage, cher frère. Au temps voulu de Dieu, nous moissonnerons si nous ne nous laissons pas; et puis sa force s'accomplit dans l'infirmité. Nos frères du V. ont assez d'indépendance, mais j'ai toujours trouvé qu'avec un peu d'affection on cheminait heureusement avec eux. On pourrait souhaiter qu'il y eût parfois un peu plus d'ordre, mais il y a un bon fonds. Au reste, c'est Jésus qui peut tout, et sa grâce qui fait tout.

Qui est-ce qui agit à St. maintenant? Après tout, si les réunions sont heureuses c'est la grande affaire. Pour St., commencer à neuf pour ainsi dire n'est pas du mal. Est-ce qu'on se réunit encore à G., dans le même local où l'on se réunissait du temps de M. L.?

Quant à vos travaux, cher frère, cherchez la face du Seigneur et appuyez-vous sur lui. Quand le corps n'est pas robuste, on est en danger de faire cela comme une tâche, comme une obligation, et l'esprit devient un peu légal, ou bien l'on cède à la fatigue et on est découragé devant Dieu. Le travail est une grâce qui nous est accordée; soyez pleinement en paix et heureux dans le sentiment de la grâce, puis allez verser cette paix sur les âmes. Voilà le vrai travail; on en revient peut-être bien fatigué de corps, mais soutenu et heureux; on se repose sous les ailes de Dieu, et l'on reprend ses travaux jusqu'à ce que le vrai repos arrive. On renouvelle ses forces comme celles de l'aigle. Souvenez-vous toujours de ces mots: «Ma grâce te suffit, et ma force s'accomplit dans l'infirmité». Que la communion avec Dieu soit votre première affaire, ainsi que les douces relations dans lesquelles nous sommes placés avec lui. Tout va bien quand on y marche; puis on découvre et l'on juge jour par jour tout ce qui empêche la communion; ainsi le coeur ne devient pas dur, ni la conscience émoussée, et l'on jouit facilement de ces communications de la grâce, qui donnent de la force. Oui, cherchez avant tout la communion personnelle avec le Seigneur.

Quant à votre Italie, en effet, cher frère, tout est bien sombre, et non seulement pour l'Italie, mais pour toute la terre. Bientôt le monde ne suffirait plus à l'ambition des hommes, seulement elle sera arrêtée par Celui qui en a le droit. L'Angleterre, jusqu'à présent si prospère, est dans l'embarras comme tous les autres pays. Les affaires d'Amérique tendent à la ruine. En France, c'est encore plus le cas; l'Autriche, la Pologne, la Turquie, sont comme les autres. Ici, les ouvriers sont sans ouvrage; partout on fait d'énormes préparatifs pour la guerre. Que la sagesse de l'homme est peu de chose! Quoi donc? Le Seigneur va venir et nous appartenons au ciel. Dans l'Eglise, il n'y a ni Grec, ni barbare, ni Scythe, nous sommes les serviteurs de Christ, sûrs de la victoire de notre maître, victoire qui donnera la paix au monde entier. En attendant, dans ce lieu où il nous place comme témoins de la paix actuelle que Dieu donne, l'amour et la grâce de Dieu qui nous mettent en relation intime avec le ciel, remplissent nos coeurs, et nous savons apporter aux âmes agitées et souffrantes la tranquillité et la paix que rien dans ce monde ne peut détruire. Nous ne sommes pas du monde, comme Jésus n'était pas du monde. Notre vie descend du ciel et y remonte comme à sa source. Tenez-vous-

la, cher frère. Il se peut que nous ayons de la tribulation dans le monde, mais ayez bon courage, il a vaincu le monde.

Que Dieu, dans sa bonté, garde tous les frères dans cet esprit, afin qu'au moins quelques-uns, au milieu de ce monde de peines et de soucis pour un si grand nombre, sachent porter l'empreinte de la paix sur leurs visages, parce qu'elle règne dans leurs coeurs. Tout ce qui arrive, arrive par la main de Dieu; pas un passereau ne tombe à terre sans lui; il n'oublie rien; rien ne lui échappe. Puis le Seigneur va venir. Oh! que les enfants de Dieu y pensent. Je crois que cette vérité a plus de force pratique dans les coeurs de nos frères en Angleterre. Dieu en soit béni. Les conversions y sont toujours nombreuses; les réunions augmentent beaucoup; de nouvelles se forment; il y a un peu plus de dévouement, et, je le crois, un bon esprit et de l'union. Il y a des réunions qui sont dix fois plus nombreuses que l'année passée, d'autres deux fois et, quoiqu'il y ait plus d'activité et qu'il y ait eu un moment, pour quelques-uns, le danger d'être entraînés dans le courant du réveil, je crois que les principes des frères leur sont plus chers que jamais. Il y a, dans ce réveil, des éléments superficiels plus qu'en Irlande, mais beaucoup de vraies conversions aussi.

Le frère O. qui s'est marié est allé en Italie et y cherchera les frères; lui serait-il possible de communiquer avec G. ou B., s'ils sont encore là? Comme il y va un peu pour sa santé, il ne visiterait pas les Vallées.

Saluez aussi tous les frères du V. avec beaucoup d'affection de ma part; je me rappelle à leur bon souvenir dans leurs prières.

Votre bien affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 130 – ME 1895 page 358

à Mr B.

Londres, 2 juillet 1862

Bien cher frère,

J'ai été très heureux d'avoir de vos nouvelles. Avant de voir M. B., j'avais cru lire dans votre lettre que vous aviez perdu un enfant; j'avais alors une de mes attaques de goutte dans l'oeil, et je n'avais fait ni pu faire qu'y jeter un coup d'oeil. Je vois maintenant que c'est un enfant de votre belle-soeur. Que le Seigneur la console.

Quant à N., que puis-je vous dire; tout cela est si pénible. Pour moi, plus je vais en avant, plus j'attache d'importance au jugement de l'assemblée, mais je suis profondément peiné pour X. Je pense aussi à ses enfants; je crois que Dieu le visite pour sa raideur, et parce que sa volonté est si peu brisée. Il se vantait même de ne jamais fléchir, alors Dieu est forcé de lui dire: Eh bien, je te fléchirai. Sinon il nous brise; mais cela me fait de la peine, car il a été béni, dévoué, et a souffert pour le Seigneur. Mais Dieu veut que nous soyons soumis. Il n'y a que sa grâce; la volonté ne vaut rien, nous ne valons rien; il faut que nous reconnaissons que tout est grâce. Je le sais pour moi-même; si nous nous soumettons à sa grâce, Dieu est plein de

bonté. Il ne prend pas plaisir à nous discipliner; bien loin de là, il nous épargne mille fois et nous bénit.

Je suis heureux d'apprendre, cher frère, que vous avez plus de courage. Ayez-en, si ce courage provient de la confiance en Jésus. Il ne vous fera pas défaut: Sa force s'accomplit dans l'infirmité.

Je suis très heureux de savoir que les R. vont mieux. Saluez-les bien de ma part; saluez aussi tous les frères. J'avais un peu l'espoir de visiter le Midi, mais mon mal à l'oeil m'a pris passablement de temps. J'ai devant moi maintenant le voyage à travers l'Atlantique, pour visiter les frères au Canada. Si je n'y vais pas (car je dépends humainement parlant d'un frère E. qui y a travaillé), il se peut bien que je vous voie encore cette année en France; si je vais au Canada, je pense que nous partirons dans le courant de ce mois. C'est un long voyage pour moi, à mon âge, mais c'est pour le service du Seigneur, en sorte que je m'y sens encouragé; je suis sous ses ailes. J'aimerais bien revoir mes chers frères de France; je ne sais ni si, ni quand Dieu m'accordera cette joie. Qu'il les garde jusqu'à la journée de Christ; qu'il les garde dans le dévouement, dans l'humilité et dans la joie de sa communion; mon âme est bien liée à la leur, mes vœux pour leur bonheur éternel. Tout le reste ne fait que passer. Qu'il vous bénisse aussi, cher frère. Si Dieu me fait prospérer dans mon voyage et que j'aie le temps de voir les frères je pense revenir du Canada cette année. Il y a *beaucoup* à faire ici et en Irlande, et, grâces à Dieu, de la bénédiction en bien des endroits.

Votre affectionné frère en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 131 – ME 1895 page 393

à Mr B.

Bristol, 27 juillet 1862

Bien cher frère,

Vous vous trompez si vous pensez que je vous considère comme un fainéant. Jamais une idée pareille ne m'est venue à l'esprit. J'ai quelquefois pensé que vous manquiez de courage. Je ne doute pas que le jugement que vous portez sur vous-même ne soit exact. Quant à G., j'ignore les détails de ce qui s'y est passé. M. K., qui m'a visité l'autre jour, m'en a raconté quelques-uns. Toute cette histoire m'a été profondément pénible, pour la famille, mais aussi pour celui qui a causé le scandale. Il a été dévoué; il a souffert autrefois pour le Seigneur. Ce devrait être un poids sur tous les esprits que la pensée qu'il en est là. Je n'ai aucune idée en ce moment de ce qui a amené la catastrophe, comment l'enquête s'est faite, comment l'affaire est revenue sur le tapis. Mais, quels que soient les instruments, il faut regarder plus haut. Si la main de Dieu est sur nous, c'est sa main, en amour sans doute, mais sa main. Je ne crois pas que le mal qu'on a jugé dans ce pauvre frère, soit la seule chose qui ait forcé Dieu à placer son ouvrier sous la férule, car il a été son ouvrier. Son caractère inflexible a rendu la discipline nécessaire, au moins à ce qu'il me semble. Dieu n'aurait jamais permis le mal, mais il aurait pu amener son coeur à fléchir et à se repentir, sans le mettre en scène devant tout le

monde, ainsi qu'il l'a fait. Combien de chrétiens en chute il a ménagés et traités avec une douceur dont l'homme, peut-être, aurait dit qu'ils ne la méritaient pas, et qu'eux-mêmes ont dit et senti ne pas mériter, car il n'aime pas à nous blesser et à nous briser. Pourquoi ce pauvre X. a-t-il été traîné en public pour ses fautes? Il se peut que tel ou tel en ait été l'instrument, et que d'autres aient été aigris contre lui; mais c'est Dieu qui tient tous les coeurs dans ses mains. Ce que j'espère, c'est que Dieu, dans sa grâce, Dieu qui agit toujours en amour, agira par ces moyens, quelque douloureux qu'ils soient, pour amener ce frère à la douceur, pour l'engager à se juger, à s'humilier devant Dieu; alors, certes, Dieu le bénira, et je le désire de tout mon coeur. Il se peut que Dieu ait jugé nécessaire de traiter durement ce mal, de peur qu'il ne s'enracinât; quoiqu'il en soit, il nous faut regarder à ses voies.

Je n'ai porté aucun jugement sur votre déménagement; là où la sagesse de l'homme fait défaut, Dieu nous conduit et dirige les affaires de sa chère Eglise à travers nos faiblesses et même par le moyen de nos faiblesses, si notre coeur est droit. J'espère que vous serez béni à V., et je ne vous blâme aucunement de ce que vous donniez des leçons.

Je désire de tout mon coeur que Dieu pousse des ouvriers dans sa moisson; mais personne ne peut dépasser son don, et ce qu'il fait au delà ne peut qu'être nuisible à lui-même et peut-être à tous. Oui, je demande que Dieu suscite des ouvriers; qu'il y ait de la foi, du dévouement; je le demande de tout mon coeur, mais je ne prétends pas même avoir une opinion sur tous les cas qui surgissent. Je m'intéresse profondément à l'oeuvre, vous pouvez bien le croire; par conséquent, l'activité des ouvriers me touche de près, mais je crois que notre Dieu tient la haute main sur tout, et ma confiance est dans sa bonté et dans sa fidélité. Naturellement, quand on s'intéresse beaucoup à une chose, on pense à tout ce qui arrive. On m'accuse de trop de laisser aller, mais il me semble que je me lie à Dieu, car l'oeuvre est à lui. Si je puis être utile dans cette oeuvre, c'est une grâce qu'il me confère, mais je vois que, souvent, quand on veut trop gouverner et diriger, c'est la foi en Dieu qui manque.

Quant à mon voyage au Canada, des affaires de famille ont arrêté le frère qui connaît le pays et qui devait me conduire...

Saluez affectueusement les frères. Si je ne pars pas pour le Canada, j'ai un peu l'espoir de les voir.

Que Dieu garde et bénisse votre femme.

Votre toujours affectionné frère.

P.S. — Je viens d'avoir d'excellentes réunions en province, et les frères en général vont bien.

Lettre de J.N.D. n° 132 – ME 1895 page 396

à Mr B.

Bien cher frère,

Je viens de recevoir votre lettre. Je bénis Dieu de tout mon coeur de ce qu'il vous a fortifié de corps et d'âme. Il est toujours fidèle, toujours bon; on peut toujours compter sur lui, quoi qu'il en soit. Son amour ne change pas; il pense toujours à nous — chose merveilleuse, mais vraie — et compte les cheveux de nos têtes. C'est merveilleux, en effet, que le Dieu de gloire entre dans tous les détails de notre vie, et toujours en vue de notre bénédiction. «Il ne retire pas ses yeux de dessus les justes», et *toutes* choses contribuent au bien de ceux qui l'aiment.

Je vous prie de saluer affectueusement Mme B. Que Dieu bénisse aussi votre petit garçon; c'est un souci sans doute dans ce monde, mais un souci que Dieu, si nous nous confions en lui, peut prendre, et prend de fait comme une occasion à de nouvelles preuves de sa fidélité et de sa bonté. Que Dieu vous accorde à tous deux d'être fidèles et de savoir l'élever pour lui.

Pour ce qui regarde l'histoire de St., je l'envisage un peu différemment de ce qu'on m'en a dit. Notre cher frère F. m'avait raconté quelques détails de ce qui s'était passé. Je n'envisage pas la position de ces soeurs comme une excommunication. L'assemblée seule pouvait les excommunier; mais lorsqu'elles ont dit à plusieurs qu'elles ne voulaient pas venir à l'assemblée, ils étaient libres de dire leur sentiment et celui d'autres personnes, si elles l'autorisaient à le dire. Je ne dis pas que ce fût une chose sage ou selon Dieu, mais qu'ils étaient libres d'exprimer leur sentiment comme étant leur sentiment; si c'est la chair, qui a produit ce sentiment, il est clair qu'il n'était pas selon Dieu. Mais je crois qu'il n'est pas de la compétence d'un frère ou d'une soeur de se retirer de l'assemblée et d'y revenir à sa fantaisie. L'assemblée doit avoir son mot à dire là-dessus. Il se pourrait que celui qui s'est absenté ait commis toutes sortes de péchés pendant son absence. Ainsi, quant à ceux qui se tiennent à l'écart, l'assemblée doit dire si elle peut les recevoir, comme aussi l'individu peut vouloir revenir. J'espère, je veux dire que j'ai bonne espérance, que cela aura lieu, que l'assemblée sera bénie et restaurée par la grâce; elle le sera, si elle marche dans l'humilité et dans un esprit de dépendance de la grâce; si la grâce agit dans le coeur de ces soeurs, elles jugeront ce qui a été de la chair en elles. Il se peut que N., ayant eu l'habitude de beaucoup diriger, il y ait eu en lui un manque de savoir-faire spirituel.

Votre part, j'en suis sûr, est de travailler selon la grâce et de communiquer aux âmes ce que Dieu vous aura donné pour elles, tout en nourrissant votre propre âme. Au reste, c'est ce qui est de beaucoup le plus utile pour l'assemblée elle-même. Je doute que ce soit la volonté de Dieu de priver une âme de la cène, parce qu'elle est dans un mauvais état. La Parole dit que l'on s'examine et qu'on mange; mais si je voyais une âme dans un état de conscience que le péché aurait produit et qui ne saurait pas où elle en est, je puis, me semble-t-il, imaginer le cas où je pourrais lui conseiller de s'abstenir jusqu'à ce qu'elle fût au clair. Cependant, comme règle générale, on ne peut pas exclure les âmes provisoirement, et ce ne serait que dans un cas particulier que je pourrais même donner ce conseil. Les soins pastoraux sont le remède qu'il faut à une âme en mauvais état, et non pas une exclusion temporaire. Ces soins manquent parfois un peu parmi les frères, et l'on recourt plutôt à des expédients. Je pense que les étrangers étaient des personnes qui n'étaient pas de la localité, principalement des

frères, et en particulier des ouvriers du Seigneur (peut-être d'autres aussi), envers lesquels l'assemblée exerçait l'hospitalité. Diotrèphe ne le voulait pas. Vous pouvez voir que la seconde épître de Jean avertit la dame élue de *ne pas* recevoir ceux qui n'apportaient pas la saine doctrine à l'égard de la personne de Christ; la troisième encourage Gaius dans son hospitalité. Je pense que ce sont en général des chrétiens (tout en approuvant l'hospitalité en général, comparez Hébreux 13: 2), à cause de ce qui suit. Le «qui ont rendu témoignage», du verset 6, s'applique au verset 5 en général — (quelques-uns lisent: les frères et même ceux [d'entre eux] qui viennent du dehors); les versets 7 et 8 montrent qu'il avait principalement en vue les ouvriers, car ainsi ils coopéraient avec la vérité. Diotrèphe ne voulait pas les recevoir, désirant avoir l'assemblée à lui, et rompre le lien avec l'apôtre et tous les frères.

Quant au mot gentils — votre Diodati lie les mots: «sont sortis» avec «d'entre les gentils». Il traduit ainsi: «Ils sont sortis d'entre les gentils pour son nom, sans rien recevoir».

Cette interprétation n'est pas reçue de beaucoup de monde, cependant il y a des noms très respectables qui l'acceptent. Je pense que Jean, comme Pierre, s'attachait encore beaucoup au berceau judaïque du christianisme. C'est ainsi qu'en 1 Jean 2: 2, il dit: «Il est la propitiation pour nos péchés, et non seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier». Paul lui-même parle très souvent, comme en Galates 3, Ephésiens 2, où «nous» se rapporte aux Juifs, «vous» aux gentils, «nous» de nouveau aux chrétiens. — Je pense qu'il s'agit plutôt des gentils croyants que des incrédules, mais il se peut bien que ces hommes ne voulussent rien recevoir de leurs parents. Les apôtres considéraient les Juifs (même incrédules) comme frères, non dans le sens chrétien, mais national; Paul parlait ainsi dans ses discours. Les gentils n'étaient que des gentils, et il se peut bien que ce Diotrèphe ne voulût pas recevoir des ouvriers d'entre eux. Ces ouvriers devaient être reçus, et c'était un titre auprès des chrétiens de race juive, qu'ils n'avaient rien voulu recevoir des gentils, leurs parents incrédules ou autres.

Adieu, bien-aimé frère, que notre bon et fidèle Père, plein d'amour, soit avec vous, vous encourage et vous soutienne près de lui. Dans la jouissance de l'amour de Jésus, on est toujours bien, toujours encouragé.

Saluez affectueusement les frères partout où vous allez. — Que ceux de St. cultivent la paix, soient tranquilles, et cherchent par-dessus tout à croître dans la grâce de Jésus.

Votre bien affectionné frère.

Lettre de J.N.D. n° 133 – ME 1895 page 415

à Mr B.

Edimbourg, 13 décembre 1865

Cher frère,

J'ai bien reçu votre lettre en son temps, mais je tenais à lire votre article avant de vous répondre, et j'étais en course tenant des réunions du matin au soir, tantôt en réunissant les

frères du voisinage, tantôt en Irlande où il y a un mouvement remarquable. Quoique surchargé de travail, j'ai lu votre article. Je n'ai qu'une remarque à faire: vous donnez aux églises une importance formelle plus grande que je ne le pense. Je ne vous accuse pas d'erreur, car vous reconnaissez l'Eglise, corps de Christ, mais seulement d'une impression que votre écrit m'a laissée. Je ne reconnais pas qu'il y ait des membres d'une église, et je ne sache pas que vous le disiez; je ne parle que d'une impression. Mais enfin, vos expressions pourraient peut-être le dire pour ceux qui sont habitués à cette idée. Ne pensez pas, cher frère, que je mentionne cela pour blâmer votre écrit, car je l'ai trouvé très bon, et je vous fais remarquer la *seule chose* qui se présente à mon esprit comme pouvant soulever une question. Ce sera, je l'espère, un résumé très utile pour vos compatriotes. Je pensais à vous écrire encore après avoir relu la moitié de votre écrit, car j'ai un peu plus de tranquillité ici à Edimbourg, mais voici que m'arrive un petit mot de L. F., avec la lettre que vous lui avez adressée, et dont le contenu est assez important. L'union est toujours bonne en soi, mais la fidélité à Christ va avant l'union elle-même. Je vous engagerais à vous renseigner exactement au sujet de la réunion dont vous parlez, avant de vous compromettre à cet égard; il ne s'agit pas, Dieu nous en garde, de faire des difficultés, mais il nous faut savoir si la sainteté de la table du Seigneur est réellement conservée. Je puis me réjouir d'une oeuvre lorsque, en somme, il y a des âmes délivrées, quand même je ne pourrais y marcher moi-même.

Quant à Béthesda, avant de me mêler à eux, il me faudrait être bien au clair sur le fait qu'ils en ont été franchement délivrés. Jamais il ne me viendrait à la pensée d'introduire ces questions en Italie, mais elles y sont déjà. C'est ce qui m'a empêché de m'y rendre ou de m'en occuper; il aurait été cruel d'occuper ces frères, nouvellement sortis du papisme, de ces difficultés; il aurait été impossible de marcher avec les Newtoniens, car ceux qui agissaient en Italie étaient même plus près d'eux que de Béthesda. J'ai donc remis, avec beaucoup de prières, la chose à Dieu, et je me suis attendu à lui, car l'oeuvre m'intéresse vivement. Cher frère, Béthesda avec les fruits de l'esprit qui y règne, se manifeste tous les jours davantage; je parle de la mondanité et de la destruction de toute intégrité, de toute conscience chez ceux qui trempent dans ces choses. On a trouvé cela en Suisse, en France, en Allemagne — partout — où l'on ne pouvait dire que c'était l'esprit de parti. Ainsi, si la réunion milanaise est en communion avec Béthesda, certes je n'y irais pas. La plupart ignorent probablement tout cela, de sorte qu'ils ne sont pas personnellement souillés, mais une fois que les deux frères dont vous parlez et qui savent ces choses auront pris leur parti, ils seront nécessairement assaillis; il importe donc que ces deux soient bien décidés: ne vous pressez pas. Ce qui est absolument nécessaire, c'est que la table du Seigneur soit garantie de cette corruption connue, et que la discipline soit suffisante. Pour moi, je me plierais à beaucoup de faiblesses et d'infirmités dans l'état où ils se trouvent, pourvu que le fond fût bon. J'entends toujours, cela va sans dire, que le principe de la réunion soit celui de l'unité du corps de Christ autrement vous reniez la substance même de votre écrit. Vous devez comprendre, cher frère, que si, après vous en être mêlé, vous ne continuez pas et que d'autres soient obligés de quitter l'assemblée, vous voilà sous le poids d'une accusation de division. Je doute, pour ma part, que si la vérité, comme vous la possédez, y pénètre, tous la supportent; vous avez à peser tout cela et à ne pas vous

précipiter, tout en accueillant de coeur ces chers frères, et en les éclairant selon votre pouvoir. Soyez fraternel avec tous, à moins que personnellement ils ne soutiennent le mal; alors la fidélité et même l'amour fraternel vous obligent à montrer que, pour vous, vous ne pouvez pas marcher avec le mal. N'abandonnez pas la fidélité à Christ et à la vérité pour éviter la petitesse et la patience; notre état normal est de n'avoir que peu de force et de ne pas renier son nom et sa parole. Le Seigneur, après 3 1/2 ans de travail, n'en avait réuni que 120 (Actes des Apôtres 1: 15), et le serviteur n'est pas au-dessus de son maître.

On parle d'une réunion à Genève, bien qu'elle ait été renvoyée. Je suis sûr qu'on sera très heureux de les y voir. S'ils renoncent *allo stipendio che produce infiniti mali*, ils devront se confier en Dieu et non pas dans les frères. Toutefois, je reconnais pleinement le devoir des frères de venir en aide à ceux qui se dévouent au Seigneur. La marche est une marche de foi, parce que les riches des systèmes établis se fâchent quand on s'affranchit de leurs liens, et que leur fortune n'influe pas comme précédemment sur la marche de l'Eglise. Mais c'est précisément ce qui est nécessaire pour que l'Esprit de Dieu reprenne sa place et ses droits en elle. Que Dieu le fasse, et qu'il donne assez de foi à ces frères et à tous ceux qui sont à l'oeuvre, pour que l'Esprit de Dieu agisse librement.

Dieu est bon d'agir toujours malgré les infirmités, les manquements et les péchés qui se trouvent au milieu des siens. Soyez donc cordial, cher frère; nullement précipité; voyez à ce qu'on soit complètement purifié de la souillure de Béthesda et qu'en principe, quand même il y aurait de la faiblesse, la sainteté de la table du Seigneur soit sauvegardée. Je ne désire pas autre chose que ce que vous annoncez comme vrai dans votre écrit; tenez-vous y ferme avec un coeur aussi large que possible.

Je serai très heureux d'avoir de vos nouvelles et de celles de votre activité. Il y a bien des détails importants, mais il m'est impossible d'y entrer maintenant.

Saluez bien Mme B. et les frères qui sont avec vous, bien que je ne les connaisse pas.

Beaucoup d'âmes ont rompu dernièrement avec le système de Béthesda, et aussi plusieurs ouvriers en Irlande qui ne savaient pas jusqu'ici ce qui en était. Je crois que Dieu agit sous ce rapport; je n'ose dire qu'ils seraient tous à même de garder pures les réunions qui se forment aujourd'hui en assez grand nombre en Irlande. Les frères vont bien, leur nombre augmente aussi beaucoup. Nous avons perdu pour ici-bas notre cher frère Trotter; un autre évangéliste très connu ne peut plus travailler; mais Dieu en a suscité quelques nouveaux — et les réunions se multiplient beaucoup.

Paix vous soit, et que notre bon Dieu, toujours fidèle et plein de grâce, vous dirige et vous soutienne. Ne soyez jamais découragé; ne vous inquiétez de rien, mais présentez vos requêtes à Dieu; et sa paix gardera votre coeur. Souvenez-vous que Christ est toujours fidèle et ne saurait manquer aux siens. Saluez aussi affectueusement ces deux frères évangélistes; je désire ardemment, quoi qu'il en soit, que Dieu bénisse leur oeuvre.

Votre affectionné en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 134 – ME 1895 page 438

à Mr B.

Londres, 12 janvier 1866

Bien-aimé frère,

J'ai déjà écrit au frère R. de s'occuper des Etudes, de vous les envoyer pour ces deux frères, et de les mettre sur mon compte; vous les ferez passer à ces frères, c'est un plaisir pour moi de les leur offrir. Que Dieu les bénisse dans leur oeuvre.

Ne soyez pas découragé, cher frère; maintenant que vous êtes en Italie, je vous engage beaucoup d'y rester. C'est le moment précis où la foi s'exerce, que Mme B. aussi s'encourage et prenne patience quant à la langue. Je crois qu'il vaut mieux que vous n'ayez pas un local tout de suite, et que la vérité se propage par son influence réelle. Un local aurait l'air de montrer une opposition formelle; il se peut que le moment arrive où il en faudra un, et je suis sûr qu'il y a des frères qui aideraient à payer le loyer quand ce sera le cas, moi le premier. Mais votre place est évidente maintenant: fermeté et amour, en cherchant la présence et la bénédiction de Dieu. Il y avait un frère aux Etats-Unis qui allait quitter la ville où il demeurait en renonçant au poste qu'il avait, parce qu'il ne trouvait personne qui marchât avec lui sauf sa mère; je lui ai dit: C'est précisément le temps de la foi. Il est resté, et maintenant il y a dans cet endroit une bonne petite réunion qui augmente. Je les ai visités l'année passée, au delà des grands bois; ils venaient de commencer à rompre le pain et, dans la ville, leur témoignage est très clair...

Sur la question de Béthesda, il semble que nous tendons vers la fin. Même les neutres déclarent hautement qu'ils ne voudraient pas y aller, et en général les âmes droites voient clairement le mal. En général, les réunions neutres se dissolvent. On sent que Dieu n'y est pas. Les jeunes évangélistes, en Irlande, ont rompu avec eux, ils ne sont pas au clair, mais au moins ce pas est fait. Il y a là une oeuvre intéressante. Beaucoup de personnes quittent le nationalisme, plutôt à cause du mal qui s'y trouve que par une vraie intelligence de l'unité du corps de Christ, mais plusieurs ont reçu cette dernière vérité, et il y a progrès. J'y suis allé (en Irlande), et je pense y retourner. Il vous faut toujours avoir devant vous et placer devant les frères cette vérité de l'unité de l'Eglise, de la présence du Saint Esprit et de la venue du Seigneur. Je dis: «les frères», c'est dire que je suppose qu'ils sont fondés non seulement sur la rémission de leurs péchés, mais encore sur le précieux fait que nous sommes morts et ressuscités avec notre précieux Sauveur, et c'est là la délivrance. Nous ne sommes pas dans la chair; non seulement le sang nous garantit, mais nous sommes sortis d'Egypte par la puissance de Dieu et la délivrance qu'il a opérée. Nous sommes en Christ. Le sang de Jésus nous a valu le pardon, nous sommes en lui. La première vérité, la rémission des péchés, a trait à ce que nous avons fait, à toutes les oeuvres de la chair; la seconde, notre mort avec Christ, nous place dans une position toute nouvelle, agréables *dans* le Bien-aimé. La première a trait à ce que nous avons fait, et l'efface pour toujours; la seconde, à ce que nous *étions* dans la chair, et nous n'y sommes plus; pour en jouir, il faut que le moi soit jugé: «Je sais qu'en moi, c'est-à-

dire en ma chair, il n'existe pas de bien». Vous trouverez que Romains 3: 20, jusqu'à 5: 11, traite de la première question; et 5: 12, jusqu'à la fin de 8^e, de la seconde; la première partie parle des péchés; la seconde, du péché.

Saluez affectueusement les frères, bien que je ne les connaisse pas; votre femme aussi; qu'elle ait bon courage; si son tour est venu de porter la croix pour l'amour du Seigneur, elle ne se repentira pas de l'avoir fait par la foi, et courageusement.

Votre affectionné frère en Christ.

Lettre de J.N.D. n° 135 – ME 1895 page 453

à Mr B.

Toronto (Canada), septembre 1866

Mon cher,

Je vous envoie, ci-incluse, ma lettre à J.; c'est ma première lettre italienne. Il n'y a eu auparavant que mon traité italien. Je suis presque en peine de ce que vous ayez simplement renvoyé le secours qu'on avait expédié à P. Toutefois je ne vous blâme nullement, je crois plutôt que vous avez eu raison, mais ils ont besoin d'encouragement, et peut-être suis-je allé trop loin.

Vous lirez ma lettre, je n'ai qu'un tout petit dictionnaire de poche et une petite grammaire de voyage, de sorte que les phrases idiomatiques me manquent. Quoi qu'il en soit, s'il le veut, il pourra comprendre ce que je veux dire. J'ai été très heureux, et j'ai rendu grâce du fond de mon coeur à Dieu des bonnes nouvelles que j'ai reçues de France en général, d'Allemagne aussi, et pas mauvaises de Suisse. En Angleterre, le nombre des frères augmente beaucoup, et la discussion sur les souffrances de Christ leur a été en grande bénédiction. En Irlande, cela ne va pas mal.

Aux Etats-Unis, c'est une oeuvre de patience. Cependant le Seigneur agit; un assez grand nombre d'âmes a trouvé la paix (personne ne l'avait parmi eux), beaucoup ont reçu la vérité de la venue du Seigneur, un certain nombre celle de l'unité de l'Eglise et de l'état où elle se trouve actuellement. La vérité se répand, le rassemblement des frères se fait lentement; je m'y attendais, connaissant l'état de l'église professante dans ce pays. Quant à celui des esprits, prôner et exalter l'homme, s'occuper des affaires politiques, un dévergondage épouvantable dans les moeurs, voilà ce qui le caractérise. On voudrait que les femmes votent dans les élections politiques. Une locution proverbiale dit: Dans ce pays il faut dire: «Parents, obéissez à vos enfants». On commence à sentir que tout frein manque. La magistrature, de son côté assez corrompue, dit-on, a privé la corporation de New York de la direction de la police, autrement on aurait tout craint pour la ville; personne n'était en sûreté; la police et le maire lui-même étaient ligués avec les malfaiteurs. Maintenant on a aboli la direction des voitures publiques, des permis de vente de liqueurs fortes, et on l'a placée entre les mains de la police. Puis le maire a révoqué tous les permis et chacun peut faire ce qu'il veut; vendre, demander

pour les voitures publiques ce qu'il veut, etc. On est habitué aux abus, on s'y attend. Le chrétien traverse tout cela tranquillement, comme s'il était dans la ville la mieux policée du monde.

A Boston, on est, en général, mieux. Les églises deviennent une espèce de garantie pour la respectabilité, mais alors on prend sa revanche par un surcroît de mondanité qui dépasse même les mondains; se tenir en dehors des églises a toutefois mauvaise façon, cela ne donne pas une plaque d'honnête homme sur son habit. Cependant Dieu fait son oeuvre. Au Canada, dans ce vaste pays, maintenant nôtre, nous sommes environ 300 personnes, et la vérité fait du progrès; elle se répand, et le témoignage se fait sentir, tout petit qu'il soit.

Ma foi et ma patience ont été exercées, mais j'ai joui de la présence du Seigneur et de sa Parole.

Nous allons avoir, s'il plaît à Dieu, notre conférence des Etats-Unis, et nous serons représentés par un bien plus grand nombre de personnes que l'année passée. Toutes ne sont pas en communion, mais s'occupent de la vérité.

Je comprends, bien cher frère, que vous cherchiez à soustraire vos chers enfants à l'influence mondaine qui les entoure. Embrassez-les de ma part. Saluez beaucoup tous les frères; je pense à eux de coeur. Que Dieu les bénisse et les garde.

Votre affectionné en Jésus.

Lettre de J.N.D. n° 136 – ME 1895 page 456

à Mr B.

Hamilton (Canada West), 1866

Bien-aimé frère,

J'ai reçu votre seconde lettre un jour plus tôt que la première, de sorte que la nouvelle de la mort de votre chère femme m'est arrivée avant l'expression de votre espoir. Qu'est-ce donc que ce monde! Votre perte est grande, en vérité, car votre femme était bonne et excellente comme femme et comme mère; puis comme vous le dites, trois orphelins tout jeunes restent sans mère. Dans le même paquet de lettres, j'ai reçu la nouvelle de quatre morts; tous ces départs sont de rudes coups pour les familles. Quelles leçons nous recevons dans ce monde! Je comprends, bien-aimé frère, combien cet événement doit être de tout point douloureux pour vous, mais ayez bon courage. Notre Dieu n'est jamais déçu dans ses voies; pas un passereau ne tombe en terre sans lui, combien davantage prend-il soin de ses enfants qu'il aime et qu'il chérit, de ses chers enfants, comme il nous appelle. Je ne doute pas, cher frère, que la perte de votre chère femme ne vous soit toujours plus sensible, à mesure que vous éprouverez des difficultés dans les soins à donner à vos enfants. Il est bon de regarder toutes ces choses en face pour que la foi en Dieu s'exerce, et que nous lui apportions nos difficultés aussi bien que nos peines. Confiez-vous dans son amour; il ne vous fera pas défaut. C'est un grand exercice de foi, mais Celui en qui nous devons avoir confiance est plus

grand que toutes nos difficultés, et son amour toujours fidèle ne peut jamais faire défaut. Il fait concourir toutes choses au bien de ceux qui l'aiment. Il nous sèvre de ce monde de toutes manières, afin de nous attacher à un monde pour lequel il nous a créés de nouveau. Celui-ci n'est qu'un lieu de passage où Christ a été rejeté; nous le traversons, et étant privés de tout ici-bas, nous n'avons pas autre chose à faire qu'à travailler pour lui et à le glorifier. La main de Dieu est toujours meilleure que celle des hommes, son apparente dureté meilleure que la faveur de ce monde; ce qui la dirige, est au fond toujours amour, l'amour conduit par une parfaite sagesse que nous comprendrons plus tard. En attendant, il a donné son Fils, en sorte que nous pouvons être sûrs que tout est amour. C'est un monde de douleurs, mais où Christ a laissé ses traces, preuves indélébiles pour la foi que l'amour est entré dans ce monde de douleurs pour y prendre en grâce sa part. Regardez donc à Jésus, cher frère; il prend part à toutes nos afflictions, et soyez sûr que l'amour de Dieu ne vous délaissera pas. Ne vous inquiétez de rien, et que Dieu lui-même vous dirige à l'égard de vos chers enfants. Je serai heureux de recevoir de vos nouvelles.

Je ne comprends pas comment vos lettres ont eu tant de retard, il est vrai que j'étais de l'autre côté du Mississipi.

Je ne vous parle pas aujourd'hui de mon italien, car je pense à votre affliction; j'ai toujours lu un peu ma Bible dans cette langue pour ne pas l'oublier.

Dieu veuille vous bénir et maintenir dans votre âme une entière confiance en lui. Quant à lui, il sera sûrement fidèle: ses voies sont toujours parfaites. Regardez beaucoup à lui, et que vos pénibles exercices de coeur soient pour vous le moyen d'une communion plus profonde et d'un détachement toujours plus complet du monde.

Votre affectionné frère en Jésus.

L'oeuvre fait du progrès dans les états de l'Ouest. Une dizaine de réunions, grandes et petites, s'y sont formées.

Lettre de J.N.D. n° 137 – ME 1895 page 459

à Mr B.

New York, 24 mars 1867

Bien-aimé frère,

J'ai été tout réjoui de savoir que T. et L. avaient rompu pour le moins avec ces comités. Si T. a un vrai don d'évangéliste, comme je le suppose, les frères devraient lui venir en aide. C'est très bien de s'entretenir par son travail quand on le peut, mais lorsque cela empêche celui qui a un vrai don de faire l'oeuvre du Seigneur, je trouve que c'est grand dommage. Je prendrai part de grand coeur à ce secours aussi longtemps qu'il travaillera fidèlement à l'oeuvre, et qu'il dépendra du Seigneur; tout en faisant ainsi, je le laisse à la direction de l'Esprit de Dieu vous savez que c'est mon principe bien arrêté mais ayant plus d'argent que lui, je lui en fournis

comme à un frère, selon mes moyens. Vous savez que ce que j'ai à donner est déjà pris en bonne partie, étant appliqué de la même manière, en sorte que ce que je puis faire n'ôte pas la nécessité de marcher par la foi; mais je ferai de grand coeur ce que je puis et d'autres frères pourraient y prendre part. On m'a aussi écrit de Genève pour me donner de ses nouvelles; le comité s'est dissout, me dit-on, et un seul individu est chargé de la besogne. C'est Dieu qui dirige toutes ces choses...

Je comprends, cher frère, que vous sentiez le vide que fait la perte de votre chère femme. Il est bon qu'il en soit ainsi; ce monde est entièrement vide, mais le coeur peut être rempli du Seigneur, et alors tout va bien. Cherchez beaucoup le Seigneur. L'a-t-on regardé, on en est illuminé, et nous pouvons le bénir en *tout temps*. Dans le chemin de sa volonté, il se révèle à nous; nous y trouvons sa face, et alors tout va bien. Le reste n'est que pour un temps.

Je serais heureux de revoir tous ces chers frères de France. Je ne sais quand Dieu me l'accordera. Pour le moment mon oeuvre est ici, pour établir le témoignage dans ce pays. Je crois que cela a lieu, bien que nous ne soyons que dans les petits commencements...

Paix vous soit, bien-aimé frère. Donnez-moi quelquefois de vos nouvelles, je suis toujours heureux d'en recevoir.

Votre tout affectionné.

Pensées

ME 1895 page 20

La connaissance du Tout-puissant donnait de la sécurité au pèlerin de la foi; — la connaissance de Jéhovah donnait la certitude de l'accomplissement des promesses du Dieu d'Israël; — la connaissance du Père qui envoyait le Fils, Jésus Christ, homme oint et Sauveur, donne la vie éternelle (Jean 17: 3).

ME 1895 page 40

Quelle que soit la méchanceté de l'homme, Dieu prend toujours la place qu'il veut, et ne laisse jamais à l'Ennemi le pouvoir d'effacer ses voies pour la foi, ni ne laisse jamais son peuple sans témoignage de son amour.

ME 1895 page 60

Un homme doutera de la résurrection, mais parlera de l'immortalité et s'en glorifiera. Pourquoi? Parce que c'est *moi* qui suis immortel. Mais je suis un objet mort que Dieu ressuscite d'entre les morts, où suis-je moi? Le fait est que dans la résurrection mon orgueil est abaissé et la puissance de Dieu introduite et exaltée. Voilà pourquoi en parlant d'immortalité je parle de moi-même, tandis qu'en parlant de résurrection, je suis entièrement rejeté sur Dieu.

ME 1895 page 100

Introduits dans la présence de Dieu, selon la justice divine dans la perfection de Christ, nous jouissons d'une lumière spirituelle, nous possédons des privilèges, nous sommes appelés à une marche, selon cette perfection. Notre présentation à Dieu en justice divine nous donne une lumière qui est selon la perfection de Celui dans la présence duquel nous sommes introduits. Christ, en portant notre jugement, détruit l'imputation du péché et transforme la lumière qui aurait condamné et le péché et nous, en purification et éclaircissement spirituels, selon la perfection qui, comme lumière, jette ses regards sur nous.

ME 1895 page 160

Nos désirs sont souvent présentés à Dieu sincèrement; mais notre foi ne sait guère compter sur lui.

ME 1895 page 180

Le salut n'est pas seulement le fait de la possession de la vie éternelle, mais la délivrance complète, que Dieu, pour nous présenter devant sa face, accorde à celui qui a déjà la vie par l'opération de Dieu.

ME 1895 page 200

Dieu donne maintenant, comme mesure du bien et du mal, non plus la conscience, ni la loi, c'est-à-dire ce que l'homme est pour Dieu, mais ce que, Dieu est pour l'homme dans la personne de Christ.

ME 1895 page 220

Jonas s'écrie dans son égoïsme et son orgueil de prophète: «Je savais que tu es un Dieu qui fais grâce». Quel honneur rendu au caractère de Dieu!

ME 1895 page 240

Tout ce que l'homme peut découvrir sur lui-même ne change rien à ce que Dieu est pour un pécheur.

ME 1895 page 300

Je crois voir que Christ est présenté dans la gloire comme Celui qui nous conduit en avant en énergie, nous rendant conformes à ce qu'il est selon la gloire; et que, lorsqu'il est question de nourrir la vie intérieure, les affections et le caractère, c'est du Christ dans son abaissement que nous avons à nous nourrir. C'est en partie ce que nous trouvons en Philippiens 2 et 3; dans le premier, qui nous parle de l'état intérieur et du caractère, nous avons Christ s'abaissant et s'anéantissant lui-même; dans le second, c'est Christ glorifié, l'Objet vers lequel nous courons.

ME 1895 page 340

Christ a le vouloir (sa mort), le pouvoir (sa résurrection), et le droit (sa séance à la droite de Dieu) de nous sauver.

C'est dans un cercle de gens formés à être petits, que le Seigneur est à son aise.

Dieu ne me doit rien, mais il doit quelque chose à Christ — de me justifier.

ME 1895 page 437

Le grand empêchement à l'intelligence spirituelle, ce sont les préjugés religieux.

Remarques sur l'armure de Dieu

Ephésiens 6: 10-20 - ME 1895 page 21

Préliminaires

«Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause de son grand amour dont il nous a aimés, alors que nous étions morts dans nos fautes, nous a vivifiés ensemble avec le Christ (vous êtes sauvés par la grâce), et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans *les lieux célestes* dans le Christ Jésus, afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 4-7). L'expression «les lieux célestes», ne se trouve que dans cette épître pleine d'instruction pour les enfants de Dieu, et lui donne un caractère tout spécial.

C'est la grâce qui nous place dans les lieux célestes en Christ; la grâce qui descend jusqu'à nous quand nous étions *morts*, morts dans nos fautes, et qu'il n'y avait en nous ni vie, ni mouvement, pas le moindre symptôme de vie. C'est elle qui nous vivifie, nous ressuscite, et nous fait asseoir dans les lieux célestes dans le Christ Jésus, sans que nous ayons fait un seul pas ou un seul mouvement. Et comment l'aurions-nous pu? Un mort se meut-il? La grâce est venue nous prendre au point le plus bas et nous élève au plus haut dans le Christ Jésus. Il n'y a pas de degrés ici, nul mouvement intermédiaire. C'est l'acte souverain de Dieu.

L'apôtre adresse à Dieu de ferventes prières pour les saints d'Ephèse, afin qu'il leur donne l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance, pour *qu'ils sachent* quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers eux, laquelle il a opérée dans le Christ Jésus, en le ressuscitant d'entre les morts, et en le faisant asseoir à sa droite dans les lieux célestes, au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme. Et, dans le second chapitre, l'apôtre leur dit qu'ils sont assis ensemble dans les lieux célestes en lui. Ainsi Dieu veut que *nous connaissions* l'excellente grandeur de sa puissance, non par des efforts ou des progrès que nous aurions faits par nous-mêmes, mais en nous donnant l'esprit de sagesse et de révélation dans sa connaissance. Nous connaissons l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons par ce qu'il a opéré dans le Christ, quand il l'a ressuscité d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes. C'est par la connaissance de Dieu que nous apprenons quelle est l'excellente grandeur de cette puissance.

L'Esprit de Dieu ayant ainsi montré aux saints la position élevée dans laquelle ils sont placés, leur enseigne aussi, entre autres choses, quelle est la marche qui convient à cette position, quels ennemis ils ont à combattre et quelle est l'armure qui leur est nécessaire pour cela. C'est à propos de cette armure que je désire présenter quelques remarques. Mais auparavant voyons quel est

Le lieu du combat

Dieu nous a appelés à son propre royaume et à sa propre gloire, non comme des anges ou des serviteurs — bien que toute place de service pour lui soit précieuse, — mais comme des *fils*. Nous ne sommes plus étrangers, ni forains, mais concitoyens des saints et gens de la maison de Dieu. Comme tels, nous apprenons la marche qui est en rapport avec l'appel dont nous avons été appelés et aussi le genre d'ennemis contre lesquels nous avons à combattre dans les lieux célestes où nous avons été placés.

Dans les guerres entre nations, les armées ennemies, afin de combattre l'une contre l'autre, doivent nécessairement se rencontrer sur le même terrain, soit dans le pays de l'une ou de l'autre, soit dans toute autre contrée étrangère aux deux; elles doivent être au même lieu en même temps. Ainsi, relativement aux ennemis mentionnés en Ephésiens 6, les saints doivent être là où ces ennemis se trouvent, afin de pouvoir lutter contre eux. Or Satan est dans les lieux célestes le chef de ces puissances de méchanceté.

Nous apprenons cependant par d'autres portions des Ecritures, que ce n'est pas seulement dans les lieux célestes que les mauvais esprits assaillent les saints. Nous lisons dans Job (chapitre 1 et 2), qu'à la question de l'Eternel: «D'où viens-tu?» Satan répond: «De courir çà et là *sur la terre*, et de m'y promener». Dans la première épître de Pierre, nous lisons aussi: «Soyez sobres, veillez: votre adversaire, le diable, comme un lion rugissant, rôde autour de vous, cherchant qui il pourra dévorer» (chapitre 5: 8). Nous voyons aussi dans les évangiles que le Seigneur chasse les démons, et que c'était là aussi un des miracles opérés par Paul. Ces portions des Ecritures nous montrent donc la puissance de Satan agissant sur la terre, mais dans aucune n'est présentée la vérité que cette puissance est dans les lieux célestes. Pierre, dans son épître, ne parle pas non plus des saints comme se trouvant là; il les décrit partout comme étant dans le monde, le traversant comme «forains et étrangers», se dirigeant vers l'héritage conservé pour eux dans les cieux. L'enseignement que l'Esprit de Dieu nous donne par le moyen de Pierre est très précieux. Nous y sommes exhortés à ceindre les reins de notre entendement, à être sobres, et à espérer parfaitement dans la grâce qui nous sera apportée à la révélation de Jésus Christ, à ne pas nous conformer à nos convoitises d'autrefois pendant notre ignorance, à être saints dans toute notre conduite, à nous aimer l'un l'autre ardemment d'un coeur pur, à rejeter toute malice, fraude, hypocrisie et envie, et toutes médisances, à désirer, comme des enfants nouveau-nés, le pur lait intellectuel, à nous abstenir des convoitises charnelles qui font la guerre à l'âme à nous soumettre à tout ordre humain, au roi et aux gouverneurs, à avoir une bonne conscience, à faire le bien, à souffrir avec patience en le pratiquant. L'apôtre nous exhorte à faire ces choses et plusieurs autres, agréables à Dieu et un témoignage pour les hommes, mais toutes se rapportant à notre place ici-bas, comme «forains et étrangers», et en témoignage devant les hommes (1 Pierre 2: 12, 15; 3: 15, 16; 4: 4, 14).

L'Esprit de Dieu, dans d'autres épîtres de Paul, mentionne l'armure ou des parties de l'armure. Ainsi, dans l'épître aux Romains, il est question des «armes de la lumière», en

contraste évident avec «la nuit» et «les oeuvres de ténèbres» (13: 12). Aux Corinthiens, Paul parle «des armes de justice de la main droite et de la main gauche» (2 Corinthiens 6: 7), comme se trouvant parmi les choses qui doivent recommander les serviteurs de Dieu. Il exhorte les Thessaloniens, à revêtir «la cuirasse de la foi et de l'amour, et pour casque, l'espérance du salut» (1 Thessaloniens 5: 8). A Timothée, il dit de prendre sa part «des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ» (2 Timothée 2: 3). Mais de tous ces passages, très utiles pour nous comme enfants de Dieu dans ce monde, aucun ne s'adresse à nous comme étant dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. L'expression même «pour casque, l'espérance du salut», apporte à l'esprit une pensée toute différente de celle-ci: «le casque du salut». Nous y reviendrons. Ce n'est que dans l'épître aux Ephésiens, que nous sommes envisagés comme étant dans «les lieux célestes», expression qui s'y retrouve cinq fois. C'est là que sont nos ennemis et nos combats. Voyons quelle est

Notre force pour le combat

L'exhortation à revêtir l'armure de Dieu est précédée d'un appel aux frères, afin qu'ils se fortifient «dans le Seigneur et dans la puissance de sa force». Il y a là une force, une puissance et une énergie qui rendent vainqueurs; notre sagesse est d'avoir confiance dans le Seigneur et dans sa puissance, et, ayant cette confiance, de nous revêtir de l'armure complète de Dieu et d'être ainsi capables de tenir ferme contre l'ennemi. Tandis que nous glorifions Dieu pour une telle puissance, nous comprenons bien que c'est l'armure de Dieu qui rend le saint capable de tenir ferme, et non aucune chose qui se trouve dans le vase de terre lui-même. Au contraire, la faiblesse de celui-ci devient de plus en plus manifeste à celui qui est ainsi armé, le Dieu de grâce faisant tourner tout en bénédiction, de manière à nous faire marcher en toute humilité et douceur, tout en nous rendant plus que vainqueurs par Celui qui nous a aimés. L'apôtre Paul pouvait, par grâce, se glorifier, non dans sa force, mais dans ses infirmités (2 Corinthiens 12: 5, 9, 10), mais il eut d'abord à apprendre que l'écharde dans la chair, que par trois fois il supplia le Seigneur de lui ôter, lui était donnée, de peur qu'il ne s'enorgueillît de l'excellence des révélations dont il avait été favorisé. Nous apprenons là, de deux manières, ce qu'est l'homme, même dans les circonstances les plus favorables; premièrement, par le besoin où était l'apôtre de cette écharde dans la chair, de peur qu'il ne s'exaltât à cause des bénédictions dont il avait joui; et secondement, par l'état des Corinthiens qu'il avait engendrés par l'évangile et dont plusieurs le méprisaient à cause de son infirmité, infirmité dont Dieu, dans sa grâce, se servait pour les délivrer, eux, de la condition charnelle où ils étaient tombés, opérant en eux ce qui lui était agréable. Paul avait été ravi au troisième ciel, et y avait entendu des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à l'homme d'exprimer (2 Corinthiens 12); mais ensuite, il avait à apprendre une autre leçon, et le Seigneur lui dit: «Ma grâce te suffit, car ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Voilà la puissance dont le chrétien doit se revêtir. Voyons maintenant quels sont ses ennemis.

Ses ennemis

Ils sont décrits dans le verset douze. Il est important de distinguer entre ces ennemis qui sont dans les lieux célestes, et les adversaires que *nous voyons* dans le monde et que nous avons à rencontrer. Ceux-ci sont la chair et le sang dont, à la vérité, les méchants esprits se servent contre les saints. Il est fait allusion à ces adversaires — la chair et le sang — en diverses portions des Ecritures. Par exemple: «Ils vous excluront des synagogues; même l'heure vient que quiconque vous tuera, pensera rendre service à Dieu». «Et tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés». «N'étant en rien épouvantés par les adversaires». Mais notre douzième verset n'a pas rapport aux adversaires mentionnés dans les passages que nous venons de citer. Il n'y est question ni d'homme, ni de femme; ce n'est pas la chair et le sang qui peuvent atteindre jusqu'aux lieux célestes. Le combat là est contre les principautés, contre les autorités, contre les dominateurs de ces ténèbres, contre les puissances spirituelles de méchanceté. Pour ce combat, nous avons à revêtir l'armure complète de Dieu.

Savoir qui sont nos ennemis dans les lieux célestes, aide beaucoup le croyant à comprendre ce que typifient dans l'Ancien Testament le Jourdain et Canaan. On échappe ainsi à l'erreur si commune parmi les saints de regarder le Jourdain comme un type de la mort physique, et Canaan comme un type du ciel. Le Jourdain n'est pas un type de la mort telle qu'on l'entend communément, mais de notre mort, dans le sens de Colossiens 3: 3: «Vous êtes morts», c'est-à-dire vous avez passé par la mort (voyez aussi Romains 6: 8, 11; 2 Corinthiens 4: 10; 5: 17); et Canaan est le type, non du ciel, mais des lieux célestes mentionnés dans l'épître aux Ephésiens. Canaan nous rappelle un pays où il y avait des guerres continuelles, après le passage du Jourdain (voir tout Josué). Si le lecteur veut chercher dans les Ecritures, il ne trouvera pas un passage où le Jourdain est nommé et qui donne la pensée que c'est le type de la mort physique du corps. Peut-être qu'à certains égards, le chapitre deux du second livre des Rois semblerait à quelques personnes se rapprocher de la pensée courante, mais, en réalité, il en est aussi loin qu'aucun autre. En effet, Elisée demande une double mesure de l'esprit d'Elie *après* qu'ils ont tous deux passé le Jourdain, et quant à la mort du corps, il n'y a rien de tel, puisque Elie monte au ciel sans passer par la mort, et qu'Elisée repasse le Jourdain pour exercer le ministère de bénédiction pour lequel il avait été choisi. En Jérémie 12: 5, on a aussi considéré le Jourdain comme désignant la mort du corps, mais il est évidemment nommé en contraste avec la «terre de paix», de même que, dans les paroles qui précèdent, «les chevaux» sont en contraste avec «les piétons». Si le prophète s'est lassé en courant avec des «piétons», comment luttera-t-il contre des «chevaux?» S'il s'est lassé dans la «terre de paix», où il se croyait en sécurité, comment sera-t-il capable de traverser une rivière, sur l'autre rive de laquelle il trouvera une guerre continue? La pensée que Canaan signifie le ciel est une erreur très commune parmi les croyants, qui cependant emploient constamment les expressions «l'Eglise militante» et «l'Eglise triomphante», désignant par ces derniers mots ceux qui ont quitté cette vie. Mais les croyants qui s'en sont allés pour être avec Christ ne combattent plus. Cela est évident, même d'après l'expression convenue dont nous

parlions plus haut, tandis que, pour l'armée de l'Eternel dans le pays de Canaan, la guerre était continuelle. La Parole dit de ceux qui sont auprès du Seigneur, qu'ils «se sont endormis en Jésus», ce qui exclut aussi toute pensée de combat. Un des efforts de l'ennemi est d'empêcher les croyants de savoir *quels* sont leurs ennemis et *où* ils se trouvent, et d'apprécier l'armure dont ils ont besoin pour tenir ferme dans la lutte. Il les berce ainsi et les maintient dans cet état de sommeil où ils sont tombés en grande partie, état annoncé par le Seigneur dans la parabole des dix vierges. Nous le voyons en effet, les sages et les folles, après être sorties (c'est-à-dire avoir quitté le judaïsme et le paganisme) pour aller au-devant de l'époux, s'endormir *toutes* et rester dans le sommeil, jusqu'à ce que le cri se fasse entendre à minuit: «Voici l'époux, sortez à sa rencontre» (Matthieu 25).

Le Jourdain est le type de la mort de Christ, et quant à nous, non pas de notre mort physique, mais de cette mort mentionnée en Colossiens 3: 3, mort vraie pour Dieu, qui nous le dit dans sa Parole, vraie aussi pour la foi. Ce sont ceux-là seuls pour qui elle est vraie par la foi, qui discerneront leurs plus redoutables ennemis, non dans la chair et le sang, qui s'opposent à ceux qui combattent pour la vérité, mais dans ces puissances spirituelles de méchanceté que l'épître aux Ephésiens mentionne. Ces ennemis agissent, sans doute, sur la chair et le sang et s'en servent (et il ne s'agit pas d'incrédules seulement, mais aussi de croyants) pour s'opposer à ceux qui, par grâce, ont été choisis par le Seigneur pour être ses soldats (2 Timothée 2: 4).

Ayant vu quels sont nos ennemis, examinons la nature de leurs attaques.

La nature de leurs attaques

L'exhortation à revêtir l'armure complète de Dieu est répétée deux fois (versets 11, 13); la première en rapport avec les artifices du diable, la seconde en rapport avec ses dards enflammés. Si, par grâce, nous avons tenu ferme contre les artifices du méchant, nous aurons à le rencontrer, non seulement comme un tentateur cherchant à nous enlacer par la convoitise de la chair, par la convoitise des yeux et par l'orgueil de la vie, mais comme un adversaire déclaré, lançant ses dards enflammés. Lorsque l'ennemi a, par ses artifices, réussi à prendre le chrétien dans ses filets, ou à le faire tomber dans le piège qu'il a tendu, il peut bien le laisser là, car par rapport à la lutte contre les puissances spirituelles de méchanceté, celui qui a été ainsi pris sera, aussi longtemps qu'il est satisfait de son état, une pierre d'achoppement pour d'autres, plutôt qu'un soldat, et l'ennemi peut le laisser être une pierre d'achoppement; mais contre ceux qui ont échappé à ses artifices, il lance ses dards enflammés. «Ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation et dans un piège, et dans plusieurs désirs insensés et pernicieux qui *plongent* les hommes dans la ruine et la perdition» (1 Timothée 6: 9). Celui qui est pris de cette manière, peut bien être laissé tranquille, car une violente attaque de l'ennemi contre lui pourrait servir à le réveiller de la stupeur où il est plongé (Ephésiens 5: 14). Toutefois, Dieu, dans sa grâce, peut aussi éveiller un tel homme et le ramener dans cette lutte glorieuse. «Le Seigneur sait délivrer de la tentation les hommes pieux» (2 Pierre 2: 9).

Matthieu 4 et Luc 4, nous aident à comprendre quels sont les artifices du diable. L'ordre que nous trouvons en Ephésiens 6, quant aux attaques du méchant contre les saints, est semblable à la manière dont Satan agit envers notre Seigneur, et c'est, parmi d'autres, une preuve que Dieu nous donne de l'appel dont il nous a appelés dans le Christ Jésus. En Matthieu 4 et Luc 4, on voit l'ennemi s'approcher du Seigneur, non avec des dards enflammés, mais avec des artifices; puis, ayant été vaincu, il laisse le Seigneur pour un temps, et revient plus tard avec la puissance de la mort. De même, en Ephésiens 6, nous avons d'abord à tenir ferme contre les artifices du diable, et si, par grâce, il y a eu chez le chrétien de la fidélité pour résister, il éprouvera le besoin de revêtir l'armure pour être protégé contre les dards enflammés que l'ennemi lancera contre lui.

L'ordre des tentations dans l'évangile de Luc diffère de celui donné en Matthieu. Ce dernier suit l'ordre historique, et le premier l'ordre moral. Les tentations du Seigneur me semblent être du même caractère que celles qui furent présentées à Eve, et portant sur les choses que mentionne Jean — la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie (1 Jean 2: 16). Dans ces deux cas aussi, elles sont nommées comme en Luc, dans leur ordre moral. Ainsi, changer les pierres en pain répond à la convoitise de la chair; posséder tous les royaumes du monde et leur gloire, satisfait la convoitise des yeux; être gardé et servi par les anges, est pour l'orgueil de la vie. De même, dans le chapitre 3 de la Genèse, le fruit de l'arbre est bon à manger — convoitise de la chair; agréable à la vue — convoitise des yeux; propre à donner de l'intelligence — orgueil de la vie. Les deux premières sont le désir des choses qui gratifient les passions et les goûts de la nature corrompue de l'homme, et la troisième est la satisfaction que prend cette même nature corrompue dans tout ce qui donne de l'importance au moi. Les deux premières peuvent s'affaiblir et presque disparaître avec l'âge, la maladie, ou d'autres causes; la dernière dure et agit sur l'homme jusqu'à la fin.

Dans les deux évangiles, la première tentation est celle où Satan dit au Seigneur de changer les pierres en pain pour satisfaire sa faim. Jésus avait jeûné quarante jours et quarante nuits, et ensuite il eut faim. L'ennemi attend jusqu'à ce que le moment soit venu où tout semble concourir à donner puissance à la tentation et à affaiblir celui qui est tenté. Le Seigneur lui répond par la Parole: «Il est écrit», dit-il. Dans l'évangile de Matthieu, la tentation qui suit est celle qui se rapporte à l'orgueil de la vie. Le tentateur cite un passage d'un Psaume, mais il n'y prend que la partie qu'il estime devoir augmenter la force de la tentation, en laissant de côté celle qui est lumière et puissance pour nous, quand nous sommes tentés. Le Seigneur répond encore: «Il est écrit». Enfin, la dernière tentation rapportée par Matthieu répond à la convoitise des yeux. L'ennemi offre au Seigneur tous les royaumes du *monde* et leur gloire. Mais quand la tentation vient sous cette forme, il est évident qu'elle procède de l'ennemi. Aussi le Seigneur, tout en disant: «Il est écrit», commande à Satan de se retirer. Il est important pour les jeunes croyants surtout qui n'ont pas encore beaucoup expérimenté ce qu'est le monde, que ce sont les choses du monde que Satan offre quand le reste n'a pas eu d'effet sur l'âme. Il les réserve jusqu'à la fin, mais c'est ce qui le démasque. Accepter le monde et rendre hommage à Satan vont ensemble. D'après cela, on peut voir toute la portée de l'exhortation

que Jean adresse aux jeunes gens. *Après* avoir dit qu'ils ont vaincu le méchant, il ajoute: «N'aimez pas le monde, ni les choses qui sont dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui».

Combien le coeur du chrétien se réjouit en voyant la perfection du Seigneur, soit qu'elle se manifeste dans la manière dont il repousse les tentations, soit quand l'ennemi vient contre lui avec la puissance de la mort. Quant à nous-mêmes, nous nous réjouissons dans la grâce qui nous rend capables, en quelque manière que ce soit, de résister à la tentation, ou qui nous en délivre. Mais quoique la parole de Dieu déclare bienheureux l'homme qui endure la tentation (Jacques 1: 12), nous apprenons cependant par elle combien le coeur de l'homme est trompeur. En même temps que nous pouvons louer Dieu qui nous donne d'endurer la tentation, nous sommes humiliés de découvrir encore en nous la convoitise de la chair, ou celle des yeux, ou l'orgueil de la vie plus subtil et plus permanent, choses dont Satan se servira pour accomplir ses mauvais desseins, à moins que nous ne soyons gardés par la grâce. Le mal est là, que nous le discernions ou non, mais heureux sommes-nous, si, par une semblable découverte, nous perdons toute confiance en nous-mêmes. C'est alors seulement que même le plus excellent parmi les saints pourra être classé parmi ceux qui courent (Philippiens 3: 14), ceux «qui se glorifient dans le Christ Jésus et qui n'ont pas confiance en la chair» (verset 3).

Les saints, ayant été exhortés à tenir ferme contre les artifices de l'ennemi, sont une seconde fois invités à revêtir l'armure complète de Dieu (verset 13), afin que, au mauvais jour, ils puissent résister, et, après avoir tout surmonté, tenir ferme.

Il est bon de remarquer combien souvent on trouve dans ce chapitre l'exhortation à «tenir ferme» (versets 11, 13, 14). Il ne s'agit pas ici de «courir», comme en Hébreux 12: 1; ni de «poursuivre», ou «saisir», ou «tendre avec effort», comme en Philippiens 3: 12, 13 et 14; il n'est pas, non plus, question de «chercher les choses qui sont en haut» (Colossiens 3: 1), et la raison en est claire, car dans l'épître aux Ephésiens, les saints sont vus «dans les lieux célestes dans le Christ Jésus», et c'est là qu'il est assis à la droite de Dieu, «au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle, mais aussi dans celui qui est à venir» (Ephésiens 1: 20, 21), et c'est là que nous sommes en lui (Ephésiens 2: 6); de là résulte l'exhortation de «tenir ferme». En Christ, nous sommes *au-dessus* de ces puissances spirituelles de méchanceté et tout ce qui nous est demandé, c'est de «tenir ferme»; mais afin de le faire dans la puissance et la force du Seigneur, il nous faut être bien armés, et les détails de l'armure sont maintenant placés devant nous. Examinons donc en quoi consiste l'armure de Dieu.

L'armure de Dieu

Je pense que chacune des pièces de l'armure se rapporte à ce qui est *pratique*, et que, bien que toutes soient nécessaires à chaque partie de notre lutte, cependant chacune a une application particulière. Ainsi la première, savoir la vérité, a rapport à nous-mêmes; la seconde — la justice — aux autres; la troisième — l'évangile de paix — aux saints; la quatrième — le bouclier de la foi — à la confiance en Dieu; la cinquième et la sixième, à nos ennemis: le

casque, ce qui est nécessaire pour nous défendre contre eux; l'épée, ce par quoi ils sont vaincus. Chaque pièce de l'armure nous est évidemment nécessaire dès le commencement de notre course, et, en particulier, quant à celle qui est nommée la *dernière*, la parole de Dieu, il est clair que le chrétien doit en être muni dès ses premiers pas, aussi bien que pendant tout son chemin, selon ce qui est dit: «Ta parole est une lampe à mon pied, une lumière à mon sentier». Cependant, quant à la lutte dans les lieux célestes, *l'ordre* dans lequel sont présentées les diverses pièces de l'armure est plein d'instructions pour le croyant.

«Ayant ceint vos reins de la vérité»: telle est la première partie de l'armure. On prend souvent cette exhortation comme signifiant que la parole de Dieu doit demeurer en nous. Il est certain que nous ne pouvons échapper aux artifices de l'ennemi, et encore moins demeurer ferme contre ses dards enflammés, si la Parole ne demeure pas en nous (1 Jean 2: 14). Le Seigneur dit aussi lui-même: «Ta parole est la vérité», mais je crois que l'enseignement ici est que c'est la vérité elle-même, c'est-à-dire d'être exactement ce que nous sommes, qui doit être la ceinture de nos reins. Les reins sont la partie du corps où se manifeste la force ou la faiblesse d'un homme. «Fais continuellement chanceler leurs reins», est l'expression de l'extrême faiblesse. «Tu as mis un fardeau accablant sur nos reins»; un homme peut être chargé d'un fardeau sous lequel son dos plie, mais si ses reins tiennent bon, il pourra porter ce fardeau.

Le chrétien doit donc avoir ses reins ceints de la vérité. Non seulement il doit être vrai, mais être ceint de la vérité. Cette partie de l'armure se rapporte au chrétien lui-même et vient la première. La vérité, c'est d'être exactement ce que nous sommes. Lorsque les pharisiens demandèrent au Seigneur: «Qui es-tu?» Jésus répondit: «Absolument ce qu'aussi je vous dis» (Jean 8: 25). Ses paroles, comme quelqu'un l'a dit, exprimaient ce qu'il était, la vérité. Dans le même évangile, il dit: «Je suis le chemin, et la *vérité*, et la *vie*». En s'adressant à l'assemblée de Philadelphie, assemblée qui indique spécialement la condition qui répond à la pensée du Seigneur au jour actuel, il se présente comme «le saint, le véritable», parole assurément solennelle quant à la sainteté et à la vérité qui doivent caractériser ceux qui sont appelés à être les témoins de la vérité aujourd'hui. Dans la série d'avertissements et d'exhortations que le Seigneur donne à ses disciples, au douzième chapitre de l'évangile de Luc, il leur dit, *avant tout*: «Tenez-vous en garde contre le levain des pharisiens, qui est l'hypocrisie», le manque de vérité. La vérité est donc la première partie de l'armure qui nous est présentée, et elle est personnelle à chacun de nous. Il est très précieux lorsque quelqu'un désire sincèrement que toute la vérité quant à lui-même soit manifestée, et nous pouvons être sûrs que l'ennemi (et notre propre coeur aussi, lorsque nous nous confions à lui), cherchera de tout son pouvoir à empêcher cette manifestation. Les ennemis contre lesquels nous avons à lutter sont appelés «les dominateurs de ces ténèbres»; or le remède contre les ténèbres, c'est la lumière, et c'est elle qui manifeste, et ce qui est vrai, et ce qui est faux.

C'est par un mensonge que la femme a été séduite, et qu'ainsi le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort.

C'est par un mensonge que le jugement et la mort sont entrés sur cette scène de bénédiction et de vie, dont le tableau nous est donné dans les premiers chapitres des Actes.

«Et quiconque aime et fait le mensonge», voilà ce que nous trouvons à la fin de la parole de Dieu comme le caractère final de ceux qui sont «*dehors*».

Ainsi la première chose qui vint ternir ce que Dieu avait créé et fait très bon, fut un mensonge; la première chose qui vint ternir la beauté, la pureté et la sainteté de l'Eglise, fut un mensonge; la dernière chose mentionnée dans la parole de Dieu concernant ceux qui sont loin de lui, c'est qu'ils aiment et font le mensonge.

Il faut donc avoir «les reins ceints de la vérité». Mais cela va bien plus loin que la pensée ordinaire, même parmi les saints, que cela signifie être une personne véridique. C'est la vérité elle-même qui doit être la force du chrétien: «la vérité dans l'homme intérieur». Ici, la parole de Dieu nous aide, non seulement quant à nos actes, mais aussi quant au discernement dans nos pensées ou nos intentions de tout ce qui a la moindre teinte de fausseté: «car la parole de Dieu est vivante et opérante, et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants... et elle discerne les pensées et les intentions du coeur», nous montrant la source d'où émanent nos pensées, si elles sont d'en haut, ou si elles viennent de ce coeur qui est trompeur et désespérément malin; nous montrant aussi vers quoi nos intentions sont dirigées, si elles sont mêlées avec quelque chose qui se rattache à notre propre caractère, à notre position, ou à ce que nous estimons nos intentions, ou bien à ce qui est pour la gloire de Dieu.

Je crois que c'est en rapport avec cette *première* partie de l'armure, que nous avons à considérer la chute de plusieurs qui, pendant un temps, ont occupé une position élevée parmi les saints de Dieu. La lumière est venue et a manifesté ce qu'ils étaient en doctrine ou en pratique, en faux enseignement ou en mauvaise conduite, montrant ainsi qu'ils manquaient quant à la *première* partie de l'armure. Et cette manifestation, au lieu de les humilier devant Dieu et de les rendre reconnaissants de ce que la vérité fût mise en lumière, bien qu'à leur propre honte et à leur déshonneur, et ainsi de les conduire à être à la tête parmi ceux qui aiment la lumière, a seulement fait voir combien ils étaient loin d'avoir les reins ceints de la vérité, et combien ils étaient incapables de supporter la lumière qui s'était faite quant à eux, et en conséquence de laquelle ils ont pris une position et suivi un chemin entièrement opposés à la position et au chemin qu'ils tenaient et suivaient, avant que la vérité à leur sujet eût été manifestée. Que plusieurs soient entravés dans la course, parce qu'il leur manque quelque partie de l'armure, est une chose certaine; mais même alors, si les reins sont ceints de la vérité, le chrétien, quoique brisé, poursuivra la course dans laquelle l'Esprit l'a déjà conduit. Il n'en est pas ainsi lorsqu'il y a quelque chose qui fait défaut quant à la *première* partie de l'armure.

Les saints sont ensuite présentés comme «ayant revêtu *la cuirasse de la justice*». Cela se rapporte spécialement, je pense, à notre conduite pratique envers les autres, croyants ou non, parents ou étrangers, dans le cercle de la famille ou en dehors, envers des amis ou des adversaires. Que la justice ait rapport à notre conduite envers les autres, nous le voyons par la distinction souvent faite entre souffrir pour la justice, et souffrir pour l'amour de Christ ou

pour son nom. Quant au premier point, on souffre pour avoir fait le bien (1 Pierre 3: 17); quant au second, on souffre parce que l'on appartient à Christ (Jean 15: 21).

Un chrétien, employé dans un magasin, pourra perdre sa place parce qu'il a agi honnêtement et selon la vérité envers les clients, ce que son patron envisagera comme contraire à ses propres intérêts. Dans ce cas, l'employé souffre pour la justice, parce qu'il a agi justement envers les autres. Mais le patron persécutera peut-être, d'une manière ou d'une autre, son employé, uniquement parce que celui-ci est chrétien; il souffrira alors pour le nom de Christ. C'est ainsi qu'ont souffert les martyrs dans les sombres jours de la persécution.

Lorsque le sanhédrin, à Jérusalem, enjoignit à Pierre et à Jean «de ne plus parler ni enseigner, en aucune manière, au nom de Jésus», les apôtres répondirent: «Jugez *s'il est juste*, devant Dieu, de vous écouter plutôt que Dieu. Car pour nous, nous ne pouvons pas ne pas parler des choses que nous avons vues et entendues» (Actes des Apôtres 4: 19, 20). La justice nous rend justes dans toutes nos actions, et justes envers tous, parce que l'on agit pour plaire à Dieu et non à l'homme. 2 Pierre 1: 1, nous montre aussi la signification de la justice: «Siméon Pierre, esclave et apôtre de Jésus Christ, à ceux qui ont reçu en partage une foi de pareil prix avec nous, par la justice de notre Dieu et Sauveur Jésus Christ». Dieu est juste en effectuant ce qu'il s'est proposé. «L'Eternel juste aime la justice» (Psaumes 11: 7). Et c'est par cette justice que ceux à qui Pierre écrivait, avaient reçu avec lui une foi précieuse.

Ayant les reins ceints de la vérité et la poitrine couverte de la cuirasse de la justice, nous avons maintenant besoin d'avoir les pieds chaussés de la *préparation* (préparé à, prêt à) de l'évangile de paix. Il n'est pas dit «chaussés de l'évangile de paix», mais «de la préparation de l'évangile de paix». Cette préparation sera, je le pense, la conséquence d'avoir les deux premières parties de l'armure jointes à l'amour des frères. Le croyant, en effet, étant ceint de la vérité quant à lui-même, et agissant justement envers les autres, a une bonne conscience, et l'amour pour les frères est l'expression des affections spirituelles selon la pensée de Dieu. La paix que le croyant ainsi armé est appelé à apporter, sera une paix fondée sur la vérité et la justice. On a souvent compris ce passage comme ayant trait à celui qui apporte le message de la paix aux pécheurs perdus, mais j'estime qu'il a une portée beaucoup plus grande. Celui qui est armé ainsi sera employé à apporter la paix parmi les saints eux-mêmes. Sans doute, il portera la bonne nouvelle de la paix aux pécheurs perdus (Romains 10: 15); mais la porter parmi les saints, c'est être employé à procurer ce qui est un témoignage pour le monde: «A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous» (Jean 13: 35).

Le croyant, armé de cette manière, ne doit pas s'attendre à ce que les autres discernent tout de suite que ses pieds sont chaussés de la préparation de l'évangile de paix. En effet, ayant les reins ceints de la vérité et étant revêtu de la cuirasse de la justice, il ne cédera rien de la vérité, ni de la justice, pour obtenir la paix, car ce serait dire: «Paix, paix, quand il n'y a pas de paix». Or quand on maintient ainsi la vérité et la justice, ceux qui sont prompts à juger, ou sans frein, ou craintifs, ou aisément menés par d'autres, ou d'un coeur partagé, accuseront ceux dont les pieds sont chaussés de la préparation de l'évangile de paix, d'apporter la

confusion et la guerre en troublant le sommeil et la quiétude dans lesquels ils se complaisaient. Achab disait à Elie: «Est-ce bien toi — celui qui trouble Israël?»

La fausse doctrine, le légalisme, la mondanité, l'envie, la jalousie, et toutes les choses semblables, si contraires à la paix que le Seigneur donne, seront des obstacles à la paix, à moins que tous ne s'accordent à marcher avec elles. Il est nécessaire que là, où ces maux existent, il y ait quelques-uns des chrétiens qui en soient purifiés. C'est ce que nous voyons chez les Corinthiens, à qui l'apôtre écrit: «Il faut qu'il y ait des sectes parmi vous, afin que ceux qui sont approuvés soient manifestes parmi vous» (1 Corinthiens 11: 19).

Si, pour gain de paix, ils s'étaient contentés de marcher ensemble dans l'état où ils étaient, il n'y en aurait point eu parmi eux qui fussent manifestés comme dignes d'être appelés «les approuvés». Cette *troisième* partie de l'armure vient, selon l'ordre divin, après la *première* et la *seconde*, nous enseignant qu'il ne doit pas y avoir de paix aux dépens de la vérité et de la justice.

Le croyant dont les pieds sont ainsi chaussés, ne doit pas être surpris si d'autres pensent qu'il est préparé pour la guerre et les combats, car là où ces maux existent (et nous savons tous qu'ils existent), qui est le plus propre à être au milieu de la lutte, sinon celui qui a la préparation de l'évangile de paix, et qui, employé par la grâce à apporter la paix, n'a cette paix que si elle est accompagnée de la vérité et de la justice? C'est une chose certainement bien précieuse, lorsque Dieu emploie quelqu'un de ses serviteurs pour introduire la vérité, la justice et la paix, là où, les deux premières faisant défaut, il y a confusion et guerre. «Le fruit de la justice, dans la paix, se sème pour ceux qui procurent la paix» (Jacques 3: 18).

Dans le cas dont nous venons de parler, le croyant doit cependant veiller à ne pas être trop occupé du mal qu'il rencontre, car il y a chez l'homme une tendance à s'occuper du mal plutôt que du bien, et nous savons combien il est plus aisé de parler des erreurs et des manquements des systèmes et des personnes, que d'avoir notre «parole toujours dans un esprit de grâce, assaisonnée de sel». Mais être occupé du mal, ne caractérisera pas celui dont les pieds sont chaussés de la préparation de l'évangile de paix, car bien qu'il faille agir contre le mal, soit doctrinal, soit moral, afin que la vérité et la justice soient maintenues, cependant la promesse d'avoir le Dieu de paix avec nous, est faite en Philippiens 4: 8 et 9, comme conséquence d'avoir notre esprit occupé non du mal, mais du bien. «Au reste, frères», dit l'apôtre, «toutes les choses qui sont vraies, toutes les choses qui sont vénérables, toutes les choses qui sont justes, toutes les choses qui sont pures, toutes les choses qui sont aimables, toutes les choses qui sont de bonne renommée, — s'il y a quelque vertu et quelque louange, — que ces choses occupent vos pensées: ce que vous avez et appris, et reçu, et entendu, et vu en moi, — faites ces choses, et *le Dieu de paix sera avec vous*».

Très précieuse est cette troisième partie de l'armure, comme étant si entièrement d'accord avec les paroles de notre bien-aimé Seigneur, en Jean 13: 34, et 15: 12: «Je vous donne un commandement *nouveau*, que vous vous aimiez l'un l'autre; comme je vous ai aimés, que vous aussi vous vous aimiez l'un l'autre» et: «C'est ici *mon* commandement: Que

vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés». Et à ce sujet, nous pouvons aussi nous rappeler le Psaume 133: «Voici, qu'il est bon et qu'il est agréable que des frères habitent unis ensemble! C'est comme l'huile précieuse, répandue sur la tête, qui descendait sur la barbe, la barbe d'Aaron, qui descendait sur le bord de ses vêtements; comme la rosée de l'Hermon, qui descend sur les montagnes de Sion; car c'est là que l'Eternel a commandé la bénédiction, la vie pour l'éternité».

Lorsque, par la grâce, les saints sont revêtus de ces trois parties de l'armure, la vérité, la justice et la paix, le méchant cherchera à détruire par la violence ceux qui sont ainsi armés, et les assaillera, non plus par ses ruses, mais avec ses «dards enflammés». Il ne se montrera plus uniquement sous son caractère de séducteur, mais comme un ennemi déclaré. Afin de résister à ce violent assaut, le saint a besoin du bouclier de la foi. Les mots «par-dessus tout», placés avant la mention du bouclier de la foi, ajoutent à la force de l'exhortation par rapport à cette quatrième partie de l'armure.

Etre couvert du bouclier de la foi manifeste la patience du fidèle. Il doit s'attendre à Dieu. Lorsque le Seigneur parle à ses disciples de transporter les montagnes, c'est après leur avoir dit: «Ayez foi en Dieu». Avoir les reins ceints, la poitrine couverte de la cuirasse, et les pieds chaussés, montre que l'on s'est armé pour la guerre, et la pierre de touche sera maintenant si celui qui est ainsi en partie revêtu, est satisfait d'être entièrement recouvert par le bouclier de la foi, s'attendant à Dieu pour les autres pièces de l'armure. Le saint doit être couvert de la tête aux pieds, car le casque n'a pas encore été donné, et le talon est l'endroit contre lequel prévaut particulièrement la puissance de Satan (Genèse 3: 15). Le fidèle doit donc s'attendre à Dieu, s'abritant tout entier sous ce bouclier, rendu ainsi capable d'éteindre tous les traits enflammés du méchant, de sorte qu'ils ne puissent blesser ni le combattant ni les autres. Ils s'amortiront tous sur le bouclier.

La patience, comme on l'a souvent remarqué, est la *première* caractéristique d'un serviteur de Dieu (2 Corinthiens 6: 4), la *première* aussi d'un apôtre (2 Corinthiens 12: 12). Relativement aux serviteurs, la patience est nommée *avant* «les armes de justice de la main droite et de la main gauche», et par rapport aux apôtres, *avant* «les signes, les prodiges et les miracles». Des exemples de l'excellence de la patience, abondent dans l'Ancien Testament. Là, nous lisons de celui que l'Eternel appelle si souvent «mon serviteur Moïse», qu'il dut attendre quarante ans au pays de Madian, avant de pouvoir délivrer le peuple que, bien des années auparavant, il avait voulu secourir. Là encore, nous voyons le plus jeune fils d'Isaï, l'homme selon le cœur de Dieu, et suscité de Dieu pour être roi sur Israël, après avoir été oint comme tel (Actes des Apôtres 13: 22; 1 Samuel 16), chassé comme une perdrix sur les montagnes, assiégé par les dangers et les difficultés, au milieu desquels, bien que sa propre infidélité se montrât souvent, se manifestaient pour le garder les soins et la fidélité de Dieu, qui l'avait choisi pour gouverner son peuple. La foi et la patience sont plus d'une fois mentionnées ensemble dans les chapitres 11 et 12 de l'épître aux Hébreux. Le chapitre 11 tout entier parle de ceux qui «ont reçu témoignage par la foi», et le premier verset du chapitre 12, nous montre «une si grande nuée de témoins qui nous entoure», et nous invite en

conséquence à «courir avec patience la course qui est devant nous». De même, au chapitre 6, verset 12, nous sommes exhortés à être «imitateurs de ceux qui, par la foi et par la patience, héritent ce qui avait été promis». En Jacques 1: 3, nous lisons aussi: «Sachant que l'épreuve de votre foi produit la patience». Celle-ci est aussi mentionnée au verset 4, et la foi, en rapport avec elle, au verset 6. L'excellence de la patience ou endurance jointe à la foi, ou plutôt produite par elle, nous est aussi montrée dans la première victoire remportée par les Israélites dans le pays de Canaan. Pendant sept jours consécutifs (sept est le nombre type de la perfection), les Israélites durent faire le tour de Jéricho, et leur patience fut encore rendue plus manifeste le septième ou dernier jour, où ils en firent le tour sept fois (Josué 6).

La patience ou l'endurance doit donc caractériser le saint, qui, les reins ceints, couvert de la cuirasse et les pieds chaussés, s'attend avec foi à Dieu, jusqu'à ce qu'il lui plaise de le fournir du casque et de l'épée, le premier rendant le saint capable de regarder au-dessus du bouclier, la seconde de mettre en fuite l'ennemi.

Par rapport au «casque du salut», il est important pour nous de remarquer que le mot traduit par «prenez», signifie plutôt «recevez» (*). Ce mot est plein d'instruction. Il nous apprend que, dans le combat contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes, le saint doit attendre avec patience et foi en Dieu jusqu'à ce qu'il «reçoive» de Dieu le casque du salut. «L'Eternel, le Seigneur, est la force de mon salut; tu as couvert ma tête au jour des armes» (Psaumes 140: 7).

(*) Voyez la note, version du Nouveau Testament. Edition de 1872.

Plusieurs ont pensé que «le casque du salut» a rapport à l'assurance du salut, mais je ne pense pas que cette expression comporte une telle signification. Aucune âme, je le crois, qui n'est pas établie dans la vérité quant à la valeur du sang versé à la croix, et quant à la grâce dans laquelle le croyant est devant Dieu en vertu de ce sang, n'échappera aux ruses de Satan. Beaucoup moins pourra-t-elle tenir contre les mauvais esprits dans le combat dans les lieux célestes. Il n'est pas non plus possible que quelqu'un soit armé du «bouclier de la foi», et ne soit pas au clair touchant cette vérité qui est la portion de tout enfant de Dieu. Bien plutôt faut-il déplorer que tant d'enfants de Dieu, qui sont au clair quant à leur propre salut, soient arrêtés ou entravés dans le sentier de la foi, étant enlacés par les pièges que l'ennemi place devant eux, au moment, ou peu après le moment, où ils ont reçu le salut de leurs âmes. «Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus».

Le casque du salut rend le saint capable de regarder au-dessus du «bouclier de la foi», tandis que «l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu», est l'arme par laquelle, comme nous l'avons dit, il peut vaincre l'ennemi. Non seulement sa tête est couverte au jour de la bataille, mais il est maintenant muni de l'arme qui met en fuite l'ennemi. «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous», dit Jacques (4: 7). L'épée de l'Esprit est la seule partie offensive de l'armure, les autres sont des armes défensives.

L'expression que nous trouvons en 1 Thessaloniens 5: 8: «et pour casque, l'espérance du salut», non plus que celle de «casque du salut», que nous avons en Ephésiens, ne comporte

pas la pensée que le croyant n'est pas déjà sauvé. La première se trouve en 1 Thessaloniens, en harmonie avec le caractère constant de l'épître entière, qui traite spécialement de la venue du Seigneur pour les saints. Cela est une espérance; nous espérons ce que nous ne voyons pas, et l'attendons avec patience (voyez Romains 8: 25). Le salut, ainsi que le savent la plupart de ceux qui lisent ces lignes, est envisagé dans l'Écriture comme une chose passée, présente et à venir. Dans le premier sens, nous le trouvons en 2 Timothée 1: 9: «*Qui nous a sauvés*». C'est une chose passée, déjà accomplie. Cependant, afin de comprendre cela, il nous faut apprendre de la parole de Dieu que le chrétien n'est pas dans le premier Adam, mais dans le dernier Adam, c'est-à-dire dans le Christ Jésus; qu'il n'est pas «dans la chair, mais dans l'Esprit»; que «si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création: les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles» (Romains 8: 1, 9; 2 Corinthiens 5: 17). Le salut est traité comme une chose présente en Philippiens 2: 12: «Travaillez (*) à (non *pour*) votre propre salut avec crainte et tremblement: car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir et le faire, selon son bon plaisir». Le salut est envisagé ici comme une chose que nous avons à achever maintenant. Il est regardé comme à venir, en Romains 13: 11: «Car maintenant le salut est plus près de nous que lorsque nous avons cru». L'apôtre a en vue le plein résultat de l'oeuvre de Christ, à son retour pour les saints. «Toute parole de Dieu est affinée» (Proverbes 30: 5); la différence des expressions «le casque du salut», et «pour casque, l'espérance du salut», est pleine d'instruction pour le croyant.

(*) Le sens est «achever, amener à bonne fin en travaillant».

Nous avons déjà fait observer que le saint doit *recevoir* le casque du salut, et cela de Dieu, non de l'homme. De là découle l'importance de la patience sous le bouclier de la foi qui s'attend à Dieu, jusqu'à ce qu'il lui plaise de donner le casque. C'est Dieu qui le donne. Cette partie de l'armure rend le saint capable de faire face hardiment à tout ce qui est contre lui, et lui rappelle, non seulement l'amour et la faveur de Dieu, mais aussi que sa volonté est que pas un cheveu de sa tête ne soit touché et ne tombe dans le combat. La confiance en Dieu croît avec la connaissance de Dieu. Je crois que cette confiance marche de pair avec l'expérience mentionnée en Romains 5: 4. Nous lisons dans ce passage que la tribulation produit la patience (ou l'endurance), et que la patience produit l'expérience. La tribulation opère en nous la patience, parce que, dans la tribulation, nous apprenons quelle est notre faiblesse et notre incapacité pour nous aider nous-mêmes, et qu'ainsi nous attendre patiemment à Dieu est notre sagesse et une chose selon sa volonté. Tandis que nous attendons ainsi avec patience, nous apprenons comment Dieu, opérant toujours pour sa propre gloire, agit et travaille aussi pour notre bien. Nous faisons de cette manière l'expérience de son amour et de ses voies; notre connaissance de sa sagesse, de son amour et de sa puissance s'accroît, et c'est ainsi que la tribulation produit la patience, et la patience l'expérience.

L'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu, vient en dernier lieu, puissante pour abattre ou mettre en fuite les ennemis, tandis que les autres parties de l'armure offrent contre leurs attaques une défense complète.

Bien que l'ordre dans lequel l'Esprit présente, dans cette épître, les différentes parties de l'armure, soit rempli d'instruction, il faut nous rappeler que cet ordre a rapport au combat contre les mauvais esprits *dans les lieux célestes*, et que dans d'autres endroits de l'Écriture, où nous ne sommes pas envisagés comme étant *dans les lieux célestes*, l'ordre est différent. Ainsi, dans un passage qui nous instruit relativement à ceux avec lesquels nous avons à nous trouver, quand l'église professante est devenue semblable à une grande maison, dans laquelle se trouvent des vases à déshonneur aussi bien qu'à honneur, dans ce passage, la foi est nommée avant la paix: «Poursuis la justice, *la foi*, l'amour, *la paix*, avec ceux qui invoquent le Seigneur d'un cœur pur» (2 Timothée 2: 22). Dans la même épître, l'apôtre, rappelant à Timothée les choses que lui, Paul, avait eu à traverser, place la doctrine (c'est-à-dire la Parole) avant la foi: «Mais toi», dit-il, «tu as pleinement compris ma doctrine, ma conduite, mon but constant, ma foi, etc.» (2 Timothée 3: 10). Et assurément, quant à nous-mêmes — bien que nous puissions remarquer qu'il y a un ordre selon lequel sont prises et reçues les pièces de l'armure dont nous sommes munis pour le combat dans les lieux célestes — néanmoins, il ne faudrait pas penser que nous les prenons l'une après l'autre dans cet ordre, mais plutôt qu'en tout temps, depuis le premier pas de notre course, jusqu'à la fin, nous devrions être vrais, justes, pacifiques, patients dans la foi, confiants en Dieu, prêts à faire face à tout ce qui s'oppose, et ayant la parole de Dieu demeurant en nous.

Quant à ce qui concerne la parole de Dieu, *dernière* arme mentionnée, les passages dans Matthieu 4, Luc 4, et 1 Jean 2: 14, montrent que c'est par elle que nous déjouons les ruses du diable et que nous remportons la victoire sur lui. La Parole est une lampe à nos pieds et une lumière dans notre sentier, et cela naturellement durant toute notre course. Timothée avait dès l'enfance la connaissance des saintes lettres. Cependant, bien qu'il soit vrai que le croyant possède la Parole, dès le premier moment où il a reçu la bénédiction d'en haut, il peut se passer un long temps avant qu'il entre d'une manière intelligente dans la pensée de l'Esprit, soit quant aux ennemis dans les lieux célestes, contre lesquels il a à combattre, soit quant à l'enseignement spécial relatif à la lutte qu'il a à soutenir, telle que la présente cette épître. La parole de Dieu enseigne le jeune croyant d'une manière très précieuse dès l'instant qu'il l'a reçue, mais ce n'est pas à ce moment que son esprit entre dans l'enseignement du chapitre 6 aux Ephésiens. Il s'arrête plus volontiers sur l'amour de Dieu manifesté dans l'envoi de son Fils pour être la propitiation pour nos péchés, et sur l'amour et la grâce du Seigneur Jésus Christ dans sa vie et dans sa mort; sur le changement opéré dans le croyant lui-même, et sur la joie et la reconnaissance qu'il éprouve de se voir ainsi l'objet de la miséricorde et de la grâce de Dieu. Son esprit est occupé de toutes ces bénédictions plutôt que du combat dans les lieux célestes. Il y a aussi chez lui de la repentance, d'une part parce qu'il a des pensées plus exactes touchant Dieu, sa miséricorde, son amour et sa grâce, et d'une autre parce qu'il porte un plus vrai jugement sur lui-même comme enfant d'Adam et comme pécheur. Je le répète, un temps assez long peut se passer après sa conversion avant que le croyant entre dans l'enseignement de notre chapitre.

L'amour de l'argent et du monde sont des pièges qui entravent plusieurs, et un saint, s'il y est pris, comprendra peu, aussi longtemps qu'il y sera enlacé, ce qu'est cette lutte. Et même, s'il a échappé à ces ruses de l'ennemi, alors par l'orgueil de la vie, l'amour de la prééminence, de sa réputation, en un mot du moi sous une forme ou une autre, il peut, même en étant occupé aux choses du Seigneur, et accomplissant beaucoup de service, agir très peu contre les mauvais esprits dont parle cette épître. Il est question dans la Parole de quelques-uns qui «se sont égarés de la foi», d'autres qui «ont fait naufrage quant à la foi», ou dont la foi a été renversée par un faux enseignement; il est parlé aussi de quelqu'un qui «est aveugle, et ne voit pas loin, ayant oublié la purification de ses péchés d'autrefois» (1 Timothée 6: 9, 10; 1: 19; 2 Timothée 2: 18; 2 Pierre 1: 9).

Toutes ces choses, aussi bien que le fait d'être mal à propos occupé de la chair et du sang, soit qu'ils attirent ou repoussent, empêchent le saint de répondre en obéissance à cette exhortation si grandement bénie qui lui est adressée par l'Esprit de Dieu, dans le dernier chapitre de l'épître aux Ephésiens.

De plus, le saint peut être conscient d'avoir eu la Parole pour le guider dès le commencement de sa course, et d'être entré, par la grâce, dans une grande partie de la précieuse vérité de cette Parole; il peut jouir de ce que les Ecritures lui ont été ouvertes, et que son esprit a été éclairé pour les comprendre (Luc 24: 32, 45), et même de ce que Dieu, par son moyen, a béni sa Parole pour plusieurs; mais en même temps, il sait qu'en avançant dans la grâce et la connaissance de notre Seigneur et Sauveur Jésus Christ, la même Parole a servi à corriger et réprouver des pensées, des manières de faire et des actes, dont il n'avait pas discerné le mal, jusqu'à ce qu'il eût été mis en lumière et manifesté par la parole de Dieu (Hébreux 4: 12, 13). Et le croyant, si sérieux soit-il, et désireux de faire la volonté de Dieu, doit apprendre combien son propre coeur est désespérément rusé, et qu'il ne doit point s'y confier, s'il veut être vraiment utile à ses frères.

La différence dans les enseignements que nous trouvons chez ceux qui enseignent, prouve notre ignorance de la parole de Dieu, car si nous la comprenions, il n'y aurait point ces différences. «L'Esprit conduit dans toute la vérité», et il n'y a qu'«un seul Esprit». Mais le saint, s'il est fidèle, sera reconnaissant, quelque humiliante que soit son ignorance de la Parole, de la voir manifestée et corrigée. Et c'est l'effet qu'elle aura, étant bénie pour lui par l'Esprit. Il apprendra que plusieurs choses que, dans son zèle, à une certaine époque, il pensait être justes, avaient été employées par lui, parce qu'il était occupé de la chair et du sang, et n'était pas entré avec intelligence dans le combat dans les lieux célestes. Bien souvent les efforts que l'on fait, montrent du zèle pour Dieu, mais non selon la connaissance, et des choses qui sont courantes même chez ceux qui sont rassemblés au nom du Seigneur Jésus, manifestent qu'ils sont occupés de l'effet qu'ils peuvent produire sur la chair et le sang, et qu'ils comprennent peu ou point que les armes qu'ils emploient selon les coutumes du jour, sont tout à fait opposées à l'enseignement des Ecritures, et que ces armes, maniées souvent pour rehausser notre importance, sont précisément celles que les mauvais esprits désirent voir employer. L'apôtre, lui, pouvait dire: «Les armes de notre guerre ne sont pas charnelles, mais puissantes

par Dieu pour la destruction des forteresses» (2 Corinthiens 10: 4). Toutes les brebis et tous les agneaux de Christ ont été élus en lui avant la fondation du monde, et, en dépit de tout, seront amenés par les moyens dont il plaît à Dieu de se servir. Le Seigneur Jésus, en parlant des brebis d'entre les gentils, dit: «Il faut que je les amène, elles aussi», et il est certain que cela s'accomplira, que toutes seront amenées. Mais les exercices de coeur quant à la manière de faire l'oeuvre du Seigneur par les moyens qu'il agrée, sont les plus profitables pour ceux qui désirent servir Dieu. Que notre ligne de service soit l'évangélisation, ou l'édification des saints, nous devrions suivre les règles qu'il nous a si gracieusement et richement données pour nous diriger, et éviter de tomber dans les manières de faire qui sont contraires à l'Esprit et à la Parole, bien qu'elles soient si communément employées dans la chrétienté et approuvées même parmi les saints.

Mais quand le croyant, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avance dans la vérité et que la parole de Christ habite en lui, il apprend toujours mieux à séparer ce qui est précieux de ce qui est vil, et il voit de plus en plus quelle est la valeur de la Parole, lorsqu'elle coule d'un vase, pure et sans mélange de pensées venant de notre propre coeur, ou d'intentions dans lesquelles le moi prédomine. Il apprend sa propre insuffisance pour penser quelque chose comme de lui-même, mais il sait que, pour autant qu'il présente la Parole dans sa pureté, il est propre à être un ministre de la nouvelle alliance (2 Corinthiens 3: 5, 6).

Le saint a donc l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu, *dernière* partie de toute l'armure. Il est clair, cependant, pour tout lecteur croyant, que depuis le *commencement* de sa course, il doit avoir la Parole. Mais il l'a maintenant comme ce qui doit lui servir contre ces ennemis, les puissances de méchanceté dans les lieux célestes, alors que les reins, la poitrine, les pieds, le corps et la tête, sont munis des diverses armes défensives qui leur sont respectivement destinées. Le saint est donc armé des pieds à la tête pour le combat, et une arme lui est donnée, non seulement pour mettre en fuite l'ennemi, mais aussi employée de Dieu pour délivrer d'autres de la puissance des ténèbres, pour restaurer ceux dont les pieds ont besoin d'être lavés, et pour retirer du piège du diable ceux «qui ont été pris par lui, pour faire sa volonté» (2 Timothée 2: 26).

Conclusion

Et maintenant vers quoi la Parole dirige-t-elle nos pensées quant à ceux qui sont revêtus de toute l'armure de Dieu? Il n'est ici fait mention d'aucun acte de puissance qu'ils aient à accomplir, ni d'autorité ou de supériorité qu'ils aient à assumer sur d'autres. La Parole leur dit de «prier par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, *par l'Esprit*», et de veiller à cela avec toute persévérance et des supplications *pour tous les saints*, et pour Paul, le vase élu du Seigneur, «afin», dit l'apôtre, «qu'il me soit donné de parler à bouche ouverte pour donner à connaître avec hardiesse le mystère de l'évangile, pour lequel je suis un ambassadeur lié de chaînes, afin que j'use de hardiesse en lui, comme je dois parler» (versets 18-20).

On a souvent remarqué, mais on ne saurait jamais trop le répéter aux saints, que la prière et la parole de Dieu sont constamment jointes ensemble dans les Ecritures. Il en est ainsi dans ce passage, comme aussi dans les Actes (6: 4), où les douze disent: «Et pour nous, nous persévérerons dans la prière et dans le service de la parole». Nous le voyons encore aux chapitres 10 et 11 de l'évangile de Luc. Là, Marie est assise aux pieds de Jésus, écoutant sa parole, et aussitôt après nous trouvons les disciples demandant au Seigneur de leur enseigner à prier. Dans notre chapitre aussi, l'exhortation à prier vient immédiatement après qu'il a été fait mention de l'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu.

Le guerrier donc, revêtu de son armure, doit non seulement prier, mais prier par l'Esprit, et pour tous les saints. Pour prier par l'Esprit, il faut être en communion avec Dieu, et prier pour les saints demande un coeur exempt de colère et de mauvais sentiments contre qui que ce soit des saints. La question est: «Y a-t-il *quelqu'un* d'entre les saints contre lequel j'ai quelque chose?» Marc 11: 25, est un passage qui, à cet égard, parfois peut nous sonder. Je ne crois pas que quelqu'un soit libre honnêtement de prier pour tous les saints, conformément à l'exhortation d'Ephésiens 6, s'il a quoi que ce soit contre un saint. En Marc 11: 24-26, nous lisons: «C'est pourquoi je vous dis: Tout ce que vous demanderez en priant, croyez que vous le recevez, et il vous sera fait. Et quand vous ferez votre prière, si vous avez quelque chose contre quelqu'un, pardonnez-lui, afin que votre Père aussi, qui est dans les cieux, vous pardonne vos fautes. Mais si vous ne pardonnez pas, votre Père qui est dans les cieux ne vous pardonnera pas non plus vos fautes». Le pardon, dans ces versets, s'étend à chacun, et par conséquent à chaque saint. C'est là une considération très importante, car un des principaux obstacles à la bénédiction et à la puissance parmi les saints, est de n'être pas capable de se pardonner l'un à l'autre les offenses. Il est clair, d'après Ephésiens 6, que le saint qui est revêtu de toute l'armure de Dieu, est quelqu'un qui prie pour tous les saints, et l'ennemi fera effort pour l'empêcher de prier ainsi. Lorsque Jacques mentionne qu'Elie pria, de sorte que pendant trois ans et demi il ne tomba pas de pluie, il dit, pour notre encouragement, que le prophète «était un homme ayant les mêmes passions que nous». Marc 11 montre que celui qui ne doute pas dans son coeur, mais croira que ce qu'il dit se fait, tout ce qu'il aura dit lui sera fait (verset 23). Mais après ce verset et le suivant, vient le passage qui parle du pardon. Même parmi les Philippiens, ces fidèles obéissants, se trouvaient Evodie et Syntyche, entre lesquelles existait quelque chose qui entravait l'unité de pensée dans cette assemblée choisie. Le temps est court! Ce n'est plus que pour peu de jours que chacun de nous peut ainsi prier pour les saints. Mais quelle grâce, si quelqu'un de nous a offert une seule prière (en Ephésiens 6, il est dit priant *en tout temps*) qui réponde à tous égards à l'exhortation de l'apôtre dans l'épître aux Ephésiens. Si elle est présentée avec foi, Marc 11 montre qu'elle sera exaucée, mais en même temps il ne doit y avoir aucune pensée, ni aucun sentiment de rancune contre *un autre*. Nous pouvons bien nous écrier avec le psalmiste: «Sonde-moi, ô Dieu! et connais mon coeur; éprouve-moi, et connais mes pensées. Et regarde s'il y a en moi quelque voie de chagrin, et conduis-moi dans la voie éternelle!» Le Seigneur veut la réalité, et un peu d'or, d'argent, ou de pierres précieuses, vaut mieux qu'une masse de bois, de foin et de chaume. Mais un peu de la poussière de ce monde suffit pour cacher, à celui qui passe devant elles, la valeur et

l'éclat des choses précieuses, tandis que des nuages de la même poussière n'empêchera personne de voir la pile énorme que l'on aura élevée avec des matériaux sans valeur.

Pour terminer, je désire faire quelques remarques relatives à l'importance pour les ouvriers du Seigneur de se réunir pour étudier la Parole — seule arme offensive dans l'armure complète. Il est manifeste que Dieu bénit dans ces derniers jours la prédication de l'Évangile, et cela a lieu largement dans les systèmes religieux bien éloignés en doctrine et en pratique de «ce qui était dès le commencement», de ce en quoi les petits enfants en Christ sont exhortés à demeurer (1 Jean 2: 24). Nous pouvons assurément tous nous réjouir de cette bénédiction, et demander au Seigneur d'en accorder une plus grande encore. Mais bien qu'il soit précieux d'avoir des recrues, il faut aussi prendre en considération la discipline de l'armée, et là nous arrivons aux grands privilèges de ceux qui ont été doués d'en haut pour exhorter, aider, enseigner, ou gouverner parmi les saints. L'Écriture dit: «A celui qui a, il sera donné encore davantage», et nous pouvons bien croire, d'après 2 Timothée 2: 2; 3: 10, 14, que le jeune disciple de qui Paul pouvait dire: «Je n'ai personne qui soit animé d'un même sentiment», était quelqu'un que l'apôtre avait pris spécialement la peine d'instruire dans la Parole et la doctrine.

Si parmi les saints, il en est qui soient particulièrement instruits dans la Parole et doués pour l'enseignement, il est d'une grande importance que ceux qui enseignent et qui sont moins instruits, évangélistes ou autres, aient le bénéfice de l'enseignement que peuvent donner ceux qui sont qualifiés par le Seigneur pour aider leurs frères. Dans quelques contrées, ces occasions se présentent plus souvent qu'en d'autres, et aujourd'hui le pays qui a été entre tous le plus favorisé sous le rapport de l'évangile et de la Parole, est bien en arrière de plusieurs autres quant à ces occasions d'étude de la Parole. J'estime que c'est une perte. Je ne veux pas dire que les saints dans ce pays manquent à étudier la Parole ensemble dans les localités où ils demeurent, ni qu'ils ne se rassemblent pas dans ce but de différentes localités pour des réunions plus générales, mais je pense plutôt au manque de réunions durant plusieurs jours successifs en vue de rassembler les frères qui travaillent dans la Parole et la doctrine. Non pas que ces réunions soient limitées à ces frères-là, mais cependant destinées spécialement à les rassembler. De tels rassemblements où l'on se soumet l'un à l'autre dans la crainte de Christ, servent à la fois à la communion mutuelle, et à l'édification et l'affermissement des uns par les autres.

L'histoire nous apprend quels désastres ont résulté d'un manque d'entente et d'accord entre des chefs de flottes ou d'armées. On peut aisément discerner ces fautes et leurs conséquences dans les choses du monde, mais ce n'est pas le cas quand il s'agit des fautes des saints. Le secret du Seigneur est avec ceux qui le craignent, et il doit y avoir un état d'âme formé par Dieu seul, qui prépare son enfant à recevoir ses communications, soit quant à la racine d'où le mal est issu, soit quant au remède à y appliquer. Lorsque des sentiments opposés existent entre ceux qui, par grâce, sont à la tête parmi les saints, ceux-ci peuvent se diviser en partis, et s'enfler les uns contre les autres, en se déclarant qui pour l'un, qui pour un autre, ainsi que cela avait lieu à Corinthe. Le témoignage de l'Écriture montre que les

communications qui doivent servir à ôter le mal et à amener la bénédiction ne viendront pas de ceux qui sont divisés, mais seront données par le moyen de celui qui s'est séparé du mal. Quelqu'un dira: «Oui, mais à Corinthe, ce fut par un apôtre, et il n'y en a plus aujourd'hui». Cela est vrai, mais néanmoins il faut remarquer que plusieurs des exhortations données par l'apôtre, peuvent être données maintenant par un saint quelconque soumis au Seigneur. Des exhortations à l'amour fraternel, à être parfaitement unis ensemble dans une même pensée, et d'autres semblables, peuvent être présentées par qui que ce soit en qui l'Esprit de Dieu demeure.

Un courant puissant d'incrédulité, d'universalisme, d'unitarianisme, et d'autres doctrines analogues, se précipite de tous côtés, et il est clair que des quatre assemblées, Thyatire, Sardes, Philadelphie et Laodicée, qui représentent si distinctement les quatre dernières époques de l'Eglise sur la terre, et qui toutes quatre continuent jusqu'à la venue du Seigneur, ni Thyatire, ni Sardes, ni Laodicée, n'opposent une barrière efficace à ce grand courant. Il y a sans nul doute en Sardes des individus qui sont fidèles, et en chacun de ceux en qui l'Esprit de Dieu habite, réside la puissance qui empêche le plein développement de cette méchanceté (2 Thessaloniens 2: 7). Mais ce qui principalement caractérise ces trois assemblées, comme nous le voyons en Apocalypse 2 et 3, sont des choses qui tendraient à former un canal pour ce courant, plutôt qu'à l'obstruer dans sa course. Philadelphie est donc la seule de ces assemblées nommées par le Seigneur, comme ayant les caractères qui font d'elle, dans sa capacité collective, une barrière contre le torrent de méchanceté dont nous avons parlé. Or le Seigneur nomme trois choses qui caractérisent Philadelphie. De ces trois choses, l'une est qu'elle a gardé sa *parole*. Mais pour garder sa parole, il faut que nous *l'ayons*: «Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime» (Jean 14: 21), dit le Seigneur. Il faut avoir les commandements avant de pouvoir les garder; il en est de même de la Parole. Quelque obéissant et diligent que soit un serviteur, si la lettre ou le message de son maître ne l'a pas atteint, il ne peut faire ce que son maître désire. Ainsi quant à Philadelphie, «tu as gardé ma parole» implique que d'abord elle avait «eu la parole». Or il peut y avoir une grande énergie pour prêcher l'Evangile, et comme résultat une grande bénédiction, comme nous le voyons aujourd'hui dans plusieurs de ces systèmes religieux qui ont cependant été établis ou formés depuis le commencement, dont parle 1 Jean 3: 22. Mais le fait même que ces systèmes existent, est une preuve que ceux qui s'y rattachent n'ont pas et ne *gardent pas* le commandement contenu dans le verset de l'épître de Jean, auquel je viens de faire allusion. Ces systèmes ou les choses qui en émanent, ont donné grandement le ton à ceux qui, en quelque mesure, cherchent à répondre à ce qui caractérise Philadelphie. C'est une chose qui va croissant, et qui, pour autant qu'elle s'éloigne de ce qui est le caractère de Philadelphie, a la saveur de ce qui caractérise Thyatire, Sardes et Laodicée, Elle aide ainsi au courant fatal dont j'ai parlé, car bien que ne le faisant pas d'une manière ostensible, elle affaiblit, ou tout au moins ne fortifie pas ce qui s'y oppose.

Nous lisons, en Exode 35, comment le peuple d'Israël mit son cœur pour offrir ce qui appartenait au service de Jéhovah. Ils vinrent, tous ceux que leur cœur y porta, et tous ceux

qui eurent un esprit libéral, les hommes et les femmes; les uns apportèrent du bleu, de la pourpre, etc.; toute femme intelligente fila de sa main, et apporta ce qu'elle avait filé, et les femmes habiles que leur coeur y porta filèrent du poil de chèvre. Les princes aussi apportèrent des pierres précieuses et des parfums exquis. Ensuite, l'Eternel remplit de sagesse de coeur un homme de la tribu de Juda, et un autre de la tribu de Dan, pour savoir faire selon la pensée de l'Eternel, tout ce qu'il avait commandé. J'estime que, qui a le coeur exercé pour réunir durant plusieurs jours pour l'étude de la Parole ceux qui travaillent dans la Parole et la doctrine, fera une bonne oeuvre, une oeuvre en accord avec ce qui est dit à Philadelphie. Il encouragera la communion et l'unité de pensée parmi les frères qui sont plus spécialement engagés dans l'oeuvre du Seigneur au jour présent, et il fortifiera puissamment ceux qui, d'une manière quelconque, sont employés à opposer une barrière au flot d'iniquité dont j'ai parlé. J'ai déjà appelé l'attention sur le fait que la prière et la Parole vont toujours ensemble. Les premiers chrétiens avaient besoin des deux, et assurément elles nous sont nécessaires dans ces derniers jours.

Puissent les serviteurs du Seigneur qui sont plus particulièrement en avant dans ces jours de la fin, être conduits à peser ce que j'ai cherché à mettre devant eux. Puissent les conducteurs avoir à coeur de réunir ainsi pour étudier la Parole, les frères qui travaillent dans l'oeuvre du Seigneur; les réunir, non une fois l'an seulement, mais souvent, et en différentes localités. Ils trouveront, je le crois, de nos jours, plusieurs qui, comme ceux d'autrefois, sont à la fois prompts en esprit, et sages dans leur coeur, pour aider dans une telle oeuvre. Ces dernières remarques sont faites en vue du courant du mal qui croit si rapidement, en vue de la manière dont il affecte plusieurs de ceux qui sont séparés pour se réunir simplement au nom du Seigneur, et de l'importance pour ces saints, aussi bien que pour d'autres, d'avoir, bien plus qu'autrefois, le privilège de l'enseignement et de l'expérience de ceux qui sont spécialement qualifiés pour aider leurs frères.

Sur l'étude de la Parole

ME 1895 page 79

Cher frère,

Il est de la plus haute importance que vous et chacun de nous, nous étudions systématiquement la Parole. Vous ne sauriez mieux faire, en cherchant avant tout la communion directe avec Dieu, que de consacrer les prémices de votre temps à une étude régulière des Ecritures. Vouloir l'Esprit sans la Parole est une fausse prétention à la puissance, en dehors de la position d'obéissance et de la soumission du coeur. Quant à la direction de l'Esprit et à la méthode à suivre, je vois les deux chez l'apôtre, mais sous la forme la plus élevée. «Si nous sommes hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu; si nous sommes de sens rassis, c'est pour vous» (2 Corinthiens 5: 13). Il y a une puissance qui nous fait, pour ainsi dire, sortir de nous-mêmes; Dieu est là en divine énergie; mais il y a un calcul d'amour qui, lui aussi, est divin. L'apôtre était en puissance dans la présence de Dieu par l'Esprit Saint, mais l'amour de Dieu opérant en lui, le faisait penser aux autres. Ce sont deux précieux moyens pour être délivré de soi-même. «De sens rassis pour vous», c'est la méthode — le calcul de l'amour pour les autres.

Quant à la lecture elle-même, l'Ecriture est claire: «Occupe-toi de ces choses; sois-y tout entier, afin que tes progrès soient évidents à tous» (1 Timothée 4: 15). Je vois deux manières de lire les Ecritures: placer par la grâce mon coeur et ma conscience devant elles, de sorte qu'elles agissent sur moi comme leur étant soumis; et les étudier pour saisir leur portée, la relation de leurs diverses parties, et leur profondeur. La première chose, c'est d'en être rempli, puis de puiser dans ces trésors de communion, et enfin, quand il y a de la réalité, laisser place à la libre action de l'Esprit Saint. L'Ecriture parle distinctement d'ordre et de méthode, comme elle parle aussi de la libre action de l'Esprit Saint. La première épître à Timothée presque toute entière présente une direction méthodique; seulement, maintenant que l'ordre extérieur est devenu la puissance du mal, et que les chrétiens s'y trouvent comme individus, la puissance est devenue la chose principale... tous les saints n'étant pas rassemblés, l'ordre général ne peut être là. Et c'est là, pour les frères, l'épreuve de leur foi. Mais cela n'empêche pas le principe général de l'ordre, et encore moins l'ordre et la méthode individuels...

Fragments

ME 1895 page 98

Il y a trois choses que je trouve dans la vie de la foi, souvent semée d'épreuves et de labeurs pénibles. En premier lieu, la *confiance* qu'il n'y a rien qui puisse empêcher Dieu d'accomplir ses desseins. Tout ce que firent les frères de Joseph pour mettre obstacle à l'accomplissement de ses rêves, servit seulement à leur réalisation. Ils le vendent pour qu'il soit emmené en Egypte. L'injuste et méchante accusation portée contre lui, dans la maison de Potiphar, le fait jeter en prison. Là il rencontre l'échanson et le panetier, et le premier devient l'instrument pour l'amener dans la position qui est l'accomplissement de ses songes.

Ensuite, pour nous, la seconde chose est *l'obéissance* toute simple, qui prend pour sagesse la pensée de Dieu et qui fait sa volonté. Il a, dans ce monde, un sentier pour ses saints; dans ce sentier, ils le trouvent Lui et sa force, bien que peut-être la vie de la foi soit obscure.

Enfin, si nous connaissons le dessein de Dieu, la *lumière* est dans notre âme. Mais dans le sentier, il nous guidera. Il peut sembler obscur, mais si c'est *son* sentier, c'est la voie pour arriver à *son* repos. Un oeil simple qui ne cherche que Christ, voilà le secret qui assure la marche, et qui lui donne de la fermeté comme possédant en nous le secret du Seigneur. Mais quel appel! Nous avons à marcher d'une manière digne de Dieu qui nous a appelés à son propre royaume! Et quelle joie aussi d'être ainsi associés avec lui-même! Or nous savons que son dessein est de glorifier Christ, et c'est ce que nous cherchons, en marchant d'une manière digne de lui et en le servant.

Avez-vous jamais remarqué, en Luc 12, les deux choses que le Seigneur attend de nous? Premièrement, *veiller*; la récompense, c'est qu'il nous fera asseoir à table dans le ciel, et qu'il nous administrera lui-même la bénédiction. Ensuite, *servir* en ce qu'il nous donne à faire, et la récompense sera le gouvernement. Mais la première chose est merveilleuse, car elle nous le montre restant pour toujours notre serviteur en amour. Combien il est précieux de le posséder et d'être à lui! Remarquez la marche progressive du Cantique des Cantiques. Premièrement, il est à nous; ensuite, nous sommes à lui, et ensuite: «Je suis à mon Bien-aimé, et son désir se porte vers moi». Cela est merveilleux à dire! Les richesses de l'Ecriture, soit pour la connaissance, soit pour les affections, sont bien au-dessus de nos pensées. Comment s'en étonner, puisqu'elles viennent de Dieu? Mais elles sont toutes à nous. La perfection de notre position est merveilleuse; et je n'en parle pas maintenant en rapport avec la gloire, bien que ce soit vrai, mais moralement. Celui qui nous est donné pour être l'Objet de nos affections, suffit à celles du Père; et l'avoir tel qu'il fut dans son sentier ici-bas est la nourriture de l'âme. L'énergie découle de ce que nous le contemplons là-haut (Philippiens 3); être à sa ressemblance vient de ce que nous nous nourrissons de lui, comme il a marché ici-bas dans son abaissement (Philippiens 2).

ME 1895 page 320

Dans le chapitre 1^{er} de l'évangile de Jean, le Seigneur est révélé comme Parole, comme Dieu, comme avec Dieu, comme lumière, comme vie, comme la Parole faite chair, ayant la gloire d'un fils unique auprès de son père, comme Agneau de Dieu, comme Celui sur lequel le Saint Esprit a pu descendre et qui baptisait du Saint Esprit, comme Fils de Dieu, comme le Messie ou Christ, enfin comme Fils de Dieu et roi d'Israël et comme Fils de l'homme. — En un mot, on peut dire que nous trouvons dans ce chapitre tous ses titres personnels; seulement nous ne trouvons pas ici sa relation avec l'Eglise, ni sa fonction de sacrificateur, mais ce qui tient à sa personne et aux rapports de l'homme avec Dieu dans ce monde.

ME 1895 page 360

Le chrétien doit croître d'après ce qui est révélé en Christ et s'assimiler toujours davantage à son Chef, en usant pour sa propre âme de la vérité et de la charité, les deux choses dont Christ est la parfaite expression. La vérité expose les vraies relations de toutes choses les unes avec les autres en rapport avec le centre de tout, qui est Dieu; l'amour est ce que Dieu est au milieu de tout. Or Christ, comme lumière, met tout précisément à sa place: l'homme, Satan, le péché, la justice, la sainteté, tout, et cela dans tous les détails et en rapport avec Dieu; et il a été l'amour, l'expression de l'amour de Dieu au milieu de tout ce qui existe. Il est ainsi notre modèle, et notre modèle comme celui qui a vaincu et qui est élevé en haut dans le ciel, notre Chef auquel nous sommes unis comme membres de son corps. De ce Chef découle, par le moyen de ses membres, la grâce nécessaire pour accomplir l'oeuvre d'assimilation à lui-même: son corps, bien uni, s'accroît par le mouvement de sa grâce dans chaque membre et s'édifie en amour.

ME 1895 page 380

La parole de Dieu est plus exacte dans ses expressions qu'on ne le pense habituellement, parce que l'expression a sa source dans les choses. Il n'est pas dit que Christ ait aimé le monde: il n'a pas de relation avec le monde mais il est dit que Dieu a tant aimé le monde c'est ce que Dieu est en bonté pour le monde. Il n'est pas dit que Dieu aime l'Eglise: la relation propre de celle-ci comme telle est avec Christ, son Epoux céleste. Le Père nous aime; nous sommes ses chers enfants. Dieu, dans ce caractère, nous aime. — Aussi Jéhovah aime-t-il Israël. — D'un autre côté, toute la tendresse et la fidélité qui se rattachent à la relation dans laquelle Christ se trouve, sont notre partage en lui, ainsi que ce que le nom de Père renferme de son côté aussi.

ME 1895 page 420

L'Eglise est une pâte sans levain (1 Corinthiens 5: 7). Envisagée dans l'Esprit (c'est ainsi qu'il faut l'envisager, car ce n'est que dans l'Esprit qu'elle est une) en tant qu'Eglise, et non sous le rapport des individus qui la composent, l'Eglise est vue de Dieu comme étant devant

lui dans sa nouvelle nature en Christ: telle aussi elle devrait être en pratique par la puissance de l'Esprit, malgré l'existence de la chair; elle devrait, par la foi, tenir la chair pour morte, et ne rien admettre dans sa marche qui fût contraire à cet état; elle devrait être une nouvelle pâte, et, par conséquent, se purifier du vieux levain, car elle est sans levain. Telle est la position de l'Eglise devant Dieu: elle devrait donc être un pain sans levain de sincérité et de vérité (1 Corinthiens 5: 8).

Notes sur la première épître à Timothée

ME 1895 page 111

Chapitre 1

Dans les épîtres à Timothée et à Tite, Dieu est présenté sous son caractère de Dieu Sauveur. Aussi y trouvons-nous, et dans la première épître à Timothée tout spécialement, l'administration de la grâce envers *tous* les hommes. C'est pourquoi aussi l'oeuvre de Christ y est montrée surtout sous son caractère de propitiation: «Il s'est donné lui-même en rançon pour *tous*» (1 Timothée 2: 6); «la grâce de Dieu qui apporte le salut, est apparue à *tous les hommes*» (Tite 2: 11, et aussi 3: 4). Dans les évangiles, au contraire, le Seigneur dit à *ses disciples* qu'il est venu donner sa vie en rançon pour *plusieurs* (Matthieu 20: 28; Marc 10: 45). Aussi, dans l'épître que nous étudions, le témoignage chrétien devant le monde est-il en rapport avec ce caractère de Dieu Sauveur: il faut prier pour *tous* les hommes et pour *tous* ceux qui sont haut placés, parce que notre Dieu Sauveur veut que *tous* les hommes soient sauvés.

Les épîtres à Timothée et à Tite ont aussi un caractère particulier, résultant de ce que ces deux hommes de Dieu occupaient une place supérieure parmi les serviteurs du Seigneur. Ils étaient des délégués de l'apôtre, lui obéissant, allant où il leur disait et exécutant ses ordres. Pour cette raison, ces épîtres renferment des directions particulières pour l'exercice du ministère, ce qui ne veut pas dire que les principes qui s'y trouvent ne soient pas applicables aussi à la marche de tout chrétien.

Le chapitre 16 de la première épître aux Corinthiens nous montre les différents degrés de service pour le Seigneur. D'abord, il y a l'apôtre revêtu de son autorité comme tel, autorité reçue directement du Seigneur, «établi prédicateur et apôtre et docteur des nations» (2 Timothée 1: 11). Ensuite vient Timothée, son associé dans le service, son lieutenant, pour ainsi dire, qui s'occupe de l'oeuvre comme lui-même (1 Corinthiens 16: 10). Puis nous trouvons Apollos, ouvrier indépendant, libre de ses mouvements sous la dépendance du Seigneur, pour accomplir ce qu'il juge convenable. Il ne voulait pas aller à Corinthe pour le moment: il avait ses raisons. En dernier lieu, on trouve la famille de Stéphanas qui s'était vouée au service des saints.

(Versets 1, 2). Paul donc se présente ici comme apôtre ou envoyé de Jésus Christ, pour annoncer l'Evangile, mais c'est par le commandement de notre Dieu Sauveur et du Christ Jésus, notre espérance. Le Dieu Sauveur et Christ, notre espérance, sont associés pour cette oeuvre bénie, mais c'est Jésus Christ, le Seigneur, qui adresse l'appel à Paul et qui l'envoie. Le Dieu Sauveur est en rapport avec tous; il veut que *tous* les hommes soient sauvés: le Christ Jésus est l'espérance des fidèles — l'objet et le fondement de toute notre espérance.

Quelque excellent serviteur que fût Timothée — lui le véritable enfant de Paul dans la foi, titre qui exprime toute l'affection et la confiance de l'apôtre à son égard, le lien qui les unissait — il avait cependant besoin de la miséricorde. Elle lui est souhaitée avec la grâce et la paix. La miséricorde est le sentiment du coeur de Dieu envers ses créatures faibles et dans l'infirmité (voyez Hébreux 4: 15, 16). Or le chrétien individuellement, si honoré soit-il par le Seigneur, est dans la faiblesse et l'infirmité ici-bas, et ainsi il a toujours besoin de miséricorde. Une assemblée de Dieu, vue comme telle dans son caractère divin, est dans un état parfait en soi; c'est pourquoi la miséricorde n'est pas mentionnée dans l'adresse des épîtres aux assemblées, mais seulement la grâce et la paix.

(Versets 3 et 4). Ces versets, auxquels se relient les versets 5 et 18, nous fournissent la preuve que Timothée était bien délégué de l'apôtre. Celui-ci l'avait prié de rester à Ephèse en lui donnant ou lui confiant un mandat (une ordonnance, versets 5 et 18). C'était de veiller sur l'enseignement de certaines personnes. A Ephèse, comme en d'autres endroits, tendaient déjà à s'introduire «des loups redoutables» et «des hommes annonçant des doctrines perverses» (Actes des Apôtres 20: 29, 30). Timothée doit ordonner à ceux qui enseignaient de se garder de présenter des doctrines étrangères à la vérité chrétienne, doctrines qui sont le fruit de l'imagination, des raisonnements et des spéculations de l'homme sur des choses qu'il ne connaît pas. Il les qualifie de «fables et généalogies interminables», sans que nous puissions déterminer exactement ce que c'était; mais Timothée le savait, et nous pouvons savoir aussi et discerner par le moyen de la Parole les enseignements étrangers à la vérité. Un de leurs caractères est d'engendrer des disputes, des discussions sans utilité pour l'âme, sans édification pour le coeur, sans rien qui glorifie Dieu. Ceux qui enseignent ces choses, entravent l'administration de Dieu, qui est par la foi, et non par les vains raisonnements de l'esprit de l'homme. En effet, ce qui nous est administré de la part de Dieu, l'Évangile, ne l'est pas en paroles de sagesse humaine, mais «en démonstration de l'Esprit et de puissance, afin que notre foi ne repose pas sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu». C'est ce que Dieu nous a révélé par son Esprit, et «non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit» (1 Corinthiens 1 et 2). Telle est l'administration de Dieu, qui est par la foi.

(Verset 5). L'apôtre interrompt ici la phrase qu'il avait commencée pour exprimer ce qu'il a dans son coeur; il a hâte de montrer le but, la fin, le résumé de l'ordonnance, ou du mandat, dont Timothée est chargé, et combien il est simple! C'est «l'amour qui procède d'un coeur pur et d'une bonne conscience et d'une foi sincère» L'amour est l'accomplissement de la loi; il est la preuve de la vie de Dieu dans l'âme (Romains 13: 9, 10; 1 Jean 4: 7). Mais il n'est compatible qu'avec un coeur *pur*, non partagé, tout entier pour son divin objet, exempt de mauvais motifs: le vase qui doit contenir l'amour a besoin d'être vidé de toute autre chose; il est devant Dieu dans la jouissance du bien. A cela se joint donc nécessairement une bonne conscience, car le coeur pur devant Dieu ne saurait tolérer le péché; il jouit de la paix avec Dieu et ainsi se confie entièrement à lui: il a une foi sincère, une foi que le doute ne trouble point. Ces trois choses, dépendant l'une de l'autre, lorsqu'elles existent dans l'âme, la mettent en état de jouir

de l'amour et d'aimer «dans la vérité» (2 Jean 1). Un coeur qui n'est pas pur, trouble la conscience, empêche la communion avec Dieu, et laisse entrer la défiance à l'égard de Dieu. Il n'est pas heureux, ne jouit pas de l'amour et ne peut l'exercer. Là, au contraire, où existe cet heureux état d'âme, avec la confiance en Dieu, il y a aussi la dépendance à l'égard de ce qu'il a révélé, de sorte que les vérités de la foi sont possédées dans toute leur pureté et sont enseignées de la même manière.

(Versets 6, 7). Quelques-uns, parmi les chrétiens, s'étaient écartés de l'amour et de la foi sincère d'un coeur pur et, dans leurs vaines discussions, s'étaient érigés en docteurs de la loi, sans en avoir saisi la vraie nature, sa portée et son but. Ce sont ces judaïsants que partout Paul rencontrait sur son chemin et qui renversaient l'Évangile (voyez toute l'épître aux Galates).

(Verset 8). Le chrétien, instruit par la parole de Dieu, peut seul dire: «Nous savons que la loi est bonne» (voyez Romains 7: 12), parce qu'il a appris ce qu'elle est en réalité et dans quel but elle a été donnée. Seul il peut établir la loi (Romains 3: 31), et en revendiquer la sainteté et l'autorité par le fait qu'il n'est plus sous la loi. Le Juif ne le pouvait pas, ceux qui se placent sous la loi ne le peuvent pas davantage, parce que, pour eux, la loi est nécessairement un ministère de mort et de condamnation.

(Versets 9, 10). L'apôtre va donc nous montrer ici le juste ou légitime usage de la loi. «La loi n'est pas pour le *juste*». Le vrai chrétien peut seul revendiquer ce titre. Il est juste par l'oeuvre de Christ, ainsi la loi n'est plus contre lui. En Galates 5: 23, l'apôtre, parlant du fruit de l'Esprit, dit: «Contre de telles choses, il n'y a pas de loi». La loi est contre le péché — dont les caractères sont tracés ici — de sorte que l'usage légitime que le chrétien peut en faire, c'est de s'en servir pour convaincre de son état de péché celui qui n'est pas juste par Christ. La loi condamne donc tous ceux qui sont coupables des péchés énumérés ici, mais l'apôtre ajoute: «Et s'il y a quelque autre chose qui soit opposée à la saine doctrine». On peut s'étonner de voir ce mot de «doctrine», en rapport avec ce qui semble purement moral. C'est que jamais dans l'Écriture, la sainteté n'est séparée de la vérité (Ephésiens 4: 24); l'erreur et le péché vont ensemble; la saine doctrine ne comprend donc pas seulement un sain enseignement, mais les saines conséquences morales qui en résultent (voyez Tite 2: 10, etc). Nous pouvons encore remarquer que les six premiers péchés nommés sont contre Dieu et les choses saintes; les autres sont contre le prochain, suivant ainsi l'ordre des deux tables de la loi.

(Verset 11). L'apôtre passe de la loi à la grâce elles sont ainsi mises en contraste; leur place respective est montrée. La saine doctrine est établie par l'Évangile confié à Paul. Quel précieux dépôt! C'est en effet l'Évangile de la gloire du Dieu *bienheureux*. Remarquons d'abord ce mot *bienheureux*. Les titres donnés à Dieu dans cette épître sont bien remarquables. Outre celui que nous venons de voir, nous trouvons le Dieu Sauveur, le Roi des siècles, l'Incorruptible, Invisible, le Dieu vivant, le Conservateur des hommes, tout ce qui indique sa grandeur, sa félicité propre et sa grâce, qui veut introduire les hommes sauvés dans sa gloire et son bonheur. C'est là l'Évangile que Paul annonçait. Les Juifs donnaient à Dieu le titre de Dieu bienheureux ou le Béni. Le souverain sacrificateur demande à Christ: «Es-tu le Fils du Béni?» (Marc 14: 61).

En se souvenant de la manière dont Saul, devenu Paul, fut amené à la foi, on comprend qu'il donne à l'Évangile qui lui est confié pour qu'il l'annonce, le titre «d'Évangile de la gloire du Dieu bienheureux». Il fut terrassé sur le chemin de Damas par la vue de la gloire, et il reçut la révélation que les chrétiens sont un avec Christ dans la gloire; le point de départ de son ministère a donc été la gloire. Aussi la gloire de Christ revient-elle souvent dans son enseignement (2 Corinthiens 3: 18; 4: 4, 6).

(Verset 12). Cette pensée que l'Évangile de la gloire du Dieu bienheureux lui a été confié, ramène le cœur de l'apôtre vers Celui duquel il tient sa mission, qui l'a établi dans le service, ayant estimé qu'il serait fidèle, et qui, pour accomplir ce service, l'a fortifié. Mission, fidélité et force, il fait tout remonter à Christ comme source, et il lui en rend grâces. Que les ouvriers du Seigneur prennent exemple sur Paul.

(Verset 13). En même temps, l'apôtre est conduit à se rappeler quel il était quand le Seigneur est venu l'appeler. Il fait ainsi ressortir par *un fait* — sa conversion et son appel au ministère — l'excellente grandeur de la grâce de Dieu, toute gratuite envers le pécheur, même le plus grand. Quel contraste avec la loi que Saul avait voulu établir par sa propre justice. En présence de la gloire, il s'est vu tel qu'il était et nous le décrit avec une profonde humilité. Il se montre lui-même à nous comme un spécimen de la haine profonde de l'homme contre Christ (Jean 15: 24), haine qui avait porté sa nation à crucifier le Seigneur de gloire, et qui l'avait poussé lui-même à le persécuter dans la personne de ses disciples. Il se nomme un blasphémateur, un persécuteur et un outrageux (ou homme violent), et ce qu'il dit de lui-même devant le roi Agrippa fait ressortir avec force ces qualifications: «J'ai pensé en moi-même qu'il fallait faire beaucoup contre le nom de Jésus le Nazaréen: ce que j'ai fait aussi dans Jérusalem; et j'ai enfermé dans les prisons plusieurs des saints;... et quand on les faisait mourir, j'y donnais ma voix (Actes des Apôtres 7: 58; 8: 1, 3); et souvent dans toutes les synagogues, en les punissant, je les contraignais de blasphémer; et, transporté de fureur contre eux, je les persécutais même jusque dans les villes étrangères» (Actes des Apôtres 26: 9-11). Nous le voyons, il ne s'épargne point; la grâce même dont il a été l'objet, lui montre la profondeur de l'abîme où il était. Mais, dit-il, «miséricorde m'a été faite». Dieu a eu pitié de lui; il n'attribue rien à lui-même dans cette oeuvre de salut. Tout vient du cœur de Dieu. La seule chose qu'il ajoute, c'est: «parce que j'ai agi dans l'ignorance, dans l'incrédulité». Paul, par ces paroles, ne veut nullement s'excuser. L'ignorance où il était, rendait possible qu'il fût pardonné, comme Jésus le dit: «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font» (Luc 23: 34). S'il eût été blasphémateur, outrageux et persécuteur d'un Christ qu'il eût reconnu comme tel, il n'aurait pu trouver miséricorde. Son incrédulité aggravait sa culpabilité; n'y avait-il pas eu des preuves convaincantes de la résurrection de Christ? La mort glorieuse d'Étienne dont il avait été témoin, n'aurait-elle pas dû porter la conviction dans son âme? Mais, comme les sacrificateurs et le sanhédrin, il avait résisté à l'Esprit Saint. Il ne veut donc pas atténuer son péché, mais d'autant plus exalter la grâce qui est venue dissiper les ténèbres de son ignorance, et l'amener à la foi en Celui qu'il persécutait. Remarquons, en passant, que cet état

d'ignorance et d'incrédulité à l'égard de Dieu et de Christ, est celui de l'homme naturel (Ephésiens 4: 17; 2 Corinthiens 4: 3, 4).

(Verset 14). Tel était l'état de Paul; mais plus sa culpabilité était grande, plus la grâce s'est montrée puissante. Oui, la grâce de Dieu surmonte l'hostilité la plus invétérée de l'homme. Dans le cas spécial de l'apôtre, elle a surabondé, comme c'est le cas, en général, pour l'homme d'autant plus coupable qu'il a reçu davantage (voyez Romains 5: 20). Et cette grâce surabondante a produit en Paul, au lieu de l'incrédulité, la foi; au lieu de la haine et de la violence, l'amour qui est dans le Christ Jésus. Tout est toujours rapporté à Christ comme étant la source de toute bénédiction, aussi bien que l'objet pour le coeur.

(Verset 15). Précieux verset qui contient l'affirmation si positive que Jésus est venu, comme il le dit lui-même, chercher et sauver ce qui était perdu (Luc 19: 10); affirmation sortant du coeur de l'apôtre qui a fait l'expérience de ce salut parfait! Parole d'une certitude absolue que l'Esprit de Dieu met sous la plume de l'écrivain inspiré qui en savoure tout le prix, et qui rappelle celles-ci que nous trouvons dans l'Apocalypse, lorsque nous y est montré le glorieux résultat du salut: «*Ecris, car ces paroles sont certaines et véritables*» (Apocalypse 21: 5; 22: 6). Et cette certitude divine fait qu'elle est digne de toute acceptation, digne d'être acceptée par tous les pécheurs avec un coeur reconnaissant, sa certitude étant confirmée par l'exemple de Paul, *le premier des pécheurs*. Il a été, pour ainsi dire, à la tête, le chef de file de ceux qui ont manifesté leur haine violente contre Christ, et cependant il a été un objet de la grâce; il a trouvé le salut. C'est dans ce sens et dans un sentiment de profonde humiliation qu'il s'appelle le premier des pécheurs. Il ne faut voir dans ces paroles aucune exagération. Paul revient plus d'une fois sur sa vie passée, alors qu'il était l'adversaire de Christ (Galates 1: 13; Philippiens 3: 6; 1 Corinthiens 15: 9). Il est bon que nous aussi, nous ne perdions pas de vue l'état de péché d'où la grâce nous a tirés. Mais combien, pour les ouvriers du Seigneur, il est précieux d'avoir à présenter aux pécheurs cette parole certaine et digne de toute acceptation, la parole de la grâce qui surabonde!

(Verset 16). Au verset 13, Paul indique la raison pour laquelle miséricorde lui a été faite; ici, il indique le but que Dieu avait en agissant ainsi envers lui. C'était afin qu'il fût un exemple de la patience de Christ envers ceux qui le rejettent, afin que l'on pût voir en lui, Paul, un modèle de la grâce que Dieu veut exercer envers tous ceux qui viennent à croire en Jésus Christ pour la vie éternelle. S'il a été à la tête des pécheurs à cause de sa haine contre le Seigneur — le *premier* des pécheurs — il est aussi à la tête de ceux que la grâce sauve: «en moi, le *premier*», dit-il. Cela est vrai pour les Juifs, à l'avenir; mais il est aussi un exemple pour chaque cas particulier. Tout pécheur repentant peut dire: si Dieu a fait grâce au premier, au plus coupable des pécheurs, ne me fera-t-il pas grâce aussi?

(Verset 17). Paul, rempli de la pensée de la grâce qui lui a été faite, donne gloire au Dieu qui en est l'Auteur. Il l'exalte en lui donnant des noms qui lui appartiennent en dehors de ceux qu'il a pris dans ses relations avec les hommes. Ce n'est pas l'Eternel, ce n'est pas le Père; c'est le Dieu dont la Majesté est suprême et qui, dans sa souveraine grâce, sauve l'homme pécheur; c'est le Roi des siècles, qui domine sur les âges de l'éternité, qui dans l'éternité passée a conçu

ses conseils de grâce, qui dans les siècles actuels les accomplit, et dont l'éternité à venir verra les glorieux résultats. C'est l'Incorruptible dont les desseins d'amour ne changent point; l'Invisible dont les pensées sont insondables: c'est à ce Dieu que l'apôtre donne gloire. A lui sera la louange à jamais! Il est bon de conserver dans nos âmes le sentiment de la Majesté du Dieu que nous servons. Cela imprime un saint respect qui n'ôte rien à la liberté et à la jouissance de nos relations avec lui comme Père.

(Verset 18). L'apôtre revient au mandat qu'il avait confié à Timothée (versets 3 et 5), et que celui-ci avait à remplir à Ephèse. Ce n'était pas de son propre mouvement que Paul avait donné cette mission à Timothée, son enfant dans la foi. Il y avait eu des prophéties — nous ne savons de quelle manière elles avaient été rendues — par lesquelles le Seigneur désignait Timothée pour un service spécial (voyez 1 Timothée 4: 14). C'était donc basé sur elles et avec une autorité que Dieu lui donnait ainsi, qu'il pouvait combattre le bon combat contre les ennemis que Paul lui avait signalés. L'apôtre les lui rappelle pour le fortifier et l'encourager dans ce service. Nous savons que Timothée avait besoin de ces encouragements.

(Versets 19, 20). Mais pour combattre ainsi, il fallait garder la foi et une bonne conscience. La foi ici est la doctrine chrétienne, l'ensemble des vérités qu'elle présente; mais non pas comme reçue dans l'intelligence seulement, mais agissant dans l'âme comme vérité révélée de Dieu. Elle est comme le gouvernail qui empêche le chrétien d'être jeté sur les écueils de l'erreur. Mais pour garder la foi, pour que le gouvernail puisse servir, une bonne conscience est nécessaire. S'il y a en nous quelque chose qui ne soit pas jugé, nous ne pouvons pas être en communion avec Dieu, et l'ennemi aura prise sur nous, la porte lui est ouverte. L'erreur n'est jamais indépendante d'une disposition morale qui lui a permis de s'introduire. La bonne conscience est comme une ancre qui nous maintient près de Dieu. L'intelligence est ainsi gardée dans la vérité; la foi ne subit point d'atteinte. Dans le cas contraire, on ne voit plus la route, l'esprit s'égaré sous la séduction de Satan, la saine doctrine n'est pas maintenue, et l'on peut ainsi aller jusqu'à des pensées blasphématoires, comme Hyménée et Alexandre; on fait naufrage quant à la foi. La garantie pour être maintenu dans la vérité, c'est donc une bonne conscience.

Hyménée et Alexandre n'ayant point gardé une bonne conscience, avaient écouté Satan. Trompés par lui, et suivant les faux raisonnements de leur esprit placé sous son influence, ils s'étaient écartés de la saine doctrine, avaient enseigné l'erreur, et avaient été jusqu'à blasphémer, soit contre la vérité, soit, contre Dieu et Christ, dans les principes de leur enseignement. Paul, revêtu de son autorité apostolique, les livre à Satan pour qu'ils apprennent à ne plus blasphémer: terrible discipline! Livrer à Satan était un acte personnel de l'apôtre. Une assemblée, en excluant un coupable, ôte du milieu d'elle le méchant, mais cet acte n'est pas le livrer à Satan, bien qu'une fois dehors, il se trouve dans le domaine où Satan exerce son pouvoir. Mais livrer à Satan pour la destruction de la chair était l'acte propre de l'apôtre. Ces deux hommes ont été livrés à Satan, à la puissance de l'ennemi, en dehors de l'abri de l'Eglise où Satan ne peut entrer. C'est afin qu'ils *apprennent* à ne plus blasphémer. La discipline, si horrible soit-elle, souffrances du corps ou de l'âme, avait pour but leur bien, pour

objet de les ramener. Il en était de même de l'incestueux à Corinthe (1 Corinthiens 5); c'était pour la destruction de la chair que l'apôtre avait jugé de livrer un tel homme à Satan, afin que l'esprit fut sauvé dans la journée de notre Seigneur Jésus Christ. Toutefois il n'est pas dit que la chose ait été exécutée, et cela est peu probable, l'assemblée ayant fait son devoir en excluant le coupable; et la seconde épître nous apprend que cet homme n'a pas tardé à être relevé, et que même l'apôtre intercède pour lui. Mais ici, Hyménée et Alexandre ont été effectivement livrés à Satan. Ce sont les deux seuls cas dans les épîtres où il soit parlé de cet acte de discipline, c'est-à-dire ici, 1 Timothée 1: 20, et 1 Corinthiens 5.

Il ne semble pas, hélas! que cette discipline ait profité à ce deux hommes. Dans la seconde épître, nous voyons Hyménée, joint à Philète, enseigner que la résurrection a déjà eu lieu et renverser la foi de quelques-uns; et Alexandre s'opposer fortement à Paul (2 Timothée 2: 17; 4: 14, 15).

Dans l'assemblée, en gardant la foi et une bonne conscience, on est à l'abri, gardé contre la puissance de l'ennemi, au bénéfice de la victoire que le Seigneur a remportée sur lui. Si l'on est mis dehors, on se trouve dans le domaine où Satan exerce son pouvoir, et quelle défense a-t-on, jusqu'à ce que, dans une vraie humiliation, on soit restauré?

Chapitre 2

(Verset 1). L'apôtre rentre ici dans ses instructions relatives au caractère que doivent revêtir au milieu des hommes les saints, comme témoins du Dieu Sauveur. «J'exhorte donc, etc.; ce *donc* se rattache au verset 3 du chapitre 1, et aussi aux versets 11 et suivants, qui parlent du salut des pécheurs. Dieu, dans ses voies de grâce, telles que l'Évangile nous les présente, s'intéresse à tous les hommes (voyez Jean 3: 16; 4: 14, etc.; Tite 3: 4). La connaissance d'un Dieu qui aime tous les hommes et veut leur salut, était étrangère, même aux Juifs, qui n'avaient pas su voir cette vérité dans les Écritures de l'Ancien Testament, bien qu'elle s'y trouve. Ils ne voyaient qu'eux seuls, comme ayant droit à la faveur de Dieu; pour eux, tous les autres en étaient exclus. Mais maintenant la grâce se révèle clairement comme s'étendant à tous (Tite 2: 11), et les chrétiens sont appelés à répondre à ce caractère de Dieu à qui aucun homme n'est indifférent. Privilège bien grand et bien précieux d'avoir ainsi communion avec Dieu dans ce sentiment de son cœur! Cela encourage bien à suivre l'exhortation de l'apôtre: «J'exhorte donc, *avant toutes choses*, à ce que l'on fasse des supplications, des prières, des intercessions, des actions de grâces *pour tous les hommes*». Remarquons combien cette exhortation nous est nécessaire. Bien que chrétiens, l'égoïsme naturel à nos cœurs nous porte aisément à jouir de nos privilèges, sans penser aux autres. Ici, nous sommes appelés à embrasser dans nos cœurs *tous les hommes*, priant pour eux en vue de leur salut (verset 4). C'est le vrai esprit missionnaire. Cette parole aussi est remarquable: «*avant toutes choses*»; avant les prédications, les appels, les avertissements adressés aux pécheurs, le cœur qui, en communion avec Dieu, désire ardemment le salut des hommes, s'adresse dans ce but à Celui qui est la source de toute grâce efficace. Peut-être les chrétiens, en général, et les serviteurs du Seigneur plus particulièrement, ne se souviennent-ils pas assez

de cette recommandation. Remarquons encore que l'apôtre mentionne les prières, les supplications, les intercessions et les actions de grâces, comme devant être présentées à Dieu pour tous les hommes. Les *prières* sont les demandes en général; nous avons à y persévérer. Les *supplications* ont un caractère plus positif et plus instant. Elles supposent la ferveur, l'ardent désir, et sans doute c'est pour cela que l'apôtre les place en première ligne. Les *intercessions* expriment que nous sommes devant Dieu comme sacrificateurs, pour plaider la cause des hommes pécheurs et demander leur conversion. Et à cela, les chrétiens joignent *les actions de grâces*, qu'ils font monter vers Dieu pour le remercier de sa bonté envers les hommes qui ne veulent ou ne savent pas le faire eux-mêmes. Quelle position élevée et bénie les chrétiens occupent ainsi dans le monde! Si nous savions seulement mieux le comprendre et agir en conséquence!

(Verset 2). «Pour les rois, et pour tous ceux qui sont haut placés, afin que nous puissions mener une vie paisible et tranquille, en toute piété et honnêteté». Au milieu du désordre introduit dans le monde par le péché, les rois et les autorités ont été établis de Dieu pour gouverner, maintenir l'ordre extérieur et réprimer le mal (Romains 13: 1-6). C'est une grande responsabilité; ils peuvent beaucoup pour le bien et le mal, et peuvent facilement être entraînés de ce dernier côté. Au temps où l'apôtre écrivait, c'était certes le cas. C'est donc en faveur des fidèles que Paul exhorte à prier pour les rois et ceux qui sont établis en dignité, afin que Dieu leur donne la sagesse pour bien gouverner, et qu'il dispose leur cœur à maintenir avec équité l'ordre qui permettra aux saints de mener une vie paisible et tranquille, sans être molestés ou persécutés, et à réaliser leur témoignage en toute piété et honnêteté, en vivant «dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement» (Tite 2: 12). La recommandation de prier pour les autorités n'est pas relative à leur conversion; cela se trouve dans le premier verset. Ceux qui exercent le pouvoir sont compris sous ce rapport dans l'expression «tous les hommes».

(Versets 3, 4). «Car cela est bon et agréable devant notre Dieu Sauveur, qui veut que tous les hommes soient sauvés et viennent à la connaissance de la vérité». Quel beau nom que celui que l'apôtre, écrivant par l'Esprit Saint, donne ici à Dieu; comme cela révèle bien son caractère de miséricorde et de grâce! Il rappelle ce magnifique passage d'Esaië, où Jéhovah est présenté sous le même caractère: «Hors moi il n'y a pas de Dieu; — de Dieu juste et sauveur, il n'y en a point, si ce n'est moi. Tournez-vous vers moi, et soyez sauvés, vous, tous les bouts de la terre» (Esaië 45: 21, 22). En priant pour tous les hommes, les fidèles reconnaissent et honorent le caractère du Dieu Sauveur et entrent dans ses pensées. Ils font ainsi une chose bonne et agréable devant lui. C'est dans ses voies de grâce que Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité touchant sa personne, celle de Christ et le salut. Tout est prêt de la part de Dieu pour qu'ils aient part au salut et à la lumière dans la vérité. Le sang de Christ a ouvert la porte pour tous. Si les hommes n'y répondent pas, c'est à eux seuls, à leur propre volonté qui refuse ce que Dieu leur offre, qu'ils doivent attribuer leur ruine finale. «Vous ne voulez point venir à moi pour avoir la vie», dit le Seigneur aux Juifs (Jean 5: 40).

(Verset 5). «Car Dieu est un, et le Médiateur entre Dieu et les hommes est uni l'homme Christ Jésus, qui s'est donné lui-même en rançon pour tous». Deux grandes vérités nous sont présentées ici. La première, *l'unité de Dieu*, vérité fondamentale du judaïsme, proclamée partout dans l'Ancien Testament, en opposition avec l'idolâtrie générale à laquelle les hommes s'étaient adonnés, et du milieu de laquelle Dieu avait tiré Israël: «Ecoute Israël: L'Eternel, notre Dieu, est un seul Eternel». Ce peuple devait être le témoin de cette vérité dans le monde. La seconde vérité est qu'entre ce Dieu unique et les hommes, il y a un Médiateur et un seul, l'Homme Christ Jésus. Vouloir, comme l'église romaine, établir d'autres médiateurs, c'est se mettre en formelle opposition avec l'Ecriture. La grande vérité de l'unité de Dieu n'était pas suffisante pour mettre l'homme en relation avec Dieu, pour fournir à l'homme une entrée auprès de ce Dieu saint. Même entre Dieu et son peuple terrestre Israël, il fallait un médiateur, Moïse, pour lui donner la loi. Mais maintenant, pour mettre l'homme — tous les hommes — en relation avec lui-même selon ses pensées de grâce, Dieu nous présente, dans sa Parole, cette seconde vérité qui caractérise le christianisme: «Il y a un seul Médiateur entre Dieu et les hommes: l'Homme Christ Jésus».

Le Médiateur est un homme; il fallait qu'il le fût et l'apôtre, pour le faire ressortir, accentue ici *l'humanité* de Christ, bien que nous ne puissions jamais faire abstraction de sa nature divine. Comme l'a dit quelqu'un: «Sans quitter l'infini de la divinité de sa nature, et dans la force de son amour, il descendit ici-bas, prit part, dans la nature humaine, à toutes les souffrances de l'humanité, et entra dans toutes les circonstances où le cœur de l'homme pouvait être blessé, opprimé et découragé, ou accablé sous le mal». Le Médiateur est donc un homme, semblable à nous en toutes choses, à part le péché. Une seconde chose nous est présentée comme caractérisant le Médiateur et se rattachant à son humanité. Pour nous mettre en relation avec Dieu, pour que nous puissions approcher de lui et nous tenir en sa présence selon sa justice, il fallait que notre culpabilité fût ôtée, et l'Homme Christ Jésus «s'est donné lui-même en rançon pour tous». Ainsi, de toutes manières, le Médiateur devait être un homme, soit pour souffrir et mourir à notre place, et ainsi nous rendre propres pour la présence de Dieu et nous ouvrir l'accès près de lui; soit pour connaître nos besoins, y entrer et sympathiser avec nous, ce qu'il fait encore maintenant dans le ciel; soit pour nous représenter devant Dieu, en même temps qu'il nous le révèle dans toute sa grâce, sa compassion, sa tendresse et cette merveilleuse condescendance qui, en tout temps, dans toutes les circonstances, nous le rend accessible. Il est parfait Médiateur entre un Dieu saint et juste et l'homme pécheur, pour lequel il s'est donné en rançon.

Mais remarquons que, selon le caractère de l'épître et le nom donné à Dieu — Dieu Sauveur — il s'est donné en rançon *pour tous*; non pour un peuple particulier, mais pour tous les hommes quels qu'ils soient, Juifs ou gentils. Par le sacrifice de lui-même, il a ouvert à tous les hommes l'accès auprès de Dieu. Il a établi ainsi un terrain où l'homme pécheur et Dieu peuvent se rencontrer, selon ce qu'il disait: «Et moi, quand j'aurai été élevé de la terre (sur la croix), j'attirerai *tous les hommes* à moi» (Jean 12: 32). L'apôtre dit aussi: «Par une seule justice, les conséquences de cette justice furent envers *tous les hommes* en justification de

vie» (Romains 5: 18). Et encore: «Il est mort *pour tous*» (2 Corinthiens 5: 14). Jean dit aussi: «Il est la propitiation pour *le monde entier*» (1 Jean 2: 2).

Mais n'oublions pas que ce n'est pas uniquement dans son oeuvre de grâce accomplie sur la croix que Christ est Médiateur. De toutes manières il s'est placé entre Dieu et l'homme en faveur de celui-ci. Sa médiation embrasse un domaine immense, celui de tous les besoins de créatures coupables, ruinées, faibles, misérables, infirmes et souffrantes, comme nous le sommes ici-bas. Il est un homme, et son coeur comprend tout ce qui peut peser sur nos coeurs. «C'est l'Homme, le Christ Jésus, qui est notre Médiateur; il n'y a personne qui soit aussi près de nous, personne qui soit venu aussi bas, et qui soit entré comme lui, avec une force divine, dans les besoins et tous les besoins de l'homme. La conscience est purifiée par son oeuvre, le coeur soulagé par ce qu'il était et ce qu'il est toujours. Il n'y en a qu'un de Médiateur; il n'est besoin que de lui seul. Penser à un autre, ce serait lui ravir, à lui, sa gloire — à nous, notre parfaite consolation. Sa venue d'en haut, sa nature divine, son sang, le fait qu'il vit maintenant comme homme pour nous dans le ciel, tout le désigne comme seul et unique Médiateur».

Remarquons encore que déjà avec son peuple terrestre, Israël, c'était Dieu, et non le peuple, qui fournissait le médiateur. Il en est de même maintenant: «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a *donné* son Fils unique».

(Versets 6 et 7). «Témoignage qui devait être rendu en son propre temps, pour lequel moi, j'ai été établi prédicateur et apôtre (je dis la vérité, je ne mens pas), docteur des nations dans la foi et dans la vérité». Ces vérités dont l'apôtre a parlé sont éternelles et leur portée est universelle; mais il y avait un temps où le témoignage qui leur serait rendu, serait porté devant tous les hommes. Or cela ne pouvait être que lorsque le sacrifice de Christ — la rançon pour tous — aurait été accompli, selon les desseins de Dieu. Et maintenant, Paul était établi pour rendre ce témoignage de la grâce de Dieu: *prédicateur* ou héraut pour le proclamer, *apôtre* ou envoyé pour le porter en tous lieux aux nations, *docteur* pour leur enseigner ce qui concerne la foi et la vérité. Paul en appelle solennellement à la mission qu'il remplit, comme lui ayant été confiée par Dieu lui-même: «Je dis la vérité, je ne mens pas». Il a été établi prédicateur, apôtre et docteur des nations, ce qui prouve l'universalité du salut présenté par l'Évangile; dans le premier chapitre, il avait présenté la miséricorde qui lui avait été faite, comme preuve que le salut appartient aux plus grands pécheurs.

(Verset 8). «Je veux donc que les hommes prient en tout lieu, élevant des mains saintes, sans colère et sans raisonnement». Après avoir posé les grands fondements de la vérité que la foi doit saisir, Paul entre dans les détails et revient d'abord à l'exhortation du verset premier. Prier pour tous les hommes appartient à tous les chrétiens, sans distinction de sexe, mais qui est-ce qui, selon l'ordre établi dans la maison de Dieu, doit, dans les assemblées des saints, exprimer publiquement les demandes adressées à Dieu? La réponse donnée par l'apôtre est formelle: les *hommes* chrétiens, les hommes seuls, par opposition aux femmes, selon la signification du mot original. Ce sont les frères, et non pas les soeurs. Remarquons aussi que ce sont les hommes chrétiens, en général, non un homme ou des hommes nommés ou désignés pour cela. Il appartient à tout homme chrétien de présenter des requêtes à Dieu dans

les assemblées, si Dieu lui met à coeur de le faire, en plaçant devant lui un besoin ou des besoins. Et cela en *tout lieu*, car il n'y a pas maintenant un lieu spécial pour la prière et l'adoration publiques (voir Jean 4: 20-23). En tout lieu où deux ou trois sont assemblés au nom de Jésus.

«Elevant des mains saintes». Vers qui? Vers Dieu assurément, comme pour recevoir de lui ce qu'on lui demande. Nous trouvons cette expression plusieurs fois dans l'Ancien Testament: «Ecoute la voix de mes supplications quand je crie à toi, quand j'élève mes *mains* vers l'oracle de ta sainteté», dit David (Psaumes 28: 2). Et Salomon, priant l'Eternel, étend ses mains vers les cieux (2 Chroniques 6: 13). Mais l'élévation des mains n'est qu'un signe extérieur et deviendrait une forme, si les mains n'étaient pas *saintes*. Les mains sont des instruments par lesquels notre âme agit; si celle-ci est animée de mauvais sentiments, comment nos mains seraient-elles saintes, comment nos prières seraient-elles agréables au Dieu saint? «Je laverai mes mains dans l'innocence, et je ferai le tour de ton autel, ô Eternel», dit David (Psaumes 26: 6); et autre part: «Si j'avais regardé l'iniquité dans mon coeur, le Seigneur ne m'aurait pas écouté» (66: 18). L'apôtre recommande d'élever les mains vers Dieu *sans colère*. Si l'animosité pour une raison quelconque est dans le coeur contre un frère ou contre qui que ce soit, peut-on prier réellement, et surtout pour cette personne? Nous avons à prier cependant pour tous. Est-on à l'aise devant Dieu avec ce sentiment? Le Seigneur veut que nous pardonnions comme il nous a pardonné, et que nous usions de miséricorde (Colossiens 3: 13; Matthieu 6: 14; 18: 35). Qu'oserons-nous demander à Dieu de nous accorder, si, au lieu d'accorder quelque chose à nos frères, nous nous irritons contre eux, parce que ce qu'ils font nous a blessés ou ne nous agrée point? «La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu» (Jacques 1: 20; voyez encore Ephésiens 4: 31; Colossiens 3: 8). Ecoutons donc l'exhortation de Jésus: «Si tu offres ton don à l'autel, et que là il te souvienne que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton don devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère; et alors viens et offre ton don» (Matthieu 5: 23, 24); tu le feras alors avec des mains saintes.

Mais il est dit aussi «*sans raisonnement*». Raisonner conduit au doute; or celui qui doute est incertain dans ses pensées et ne saurait demander avec cette confiance que Dieu mérite et qui l'honore. Il veut que nous lui exposions nos requêtes en toute simplicité, nous souvenant qu'il a promis d'exaucer.

(Versets 9 et 10). «De même aussi, que les femmes se parent d'un costume décent, avec pudeur et modestie, non pas de tresses et d'or, ou de perles, ou d'habillements somptueux, mais par de bonnes oeuvres, ce qui sied à des femmes qui font profession de servir Dieu». Voilà la part des femmes chrétiennes dans le service public. «De même que» les hommes prient, «de même aussi» elles ont à honorer devant le monde, par leur conduite pure, modeste et dévouée, le Dieu qu'elles font profession de servir. Elles n'ont pas à se produire en public, comme étant l'organe des prières de l'assemblée pour tous les hommes, mais à montrer devant les hommes par la décence de leur costume, la pudeur et la modestie qui doivent caractériser les femmes chrétiennes. Leur parure ne doit pas consister en ornements

riches et précieux, or et perles, en attirail de toilette propre à attirer les regards, en vêtements somptueux par la richesse des couleurs et le prix et la beauté des étoffes, mais elles doivent être ornées de bonnes oeuvres, de ces oeuvres accomplies dans le cercle d'activité qui leur est dévolu de la part de Dieu (voyez Dorcas, Actes des Apôtres 9). Imposer des règles à l'égard de la toilette ne serait pas conforme à l'esprit de l'Evangile — on tomberait aisément dans des extrêmes qui attireraient d'une autre manière l'attention; mais il est certain que les femmes et jeunes filles qui se disent chrétiennes, doivent prêter une sérieuse attention aux paroles de l'apôtre, et se demander si elles observent l'esprit de ses recommandations. Hélas! combien n'en est-il pas, même dans les conditions les plus modestes, qui attirent les regards par leur coiffure et leurs vêtements; combien dans toutes les conditions qui se montrent esclaves de la mode combien parmi les riches qui étalent leur luxe!

(Versets 11, 12). «Que la femme apprenne dans le silence, en toute soumission; mais je ne permets pas à la femme d'enseigner, ni d'user d'autorité sur l'homme; mais elle doit demeurer dans le silence».

Les femmes doivent accepter, en toute soumission envers Dieu, la place subordonnée qu'il leur a assignée dès la création. La chute n'a fait qu'accentuer encore plus cette position. Elle est sous la domination de son mari. C'est basé sur cet ordre établi de Dieu, et qu'autre part il appelle «la loi» (1 Corinthiens 14: 34), que l'apôtre, avec l'autorité qu'il possède comme tel, interdit à la femme de se produire publiquement dans l'assemblée comme docteur, en enseignant. Par cet enseignement en public, en effet, elle exercerait une domination morale contraire à l'ordre divin et à sa nature comme femme, et usurperait la place que l'homme a et doit conserver. Combien ces directions sont à propos de nos jours! Si une femme est capable d'enseigner, si Dieu lui a départi ce don, elle a suffisamment l'occasion de l'exercer dans la sphère d'action que Dieu lui a assignée, la famille, les enfants, les personnes de son sexe, en demeurant toujours dans l'humilité.

(Versets 13, 14). «Car Adam a été formé le premier, et puis Eve; et Adam n'a pas été trompé; mais la femme, ayant été trompée, est tombée dans la transgression». L'apôtre donne ici les raisons de ce qu'il vient de poser en principe. Comme nous l'avons dit, il remonte à l'ordre établi au commencement. L'homme en création a été formé le premier; Eve, tirée de lui, lui fut donnée comme aide et compagne, et ainsi devait être dans la dépendance de son mari (voyez 1 Corinthiens 11: 8, 9). Mais dans la chute, Eve a été la première, et a trahi ainsi sa nature plus faible; elle s'est laissé tromper, séduire par la ruse de Satan (voyez 2 Corinthiens 11: 3), et elle est tombée dans la transgression. Cette faiblesse est une autre raison de sa dépendance. Adam n'a pas été trompé; il n'en est pas moins coupable. Ce n'est pas par son action directe que l'ennemi a agi sur lui, en excitant ses convoitises, mais son affection pour sa femme l'a entraîné à la suivre dans la transgression. Satan se sert de tout pour faire tomber dans le mal, et nos affections naturelles sont un des moyens les plus puissants qu'il emploie. C'est pourquoi le Seigneur Jésus nous met en garde plus d'une fois contre l'effet qu'elles pourraient avoir sur nous, pour nous empêcher de le suivre (Luc 9: 59, 60; 14: 25, 26).

(Verset 15). «Mais elle sera sauvée en enfantant, si elles persévèrent dans la foi et l'amour et la sainteté, avec modestie». La femme porte sur la terre les conséquences de sa chute; conséquences bien douloureuses et humiliantes (Genèse 3: 16); mais l'apôtre, d'une manière touchante, tourne ses regards vers la miséricorde du Dieu qui sauve. En marchant dans la piété, la femme chrétienne peut compter, sur Dieu pour sa délivrance, à l'heure de l'épreuve, quand elle aura à expérimenter ce que comporte la sentence prononcée en Genèse 3. De toutes manières, quoi qu'il arrive, sa foi ne sera pas trompée; tout sera pour elle en bénédiction. Elle recueillera le fruit d'une marche persévérante dans l'amour et la sainteté, en gardant le caractère modeste qui lui convient. Elle pourra se remettre en paix dans les bras du Dieu Sauveur.

Chapitre 3

Cette partie de l'épître traite des caractères qui conviennent à ceux qui occupent dans l'Assemblée les charges de surveillants ou évêques, et de serviteurs ou diacres (*).

(*) Du mot grec *episcopos*, qui signifie *surveillant*, on a formé le mot *évêque*; de même que du mot *diaconos*, qui veut dire *serviteur*, on a fait le mot *diacre*. Les deux expressions se trouvent en Philippiens 1: 1.

Remarquons, en premier lieu, que les titres de *surveillant* et *d'ancien* désignent les mêmes personnes. Cela ressort de la comparaison d'Actes 20: 17 et 28, et de Tite 1: 5 et 7. On voit ensuite, d'après Actes 20: 17, Philippiens 1: 1, et 1 Timothée 4: 14, que, dans une même assemblée, il y avait plusieurs de ces anciens, et non pas un seul. Il faut encore se rappeler que la charge de surveillant était *locale*. Ce n'était pas un don de Christ à l'Eglise universelle. Celui qui était ancien à Ephèse ne l'était pas à Philippiques. Enfin, nous voyons que c'étaient les apôtres ou leurs délégués qui seuls établissaient des anciens dans les assemblées (comparez Actes des Apôtres 14: 23, et Tite 1: 5), et ils n'ont rien prescrit pour qu'après eux, on en nommât. On ne voit pas même que Timothée en ait établi, mais l'apôtre, dans cette épître, lui retrace les qualités que devaient posséder les frères qui aspiraient à cette charge. Or ces caractères ont leur application dans tous les temps. En effet, aujourd'hui, où il n'est pas question de nommer des anciens, puisqu'il n'y a pas d'autorité compétente pour le faire, le Seigneur peut susciter dans une assemblée des frères sages, ayant à coeur le bien des saints, et on est très heureux de les reconnaître. Si des difficultés surgissent dans une assemblée locale, on sait toujours vers quel frère on tournera d'abord les yeux.

(Verset 1). «Cette parole est certaine, que si quelqu'un aspire à la surveillance, il désire une oeuvre bonne». En effet, c'est une bien bonne oeuvre que de veiller au maintien de l'ordre et au soin des âmes selon le Seigneur, au milieu de ceux qui sont rassemblés autour de lui dans une localité quelconque; c'est une chose agréable à ses yeux. Mais plus l'oeuvre est excellente, plus il était nécessaire d'insister sur les qualités requises pour que la charge fût bien remplie par celui qui y aspirait (*).

(*) Il y avait dans l'Eglise des *dons* et des *charges* ou fonctions. Les premiers, pour l'Eglise universelle, sont énumérés en Ephésiens 4: 11; les autres sont les anciens ou surveillants (Actes des Apôtres 20),

et les diacres ou serviteurs, remplissant leurs fonctions dans une assemblée locale... Maintenant, quant à la question d'aspirer à la surveillance, remarquons que les surveillants avaient à veiller sur le troupeau moralement, à le paître par la Parole, à le défendre contre les faux enseignements. C'était là certes une bonne oeuvre, une oeuvre excellente, qui était pour la gloire du Seigneur, puisque c'était pour le bien et l'avancement spirituels des siens; une oeuvre d'amour et de dévouement, où celui qui s'y adonnait était pasteur des brebis sous la direction du souverain pasteur (1 Pierre 5). On comprend donc que, dans un coeur pieux, aimant ses frères, voyant peut-être les dangers qui les menaçaient, il y eût le désir d'être l'un de ceux qui veilleraient sur le troupeau. (L'apôtre ne suppose pas un désir provenant d'une pensée d'ambition). Le désir tendait donc vers une oeuvre bonne en elle-même, nécessaire et pour la gloire de Dieu. Mais être surveillant entraînait une grave responsabilité, et demandait des qualités morales, ainsi qu'une vie qui ne donnât aucune prise à l'ennemi, ni au monde, et qui, en même temps, donnât du poids et de l'autorité à celui qui remplirait une telle charge. Ce que l'apôtre dit était donc une pierre de touche pour contrôler le désir que quelqu'un pouvait avoir d'exercer la surveillance. Et en même temps, on y trouve ce qui pouvait faire reconnaître si une personne avait bien ce qu'il fallait pour cela. Quelqu'un aurait pu posséder toutes les qualités requises et n'être pas surveillant; et il ne s'agissait pas non plus de désirer les qualités pour le devenir. Si quelqu'un aspirait à la surveillance, et qu'il estimât que ce désir venait de Dieu, il n'avait qu'à examiner le tableau que l'apôtre trace ici.

(Verset 2). Il fallait donc — et cela résume et comprend toute la vie, embrasse la conduite entière — que le surveillant fût *irréprochable*. Ensuite, il devait être «mari d'une seule femme». La polygamie, cette déviation de l'institution divine qui n'a donné qu'une seule femme à un seul homme, était pratiquée chez les païens et chez les Juifs. Or, parmi les convertis de l'un ou l'autre peuple à l'Evangile, il pouvait se trouver des hommes qui avaient plus d'une femme. L'apôtre, par sa prescription, déclare que, eussent-ils toutes les autres qualités requises, ils ne pouvaient être surveillants, s'occuper du soin de l'assemblée.

«Sobre». La sobriété, recommandée ici au surveillant, comme autre part à tous les fidèles (1 Thessaloniens 5: 6, 8; 1 Pierre 1: 13; 4: 7; 5: 8), ne se rapporte pas seulement au manger et au boire, mais aussi à l'esprit. Sobres dans les pensées, tenant en bride l'imagination, sobres aussi en paroles.

«Sage», c'est-à-dire prudent, modéré, ne se laissant pas entraîner par la passion qui, troublant l'esprit, empêche de juger avec justesse, ou fait porter des jugements précipités.

«Honorable», décent, convenable, posé dans sa conduite extérieure, paroles et actes.

«Hospitalier». L'hospitalité était un devoir regardé comme sacré chez les anciens, mais très particulièrement recommandé aux chrétiens. Ceux d'entre eux qui voyageaient ou qui étaient chassés par la persécution, avaient besoin de trouver chez leurs frères des demeures prêtes à les recevoir; il en était de même de ceux qui évangélisaient, qui étaient «sortis pour le nom». Le surveillant était appelé à donner l'exemple de l'accomplissement de ce devoir (Romains 12: 13; 1 Timothée 5: 10; Hébreux 13: 2; 1 Pierre 4: 9).

Si nous avons le coeur porté vers le Seigneur et les siens, bien que les circonstances aient pu changer, ne trouverons-nous pas aussi plus d'une occasion d'être hospitaliers?

«Propre à enseigner», ayant l'aptitude nécessaire pour présenter la vérité et ainsi pour instruire. Cela n'est pas présenté ici comme un don (comme serait celui de docteur), mais

comme une qualité requise du surveillant, sans que, pour cela, il soit dit que nécessairement il enseignât dans l'assemblée, bien que cela pût avoir lieu (voyez chapitre 5: 17).

(Verset 3). Plusieurs vices grossiers sont ici mentionnés et dont le surveillant devait être exempt, vices courants parmi les païens du milieu desquels les chrétiens étaient sortis, dans lesquels ils avaient vécu jusqu'à leur conversion. «Non adonné au vin», qui trouble l'esprit et excite les passions; vice, hélas! trop répandu encore aujourd'hui et dont les chrétiens devraient s'abstenir avec soin (Ephésiens 5: 18; Luc 21: 34). Le surveillant devait donner l'exemple de la tempérance. Pour exercer sa charge, il avait besoin d'être constamment de sens rassis. «Non batteur», ou prompt à frapper; la violence accompagne souvent l'excès du vin, mais fût-elle le résultat du tempérament, il ne convenait pas que le surveillant s'y laissât jamais entraîner; que jamais l'irritation et la colère le dominassent. Au contraire, il devait être «doux», modéré dans l'expression de ses sentiments, et par conséquent «non querelleur», mais éloigné des querelles, ne les excitant, ni ne les fomentant pas, mais au contraire les apaisant par sa douceur. Enfin, «n'aimant pas l'argent», cette racine de toutes sortes de maux (chapitre 6: 10), passion qui détourne les pensées des choses d'en haut et ne permet pas à l'esprit de s'occuper comme il faut des soins que demande le troupeau du Seigneur, passion qui peut conduire aussi à rechercher des gains illicites (voyez 1 Pierre 5: 2). On sait combien ces directions de l'apôtre ont été oubliées dans l'église professante, par tous ces serviteurs qui ont dit: «Mon maître tarde à venir» (Matthieu 24: 48, 49).

(Versets 4, 5). Nous avons maintenant ici une qualité de toute importance, nécessaire à celui qui désirait la surveillance. «Conduisant bien sa propre maison», gouvernant les choses chez lui de manière à y faire régner l'ordre. «Tenant ses enfants soumis, en toute gravité». L'ordre n'existe pas dans une maison où les enfants sont insubordonnés, car l'obéissance leur est prescrite, et les pères ont à la faire observer. Mais ce n'est pas par les menaces et la rudesse (Ephésiens 6: 4; Colossiens 3: 21), mais par l'ascendant d'une vie honorable, grave et sérieuse. La raison que donne l'apôtre pour montrer que cette qualité est nécessaire au surveillant, est remarquable. C'est que, «si quelqu'un ne sait pas conduire sa propre maison, comment prendra-t-il soin de l'assemblée de Dieu?» Ne pas savoir conduire sa propre maison trahit le laisser-aller ou un manque de sagesse et de fermeté, et ces défauts ne manqueront pas de se montrer dans le gouvernement de l'assemblée, si quelqu'un prétend s'en occuper.

(Verset 6). La recommandation faite ici ne concerne pas les qualités requises d'un surveillant, mais, pour ainsi dire, son âge dans la foi. «Qu'il ne soit pas *nouvellement converti* (littéralement un «néophyte», ou nouvellement planté). On comprend tout d'abord qu'il serait difficile à un nouveau converti d'avoir manifesté tous les caractères ou qualités que l'apôtre demandait d'un surveillant. La connaissance, ainsi que la maturité dans les choses de Dieu, lui auraient manqué. On n'aurait pu être assuré de sa fermeté et de sa persévérance dans la foi. Il devait être éprouvé. Mais ce ne sont pas les raisons que l'apôtre présente. Il en donne une d'une tout autre importance, et qui nous montre sa connaissance du cœur humain. «De peur», dit-il, «qu'étant enflé d'orgueil, il ne tombe dans la faute du diable». Le diable s'est élevé par la pensée de son excellence (Ezéchiel 28: 11 et suivants), et il est tombé sous le

jugement de Dieu. Son orgueil, qui fut sa faute, l'a fait précipiter de sa haute position jusque dans l'abîme. Or, dans quelque sphère que ce soit, religieuse, politique ou autre, l'homme qui occupe une place prééminente, est porté à s'en prévaloir, à croire à sa propre importance; combien ce danger était grand pour un néophyte, encore ignorant des ruses du diable, connaissant peu son propre coeur, et n'ayant pas encore appris suffisamment que le «moi» doit être tenu dans la mort! Le conseil de l'apôtre dénote donc la sagesse produite en lui par l'Esprit de Dieu qui le dirigeait.

(Verset 7). L'apôtre donne ici une dernière direction relative à ceux qui aspiraient à la surveillance: «Il faut aussi qu'il ait un bon témoignage de ceux de dehors, afin qu'il ne tombe pas dans l'opprobre, et dans le piège du diable». Le «dehors» comprenait ceux qui ne faisaient pas partie de l'Assemblée chrétienne. La vie et la conduite du surveillant devaient être telles, que même ceux du dehors fussent obligés de lui rendre un bon témoignage. Il devait être «irrépréhensible». Sans cela, l'opprobre s'attacherait à lui, et un blâme serait jeté sur la charge même qu'il remplirait, et sur l'assemblée et l'évangile. Il tomberait ainsi dans le piège du diable qui n'a rien plus à coeur que de faire tomber le déshonneur sur le nom de Christ par le moyen de ceux qui professent lui appartenir; déshonneur d'autant plus grand, s'il est amené par quelqu'un qui occupe dans l'assemblée une certaine position. En même temps, si le surveillant n'avait pas une bonne réputation, l'accès auprès des hommes lui était fermé, et comment ferait-il face à l'ennemi avec hardiesse? «Un bon témoignage de ceux de dehors» est une chose nécessaire à tout chrétien, jaloux de la gloire du Seigneur, mais combien plus à celui qui a une part dans le service.

(Verset 8). Nous entrons maintenant dans l'énumération des caractères que devaient posséder les serviteurs. Plusieurs de ces caractères sont les mêmes que pour les surveillants; mais il y en a de spéciaux à cause de la différence de la fonction à remplir. Dans l'institution primitive des serviteurs ou diacres (Actes des Apôtres 6), nous voyons que leur office était essentiellement le soin des pauvres et la distribution des aumônes. Mais ils ne pouvaient évidemment pas le remplir sèchement comme une fonction purement administrative. C'est pourquoi des qualités morales, et la piété, leur étaient indispensables. En premier lieu, ils devaient être «graves», respectables et honnêtes, ne traitant pas les choses à la légère. Ensuite «non doubles en paroles», droits dans leurs discours, ne disant pas une chose à l'un et à un autre le contraire, inspirant ainsi une entière confiance pour l'accomplissement de leur charge. Puis «non adonnés à beaucoup de vin», ce qui détruirait la gravité dans leurs manières, ôterait le respect qu'ils doivent inspirer, et les conduirait à des discours légers; «non avides d'un gain honteux» ou illicite, qualité bien nécessaire à celui à qui était confié le soin de distribuer les aumônes. La probité la plus grande devait le caractériser; or celui dans le coeur duquel règne l'amour de l'argent, n'est-il pas en danger de n'être pas probe?

(Verset 9). «Gardant le mystère de la foi dans une conscience pure». La foi, ici, comme en général dans ces épîtres, désigne la doctrine du christianisme, les choses qui nous sont révélées de Dieu (1 Corinthiens 2: 6-13), et qui, par conséquent, sont un «mystère» pour la raison humaine, qui ne saurait y atteindre, ni les comprendre. Ce mystère de la foi doit être

gardé «dans une conscience pure», dans cet état d'âme où nous sommes en communion avec Dieu, et où la vérité n'est pas seulement saisie par l'intelligence, mais a sa puissance sur le cœur et sur la vie. Combien cela était nécessaire pour le serviteur, afin qu'il pût accomplir fidèlement ces fonctions délicates, qui ne consistaient pas uniquement à apporter des secours matériels, mais aussi des encouragements spirituels, sans lesquels les autres eussent eu une mince valeur.

(Verset 10). Avant de pouvoir remplir ces fonctions importantes, de même que les surveillants, les serviteurs devaient avoir été mis à l'épreuve. Par conséquent, pour eux non plus, il n'aurait été convenable qu'ils fussent de nouveaux convertis. Comment auraient-ils connu les besoins dans l'assemblée, comment auraient-ils inspiré la confiance nécessaire? Ils ne devaient donc entrer dans le service que si, après avoir été éprouvés, ils étaient trouvés «irréprochables», non seulement à l'égard de ceux de dehors, mais surtout quant à la charge qu'ils avaient à remplir.

(Verset 11). Il faut «de même, que les femmes etc.» Il n'est pas dit «leurs femmes», de sorte que, tout en s'appliquant aux femmes des serviteurs, l'apôtre peut avoir eu en vue les femmes qui, de même que Phoebé, étaient servantes d'une assemblée (Romains 16: 1). Quoiqu'il en soit, il s'agit ici de femmes qui ont un service spécial, et les qualités qui leur conviennent nous sont présentées: «graves, non médisantes, sobres, fidèles en toutes choses». Il est à remarquer que rien n'est dit quant aux femmes des surveillants. C'est que les surveillants s'occupaient des âmes, leur donnaient des soins spirituels, et avaient une autorité dans l'Eglise. Cela ne concernait point leurs femmes. Il en était autrement de celles des serviteurs. Elles pouvaient assister leurs maris dans les soins des pauvres et leur être très utiles. Mais précisément parce qu'elles pouvaient être ainsi initiées dans beaucoup de détails intimes dans les familles des saints, les qualités que l'apôtre demande d'elles étaient bien nécessaires. «Graves», sérieuses dans leur conduite et leur maintien; «non médisantes (*) », ne colportant point d'une famille dans l'autre, ce qu'elles pourraient avoir entendu, et évitant de dire du mal, ne dénigrant pas, mais pleines de discrétion; «sobres», non seulement quant au manger et au boire, mais veillant sur leurs paroles; «fidèles en toutes choses», ce qui correspond bien à irréprochables dans leur conduite et le maniement de ce qui leur est confié.

(*) L'épithète est *diabolous*, qui veut dire «calomniatrice»: «non calomniatrices».

(Versets 12, 13). L'apôtre revient ici aux serviteurs. De même que les surveillants, ils ne devaient pas être tombés dans la polygamie, et leurs maisons et leurs familles devaient présenter une image de la bienséance et l'ordre qui conviennent à tous les chrétiens, mais surtout à ceux qui, par leur charge, ayant à pénétrer dans les familles des autres, pouvaient être appelés à reprendre et à donner des conseils dans cet ordre de choses.

La charge de serviteur qui exigeait beaucoup d'amour, de patience, de fidélité et de dévouement, rendait celui qui la remplissait bien, qui avait «bien servi», propre à avancer dans la confiance des saints, à acquérir «un bon degré», à dépasser, ainsi que cela eut lieu pour Etienne et Philippe, le service de diacre, et, ayant une grande hardiesse ou assurance spirituelle dans la foi en Christ, à annoncer l'Évangile (voir Actes des Apôtres 6: 5, 8; 8: 5, etc.)

(Verset 14). L'apôtre aborde ici un autre sujet. Il va dire ce qu'est l'Assemblée sur la terre, et comment le serviteur de Dieu a à s'y conduire. L'apôtre espérait se trouver bientôt auprès de Timothée; mais il pouvait tarder, et, en attendant son retour, il donne à Timothée ses instructions qui devaient servir pour lui-même, et qui, en même temps, l'accréditeraient en quelque sorte dans l'Eglise pour réformer les abus, établir la vérité, combattre l'erreur.

Timothée apprenait donc comment il faut se conduire dans la maison de Dieu. C'est là ce qu'est l'Assemblée: la maison de Dieu sur la terre, là où Dieu habite. Cette épître présente les règles de la conduite à tenir dans cette maison, quand elle est en ordre. Elle est bien l'ensemble de ceux qui professent le christianisme, mais c'est une profession vivante, comme nous la trouvons au commencement du livre des Actes. A l'origine, la maison et le corps se composaient des mêmes personnes, mais c'étaient deux aspects différents d'une même chose. Comme quelqu'un l'a dit: «La maison couvrait le corps». La maison ici est donc l'expression vivante de la profession. Lors même que de fait il pût y avoir quelques mauvais matériaux, ce n'est pas ce qui est en vue ici. Il est bon de remarquer que les directions données par l'apôtre concernant la maison de Dieu, quand tout y était en ordre, ne doivent pas être abandonnées dans un temps de ruine. Pour la foi, elles subsistent toujours et sont toujours applicables. Car, malgré tout le mal qui a surgi dans la maison de Dieu sur la terre, la foi ne cesse pas de la reconnaître dans son caractère d'habitation de Dieu; les directions relatives à la conduite à y tenir se rapportent à ce caractère, et, quoiqu'il en soit, c'est toujours dans son enceinte que se trouve la vérité.

«L'Eglise est donc la maison de Dieu ici-bas, dans laquelle on a à se conduire — quelle que soit d'ailleurs la position, l'état de cette maison — comme il convient à la maison de Dieu. Dieu demeure dans l'Eglise sur la terre. On ne peut pas trop se rappeler cette vérité (*) ».

(*) Etudes sur la Parole.

(Verset 15). «La maison de Dieu, qui est l'assemblée du Dieu vivant, la colonne et le soutien de la vérité». La maison de Dieu, telle qu'elle est envisagée ici, est l'Assemblée du Dieu vivant. Celui qui, en contraste avec les hommes mortels et avec les idoles mortes, a en lui-même la vie, une vie impérissable, sans commencement ni fin, Celui qui est la source de toute vie, a sur la terre une Assemblée, à côté des ténèbres du paganisme et du judaïsme déchu, une Assemblée qui est ainsi séparée du monde, en dehors du monde, mise à part pour Dieu, composée de ceux qui eux-mêmes sont vivants de cette vie qui leur a été communiquée.

Or cette Assemblée est sur la terre «la colonne et le soutien de la vérité». Christ est la vérité et la parole est la vérité; il est dit aussi que l'Esprit est la vérité (Jean 14: 6; 17: 17; 1 Jean 5: 6). L'Eglise n'est pas la vérité, mais elle la maintient ici-bas, et en dehors d'elle, il n'y a point de vérité. Si petit que soit le nombre de ceux qui gardent la parole de la vérité, l'Eglise est le seul témoin de la vérité, et seule elle est le témoin de Dieu qui la présente sur la terre. Quand l'Eglise ne sera plus sur la terre, que, comme corps responsable, elle sera vomie de la bouche du Seigneur (Apocalypse 3: 16), il n'y aura plus pour les hommes que l'erreur dans toute son efficacité puissante. N'ayant pas reçu l'amour de la vérité, ne l'ayant pas crue, ils croiront au mensonge (2 Thessaloniens 2: 10-12). Mais aussi longtemps que l'Eglise est là,

reconnue du Seigneur, elle maintient et soutient la vérité qui est Christ, exprimée dans la Parole, et agissante par l'Esprit Saint.

(Verset 16). Après avoir établi que l'Eglise est «la colonne et le soutien de la vérité», l'apôtre, dans ce verset, montre ce qui est au centre même de la vérité, ce à quoi toute vérité religieuse se rapporte, en dehors de quoi il n'y a point de vérité. C'est la grande vérité qui a rapport à la Personne de Christ, à l'incarnation de la Parole éternelle qui était Dieu (Jean 1: 1), et aux faits relatifs à cette incarnation. C'est là le grand mystère de la piété. Mystère insondable en lui-même, mais le fait et ses suites nous sont révélés. Les faits énoncés dans le verset 16, sont la révélation du mystère, mais ils se trouvent être d'une nature telle qu'ils sont au-dessus de la portée de l'intelligence humaine. Elle ne peut les expliquer, et si elle veut spéculer sur eux, elle s'égaré.

Il est grand ce mystère, de l'aveu de tous, d'un aveu unanime. Il est d'une profondeur et d'une importance infinie. Et il est «le mystère de la PIETE». Il est le secret de toutes les relations de Dieu avec les hommes, le fondement sur lequel elles reposent, la source de toute vérité et de toute vie religieuse, la base de toute piété. En dehors de la foi en ce mystère, il n'y a point de piété véritable, et les détails de ce mystère nourrissent la piété.

«Dieu a été manifesté en chair». Quel fait merveilleux! «La Parole (qui était Dieu) devint chair et habita au milieu de nous» (Jean 1: 14). Il vint, ce Dieu qui est lumière et amour, au milieu de ses créatures pécheresses, dans un monde souillé par le mal; il y vint, non dans l'éclat de sa gloire, mais revêtant la nature humaine, dans l'abaissement, dans l'humiliation — sans péché toutefois — mais partageant les conditions dans lesquelles l'homme se trouve placé; il vint ici-bas dans cette nature humaine et y manifesta ce qu'est Dieu, dans la perfection de la sainteté, dans l'excellence de l'amour.

Mais s'il a été manifesté en chair, dans la faiblesse et l'humiliation de la nature qu'il avait prise, il a été «*justifié en Esprit*». Conçu de l'Esprit Saint; baptisé de l'Esprit Saint; rempli de l'Esprit Saint (Luc 1: 35; 3: 22; 4: 1), c'est dans la puissance de cet Esprit qu'il poursuivit sa carrière sur la terre, exempt de tout péché, parfait à tous égards; toutes ses paroles, tous ses actes justifiant son origine divine par l'action puissante de l'Esprit Saint agissant constamment en lui (Luc 4: 14; Actes des Apôtres 10: 38). Et quand, par grâce, il est descendu dans la mort pour d'autres, sa résurrection, anéantissant toute trace d'humiliation, a été la démonstration éclatante que cet homme, humble d'apparence en toutes ses voies et dont les hommes n'avaient pas su, sauf quelques-uns, discerner la gloire, avait bien été, dans sa vie terrestre, conduit en tout par l'Esprit Saint qui le remplissait: «Il a été déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts» (Romains 1: 4).

Puis ce Dieu, manifesté en chair et justifié en Esprit, a été «vu des anges». C'était pour eux une chose nouvelle de voir Dieu apparaître devant eux de cette manière. C'était pour eux une révélation nouvelle de la gloire et des perfections divines. Ils la contemplaient en adorant. Quand le Sauveur naît dans l'étable, ils célèbrent ce fait merveilleux que Dieu était manifesté en chair; son humble apparence ne fait que rehausser sa gloire à leurs yeux (Luc 2: 13, 14). Ils

ne peuvent sonder ce mystère, mais «ils désirent regarder de près» dans ses profondeurs (1 Pierre 1: 12). Ils suivent Jésus dans tous les grands événements de sa carrière. Ils se trouvent à la tentation, en Gethsémani, au sépulcre à sa résurrection (Marc 1: 13; Luc 22: 43; 24: 4; Jean 20: 12).

Lorsqu'il monte au ciel, ce sont des anges qui viennent annoncer son retour aux disciples (Actes des Apôtres 1: 10). Et dans la gloire du ciel où Jésus est entré, les résultats de son oeuvre en rédemption leur sont manifestés, et au moment où Christ va revendiquer ses droits sur le monde, quand il paraît à la fois comme l'Agneau qui a été immolé, et comme revêtu des insignes du pouvoir suprême, les anges sont encore là entourant le trône et célébrant ses louanges (Ephésiens 3: 9, 10; Apocalypse 5: 6-12). Il a été «vu des anges».

«Dieu manifesté en chair», a été prêché, annoncé parmi les nations. Durant sa vie ici-bas, le Seigneur ne s'est montré que parmi les Juifs. Mais une fois ressuscité et élevé dans la gloire, c'est parmi les nations qu'il a été prêché. Christ ressuscité et exalté, tel était le thème de la prédication des apôtres. Et c'est comme tel qu'il «a été cru au monde». Il est devenu un objet de foi dans le monde (Jean 14: 1). En recevant par la foi la grande vérité proclamée dans la prédication des serviteurs de Dieu, on était immédiatement mis en relation avec la Personne de Christ dans la gloire, car il n'a pu être prêché et cru, que depuis qu'il a été glorifié à la droite de Dieu.

«Il a été élevé dans la gloire», ce Jésus qui avait glorifié Dieu sur la terre, et avait été obéissant jusqu'à la mort, la mort même de la croix (Jean 17: 4; Philippiens 2: 8-11), ce Jésus qui, en glorifiant Dieu, avait accompli l'oeuvre de la rédemption qui nous introduit avec lui dans la gloire.

Quelle merveille que ce mystère de la piété! Quelle source constante d'adoration et de louanges! C'est là la vérité centrale que l'Eglise a à proclamer et à soutenir; c'est sa profession de foi à l'égard de la Personne adorable de Christ. C'est là ce que chaque fidèle doit maintenir, c'est la victoire par laquelle le monde est vaincu.

Chapitre 4

(Versets 1 à 5). Les premiers versets de notre chapitre présentent, en contraste avec «le grand mystère de la piété», soutenu et proclamé par l'Eglise, les terribles et fatales erreurs de ceux qui abandonnent la foi, «qui apostasient». Ce n'est pas encore l'apostasie totale et finale dont il est parlé en 2 Thessaloniens 2, c'est-à-dire l'abandon complet et par tous de la vérité. Ici, il s'agit de «quelques-uns», mais l'Eglise est encore là.

Si l'Esprit le dit «expressément», c'est qu'il y a dans ce fait une chose très grave, un mal très grand contre lequel il était essentiel que les fidèles fussent prémunis. L'avertissement est toujours de saison, car ce genre de séduction, sous diverses formes, tend constamment à s'exercer, et c'est toutes les fois qu'une prétendue sainteté, consistant en abstinence volontaire de ce qui est selon Dieu, tend à prévaloir.

C'est dans «les derniers temps», ou les temps postérieurs qui viendront, que ce danger deviendrait imminent, que le mal se développerait et se formerait en corps de doctrine, comme chez les gnostiques. L'apôtre le signale d'avance, et n'est-ce pas une chose digne de remarque, de voir ces erreurs se glissant et se faisant adopter dans l'église professante même, et dans cette partie de la chrétienté qui se nomme la sainte Eglise universelle! L'Esprit Saint, dans l'apôtre, le prévoyait et avertissait pour les temps postérieurs. Les réformateurs au XVIème siècle l'ont bien compris, quand ils se sont élevés contre ces erreurs soutenues par l'église romaine.

«Apostasieront de la foi», la foi en ce Dieu manifesté en chair, Créateur et Sauveur, «conservateur de tous les hommes» (verset 10). Les doctrines de ces esprits séducteurs sont une attaque contre lui, tel qu'il s'est révélé comme objet de la foi. Ceux qui les suivent et s'y attachent, sont les jouets de celui qui est menteur dès le commencement. La vérité à laquelle s'attache la foi vient de Dieu; le mensonge, l'erreur opposée à la vérité divine, vient du diable. C'est pourquoi les enseignements de ceux qui entraînent les âmes dans l'apostasie, sont caractérisés comme étant des enseignements de démons, «disant des mensonges par hypocrisie». Ce sont ces hommes, séduits par les démons et séduisant les autres, qui agissent ainsi «par hypocrisie», voulant se donner une belle apparence par une prétendue sainteté, en renonçant à ce que le Dieu Créateur avait établi pour l'homme au commencement. C'était l'effet d'une «conscience cautérisée», devenue insensible à la vérité divine.

La prétention de ces hommes à une sainteté plus élevée que celle toute pratique qui résulte de l'obéissance et d'une humble soumission à Dieu, mettait de côté, d'une part, «le mariage» institué par Dieu même lors de la création, pour le bien de l'homme, et d'un autre côté, ils défendaient d'user de ce droit donné à Noé après le déluge, de se nourrir «des viandes que Dieu a créées» (La seule chose que Dieu avait réservée était le sang). L'abstinence du mariage et de certains aliments a, de tout temps, été à la base de la morale de ceux qui, pensant que le péché a son siège dans la chair (le corps), ont cru arriver à la sainteté par la mortification du corps, oubliant que le péché est dans le coeur, négligeant l'action, seule sanctifiante, de l'Esprit Saint, et se faisant ou cherchant à se faire une justice propre qui anéantit celle de Dieu par la foi en Christ.

L'apôtre, en opposition avec ces enseignements, nous fait connaître le vrai et légitime usage des choses que le Dieu Créateur et Sauveur a établies pour l'homme, et en particulier, l'usage des viandes. «Dieu les a créées», dit-il, «pour être prises avec actions de grâces par les fidèles et par ceux qui connaissent la vérité». Ceux-là usent avec reconnaissance des bienfaits que Dieu leur a accordés. Ils savent de qui viennent ces choses nécessaires à leur subsistance; ils en rendent grâces à ce Dieu qui prend soin de nous. «Car toute créature de Dieu est bonne, et il n'y en a aucune qui soit à rejeter», ajoute l'apôtre: principe général qu'il applique aux viandes ce qui vient d'un Dieu bon, ne peut être que bon; mais ce principe combattait la folie de ceux qui voulaient voir dans la matière la source du mal, et qui allaient jusqu'à en attribuer la création à un Dieu mauvais ou imparfait.

Mais il insiste sur le fait que ce que Dieu donne, bon en soi-même, doit être reçu et pris avec action de grâces, et «sanctifié par la parole de Dieu et par la prière». Interdire à l'homme l'usage légitime de ce qui est bon, c'est nier que ce le soit, mais d'un autre côté, pour que les fidèles et ceux qui connaissent la vérité en fassent cet usage légitime, il faut que ces dons de Dieu soient sanctifiés par la parole de Dieu et par la prière; c'est-à-dire que nous nous souvenions que c'est la parole de Dieu, et non simplement la nature qui en autorise pour nous l'usage, et ensuite, en en rendant grâces, en demandant à Dieu de les bénir pour le soutien de nos forces et de notre vie en vue de son service, les choses sont sanctifiées par la prière. Heureuse vie que celle du fidèle qui peut ainsi associer son Dieu aux actes mêmes les plus vulgaires et les plus intimes de son existence ici-bas! Et combien on est gardé ainsi d'abuser de ces dons pour satisfaire de grossières convoitises!

(Verset 6). C'est en proposant ces choses aux frères que Timothée ferait l'oeuvre d'un bon serviteur de Jésus Christ, les mettant en garde contre les dangers de l'ascétisme. Il montrerait ainsi qu'il avait été nourri dans les paroles de la foi et de la bonne doctrine. En effet, nous savons que, dès son enfance, il connaissait les saintes lettres, et que les choses qu'il avait à proposer, il les avait apprises de Paul lui-même et en avait été pleinement convaincu, les ayant suivies avec exactitude (2 Timothée 3: 10, 14, 15).

(Versets 7 à 11). Deux choses sont placées devant Timothée: la première, pour qu'il la rejette. Ce sont les fables, les imaginations profanes des hommes au sujet de choses saintes, imaginations faites pour complaire à la curiosité de ceux que la vérité révélée ne satisfait point, parce que ni leur coeur, ni leur conscience n'ont été saisis par cette vérité. Il jette le mépris sur ces folles inventions de l'esprit humain qui s'égare dans ce qu'il ne connaît pas (Colossiens 2: 18), et les traite de fables de vieilles femmes dont l'esprit est affaibli (voyez Tite 1: 14). Les paroles de la foi et de la bonne doctrine étaient bien faites pour garder Timothée de ces fables. Si nous voulons être gardés d'être entraînés par les subtilités de l'esprit et de la raison de l'homme, nous avons à nous attacher à la foi et à la saine doctrine, à la suivre avec soin et à nous en nourrir. Mais à cela l'apôtre ajoute une exhortation toute pratique et qui préserve aussi des vaines spéculations: «Exerce-toi à la piété». La piété embrasse tout ce qui concerne nos relations avec Dieu. Elle est ce sentiment qui nous porte à aimer et à respecter les choses divines; elle consiste donc dans la communion du coeur avec Dieu, et a par conséquent une manifestation extérieure dans nos paroles et nos actes. Timothée devait s'exercer à la piété, d'une part, en évitant et repoussant tout ce qui était contraire à ces relations avec Dieu, et de nature à les troubler, et d'un autre côté, en recherchant, par la lecture de la Parole, la prière, la méditation, la communion des enfants de Dieu, tout ce qui pouvait fortifier dans son âme la conscience de ces relations, l'en faire jouir et le faire marcher pieusement. Combien cette exhortation nous convient aussi! Il est certain que l'exercice suppose un effort, mais cet effort est celui de l'âme qui possède la vie divine, et non l'effort pour accomplir des pratiques extérieures.

C'est pourquoi, au verset 8, l'apôtre dit: «Car l'exercice corporel est utile à peu de chose». Si, d'un côté, le trop de soin que l'on prendrait de son corps ne saurait servir à avancer dans

la piété, et serait, au contraire, une entrave, si nous avons à tenir notre corps dans la soumission (1 Corinthiens 9: 7), de peur que ses besoins, trop complaisamment suivis, ne deviennent des exigences nuisibles; d'un autre côté, les macérations volontaires sont de peu d'effet: elles n'agissent pas sur le coeur pour le purifier, elles ne rapprochent pas de Dieu. La piété, au contraire, la vraie piété qui n'a en vue que Dieu seul, est utile à toutes choses, dans toutes les relations et les circonstances de la vie. Elle a «la promesse» de la vie présente». C'est elle qui produit dans cette vie, dans le coeur du fidèle, la confiance en Dieu d'où naît la paix du coeur, le calme, la soumission. Ne sait-elle pas que Dieu a dit: «Je ne te laisserai point et je ne t'abandonnerai point»? (Hébreux 13: 5). Que faut-il de plus pour la vie présente?

Et quant «à la vie qui est à venir», la piété, saisissant par la foi les déclarations de la parole de Dieu, attend avec confiance l'accomplissement de ce que Jésus a dit: «Je reviendrai et vous prendrai avec moi» (Jean 14: 3), et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur, contemplant sa gloire, et, dans son amour, jouissant du bonheur parfait et éternel. C'est la promesse de «la vie qui est à venir». Ainsi la piété est utile à toutes choses.

(Verset 9). Cette parole certaine, digne d'être reçue avec une entière confiance et dans toute sa plénitude, c'est la vérité exprimée dans le verset 8, et, d'une manière plus générale, la doctrine divine que Paul annonçait et qu'il présentait aux âmes.

(Verset 10). C'est parce que cette parole était certaine et digne de toute acceptation, que Paul travaillait avec énergie et courage à la faire connaître, sans se laisser rebuter par les peines et les outrages qu'il avait à endurer. Sa vie entière en est le témoignage, comme il le rappelle plus d'une fois (1 Corinthiens 4: 13; 2 Corinthiens 4: 7-16). Le mobile de Paul dans ses travaux, ce qui soutenait aussi son courage, c'était donc son espérance dans le Dieu vivant, conservateur de tous les hommes, spécialement des fidèles. Le même Dieu présenté au chapitre 1, comme le Dieu Sauveur des pécheurs (verset 15), au chapitre 2, comme Celui qui veut que tous les hommes soient sauvés (versets 3-6), est ici envisagé comme le Dieu vivant, le Dieu Créateur qui, par sa providence et sa puissance infinie, gouverne tous les hommes et étend sur eux tous ses soins. Mais les croyants, rachetés par Christ, en sont plus spécialement les objets (1 Pierre 3: 12; 4: 19). Quelle consolation pour nous! Et quelle puissance dans cette espérance en un Dieu vivant qui s'occupe de nous et agit en notre faveur! (Romains 8: 28). Remarquons que la parole certaine et digne de toute acceptation est, au chapitre 1, en rapport avec le salut, et, au chapitre 2, en rapport avec les soins de Dieu envers tous, comme Créateur.

(Verset 11). Ces choses devaient être l'objet de l'enseignement de Timothée. Il devait les placer devant les auditeurs comme ayant autorité sur leurs âmes — *ordonne* ces choses — car c'était une parole certaine venant de Dieu.

(Versets 12 à 16). Ces versets sont des exhortations adressées spécialement à Timothée, en vue de son ministère. Elles ne sont pas moins applicables et utiles aux serviteurs de Dieu dans tous les temps.

«Que personne ne méprise ta jeunesse», dit l'apôtre en premier lieu. Timothée était jeune d'âge (*), mais surtout il l'était en comparaison de l'apôtre qui l'appelait son fils; il était

jeune en comparaison de bien d'autres chrétiens comme les anciens et les veuves, auprès desquels il avait à remplir le mandat que l'apôtre lui confiait. Il avait donc à veiller sur lui-même, afin de maintenir son autorité, étant sérieux et grave dans sa conduite, ne faisant rien qui pût être mis sur le compte de la légèreté ou de l'impétuosité de la jeunesse. Avertissement bien utile à méditer par les frères qui ont été appelés à entrer jeunes dans le service du Seigneur.

(*) On estime que c'est vers l'an 50 que Paul prit Timothée avec lui (Actes des Apôtres 16: 1-3), et la 1^{re} épître à Timothée fut écrite vers l'an 63. Si Timothée avait une vingtaine d'années quand Paul le prit comme collaborateur, il avait donc environ 33 ans à l'époque où Paul lui écrivait.

Mais non seulement Timothée ne devait pas donner lieu à mépriser sa jeunesse, mais, jeune comme il l'était, il devait être «le modèle des fidèles, en parole, en conduite, en amour, en foi, en pureté». Si les surveillants et les serviteurs devaient être irrépréhensibles dans leur vie, il importait — et il n'importe pas moins aujourd'hui — que le ministre du Seigneur, évangéliste, pasteur ou docteur dans l'Eglise, fût à tous égards le modèle des fidèles (voyez 1 Pierre 5: 2, 3). Quelle autorité pourrait-il, sans cela, y avoir dans ses paroles, appels, enseignements ou exhortations?

Remarquons qu'il devait être le modèle des fidèles dans ses paroles, c'est-à-dire dans ses conversations, ou dans ce qu'il avait à dire dans les diverses circonstances de la vie. Aucune parole déshonnête, aucune parole folle ou plaisanterie, aucune parole légère ou vaine, ne doivent sortir de la bouche des saints, combien moins de celle de celui qui doit être le modèle du troupeau. Au contraire, toute parole doit être dite au nom du Seigneur Jésus, et ainsi être assaisonnée de sel avec grâce, bonne et propre à produire l'édification et à communiquer la grâce à ceux qui l'entendent (voyez Ephésiens 4: 29; 5: 4; Colossiens 3: 8, 17; 4: 6; Matthieu 12: 36, 37).

Mais être le modèle en paroles ne suffit pas. La conduite, la vie entière doit y répondre, et manifester l'amour, la foi et la pureté du coeur: *L'amour*, avec son dévouement, sa tendresse, sa compassion, son support, sa miséricorde; l'amour qui réchauffe, qui console, qui s'abaisse vers tous et vers chacun, qui sait discerner les besoins, l'état des âmes, et trouver le remède qui convient à chacun, l'amour puisé à sa source suprême, en Christ, l'amour imitateur de celui de Christ.

Ensuite la *foi*, non seulement en restant attaché aux vérités, objets de la foi, mais une sainte confiance en Dieu et en Christ, produite par la connaissance réelle et du coeur de ce qu'est pour nous le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ, et par la connaissance du Sauveur. C'est la foi vivante, puissant motif d'action, ressort intérieur de la vie spirituelle. Et enfin, la *pureté* dans les moeurs.

Tel est le tableau de ce que doit être un serviteur du Seigneur dans sa vie au milieu des fidèles.

(Verset 13). Ici, nous avons ce qui concerne le ministère actif de Timothée au milieu des fidèles, dont il devait être le modèle dans sa vie. Paul devait venir, mais en attendant,

Timothée devait dans les assemblées s'attacher à ces trois choses: la lecture, l'exhortation et l'enseignement. La *lecture* était celle des Ecritures. Dans les synagogues, nous voyons qu'elles étaient lues régulièrement le jour du sabbat (Actes des Apôtres 15: 21). Le Seigneur, à Nazareth, se lève dans la synagogue pour lire (Luc 4: 16, 17). A Antioche de Pisidie, après la lecture de la loi et des prophètes, Paul, sur l'invitation qui lui est faite, exhorte et enseigne les auditeurs (Actes des Apôtres 13: 14, etc.). On continua, dans les assemblées chrétiennes, à faire ces lectures de l'Ancien Testament, auquel peu à peu, à mesure que l'Esprit Saint les donnait, on ajouta les évangiles et les autres livres du Nouveau. Un ou plusieurs des assistants lisait une portion des saints écrits; chose d'autant plus nécessaire pour l'enseignement du peuple, que les livres n'étaient pas répandus comme de nos jours. Nous trouvons une allusion à ce fait de la lecture de la Parole dans les assemblées, dans ce passage de l'Apocalypse: «Bienheureux *celui* qui lit, et *ceux* qui entendent les paroles de la prophétie» (Apocalypse 1: 3). L'Esprit Saint met, pour ainsi dire, sa sanction sur cette pieuse coutume de la lecture des saintes lettres dans les assemblées, en adressant à Timothée cette parole: «Attache-toi à *la lecture*», en attendant que je vienne. L'apôtre n'était pas toujours là, il partirait un jour de la terre, Timothée lui-même devait disparaître de la scène, mais l'Ecriture demeurait et demeure. Il est possible que, dans une assemblée, il n'y ait pas un frère qui puisse exhorter ou enseigner, mais dans toute réunion on peut s'attacher à la lecture de la Parole. Et si on le fait dans un esprit de soumission et de dépendance sérieuse, heureux d'entendre les véritables paroles de Dieu (Apocalypse 19: 9), cette lecture portera dans les âmes un fruit béni. Attachons-nous moins aux paroles de l'homme, et davantage à celles de Dieu. D'un autre côté, ne méconnaissons pas et ne méprisons pas ceux que le Seigneur a donnés pour l'édification des saints, ou pour appeler les pécheurs.

Timothée devait donc s'attacher en premier lieu à la lecture des saintes Ecritures. C'était, comme c'est toujours, la source et le fondement de l'exhortation et de l'enseignement. Sans elles les prédications ne sont que paroles d'homme, sans autorité ni vertu, et sans ce guide de l'Ecriture, le champ est laissé ouvert aux spéculations de l'esprit humain.

(Verset 14). Pour accomplir l'oeuvre de son ministère, Timothée avait reçu un don. Triste chose quand quelqu'un sans appel et sans don de Dieu, entreprend cette oeuvre sainte et glorieuse du ministère de Dieu auprès des âmes. Christ seul donne les évangélistes, pasteurs et docteurs, Dieu les appelle et l'Esprit Saint les qualifie. Pouvons-nous supposer un seul instant que des études, (et souvent et la plupart, quelles études!) l'appel de la part des hommes et une consécration purement humaine puissent remplacer le don, l'appel et la qualification venant du Dieu trois fois saint et béni? Non, évidemment. Mais quant à Timothée un don lui avait été départi, et l'apôtre lui rappelle de quelle manière cela avait été mis en évidence. Dieu l'avait fait connaître par prophétie; par une déclaration d'un ou de plusieurs prophètes de l'assemblée, qui étaient la bouche de Dieu. C'était le témoignage direct, immédiat de Dieu. L'ensemble des anciens ayant reconnu ce témoignage, l'avaient accompagné du leur, en imposant les mains à Timothée. Cette imposition des mains du corps des anciens ne conférait rien à Timothée — le don venait de Dieu — mais les anciens mettaient

leur sceau comme quoi il le possédait (voyez Actes des Apôtres 13: 1-3). Timothée, ayant reçu ce don de grâce, ne devait pas l'oublier, ne devait pas le négliger, car il lui était nécessaire pour accomplir l'oeuvre qui lui était confiée, et c'était en même temps un encouragement pour lui de se souvenir que, s'il courait, ce n'était pas de son propre mouvement, mais que Dieu l'avait préparé pour la course et l'avait introduit dans la carrière, et qu'ainsi il le soutiendrait jusqu'au bout.

(Verset 15). Revêtu pour son ministère de l'autorité qu'il avait comme représentant de l'apôtre, il devait agir avec le poids que lui donnerait une conduite sans reproche, et en même temps avec le sentiment intérieur de l'appel de Dieu, du don qu'il avait reçu, et de l'assentiment des anciens de l'assemblée. Mais pour que ce don de grâce ne fût pas négligé par lui, mais au contraire développé, et qu'ainsi il accomplit bien son service, l'apôtre lui donne ces avis: «Occupe-toi de ces choses, sois-y tout entier». Ces *choses* sont celles que l'apôtre avait écrites à Timothée (chapitre 3: 14), tous les enseignements relatifs au mandat qu'il lui avait confié, aux instructions qu'il devait donner aux fidèles, et à la manière dont il avait à se conduire dans la maison de Dieu. Timothée devait avoir son esprit occupé de ces choses, et non de celles du monde ou de celles qui concernaient son propre intérêt. Le terme traduit par «occuper» comporte l'idée de «méditer» sur ces choses pour les bien saisir, pour en voir l'application aux âmes, pour savoir la faire. C'est là ce qui caractérisera le vrai serviteur, le serviteur fidèle, soucieux des intérêts de son Maître. S'il est préoccupé d'autres choses, son service s'en ressentira. Il ne s'appartient pas, et c'est pourquoi non seulement il doit s'occuper de ces choses, mais y être *tout entier*. Sort esprit, son coeur, son temps, sa vie, doivent être entièrement dévoués, consacrés au service du Seigneur, aux choses qui tiennent à ce service. Combien cela est sérieux! Quel sujet de réflexions pour tout serviteur de Dieu! Il est certain que, dans une application plus générale, cela concerne tous les chrétiens; nous le voyons dans d'autres passages. Nos coeurs à tous ont besoin d'être dégagés des choses de la terre et occupés de celles du ciel, nous avons à être tout entiers pour Christ quoi que nous fassions. Mais ici il s'agit spécialement de l'ouvrier du Seigneur. Tient-il à accomplir fidèlement son oeuvre? «Occupe-toi de ces choses; sois-y tout entier»; ne soustrais rien au Seigneur, voilà le moyen.

En faisant ainsi, les progrès de Timothée, comme ceux de tout vrai serviteur, seraient évidents à tous. Il y aurait, par ces progrès, l'évidence d'une vie de communion avec le Seigneur, et cela contribuerait à donner autorité à ses paroles, et servirait à l'avancement de tous. Ces progrès consistent dans une connaissance plus étendue, plus profonde de la Parole, dans la puissance pour l'appliquer, dans le discernement des besoins des âmes et dans la faculté d'y répondre. Combien toutes ces paroles de l'apôtre sont utiles à méditer par les serviteurs de tous les temps et spécialement de nos jours!

(Verset 16). «Sois attentif à toi-même et à l'enseignement (ou à la doctrine); persévère dans ces choses; car en faisant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent». L'apôtre résume, pour ainsi dire, dans les deux premières exhortations ce qu'il a dit précédemment. Timothée devait être attentif à lui-même à l'état de son âme devant Dieu et avec Dieu,

demeurant dans une communion bénie avec lui et ensuite, attentif à sa marche pour éviter tout ce qui pourrait être une occasion de mal parler de l'Évangile. Une vigilance constante sur soi-même — je ne dis pas une recherche de soi-même — mais une sainte vigilance est tout ce qu'il y a de plus nécessaire au serviteur de Dieu, vigilance nécessairement accompagnée de la prière: «veillant pour prier», est-il dit. En second lieu, l'apôtre exhorte Timothée à être attentif «à l'enseignement», soit pour garder la pure doctrine, soit pour la présenter soigneusement, soit peut-être aussi pour que ceux qui agissaient dans l'enseignement (chapitre 5: 17) le fissent selon le modèle des saines paroles que Timothée avait entendues de Paul (voyez 2 Timothée 1: 13; 2: 2).

Timothée est, en dernier lieu, exhorté à «persévérer dans ces choses». On part bien souvent avec ardeur dans le service du Seigneur; puis les difficultés survenant, les résultats n'étant pas ceux que l'on attendait et désirait, peut-être n'ayant pas en tout l'approbation des autres, on est porté à se ralentir, et l'on n'apporte plus le même zèle dans le travail. Or, si nous avons bien compris que nous avons à agir pour le Seigneur seul, laissant les résultats à sa sagesse, si nous sommes dépouillés de nous-mêmes, nous serons rendus capables de «persévérer dans ces choses», dans les choses qui comprennent soit la conduite individuelle, soit le service du Seigneur. Ce mot *persévérer* implique d'une part le fait de demeurer dans ces choses, et d'une autre la continuité dans l'action. C'est par la persévérance, par la poursuite constante d'une chose qu'on l'amène à bonne fin. Dans les choses humaines même, il en est ainsi. Celui qui ne continue pas ce qu'il a commencé, quelque excellent qu'ait été son début, quelque grandes que soient ses facultés, n'arrive pas au but. De même dans les choses de Dieu, «Celui qui persévéra jusqu'à la fin, sera sauvé» (Matthieu 10: 22). Il arrivera au but. Et c'est aussi ce que l'apôtre présente à Timothée, comme couronnement d'un ministère fidèle et persévérant: «En faisant ainsi, tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent». Remarquons la gradation dans ce que dit l'apôtre relativement à ces choses, objets du mandat de Timothée et de la manière de l'accomplir. En premier lieu, Paul dit: «*Je t'écris ces choses*» (3: 14), celles dont-il vient de parler, et ensuite il en ajoute d'autres. Puis quant aux fidèles, il doit les leur *proposer*, les leur *enseigner* et les leur *ordonner* (4: 6, 11). Et quant à lui-même, Timothée, il doit s'en *occuper*, y être *tout entier*, et enfin y *persévérer* (versets 15, 16), et alors l'heureuse et bénie conséquence est: «Tu te sauveras toi-même et ceux qui t'écoutent». Quel magnifique et puissant encouragement pour un serviteur! Tu arriveras toi-même, avec ceux qui t'écoutent, qui reçoivent ton enseignement, au but final, au salut éternel dans la gloire.

Remarquons, à ce sujet, que le salut dans l'Écriture est envisagé à trois points de vue. Premièrement, le salut de l'âme par la foi au Seigneur Jésus. L'âme en croyant est justifiée, elle échappe à la condamnation qu'elle méritait à cause de ses péchés: «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé» (Actes des Apôtres 16: 31). «Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi» (Éphésiens 2: 8). En second lieu, le salut comprend toutes les délivrances dont le croyant une fois sauvé est l'objet pendant son pèlerinage ici-bas. Jésus «peut sauver entièrement (jusqu'à l'achèvement de la course) ceux qui s'approchent de Dieu par lui, étant toujours vivant pour intercéder pour eux» (Hébreux 7: 25). Et enfin, la grande délivrance finale au bout de la course,

l'introduction dans la gloire. «Nous attendons des cieux le Seigneur Jésus Christ comme Sauveur, qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Philippiens 3: 20, 21). C'est dans ce dernier sens que nous devons entendre les paroles de Paul à Timothée; c'est dans ce sens aussi que l'apôtre exhorte les Philippiens à travailler à leur propre salut. C'est la fin du combat qui est en vue. On travaille, on agit, on combat dans le chemin qui y mène.

Quelquefois le salut comprend tout l'ensemble de ce que Dieu accomplit pour nous, de la croix à la gloire. «Comment échapperons-nous, si nous négligeons *un si grand salut*» (Hébreux 2: 3). La délivrance des Israélites embrassait tout, depuis le sang qui les mettait à l'abri de la colère, jusqu'à leur entrée en Canaan.

Chapitre 5

(Versets 1, 2). Timothée avait été revêtu par l'apôtre d'une autorité spéciale dans l'assemblée. Il devait savoir comment il faut se conduire dans la maison de Dieu (3: 15), et avait à garder la place que son âge lui faisait vis-à-vis de chacun dans l'exercice de cette autorité qui lui était confiée. S'il avait à reprendre un homme âgé, ce devait être avec douceur, lui adressant ses exhortations avec le respect dû à un père. Envers les jeunes gens, il avait à agir comme un frère, avec affection et sans les blesser en montrant de la raideur et se targuant de sa supériorité sur eux. Avait-il à s'occuper des femmes âgées, ses exhortations devaient avoir le cachet de la tendresse et de la déférence d'un fils pour sa mère. S'il s'agissait des jeunes, il devait veiller à conserver dans ses rapports avec elles la pureté de sentiments d'un frère avec ses soeurs. Conseils bien importants aujourd'hui comme alors pour tout serviteur de Dieu, spécialement s'il est encore jeune.

(Versets 3-21). L'apôtre donne maintenant, à Timothée, des directions relatives à deux classes spéciales de personnes dans l'assemblée, savoir les veuves et les anciens. Il est intéressant de voir l'appréciation que fait la Parole des *vraies veuves* dont le caractère est décrit plus loin. Elles sont dignes d'être honorées, tout comme il est dit aussi d'honorer les anciens qui s'acquittent dûment de leur charge.

(Verset 4). Avant de donner le caractère des vraies veuves, l'apôtre trace à Timothée le devoir des enfants et des petits-enfants — si elle en a — envers la femme restée veuve. Ils ont à prendre soin d'elle, de même qu'elle avait pris soin d'eux. Ce n'est d'ailleurs qu'un cas particulier du devoir des enfants et petits-enfants envers leurs parents, car l'apôtre dit: «Qu'ils apprennent premièrement à montrer leur piété envers *leur propre* maison, et à *rendre à ceux dont ils descendent les soins qu'ils en ont reçus*». Remarquons, en premier lieu, que l'accomplissement de ce devoir doit être un fruit de la piété des enfants. La vraie piété a sa manifestation dans les diverses relations de la vie. En second lieu, le motif que donne l'apôtre est que «cela est agréable devant Dieu», motif le plus puissant pour le coeur qui connaît et aime Dieu.

(Verset 5). Ici, nous avons le caractère de la vraie veuve. *Veuve* veut dire «dépouillée». Elle l'est doublement, ayant perdu son mari, et n'ayant ni enfants, ni petits-enfants pour l'assister. Elle est ainsi vraiment «laissée seule». Mais elle a accepté la position qui lui est ainsi faite par la mort de son mari. Elle s'est rejetée entièrement sur Dieu, «le mari de la veuve», et a mis son espérance en lui. Elle se confie en lui et vit près de lui et avec lui, en persévérant dans les supplications et les prières, nuit et jour. Constamment elle demeure dans la dépendance de Dieu. Quel beau tableau de la vraie veuve! Si elle est dépouillée quant à la terre, quelle merveilleuse compensation ne trouve-t-elle pas dans l'amour et les soins du Seigneur, et aussi dans la sympathie des saints — la famille de Dieu! La parole de Dieu place devant nous un bel exemple de ce veuvage honorable dans le cas d'Anne la prophétesse (Luc 2: 36). Elle n'avait vécu que sept ans avec son mari, et était veuve d'environ quatre-vingt quatre. Et que faisait-elle de ces longues années de veuvage? Elle ne quittait pas le temple, la demeure de Jéhovah, vivant près de ses autels (voyez Psaumes 84); servant Dieu en jeûnes et en prières, nuit et jour, prenant son plaisir en Celui qui était tout pour elle. Et quelle fut sa récompense? Elle vit le petit enfant, le Seigneur, la délivrance d'Israël, laquelle elle attendait. Sainte vie! Saintes joies, que Dieu a en réserve pour ceux qui, dépouillés ici-bas, mettent leur espérance en lui! Remarquons encore que la Parole, en parlant de la veuve vraiment veuve, ne dit pas: «Voilà ce qu'elle doit faire», mais: «Voilà ce qu'elle fait». De son caractère intérieur, découle sa vie au dehors.

(Verset 6). Quel terrible contraste entre une telle veuve, vraiment veuve, et celle qui vit dans le plaisir: elle «est morte en vivant». La qualification qui lui est donnée est aussi forte en mal, que pour la précédente en bien. Remarquez l'opposition des termes: «elle vit», et elle «est morte en vivant». Elle vit dans le plaisir; elle vit de la vie charnelle, pour la satisfaction de ses convoitises et de ses passions; elle vit pour elle-même, recherchant les jouissances que le monde peut donner. Mais qu'a à faire cette vie avec la vraie vie, la vie de Dieu que manifeste la vraie veuve? Rien. C'est une opposition complète. En vivant de cette vie mondaine de plaisir, elle est *morte* quant à la vie spirituelle, quelle que puisse être sa profession religieuse. Vivre dans le plaisir indique aussi un singulier oubli de la position qui lui est faite par la perte de son mari. Non qu'elle ne puisse se remarier; c'est même ce que l'apôtre demande des jeunes veuves. Mais son état de veuve lui impose de mener une conduite qui réponde à cet état. L'histoire de l'Eglise dans les temps qui suivirent, montre combien les recommandations de l'apôtre étaient à propos. Sans doute en cela, comme en d'autres choses, le mal se montrait déjà.

(Verset 7). Le but de l'apôtre, en disant à Timothée d'ordonner ce qui précède, est que veuves et enfants soient irrépréhensibles dans leur marche.

(Verset 8). Il reprend ici ce qu'il disait au verset 4. Dans ce dernier verset, il montrait ce qu'il y avait à faire; dans le verset 8, il fait voir jusqu'où s'abaissent ceux qui ne prennent pas soin des leurs et surtout de ceux qui leur sont le plus proches. Les paroles de l'apôtre sont très fortes et montrent l'importance du devoir dont il parle. Il a dit, au verset 4, que son accomplissement est une marque de la piété, et qu'il est agréable à Dieu; mais le négliger est

«renier la foi», la profession du christianisme qui enseigne ce devoir, tout comme le faisait la loi (voyez Ephésiens 6: 2, 3; comparez Matthieu 15: 3-6), et dont la caractéristique est la *foi* opérante par l'amour. Il y a plus, celui qui montre ainsi son indifférence ou sa dureté de coeur à l'égard de ses proches, «est pire qu'un incrédule». En effet, ceux qui n'ont pas la foi, mus par les sentiments naturels, ont soin des leurs, et le monde même condamne les enfants qui n'assisteraient point leurs parents dans le besoin.

(Versets 9, 10). L'apôtre ici, indique à Timothée quelle devait avoir été la marche d'une vraie veuve pour être «inscrite», c'est-à-dire enregistrée comme ayant à être entièrement soutenue par l'assemblée. N'oublions pas qu'il s'agit de celles qui n'avaient point de ressources par elles-mêmes, ni de famille qui pût leur venir en aide. Elles ne devaient pas être âgées de moins de *soixante ans*. Arrivées à cet âge, elles ne pouvaient plus facilement travailler pour gagner leur pain, et l'assemblée avait à y pourvoir. Nous ne pouvons cependant pas conclure de là que l'assemblée n'eût pas à venir en aide à des veuves moins âgées et qui se seraient trouvées dans le besoin par suite de maladies, d'infirmités ou d'autres circonstances; mais les veuves d'au moins soixante ans étaient inscrites pour être assistées d'une manière régulière. Nous ne saurions non plus penser que, s'il y avait des veuves qui n'eussent pas accompli tous les services mentionnés plus loin et qui fussent dans le besoin, l'assemblée dût les abandonner. Certainement non. Il fallait avoir soin de tous les pauvres, et combien plus des pauvres veuves. Mais il s'agit ici (versets 9 et 10) de celles qui, étant vraiment veuves, avaient été des servantes dans l'assemblée, et qui, arrivées à cet âge de soixante ans, étaient inscrites, ou, pour ainsi dire, retraitées après avoir servi, ayant constamment montré le caractère d'une vraie veuve.

Il fallait donc qu'une telle veuve, pour être inscrite, eût été «femme d'un seul mari». Ensuite une veuve, pour être inscrite, devait avoir «le témoignage d'avoir marché dans les bonnes oeuvres», dans les oeuvres qui glorifient le Seigneur, avec un coeur dévoué pour lui et les siens. A l'égard des *enfants*, elle a montré ses soins par la bonne éducation qu'elle leur a données les élevant selon le Seigneur — devoirs de famille, accomplis fidèlement et mis en tête des autres, ce qui en montre l'importance. Envers les étrangers, elle a exercé l'hospitalité, recommandée en plusieurs passages de l'Écriture (voyez Romains 12: 13; Hébreux 13: 2), et qui suppose le dévouement et la libéralité du coeur. Combien il était nécessaire, dans ces temps surtout où les chrétiens étaient haïs et méprisés, qu'il se trouvât des coeurs disposés par l'amour à accueillir les serviteurs de Dieu, ceux qui étaient sortis pour le nom (3 Jean 5-8), et aussi des fidèles qui avaient à se déplacer ou qui étaient chassés par la persécution. Nous voyons en Lydie, un exemple de l'hospitalité exercée par une femme envers des serviteurs du Seigneur (Actes des Apôtres 16: 15). La veuve vraiment veuve avait dans sa vie de dévouement reçu des étrangers. Nul, mieux qu'une femme, ne sait accomplir ce devoir de manière à rafraîchir le coeur de l'étranger. Heureuses les soeurs qui s'y adonnent dans leur mesure!

«Si elle a lavé les pieds des saints». Autre bonne oeuvre qui suppose l'humilité. Elle n'a pas craint de s'abaisser jusqu'à rendre aux saints ce service si nécessaire dans ces pays brûlants, où l'on n'était chaussé que de sandales, et où l'on voyageait le plus souvent à pied

dans des chemins couverts de poussière. Quel soulagement pour les frères fatigués qui, entrant chez une de ces veuves, recevaient d'elle ces premiers soins! Dans son humilité, elle imitait le Seigneur qui lava les pieds des disciples (Jean 13). Si de nos jours, un tel service n'est plus de saison, il en est d'analogues qu'une servante du Seigneur peut rendre aux saints, et spécialement aux frères qui s'occupent de l'oeuvre du Seigneur.

Un dernier trait qui a caractérisé la vraie veuve, est d'avoir «secouru ceux qui sont dans la tribulation». Si le trait précédent suppose l'humilité, celui-ci ne pouvait procéder que d'un amour sincère se manifestant par une tendre compassion et une sympathie vraie. Elle a souffert elle-même; elle est propre à soulager ceux qui souffrent. Combien n'y avait-il pas de tribulations diverses dans ces temps de persécutions! Il y avait à pourvoir aux besoins de ceux qui avaient fait la perte de leurs biens (Hébreux 10: 32-34); il y avait à consoler ceux qui avaient perdu quelqu'un des leurs, et il y avait toujours des pauvres et des affligés. Or, bien que certaines causes de tribulations soient écartées de nos jours, il y a toujours pour les servantes du Seigneur de nombreuses occasions de secourir ceux qui sont dans la peine, la maladie, ou le deuil.

L'apôtre résume tout, en disant: «Si elle s'est appliquée à toute bonne oeuvre». Il en a énuméré quelques-unes; il en est d'autres qui se rencontrent sur le chemin, et qu'un coeur dévoué sait discerner comme devant être faites. La vraie veuve avait été toute pour tous. Et remarquons que ce n'était pas par boutades, pour ainsi dire, qu'elle accomplissait ces bonnes oeuvres, elle y perséverait. Ce n'était pas non plus fait à la légère: elle s'y appliquait, y mettait tous ses soins. Quel beau tableau d'une sainte activité. Si elle était veuve, dépouillée, elle était enrichie de Dieu qui lui donnait toute la famille chrétienne comme objet de ses soins.

(Verset 11). Si les veuves vraiment veuves et remplissant les conditions indiquées aux versets 9 et 10, avaient droit à être honorées et inscrites pour être soutenues par l'assemblée, l'apôtre écarte d'une manière péremptoire les jeunes veuves: «Refuse», dit-il, «les veuves qui sont jeunes», et il en donne les raisons. La vie de dévouement des autres jusqu'à soixante ans, était une garantie de stabilité dans leur marche à venir. On pouvait avoir confiance en elles. Les causes qui pouvaient agir sur les jeunes, pour les faire se détourner d'une conduite convenant à leur position, n'existaient plus pour ces veuves honorables et honorées. Pour les jeunes veuves, le danger était là; l'apôtre le signale. L'austérité et la simplicité d'une vie de vraie veuve tout entière consacrée au service du Seigneur, commence à leur peser; elles se laissent aller aux désirs charnels de leur coeur, les conviant à la mondanité et aux plaisirs; elles s'élèvent ainsi contre le Christ: car qu'y a-t-il de commun entre le Seigneur et la chair? L'une est opposée à l'autre. Elles *veulent* alors se marier. C'est un acte de leur propre volonté, et là est le mal. Le motif n'est pas la gloire du Seigneur, mais leur propre satisfaction. Elles pensent ainsi échapper à la nécessité d'une vie de renoncement. Et en voulant se marier, elles sont en faute, car elles rejettent ainsi leur première foi, c'est-à-dire la résolution qu'elles avaient prise de mener la vie d'une vraie veuve.

(Verset 13). S'étant ainsi laissé aller à leurs propres désirs, n'ayant plus à coeur le service de Christ seul, de fâcheuses conséquences en sont le résultat. «Elles apprennent à être

oisives». N'étant plus occupées du bien, ne s'appliquant plus à «toute bonne oeuvre», elles prennent plaisir à l'oisiveté — leur vie est vide. Comme cependant il faut une satisfaction à l'activité naturelle de l'esprit, elles vont «de maison en maison»; et quoi de plus fâcheux que ces visites oiseuses, où le Seigneur et sa parole ne sont pas l'objet des conversations, mais que l'on fait pour tuer le temps, comme l'on dit! Non seulement, dit l'apôtre, elles sont oisives, «mais aussi causeuses, se mêlant de tout», c'est-à-dire curieuses pour savoir ce qui se passe chez les uns et les autres, causeuses pour le rapporter, et fomenter ainsi bien souvent des querelles et des divisions. Sont-ce seulement les jeunes veuves du temps de Paul à qui ces choses sont applicables? C'est un résultat inévitable, là où se trouve l'oisiveté du coeur à l'égard de Christ, je veux dire là où il n'occupe pas les pensées. Un dernier trait termine le triste tableau que trace l'apôtre relativement à ces jeunes veuves, mais qui, nous le répétons, doit être une pierre de touche pour d'autres: «disant des choses qui ne conviennent pas». C'est là où l'oisiveté, la curiosité, la fièvre de causer, conduisent. On s'oublie, on perd le sentiment des bienséances, le tact et la délicatesse dans le penser et le parler.

(Verset 14). L'apôtre indique le remède dans le mariage, non en vue d'une plus grande liberté de se livrer à ses propres désirs, mais en vue d'une vie dévouée aux saints devoirs de la famille, au sage gouvernement de la maison, à l'ordre et au sérieux en tout. L'oisiveté et ses suites ne trouvent pas leur place dans une telle vie. Remarquons que l'apôtre ne dit pas que *toutes* les jeunes veuves s'élèvent contre le Christ, en s'abandonnant à leurs désirs et rejetant leur première foi; mais il y avait pour elles le danger d'en venir là, ce qui aurait été fâcheux pour elles et l'assemblée. C'est pourquoi il ne fallait pas les inscrire avant l'âge indiqué, où elles auraient été éprouvées et reconnues dignes d'être honorées ainsi. Remarquons encore que «je veux», n'implique pas un commandement à toutes de se marier, mais une liberté de le faire laissée à celles qui le désiraient. L'apôtre, à Corinthe, disait de la veuve: «Elle est libre de se marier à qui elle veut, seulement dans le Seigneur», en ajoutant: «Elle est plus heureuse, à mon avis, si elle demeure ainsi»; mais son conseil était tiré de «la nécessité présente» (1 Corinthiens 7: 39, 26). Ici, en Timothée, les circonstances diffèrent, et l'Esprit Saint, par l'apôtre, ne met pas de restriction. «Ne donnent aucune occasion à l'adversaire à cause des mauvais propos». C'est le dernier trait. Ces jeunes veuves mariées, conduisant bien leur famille et leur maison, ne doivent donner à l'adversaire, à Satan et au monde, aucune occasion de mal parler d'elles. Tout doit être honorable et pur dans leur vie; c'est le fruit d'une vigilance constante et de la communion avec le Seigneur. Cela encore n'a-t-il pas une application actuelle et de tous les jours?

(Verset 15). «Car déjà quelques-unes se sont détournées après Satan». Plusieurs ont montré où aboutissait ce chemin de propre volonté, de désirs charnels, d'oisiveté et de curiosité malsaine. Elles se sont détournées après Satan, le prince de ce monde, pour se livrer entièrement à leurs convoitises, jetant ainsi l'opprobre sur Christ et sur l'assemblée. Solennel avertissement.

(Verset 16). Le verset 4 montrait aux enfants et petits-enfants leur devoir envers ceux dont ils descendent, et en particulier envers les veuves. Nous avons fait remarquer que c'est

un devoir naturel, dont le monde même blâmerait la négligence. Dans ce verset 16, nous avons autre chose; ce n'est pas une répétition du verset 4. Il s'agit d'un fidèle ou d'une fidèle, homme ou femme d'entre les saints, qui a dans sa famille, à un degré plus ou moins rapproché, des veuves. L'apôtre prescrit qu'il ou elle les assiste — évidemment selon ses moyens, et l'amour chrétien est ingénieux pour les trouver. Nous voyons comme ces liens de famille sont reconnus dans la Parole, soit avec leurs obligations, soit avec leurs joies et leurs peines. Il est bon de nous en souvenir. La raison que donne Paul est celle-ci: «Que l'assemblée n'en soit pas chargée». Volontiers le coeur naturel se décharge sur d'autres d'un soin qui nous appartient. L'assemblée n'est pas une société de secours mutuels; le christianisme n'anéantit pas l'individualité et les devoirs individuels — loin de là. Si Dieu a formé des liens de famille, il y a une solidarité entre les différents membres de la famille. Si quelqu'un s'y trouve dans le besoin, avant et au lieu de recourir à l'assemblée, c'est à chacun des membres de voir ce qu'il peut faire. Aussi longtemps que la veuve a parmi les siens quelqu'un ou quelques-uns qui la peuvent assister, elle n'est pas — dans le sens absolu — *vraiment veuve* — dépouillée de tout. Les parents, en l'assistant, déchargent d'autant l'assemblée qui alors peut plus efficacement venir «au secours de celles qui sont vraiment veuves».

On voit comme toutes ces directions sont marquées au coin de la sagesse divine. En même temps, on y découvre le tendre soin du Seigneur, comme dans toute la Parole, l'Ancien ainsi que le Nouveau Testament, pour les destitués. L'Eternel se déclare le père de l'orphelin et le mari de la veuve. Mais il confie l'exercice de ce soin envers la veuve d'abord aux descendants, puis aux parents, et enfin à l'assemblée. Dieu, chez qui l'amour est toujours actif, ne veut pas qu'il soit un vain mot chez ceux qui se réclament de son nom. «Enfants, n'aimons pas de parole, ni de langue, mais en *action* et en *vérité*» (1 Jean 3: 18). Quelle consolation pour les pauvres veuves de considérer l'intérêt que le Seigneur prend à elles!

(Versets 17, 18). Nous en venons maintenant à ce qui concerne les anciens. Ancien n'est pas ici simplement un homme âgé, comme dans le verset 1. Il s'agit ici des «surveillants», dont l'apôtre a parlé au chapitre 3. Tous les surveillants devaient être «propres à enseigner» (3: 2), sans pour cela être doués pour le faire publiquement, par la prédication de la Parole. Un frère peut enseigner avec profit, sans le faire publiquement. Mais parmi les anciens, il en était qui étaient doués pour un service plus actif, public pour ainsi dire. Trois sortes de services sont indiqués ici: présider, travailler dans la Parole pour l'exhortation et l'édification, travailler dans l'enseignement pour instruire les saints dans la vérité. Nous retrouvons ces trois choses distinctes en Romains 12: 7, 8: «Soit celui qui enseigne, qu'il s'applique à l'enseignement; soit celui qui exhorte, à l'exhortation...; celui qui est à la tête, qu'il conduise soigneusement». De même que l'apôtre avait recommandé *d'honorer* les veuves vraiment veuves, ainsi il veut que les anciens doués pour cela et qui s'acquittent bien et fidèlement de leur charge de présider, d'exhorter, d'édifier et d'enseigner, soient honorés d'une manière particulière. «Que les anciens qui président *dûment* soient estimés dignes d'un *double honneur*, spécialement ceux qui, etc.». On voit par ces dernières paroles l'importance que le Saint Esprit attache à ce que les saints soient édifiés et instruits par la Parole. Il estime spécialement dignes d'être honorés

ceux qui, dans les assemblées, sont doués pour cela; quel sera donc le devoir de ceux qui jouissent du privilège de ces exhortations et de cet enseignement!

Mais qu'est-ce que ce double honneur. En comparant avec le verset 18, et en se rappelant ce que Paul dit en 1 Corinthiens 9, où il cite aussi le passage: «Tu n'emmuselleras pas le boeuf qui foule le grain», on peut penser qu'il s'agit de pourvoir largement aux besoins temporels de ceux qui consacraient une grande partie de leur temps au service des saints dans l'assemblée. Cela n'était que juste, et il en est encore ainsi. C'est une responsabilité des assemblées. Mais il ne faudrait pas borner à ce sens l'expression «honneur». Il faut surtout la prendre dans sa signification morale. Ceux qui se dévouaient à l'oeuvre du Seigneur parmi les fidèles, étaient dignes de toute leur estime et de leur respect. C'est ce que Paul recommandait aux Thessaloniens (1^{re} épître 5: 12, 13), ainsi qu'aux Corinthiens (1^{re} épître 16: 15, 16).

(Versets 19-21). Ces versets se rapportent au cas d'anciens tombés en faute. En premier lieu, et eu égard à leur position dans l'assemblée, il ne fallait pas recevoir à la légère une accusation portée contre quelqu'un des anciens. Il était nécessaire que cette accusation fût portée en présence de deux ou de trois témoins. Si le fait était bien établi, et qu'en effet il y avait eu péché, alors l'ordre de l'apôtre était qu'une répréhension publique atteignit le coupable. Le but de cette répréhension était de le faire rentrer en lui-même, d'atteindre sa conscience. Nous voyons un exemple de cette manière d'agir chez Paul à l'égard de Pierre (Galates 2: 11, etc.). Mais il y a un autre point de vue à considérer. Si l'on n'avait pas repris l'ancien publiquement, par crainte d'affaiblir son prestige moral, de porter atteinte à son autorité, la conscience des fidèles n'aurait pas été exercée à l'égard du mal. C'est précisément parce qu'il était «ancien», que le mal avait plus de gravité et devait être repris publiquement; ç'aurait été un exemple qui eût pu entraîner d'autres dans le mal. Nous voyons cela clairement en Galates 2. «Les autres Juifs», dit Paul, «usèrent aussi de dissimulation avec lui (Pierre), de sorte que Barnabas même fut entraîné avec eux par leur dissimulation. Mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit, selon la vérité de l'évangile, je dis à Céphas *devant tous*». Paul le reprend devant tous pour arrêter le mal. Et c'est ce qu'il recommande à Timothée de faire aussi: «Ceux qui pèchent, convaincs-les devant tous, afin que les autres aussi aient de la crainte». Il devait les convaincre, leur démontrer, en les reprenant, que leur péché était avéré, en porter la conviction jusque dans leur conscience. De cette manière, tous concevaient une crainte salutaire par la discipline ainsi exercée, et étaient mis en garde contre le péché. Nous avons encore à remarquer à l'égard de ce que nous trouvons dans ces versets, que si ces directions se rapportent littéralement aux anciens alors en charge, le principe demeure pour nous dans toute sa force morale. L'obligation d'agir ainsi n'est nullement annulée, ni affaiblie, quel que soit l'état de ruine dans lequel nous nous trouvons. Nous avons toujours la présence de l'Esprit Saint et l'autorité de la Parole.

(Verset 21). La solennelle adjuration que contient ce verset fait ressortir avec une grande force l'importance de ce que l'apôtre vient de prescrire, «en vue de l'ordre extérieur, du maintien de ce qui est respectable aux yeux de tous, et du respect pour tout ce qui doit être respecté». Paul en appelle comme témoins, à Dieu, Maître suprême, à Christ Jésus, homme

glorifié, Chef de l'Eglise, aux anges «élus», créatures, il est vrai, mais excellentes en gloire et dignité, et qui nous sont présentées dans l'Ecriture comme ayant assisté aux grandes scènes de la création et de la rédemption (Job 38: 1-7; Luc 1: 26, etc.; 2: 9-14; Marc 1: 13; Luc 22: 43; 24: 4; Jean 20: 12; Actes des Apôtres 1: 10), et comme témoins intéressés aussi à ce qui se passe dans l'assemblée (1 Corinthiens 4: 9; 11: 10). C'est devant Dieu, Christ Jésus et les anges élus, que Paul adjure Timothée de «garder ces choses», et d'avoir soin de ne point se laisser aller à des sentiments de partialité, sans être influencé de manière à faire acception de personnes, mais jugeant tout avec l'esprit de discernement, de prudence et de sagesse, qui doit caractériser un serviteur de Dieu et du Christ Jésus.

Puissent les assemblées et les chrétiens individuellement se souvenir, dans leur marche, devant quels témoins ils se trouvent sans cesse, de sorte qu'ils ne soient pas dominés par des préjugés et des préférences charnelles!

(Verset 22). Le verset 24 se lie à celui-ci. Entre deux se trouvent, comme une parenthèse, les paroles de l'apôtre qui témoignent de sa tendre sollicitude pour son fidèle collaborateur. On peut cependant voir dans la recommandation de Paul un certain rapport avec la fin du verset précédent.

Le verset 22 exhorte donc Timothée à n'imposer les mains à personne avec précipitation. Imposer les mains à quelqu'un, c'était lui donner sa sanction pour la charge ou la mission qu'il aurait à remplir (Actes des Apôtres 6: 6); c'était, pour ainsi dire, s'identifier avec lui dans ce qu'il ferait. De là, la nécessité de ne le faire qu'avec une grande circonspection, après s'être soigneusement enquis du caractère moral de celui à qui l'on imposait les mains, afin d'être bien sûr qu'il présentait les garanties nécessaires pour remplir la charge ou accomplir la mission en question, et qu'il jouissait de l'estime et du respect de ceux près desquels il aurait à agir. En négligeant ce soin, en imposant les mains sans un mûr examen de la vie et de la conduite de celui à qui il se livrait ainsi, Timothée se serait rendu solidaire des péchés de celui auquel il aurait imposé les mains.

(Verset 24). Les péchés de quelques-uns se montrent au grand jour; on pouvait en juger dès l'abord, et ils annonçaient le jugement qui attendait le coupable. Mais chez d'autres, les péchés étaient cachés et recouverts par une belle apparence de piété et de moralité. Ils ne devaient être mis en évidence que plus tard; en tous les cas, au grand jour du jugement. De là, découlait pour Timothée la nécessité de ne pas agir avec précipitation. Il devait se conserver pur lui-même, ne participant en rien aux péchés des autres, L'exhortation était spéciale pour Timothée, mais n'y a-t-il pas là pour tous les chrétiens un principe à appliquer? N'avons-nous pas à agir avec prudence dans les relations que nous formons, de peur d'être entraînés, d'une manière ou d'une autre, à participer aux péchés d'autrui?

(Verset 23). Revenons à la touchante recommandation de l'apôtre à son enfant bien-aimé. On voit quelle était la sobriété de Timothée, le soin avec lequel, désireux qu'il était de se maintenir dans la pureté, pour le service du Seigneur, il évitait tout ce qui pouvait causer

en lui quelque excitation, ou satisfaire en quelque chose la chair. Peut-être y avait-il chez lui un certain penchant vers cet ascétisme condamné plus d'une fois dans l'épître, et qui, se développant plus tard dans l'Eglise, y a produit tant de maux, tant d'aberrations fatales. L'apôtre ne veut pas que Timothée nuise à sa santé en se privant de ce qui était nécessaire pour la soutenir, de ce que la faiblesse de son corps demandait. Le chrétien a donc la liberté de se servir de tout ce qui est bon, lorsqu'il y a un vrai motif pour le faire. Il est utile de remarquer que Paul dit: «Use d'un *peu* de vin». La tempérance en tout est nécessaire, et particulièrement dans l'usage des boissons excitantes. Bien des chrétiens, ou se disant tels, hélas! l'oublent et auraient besoin plutôt qu'on leur rappelle l'exhortation adressée aux Ephésiens: «Ne vous enivrez point de vin, en quoi il y a de la dissolution; mais soyez remplis de l'Esprit» (Ephésiens 5: 18). Telle est la règle que la Parole impose. Et remarquons qu'il n'est pas nécessaire pour y contrevenir que l'ivresse soit arrivée à son point dégradant, où l'homme a perdu toute conscience de ses actes, mais dès qu'il y a une excitation produite par la boisson, on est sorti de la sobriété si souvent recommandée par la Parole. Oh! que tous les chrétiens pussent veiller sur eux-mêmes à cet égard. Bien des occasions se présentent, dans les transactions nécessaires avec le monde (1 Corinthiens 5: 9, 10), où le chrétien sera sollicité de boire du vin ou des liqueurs, sans aucune nécessité, sans que ni la soif, ni la faiblesse l'y obligent, mais simplement parce que c'est l'habitude. Le chrétien n'a pas à céder à de telles invitations; il ne doit pas craindre de se singulariser en refusant de faire ce qui n'est certes pas pour la gloire de Dieu. «N'ayez rien de commun avec les oeuvres infructueuses des ténèbres, mais plutôt reprenez-les» (Ephésiens 5: 11). Et comment les reprendra-t-on le plus efficacement, si ce n'est en refusant nettement d'y participer? Combien de chrétiens, en ne faisant pas attention à l'exhortation divine d'Ephésiens 5: 18 et 11, sont allés de chute en chute, ont déshonoré le nom de Christ et son assemblée, et ont dû être exclus de la table du Seigneur! «Purifions-nous nous-mêmes de toute souillure de chair et d'esprit», dit l'apôtre, «achevant la sainteté dans la crainte de Dieu» (2 Corinthiens 7: 1). Comment obéir à cette exhortation si l'on est saisi par la boisson? Celle-ci donne accès à toute espèce de souillure. «Soyez donc sobres». On ne jouit vraiment du Seigneur que dans la lucidité d'un esprit que ni les fumées du vin, à quelque degré que ce soit, ni l'excitation produite dans l'imagination par certaines lectures, ne viennent obscurcir. Oh! combien il est à désirer que les chrétiens mettent tout leur soin à garder leur séparation d'avec tout mal, à achever la sainteté dans la crainte du Seigneur, et à n'être «une cause d'achoppement» ni à ceux de dehors, «ni à l'assemblée de Dieu» (1 Corinthiens 10: 32). L'apôtre avait dit auparavant: «Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout *pour la gloire de Dieu*». Ce n'est pas le verre en main, dans les lieux où se rassemble le monde, et avec le monde, et à la manière du monde, que l'on agira pour la gloire de Dieu. Ce n'est pas non plus en buvant au delà de ce que le strict besoin exige.

Revenant à l'exhortation de l'apôtre à Timothée, «elle nous fournit un exemple de ces soins que suggère l'amour et qui conviennent si parfaitement à l'apôtre. Il veut la sainteté dans son représentant, mais combien il sait respecter Timothée, et garder les convenances qu'il recommandait, et montrer la tendresse qu'il ressentait dans son coeur». L'apôtre pour

lui-même disait: «Je mortifie mon corps, et je l'asservis» (1 Corinthiens 9: 27). Mais plein de grâce envers Timothée, vase faible, il l'exhorte à employer ce qui peut le fortifier pour le service qu'il avait à accomplir. Ainsi le divin Sauveur, plein de sollicitude pour ceux qu'il associait à son oeuvre, leur disait: «Venez à l'écart vous-mêmes dans un lieu désert, et vous reposez un peu» (Marc 6: 30, 31). Sachons imiter cette tendresse qui fait que l'on s'oublie soi-même pour penser aux autres.

(Verset 25). De même que pour les mauvaises oeuvres, qui désignent un homme à l'avance pour le jugement, ainsi il y a des bonnes oeuvres qui éclatent au grand jour et qui montrent aussi ce qu'est un homme. Ce n'est pas que les bonnes oeuvres doivent être accomplies pour que l'on soit bien vu des hommes (Matthieu 6: 1-18). L'ostentation ne convient pas à un chrétien; mais là où se trouve la vie de Dieu, là aussi s'accomplissent des oeuvres selon Dieu; là se réalise l'exhortation du Seigneur à ses disciples: «Que votre lumière luise devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes oeuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux» (Matthieu 5: 16); non pas qu'ils vous glorifient, mais votre Père céleste, en voyant le fruit produit par lui en vous. L'arbre est connu à son fruit. Les bonnes oeuvres produites par la vie de Dieu dans son enfant, le précèdent, pour ainsi dire, tandis que lui s'efface; de même que la lumière brille aux yeux, attire les regards, et laisse dans l'ombre le pied qui la porte.

D'un autre côté, il est des oeuvres qui, accomplies dans le secret d'une vie humble, mais dévouée, ne paraissent pas aux yeux des hommes, mais elles ne resteront pas toujours cachées. Celui qui voit dans le secret et les approuve, les manifestera un jour, sinon sur la terre, certainement au jour solennel où, tous les secrets seront révélés. Quelle consolation pour les âmes cachées dans l'humilité de leur position et ne pouvant rien faire d'apparent! Un verre d'eau froide, donnée à l'un de ces plus petits pour l'amour du Seigneur, aura sa récompense.

Chapitre 6

(Versets. 1, 2). L'apôtre donne maintenant des directions touchant la conduite que devaient tenir envers leurs maîtres les esclaves qui étaient les serviteurs d'autrefois. Mais, en tenant compte des différences complètes de position entre les esclaves et les serviteurs d'aujourd'hui, les prescriptions de l'apôtre s'appliquent à ces derniers, et heureux les serviteurs chrétiens qui reçoivent et pratiquent ce que la parole de Dieu leur enseigne relativement à ce qu'ils doivent à leurs maîtres, dans le service qu'ils ont volontairement accepté d'accomplir à leur égard.

«Que tous les esclaves qui sont sous le joug, estiment leurs propres maîtres dignes de tout honneur, afin que le nom de Dieu et la doctrine ne soient pas blasphémés». Les esclaves chrétiens, placés dans cette position d'assujettissement (sous le joug) par leur naissance ou par suite de circonstances diverses (prisonniers de guerre, par exemple), devaient accepter cette position en toute soumission devant Dieu (Ephésiens 6: 5-8; Colossiens 3: 22-24). Que leurs maîtres fussent païens ou non, ils avaient à les estimer dignes de tout honneur, comme

étant placés au-dessus d'eux. Que les maîtres fussent bons ou mauvais, il n'importe. Les esclaves devaient les honorer comme maîtres, quand bien même ils n'auraient pu honorer leurs actions. Il est évident, pour le dire en passant, que l'apôtre, en exhortant les esclaves à honorer leurs maîtres, ne justifie en rien l'esclavage, la possession d'un homme par son semblable. C'est un des fruits du péché. Mais l'institution existait dans ce monde de péché, et le chrétien n'est pas appelé à révolutionner le monde, autrement qu'en annonçant l'Évangile qui agit au dedans et porte ses fruits paisibles au dehors. Il n'appelait donc pas les esclaves à s'insurger violemment contre leurs maîtres pour conquérir la liberté. Ils devaient souffrir plutôt avec patience, dans la position où ils étaient placés, les torts qui pouvaient leur être faits, sans revendiquer leur droit. C'est un cas particulier du devoir de tout chrétien (Philippiens 4: 5). Aussi, remarquons la raison que Paul donne. Il ne dit pas: «Honorez vos maîtres, parce que l'esclavage est une chose légitime», mais: «Afin que le nom de Dieu et la doctrine ne soient pas blasphémés». Ils professaient servir Dieu et avoir reçu la doctrine, les enseignements du Seigneur. S'ils eussent été insubordonnés, négligents dans leur service, ou sans égards pour leurs maîtres, quel témoignage auraient-ils rendu à ce Dieu qui enseigne la soumission à toute autorité, même fâcheuse, et au Seigneur Jésus venu pour servir, s'abaissant jusqu'à prendre la forme d'esclave, et offrant le modèle parfait de l'obéissance? Le nom du Dieu saint, la doctrine pure de l'Évangile, auraient été blasphémés. On aurait dit: Voilà un Dieu qui tolère le désordre, voilà une doctrine qui enseigne la révolte. Au contraire, l'humble soumission, l'obéissance entière, le respect de l'esclave envers le maître, étaient une prédication vivante à l'honneur de Dieu et de sa Parole. Serviteurs chrétiens de nos jours, qui avez des maîtres mondains, méditez et appliquez-vous à vous-mêmes l'exhortation de l'apôtre. Que votre conduite, au milieu des difficultés, peut-être grandes, inhérentes à votre position, soit telle que vous ornerez «en toutes choses l'enseignement qui est de notre Dieu Sauveur» (Tite 2: 10).

(Verset 2). Mais les esclaves pouvaient avoir des maîtres chrétiens, des croyants, tels que Philémon. Cela nivelait-il les positions? Nullement. Sans doute que, «dans le Christ Jésus, nous sommes tous un», et qu'il n'y a là «ni esclave, ni homme libre» (Galates 3: 28; Colossiens 3: 11). A cet égard, comme rachetés et membres du corps de Christ, dans la position céleste en Christ, il n'y a nulle différence. Mais sur la terre, comme y marchant, les diverses relations et les positions sociales distinctes dans lesquelles nous pouvons nous trouver, sont soigneusement maintenues. La tendance naturelle de notre cœur rusé aurait pu porter les esclaves, de même que les serviteurs d'aujourd'hui, à se dire: Nous sommes égaux, nos maîtres sont nos frères (ce qui est vrai), et à les traiter avec moins de respect. Au contraire, dit l'apôtre, c'est justement pour cela, parce qu'ils sont des croyants et des bien-aimés de Dieu, qu'il faut les servir d'autant plus fidèlement, avec un dévouement d'autant plus entier, accomplissant envers eux un bon et prompt service. Serviteurs de nos jours, agissez-vous ainsi? Avez-vous pour vos maîtres croyants le même respect, ou plus grand encore puisqu'ils sont enfants de Dieu, que vous auriez pour des maîtres mondains? Et tout en jouissant de l'intimité que crée la possession d'une même foi, d'un même amour, envers un même Sauveur, avez-vous d'autant plus de déférence pour vos maîtres, et d'empressement

affectueux à les servir? En cela aussi, en agissant de cette manière, vous rendrez honorable le sain enseignement du Seigneur.

L'apôtre termine par ces paroles: «Enseigne ces choses et exhorte». *Ces choses* ne se rapportent pas seulement à ce qu'il vient de dire relativement aux esclaves, mais à tout ce qui précède. Il fallait que Timothée les enseignât, en donnât la connaissance, en d'autres termes instruisît les fidèles, car il s'agit d'enseignement dans l'Eglise, la maison de Dieu. Et combien cet enseignement de la saine doctrine, sous ses points de vue pratiques, n'est-il pas nécessaire aux saints? Mais Timothée devait joindre à son enseignement l'exhortation. Il devait exhorter à ne pas se contenter de savoir, mais à mettre en pratique les instructions qu'il donnait. Combien cela est nécessaire en tout temps! Nous estimons avoir des lumières, comme l'on dit; mais marchons-nous selon ces lumières? Rappelons-nous les paroles du Seigneur. «Mais plutôt, bienheureux sont ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent» (Luc 11: 28). Et encore: «Si vous savez ces choses, vous êtes bienheureux *si vous les faites*» (Jean 13: 17). «Mettez la parole en pratique, et ne l'écoutez pas seulement», dit Jacques (Jacques 1: 22). Nous voyons donc combien il était à propos que Timothée enseignât et exhortât à pratiquer les choses qu'il enseignait.

(Verset 3-5). Les saines paroles, celles que faisait entendre ou qu'écrivait l'apôtre, étaient celles de notre Seigneur Jésus Christ (voyez chapitre 1: 10). De même en 1 Corinthiens 14: 37, il dit: «Les choses que je vous écris, sont le commandement du Seigneur». Il y avait, sans doute, les paroles du Seigneur que nous trouvons dans les évangiles, mais elles n'étaient pas différentes de celles que Paul enseignait. De même la doctrine qui est selon la piété, bien que nous la trouvions dans les écrits des autres apôtres et qu'elle fût dans leur enseignement oral, est bien ici sa doctrine (2 Timothée 3: 10). Il revendique toujours et partout d'être l'organe inspiré et conscient de la vérité que Dieu lui révélait, ainsi qu'aux autres apôtres: «*Nous* avons reçu l'Esprit qui est de Dieu, afin que *nous* connaissions les choses qui *nous* ont été librement données par Dieu; desquelles aussi *nous* parlons, non point en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit, communiquant des choses spirituelles par des moyens spirituels» (1 Corinthiens 2: 12, 13). C'était là ce qui donnait autorité à la doctrine de Paul, ce qui la rendait une saine doctrine, et ses paroles de saines paroles (2 Timothée 1: 13). Mais cette doctrine avait un caractère qui la distinguait de toute autre: elle conduisait à la piété pratique. Toute doctrine, tout enseignement qui n'a point ce résultat et ne nourrit pas la piété, vient de la chair, de l'orgueil de l'homme et du désir du gain; on en vient à estimer que la piété est un moyen d'y satisfaire. Ou s'il y avait de telles personnes qui enseignaient autrement et ne se rangeaient pas aux saines paroles, remarquons que, tout ayant la prétention d'enseigner, tout enflées d'orgueil qu'elles étaient, en réalité elles ne savaient rien. Les questions et les disputes auxquelles elles se livraient, roulaient sur des mots et non sur le fond des choses; elles n'avaient nullement pour but de s'instruire sérieusement des choses de Dieu. C'était un besoin, une maladie, et non le fait d'un esprit sobre, sensé et soumis à l'Esprit de Dieu et à l'enseignement de la Parole. Aussi quel était le résultat, le triste résultat? Non de conduire à la piété et de la nourrir, mais de produire l'envie, les querelles, les paroles

injurieuses, les mauvais soupçons, les vaines disputes, tous fruits de la chair. Et notons la terrible caractéristique de ces hommes orgueilleux qui ne veulent pas se soumettre à l'autorité divine des saines paroles. Tout en prétendant à beaucoup de savoir et de lumières, ils sont corrompus dans leur entendement; il n'est pas question de moeurs, mais de l'entendement, la source des pensées qui est corrompue. Sans doute que le résultat s'en fait sentir dans la vie, mais la corruption est dans l'entendement. Il n'y a pas seulement les souillures de la chair, mais aussi de l'esprit (2 Corinthiens 7: 1). Comment en serait-il autrement? En n'acquiesçant pas aux saines paroles de Jésus Christ, ils sont privés de la vérité. Christ est la vérité, et ses paroles expriment ce qu'il est. Or la vérité n'est pas seulement la connaissance intellectuelle, mais aussi une puissance qui sanctifie (Jean 17: 17). Voilà pourquoi ces hommes privés de la vérité portent de si tristes fruits.

(Verset 6). L'apôtre a stigmatisé ces personnes qui regardent la piété comme une source de gain. Cela le conduit à dire que, si la piété ne doit pas être regardée comme un moyen de gagner de l'argent, la vraie piété est en elle-même un grand gain pour l'âme. La piété que l'on voudrait faire servir à gagner de l'argent, ou même quelque considération, est une triste piété. Elle ne saurait consister qu'en vaines apparences. Mais la vraie piété, celle qui n'a pas en vue les choses terrestres, mais celles que l'on trouve dans les relations avec Dieu, est un gain immense, car elle entretient dans l'âme la paix, la satisfaction de ce que Dieu nous donne. On pourrait avoir la piété et désirer d'être un peu plus au large dans ce monde, mais on ne jouirait pas alors de tout ce que la piété apporte dans le coeur. C'est pourquoi l'apôtre dit: «La piété avec le contentement est un *grand gain*». Le contentement ici signifie la disposition de celui à qui son état suffit, comme Paul l'exprime: «J'ai appris à être content en moi-même dans les circonstances où je me trouve» (Philippiens 4: 11). La piété, pour être un *grand gain*, doit donc se trouver liée avec un esprit content de ce qu'il a, ainsi qu'il est dit: «Soyez contents de ce que vous avez présentement» (Hébreux 13: 5).

(Versets 7, 8). Voici les puissants motifs qui doivent porter le chrétien à joindre à la piété le contentement de sa position: «Car nous n'avons rien apporté dans le monde; il est évident que nous n'en pouvons rien emporter. Mais ayant la nourriture et de quoi nous couvrir, nous serons satisfaits» (ou cela nous suffira). Parole bien solennelle que celle-ci: «Rien apporté dans le monde et n'en emportant rien»; rien des choses terrestres qui auront tant occupé nos pensées, tant travaillé notre esprit et notre corps, si ce sont ces choses que nous avons poursuivies. A quoi auront servi tous ces soucis, toutes ces préoccupations, pour acquérir aisés, fortune et position? Le chrétien n'appartient pas au monde; vivra-t-il comme le monde, recherchera-t-il ce que le monde recherche? Déjà, le Seigneur disait à ses disciples: «Les nations recherchent toutes ces choses; cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice» (Matthieu 6: 32, 33). Oui, au-dessus de tout, que ce soient les choses de Dieu, la vie avec lui et selon lui, les choses qui demeurent, que nous recherchons. Le reste passe, nous n'en emporterons rien. Les choses invisibles, divines, en dehors de ce monde, sont éternelles. L'homme du monde, ignorant de Dieu, sait bien que n'ayant apporté rien, il n'emportera rien des biens de la terre; que venu ici-bas nu, il s'en ira nu, sauf un linceul. C'est pourquoi, dans

cet intervalle entre la naissance et la tombe, il veut jouir, au détriment de son âme, de ces biens passagers. Le chrétien qui est du ciel, héritier de la gloire, l'imiterait-il? Non, assurément. S'il a reçu dans son cœur l'enseignement de Dieu, il sera satisfait d'avoir la nourriture et de quoi se couvrir. Or cela, Dieu l'a promis d'une manière positive. Il n'a pas promis nourriture délicate et vêtements somptueux, ce que recherche le monde, mais le nécessaire, il nous l'assure. Nous n'avons donc ni à chercher le superflu pour la jouissance de la chair, ni à nous mettre en souci de ce que nous mangerons ou boirons, ou comment nous serons vêtus. En marchant dans la dépendance de Dieu, dans la fidélité à son service, dans le renoncement et le contentement, nous sommes certains qu'il pourvoira à tout (voir Luc 12; Matthieu 6).

(Versets 9 et 10). Si nous ne sommes pas satisfaits, si, avec la piété, nous n'avons pas le contentement de notre position, nous sommes dans un grand danger que l'apôtre signale ici: celui de rechercher la richesse: «Or ceux qui veulent devenir riches», dont la volonté est en jeu pour acquérir des biens dans ce monde, «tombent dans la tentation et dans un piège». Ils sont tentés par leurs convoitises, espérant avec la richesse pouvoir les satisfaire; c'est un piège que Satan a mis devant eux, et ils y tombent. Et non seulement cela, mais que de tentations spéciales, que de pièges dans cette recherche de la richesse. On veut l'acquérir et, pour arriver à ce but, sera-t-on toujours honnête et délicat dans les moyens? La pente est glissante, et comme on n'est pas avec Dieu, la conscience tend à s'oblitérer, et ce que l'on aurait d'abord repoussé comme pas honorable, on en vient à le pratiquer sans scrupule. Jeux de bourse, spéculations hasardées, dépréciation de ce que l'on achète pour l'avoir à meilleur prix et le revendre cher en exagérant la valeur, et à combien d'autres moyens encore on aura recours pour gagner de l'argent! Puis à mesure que l'on poursuit cette voie (en petit ou en grand, peu importe), des désirs toujours plus grands et nombreux s'emparent de l'âme, avoir un plus grand train, de plus grandes aises, plus de jouissances charnelles, «désirs insensés et pernicieux», dans leurs objets comme dans leur fin, car ils aboutissent à la ruine et à la perte: ruine morale, et souvent même matérielle, mais toujours ruine morale, perte du bonheur, état misérable, loin de Dieu. Oh! que les chrétiens fassent attention et se gardent de *vouloir* devenir riches: «Car c'est une racine de toutes sortes de maux que l'amour de l'argent». Vouloir devenir riche va nécessairement avec l'amour de l'argent. Si on aime l'argent, on veut l'acquérir et ainsi devenir riche; si on veut devenir riche, ce n'est qu'au moyen de l'argent que, par conséquent, on aimera. Et cet amour de l'argent sera comme une racine amère qui produira toutes sortes de maux, soucis, inquiétudes, ennuis, travail, rongement d'esprit, pour ne rien dire du mal moral dans lequel il entraîne. Comment celui qui aime l'argent compatira-t-il aux maux des pauvres, comment sera-t-il porté à les soulager dans leurs besoins? Comment sera-t-il prêt à donner, libéral, généreux? L'amour de l'argent atrophie le cœur, et ce qui est le plus fatal, détourne de Dieu, car l'on ne peut servir Dieu et Mammon (Matthieu 6: 24; Luc 16: 13). Il faut donc couper le mal à sa racine, et pour cela s'attacher à ce trésor incorruptible que nous avons dans les cieux. Remarquons encore ici l'effet fatal de l'amour de l'argent: «Ce que quelques-uns ayant ambitionné, ils se sont égarés de la foi». Quel résultat plus triste peut-il y avoir? On cherche la richesse, on aime l'argent et le présent siècle, comme Démas, et on abandonne la profession du christianisme comme gênante et

incompatible avec ce qui a gagné et occupe le coeur. On quitte ce sentier béni de la foi pour vaguer dans le monde comme une brebis égarée. Trouve-t-on au moins quelque bonheur dans cette voie? Non, ceux qui l'ont suivie «se sont transpercés eux-mêmes de beaucoup de douleurs». L'expression qu'emploie l'Esprit Saint est forte, mais combien vraie pour rendre tout ce qu'il y a de peines poignantes dans la vie d'un homme qui s'est voué à la recherche des richesses, que l'amour de l'argent possède, et qui pour cela a laissé ce qui seul console et soutient, c'est-à-dire la foi! Désirs insatiables, regrets amers s'il survient des pertes, liens de famille relâchés, souvent des enfants qui marchent mal et dissipent ce que l'on a acquis avec tant de travail, craintes incessantes de perdre, et combien d'autres douleurs transpercent comme des aiguillons acérés l'âme d'un tel homme. Et par-dessus tout, la douleur aiguë du remords, quand vient le moment où tout va vous échapper, et où l'on n'emportera rien de ce que l'on a poursuivi avec tant d'ardeur!

(Versets 11, 12). Voici maintenant le contraste à ce triste et douloureux tableau, dans l'exhortation adressée à Timothée. Mais d'abord remarquons la qualification qui lui est donnée: «Mais toi, ô *homme de Dieu*, fuis ces choses». Dans le Nouveau Testament, on ne rencontre cette expression, appliquée à un serviteur de Dieu, que dans les épîtres à Timothée (ici, et 2 Timothée 3: 17). Mais dans l'Ancien Testament, elle est attribuée à Moïse (Deutéronome 33: 1), au prophète qui vint vers Eli (1 Samuel 2: 27), à Samuel (1 Samuel 9: 6-10), au prophète qui vint vers Jéroboam (1 Rois 13), à Elie et à Elisée (1 Rois 17: 18, 24; 2 Rois 1; 4: 7, 9, etc.), et aussi à David (2 Chroniques 8: 14). Mais qu'est-ce qu'un «homme de Dieu»? C'est un homme qui est dans le monde pour Dieu et de la part de Dieu, et qui le représente. Il a donc à fuir ce qui est opposé au caractère de Dieu: «fuis ces choses», et poursuivre au contraire ce qui glorifie Dieu, de manière à présenter Dieu au monde comme étant son témoin, Or ce qui, dans un homme, montre Dieu au monde, ce sont les vertus pratiques ici énumérées: justice, piété, foi, amour, patience, douceur d'esprit. Poursuivies, c'est-à-dire recherchées, puis exercées avec persévérance, elles rendent témoignage devant les hommes de la vie divine qui anime l'homme de Dieu. Or si cela convient d'une manière spéciale à un serviteur du Seigneur plus particulièrement en évidence, pourrions-nous penser que le plus humble croyant ait à les négliger? Non assurément. Timothée était exhorté à être le modèle des fidèles (4: 12); ceux-ci avaient donc à l'imiter, alors qu'il marchait comme un homme de Dieu. Chaque chrétien, quelque humble que soit sa sphère d'action, a à glorifier Dieu dans sa vie, et ce ne peut être qu'en poursuivant la *justice* dans ses relations avec les hommes, la *piété* quant à ses relations avec Dieu, la *foi* quant à sa profession chrétienne; l'*amour* dominant dans son coeur, produisant les saintes affections envers Dieu, Jésus et les frères, sans oublier les pauvres âmes encore dans leurs péchés, l'*amour*, source du renoncement, du dévouement et du sacrifice; la *patience* aussi bien pour supporter les épreuves que l'opposition du monde, et en même temps les défauts de caractère de ceux qui nous entourent, sans jamais s'irriter; la *douceur d'esprit* qui met son charme à toutes les transactions avec les hommes et qui évite l'aigreur, cause si fréquente de troubles et de disputes, même entre des chrétiens d'ailleurs sincères. Oh! quelle beauté dans la réalisation d'une telle vie pratique! On la voit en Christ dans la perfection, mais nous sommes appelés à la reproduire. Y pensons-nous assez?

(Verset 12). Mais on ne peut être dans ce monde pour y représenter Dieu dans une vie de sainteté pratique, sans y rencontrer l'ennemi. Au dedans, il s'efforcera de mettre obstacle à la poursuite, à la conservation et au développement des choses mentionnées au verset 11; au dehors, l'homme de Dieu qui veut être fidèle rencontrera l'opposition du monde. Il faut donc combattre, mais c'est un bon combat: «Combats le bon combat de la foi», pour maintenir d'un côté l'état d'âme et la conduite, caractérisés au verset 11, et d'un autre, ce qui constitue la vérité chrétienne, la pureté de la doctrine. C'est aussi par la foi que nous combattons et sommes vainqueurs, car «la victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi» (1 Jean 5: 4, 5). Quelle plus noble lutte que celle qui se livre contre Satan et le monde? Tout chrétien est appelé à y prendre part, sous la conduite de notre grand Capitaine qui le premier s'est présenté aux coups de l'adversaire et l'a vaincu. Marchant à sa suite, nous serons toujours vainqueurs et plus que vainqueurs. Nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie (Romains 8: 37; Philippiens 4: 13).

(Verset 12). Un prix est proposé au terme du combat. C'est la vie éternelle en gloire, fin nécessaire d'une vie de sainteté, en même temps qu'elle est un «don de grâce de Dieu» (Romains 6: 23). Timothée devait la saisir par anticipation et comme un encouragement à combattre courageusement: «Saisis la vie éternelle», jouis-en par avance, car le prix est certain. Quelle force puise le combattant dans la vue du triomphe préparé! La couronne de gloire est là, devant toi; ta foi peut déjà la saisir. Qu'elle est belle, et qu'il sera doux de la recevoir des mains du Sauveur! Courage donc; encore un peu de temps, très peu de temps, et il viendra te prendre et te donner la gloire qu'il te destine (Jean 17: 22). «Combats donc le bon combat de la foi», sans te lasser; «saisis la vie éternelle». Oui, vraiment, tout est beau, tout est grand, tout est noble et bon dans la carrière chrétienne. Dieu prend soin de nous encourager à la poursuivre. Quelles gloires de la terre ne pâliraient pas, ne seraient qu'un vain néant, devant ces gloires de la vie éternelle avec Christ «pour laquelle nous sommes appelés», tout comme Timothée l'avait été, bien que notre service soit différent du sien.

L'appel de Timothée avait été pour «la vie éternelle», non pour une récompense terrestre. Il l'avait compris et en avait fait la confession devant beaucoup de témoins. Quand et en quelle occasion? cela ne nous est pas dit. Ce pouvait être en présence d'un danger, dans une persécution, comme lorsque le Seigneur fit la belle confession devant Ponce Pilate. Les chrétiens d'alors, au péril de leur vie, étaient souvent appelés à confesser leur foi et leur espérance devant les adversaires. S'ils étaient prêts à sacrifier leur vie pour Christ et sa vérité, c'est qu'ils avaient «saisi la vie éternelle», et qu'en présence de cette glorieuse destinée, toutes les choses de la terre n'étaient qu'une ombre vaine. Et ils en faisaient la belle confession à la face du monde. Chrétiens de nos jours, que ne menace guère la persécution, tout au plus un peu d'opprobre, faisons-nous, par notre vie détachée du monde, et à l'occasion par nos paroles, «la belle confession» que nous avons été *appelés* pour la vie éternelle, et que nous l'avons *saisie* dans nos cœurs?

(Versets 13 et 14). «Je t'ordonne devant Dieu qui appelle toutes choses à l'existence, et devant le Christ Jésus qui a fait la belle confession devant Ponce Pilate, que tu gardes ce

commandement, sans tache, irrépréhensible, jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ». «Ce commandement» peut être ce qui est exprimé spécialement dans les versets 11 et 12, relativement à la marche chrétienne d'un vrai serviteur de Dieu; mais l'apôtre avait aussi en vue toutes les prescriptions qu'il donne à Timothée dans toute l'épître, et qu'il exprime au commencement par le mot «ordonnance» (chapitre 1: 5, 18). Ce qui est dit, aux versets 11 et 12, s'y trouverait alors compris. Quoi qu'il en soit, Timothée est exhorté avec force (je t'ordonne *(*)*) par l'apôtre à garder le commandement donné, de manière à être «sans tache», sans y manquer en rien, sans qu'une tache vînt ternir la pureté de sa conduite comme serviteur; de manière à être «*irrépréhensible*», à ne donner lieu à aucun reproche de la part ni des saints, ni du monde. De quelle importance n'est-il pas, en effet, que le serviteur du Seigneur soit tel? Sans cela, de quelle autorité jouiront ses paroles, soit auprès des chrétiens quand il exhorte, soit auprès des inconvertis quand il évangélise? Oh! que les serviteurs de Dieu dans son oeuvre, fassent attention à ces paroles: «Sans tache, irrépréhensible».

() Ce mot rappelle celui d'«ordonnance» du premier chapitre.*

Paul appuie sa recommandation par ce qu'il y a de plus solennel. Il en appelle au Dieu Tout-puissant de qui toutes choses tirent leur être, et en qui, par conséquent, réside toute force, pour que ses serviteurs puissent garder le commandement, dans la fidélité et la sainteté, en confessant son nom et en annonçant la vérité. Puis il en appelle au Christ Jésus qui, d'une manière parfaite, a fait «la belle confession devant Ponce Pilate» et a rendu témoignage à la vérité, en présence même de la mort (Matthieu 27: 11; Jean 18: 37). La puissance de Dieu pour soutenir dans le combat; l'exemple de Jésus pour encourager à marcher dans la même voie de renoncement et de dévouement jusqu'à la mort, s'il le fallait, sont ainsi placés devant Timothée pour l'engager à persévérer jusqu'à la fin, ayant en vue la glorieuse apparition du Seigneur, qui donnera alors au combattant fidèle le prix de la victoire (2 Timothée 4: 7, 8). «L'apparition du Seigneur» est cet acte de sa venue en rapport avec la responsabilité de chacun et avec la rémunération. Puisse chaque fidèle s'appliquer les paroles de Paul à Timothée, car il dit: «Non seulement à moi, mais à *tous ceux* qui aiment son apparition». C'est au vainqueur que sont faites les promesses d'Apocalypse 2 et 3.

(Versets 15 et 16). Cet événement merveilleux, «l'apparition de Christ», quand il sera manifesté dans sa gloire, la gloire du Père et des saints anges ([Luc 9: 26](#)), oui, quand il paraîtra revêtu de toutes les gloires divines, cet événement arrivera au temps que Dieu a fixé. Il montrera, ou manifestera, ou fera paraître cette apparition au temps marqué dans ses conseils — au temps propre ou convenable — pour la bénédiction des saints et la confusion des méchants (2 Thessaloniens 1: 5-10). Mais la pensée de cette apparition glorieuse, transporte l'esprit de l'apôtre vers Dieu, qui la manifestera, vers sa grandeur et sa Majesté éternelle, et il exprime d'une manière magnifique, par les titres qu'il donne à Dieu, ce qui remplit son âme. Ces titres ici, comme dans d'autres passages de l'épître, sont remarquables (voyez 1: 17). Premièrement, il est «le bienheureux et seul Souverain, le roi de ceux qui règnent, et le seigneur de ceux qui dominant». Seul il possède les droits souverains et indiscutables sur toutes les choses visibles et invisibles que sa puissante main a formées; il les

tient dans cette main, distribuant la vie et la mort, gouvernant toutes choses selon son bon plaisir et sa sagesse infinie. «A toi les cieux, à toi la terre», dit le psalmiste, «le monde, et tout ce qu'il contient, toi, tu l'as fondé. Le nord et le midi, toi, Lu les as créés; le Thabor et l'Hermon exultent en ton nom. A toi est le bras de puissance; ta main est forte; ta droite est haut élevée» (Psaume 89: 11-13). Telle est la grandeur et l'étendue de sa souveraineté. A cette domination universelle de Dieu n'échappent pas les fiers potentats de la terre, les puissants qui la gouvernent. Au-dessus d'eux, se servant d'eux et dirigeant leurs destinées, les élevant ou les brisant comme il lui plaît, se trouve le *seul* Souverain. «A toi, Eternel, est la grandeur, et la force, et la gloire, et la splendeur, et la majesté; car tout, dans les cieux et sur la terre, est à toi. A toi, Eternel, est le royaume et l'élévation, comme Chef sur toutes choses; et la puissance et la force sont en ta main, et il est en ta main d'agrandir et d'affermir toutes choses». Telles sont les paroles du roi David, quand il contemplait la majesté du seul Souverain (1 Chroniques 29: 11, 12). Aussi, quand les rois et ceux qui dominent s'élèvent contre le Seigneur et son Christ, les disciples, élevant d'un commun accord leur voix à Dieu, dirent: «O Souverain! toi, tu es le Dieu qui as fait le ciel et la terre, et la mer, et toutes les choses qui y sont» (Actes des Apôtres 4: 24-27), et ils implorèrent de Dieu souverain, non pour anéantir leurs ennemis, mais pour qu'il leur donne puissance pour annoncer la parole avec hardiesse. Quel courage devait, en effet, communiquer aux saints, en ces temps de persécution, où confesser le nom de Christ était un arrêt de mort, la pensée qu'au-dessus de ceux qui règnent et de ceux qui dominent était le seul Souverain dont eux étaient les serviteurs! On voit combien ce titre donné ici à Dieu était en harmonie avec les circonstances où se trouvait Timothée et où avait passé le Seigneur, qui «se remettait à Celui qui juge justement» (1 Pierre 2: 23). Timothée avait sa belle confession, en suivant l'exemple du divin Maître.

Mais ce qui est frappant, c'est de voir l'expression «bienheureux» rattachée à celle-ci: «le seul Souverain». C'est que, dans sa souveraineté absolue et sans bornes, il ne se peut qu'il ne possède aussi la félicité infinie. Ce n'est que dans cette épître que nous trouvons l'expression «le Dieu bienheureux». Au chapitre 1, verset 11, elle est en rapport avec «l'évangile de la gloire», avec la bonne nouvelle qui révèle la gloire de Dieu se manifestant dans le salut des hommes perdus, et les amenant dans la gloire où est Christ pour les faire jouir, dans cette gloire, de la félicité dont il jouit et dont il est la source pour nous. Ici, au chapitre 6, la même épithète «bienheureux», est en rapport avec sa souveraineté qui comprend sa sainteté parfaite et son amour infini, et par conséquent le bonheur suprême. Comme nous l'avons dit, il est ainsi pour les siens participant à sa sainteté et jouissant de son amour, la source d'un bonheur semblable. Quelle consolation devait apporter aux cœurs des saints éprouvés la pensée de ce Dieu souverain et bienheureux auquel ils appartenaient! Quelle puissance dans l'univers entier pouvait leur nuire et leur ôter leur bonheur!

Nous avons ensuite, placée devant nos yeux, une seconde qualité que seul Dieu possède en lui-même: c'est «l'immortalité». Nulle créature ne l'a en elle-même. L'immortalité abstraite de l'homme ne se trouve pas dans la Parole. Car l'immortalité est plus qu'une existence sans fin. C'est un état inattaquable par la mort. Dieu est éternel, sans commencement ni fin: Il est

«le Dieu vivant». Les saints, eux, seront «*revêtus* d'immortalité», parce qu'ils seront revêtus d'incorruptibilité (1 Corinthiens 15: 53, 54). Les méchants, au contraire, bien qu'ayant une existence sans fin, subissent éternellement la seconde mort; ils ne seront donc pas dans un état d'immortalité.

En troisième lieu, Dieu est invisible, ce qu'expriment d'abord ces mots: «Il habite la lumière inaccessible», et ensuite le fait qu'aucun des hommes ne l'a vu, ni ne peut le voir. C'est ce que nous trouvons en plus d'un autre passage: «L'homme ne peut me voir et vivre», dit l'Éternel à Moïse (Exode 33: 20); «Personne ne vit jamais Dieu», dit Jean (Jean 1: 18; 1 Jean 4: 12); enfin Paul le nomme le «Dieu invisible» (Colossiens 1: 15). Lorsque Christ sera manifesté, il paraîtra revêtu des titres donnés à Dieu dans ce passage: seul Souverain, Roi des rois et Seigneur des seigneurs. Ensuite, Christ est l'image du Dieu invisible; en lui nous voyons ce Dieu que nul homme n'a vu, ni ne peut voir. Si «personne ne vit jamais Dieu, le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1: 18; Matthieu 11: 27). C'est à ce Dieu souverain, immortel, invisible, mais connu dans son Fils bien-aimé, que l'apôtre rend l'honneur et la force éternelle; il est digne de tout honneur et possède éternellement la puissance.

(Versets 17-19). Nous avons maintenant ce que l'apôtre ordonne relativement à ceux qui sont «*riches dans le présent siècle*». C'est la position dans laquelle ils se trouvaient quand Dieu les a appelés. L'apôtre ne leur commande pas de se défaire de leurs richesses; il ne s'agit pas de vendre ce que l'on a, de le distribuer, d'avoir toutes choses communes, comme aux premiers jours de l'Église, sous la puissante et fraîche action de l'Esprit Saint (Actes des Apôtres 2 et 4). Non; mais les richesses impliquent pour leurs possesseurs une ligne de conduite à suivre que l'apôtre leur trace. Dieu les leur a confiées, ils sont des administrateurs, et comme tels, ont à être fidèles dans leur administration. Remarquons l'expression dont l'apôtre se sert: «riches dans le présent siècle». Ils sont riches dans ce siècle qui va finir, riches en choses périssables qui appartiennent à ce siècle (contraste frappant avec le verset 19), exposés par conséquent aux dangers qu'entraîne la possession des richesses dans ce siècle, que l'apôtre nomme autre part: le présent siècle mauvais: amour du luxe, fastueux étalage, jouissance de leurs aises et de ce qui flatte les convoitises des yeux, de la chair et l'orgueil de la vie, et par suite attachement à la terre, les riches sont exposés à céder à tout cela. De là l'importance des exhortations de Paul.

En premier lieu: «qu'ils ne soient pas hautains», regardant comme au-dessous d'eux ceux qui occupent une position inférieure dans le monde (voyez Jacques 2: 1-6), les traitant avec une sorte de condescendance comme pour faire sentir la distance qui les sépare d'eux. Combien différente la conduite de Celui qui, étant au-dessus de tout, s'est abaissé jusqu'à nous, jusqu'au plus misérable pécheur, et qui aimait à s'entourer des pauvres du troupeau, sans jamais faire sentir sa haute prééminence, sinon en amour! Quel exemple ne donne-t-il pas aux riches dans le monde! «Ne pensant pas aux choses élevées», dit autre part l'apôtre, «mais vous associant aux humbles» (Romains 12: 16). C'est un des sentiments du cœur naturel de l'homme de se prévaloir des choses qu'il possède dans ce monde, richesses ou dons

de l'intelligence, comme si elles le plaçaient au-dessus des autres. L'orgueil est nommé parmi les fruits mauvais du coeur (Marc 7: 22), et on ira même avec cet orgueil jusqu'à se glorifier d'être plus spirituel qu'un autre. Mais nous tenons tout de Dieu, pourquoi nous en glorifier? Et pour tous, dans toute position, le Seigneur a dit: «Celui qui s'élève sera abaissé; celui qui s'abaisse sera élevé» (Luc 14: 11).

En second lieu, les riches ne doivent pas mettre leur confiance dans des biens qui, d'un instant à l'autre, peuvent leur être enlevés, qui «se font des ailes et s'envolent» (Proverbes 23: 5). On est riche, on s'appuie sur ses biens, on croit les avoir si bien placés, que rien ne pourra les diminuer ou les ravir. Et un souffle vient qui renverse les prévisions qui semblaient les mieux fondées, et vous laisse privé de ce qui faisait votre orgueil et votre confiance. Du côté de la terre et des hommes, tout est instable, tout est incertain. Il en est autrement du côté de Dieu. En lui nous pouvons, sans crainte et sans hésitation, mettre notre confiance. Il nous donne à tous — riches ou pauvres — richement toutes choses; tout ce qui nous est nécessaire pour en jouir et il ne nous laissera jamais manquer de rien: que ce soit là notre confiance; il en est digne. Si peu que nous ayons, nous pouvons en jouir comme venant de lui; si nous avons plus, cela aussi vient de lui, et il va nous enseigner comment en user.

«Qu'ils fassent du bien»; qu'ils usent de leurs richesses pour soulager les pauvres et les nécessiteux; pour venir en aide aux veuves et aux orphelins; pour soutenir les ouvriers du Seigneur. Ils seront ainsi, non seulement riches dans le présent siècle, de cette richesse à laquelle les hommes regardent, qu'ils estiment, à laquelle ils portent leur respect et paient leur tribut d'hommages, mais «riches en bonnes oeuvres», de cette richesse qui est sans ostentation, qui doit être telle (Matthieu 6: 1-4), et à laquelle Dieu regarde et qu'il approuve, richesse durable (verset 19).

L'apôtre ajoute quelques mots sur la manière dont il faut faire du bien; d'abord, il dit: «qu'ils soient prompts à donner». Sans doute que nous avons à être prudents et à nous informer si nos dons sont bien placés, mais du moment que nous voyons un besoin soit individuel, soit dans les assemblées, soit qu'il s'agisse de l'oeuvre du Seigneur, nous n'avons pas à mettre de l'hésitation à faire ce que nous pouvons, mais y apporter de la promptitude (2 Corinthiens 8: 11, 12). «Etre prompts à donner» indique que la chose coule de source, vient du fond de l'amour fraternel. Un coeur qui aime, se hâtera de soulager la souffrance; il ne pourra supporter l'idée que, tandis qu'il est à l'aise, un frère, une soeur, manque du nécessaire, tandis qu'il peut les aider (voyez 1 Jean 3: 16, 17). L'hésitation, la lenteur, trahit le calcul ou l'attachement aux biens de ce siècle; ce n'est pas l'amour.

Mais il est une autre qualité réclamée de ceux qui donnent; c'est de le faire avec *largueur*: qu'ils soient «libéraux», en faisant part de leurs biens. L'apôtre y exhortait les Corinthiens, quand il dit: «Celui qui sème chichement moissonnera aussi chichement, et celui qui sème libéralement moissonnera aussi libéralement» (2 Corinthiens 9: 6). En agissant ainsi, en usant de leurs biens selon Dieu, comme des administrateurs fidèles, les riches dans ce présent siècle ne perdront rien, mais s'amasseront au contraire un trésor infiniment plus précieux que les richesses terrestres, un bon fondement pour l'avenir, pour un avenir au delà de cette terre,

l'avenir éternel. C'est ce que nous lisons en Luc 16: 9: «Faites-vous des amis avec les richesses injustes, afin que, quand vous viendrez à manquer, vous soyez reçus dans les tabernacles éternels», et à cela se rapporte aussi ce que nous enseigne le Seigneur: «Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où la teigne et la rouille gâtent, et où les voleurs percent et dérobent; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni la teigne, ni la rouille ne gâtent, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent; car là où est votre trésor, là sera aussi votre coeur» (Matthieu 6: 19-21). Au lieu donc de s'attacher aux richesses incertaines de la terre, qui ne sont pas vraiment la vie (Luc 12: 15), les riches doivent saisir ce qui est la vie véritable, celle qui est en haut. Et c'est d'ailleurs là ce que nous avons tous à faire.

(Versets 20, 21). L'apôtre termine par une dernière exhortation à Timothée, et il est remarquable qu'elle se rapporte encore aux vains discours de la fausse connaissance. Cela montre le danger qui se trouvait là pour les chrétiens d'alors, danger qui n'est pas moindre aujourd'hui. Mais d'abord, Paul exhorte son enfant bien-aimé à garder ce qui lui a été confié, le bon dépôt des «saines paroles» qu'il avait entendues de Paul (2 Timothée 1: 13, 14), de la saine doctrine. C'est sur ce trésor que Timothée avait à veiller, afin qu'il ne fût pas souillé par les discours vains et profanes provenant des spéculations de l'esprit humain sur ce qui est au-dessus de lui, ni entamé par l'opposition, c'est-à-dire les objections et raisonnements qu'opposait à la vérité une science fausement ainsi nommée. N'est-ce pas là ce qui a lieu de nos jours? Et l'exhortation adressée à Timothée n'est-elle pas à propos pour chacun de nous? Rester attachés à la Parole est notre sauvegarde. Fuir comme devant un serpent, les raisonnements et les spéculations des hommes sur la Parole, par quoi notre foi risquerait d'être ébranlée, est notre impérieux devoir. Nous n'avons pas à y prêter l'oreille. Tournons-la uniquement vers la voix du bon Berger. Nous avons tout en lui: il est le chemin et la *vérité* et la vie. A quoi ont servi ces discours vains et profanes et ces raisonnements à ceux qui les ont écoutés, et qui ont fait profession de les recevoir? «*Ils se sont écartés de la foi*», de la pure vérité contenue dans l'ensemble des doctrines chrétiennes. Comme un navire qui, trompé par de fausses lueurs, manque l'entrée du port et se brise sur des écueils, eux aussi, en suivant les fausses lueurs de l'esprit et de la raison de l'homme, ont manqué «le but de la foi» (Trad. litt.: «ont manqué le but quant à la foi»). Chose solennelle! Où aboutiront-ils? Ainsi gardons dans un coeur simple le bon dépôt, la Parole divinement inspirée. Et «que la grâce soit avec nous», comme l'apôtre le souhaitait pour Timothée. C'est elle qui seule nous a sauvés, c'est par elle seule que nous sommes conduits sans errer, et par elle seule pratiquement gardés dans notre course et nos combats.

Quelques pensées sur l'unité de l'Eglise

ME 1895 page 121

... Dans ces derniers jours, le principe sur lequel nous avons à nous réunir, est la séparation du mal. Les deuxième et troisième chapitres de 2 Timothée sont clairs sur ce point.

Maintenant, pour les principes du rassemblement des enfants de Dieu dans ces temps-ci, plus d'un chrétien avoue franchement qu'il ne prétend pas se réunir sur les principes établis dans la Parole. On dit par exemple: «Le principe qu'on invoque est celui de l'Eglise primitive, mais peut-il être le principe de l'Eglise démembrée?» Voilà donc la question. On ajoute: «Les frères prétendent pouvoir réaliser aujourd'hui ce qui était le principe de l'unité de l'Eglise, lorsque l'Eglise était une, tandis que moi, je considère ce principe comme absolument impraticable aujourd'hui». C'est, dit-on encore, un principe en l'air, et privé de sa substruction. Or il est certain que la parole de Dieu n'en connaît pas d'autres, n'a pas deux principes de rassemblement. — Nous disons: il faut en revenir à la Parole et, quelque bas que soit notre état, nous fonder sur la Parole, où nous trouvons ce qui peut s'appliquer aux temps actuels; or se réunir deux ou trois au nom de Jésus est de tous les temps. Si l'on ne peut pas se réunir sur des principes scripturaires, la réunion n'est qu'une réunion humaine, sur des principes humains; si ce n'est pas sur le principe de l'unité de l'Eglise, ce sont des églises indépendantes.

Ce qui n'est pas dans l'unité est en dehors quant au principe de son existence. On ne peut agir, dit-on, sur le principe reconnu primitif et scripturaire, c'est-à-dire sur le principe reconnu de Dieu, et l'on doit s'en éloigner le moins possible. Et qui jugera jusqu'à quel point l'éloignement est admissible ou non? Et si le rassemblement n'est pas sur le principe scripturaire, c'est-à-dire sur celui qui seul a l'autorité de Dieu, chacun est libre de juger sur quel principe il veut se réunir. «Le démembrement domine tout». C'est-à-dire que l'effet du péché de l'homme nous libère du devoir de revenir à la Parole et à la volonté de Dieu. Impossible d'abandonner plus formellement le principe de la parole de Dieu. Une fois qu'on a fait cela, *l'autorité de Dieu est nulle*. Un peu plus, un peu moins d'éloignement est, comparativement parlant, indifférent. Le principe de rassemblement n'est pas un principe divin. Qu'on pèse bien cela... S'il est impossible de se réunir selon la Parole, mieux vaut ne pas se réunir du tout. Nous croyons que Dieu est fidèle envers ses enfants. Le Seigneur a un troupeau, et il a donné dans sa Parole ce qui est approprié à tous les temps. Ici, il s'agit de s'expliquer. On dit, que nous prétendons rétablir l'unité de l'ensemble, de la totalité des chrétiens. Il n'en est rien. Je doute que l'unité se rétablisse d'une manière absolue. Mais ce n'est pas pour nous la question. Ce que Dieu fera n'est pas notre règle de conduite, mais c'est ce qu'il veut que nous fassions, ce qu'il faut chercher dans la Parole. Il y a un grand système où se trouve la forme de la piété en en reniant la puissance; je dois m'en séparer, et je m'en sépare. D'autres chrétiens ne veulent pas le faire; je dois les laisser et suivre la Parole. De même pour les détails. Je nomme le nom de Christ: il faut que je m'éloigne de l'iniquité; je

m'en éloigne où qu'elle soit. Ensuite, il y a dans la grande maison de faux docteurs; je m'en purifie en suivant la justice, la foi, l'amour, la paix, avec ceux qui servent d'un coeur pur le Seigneur.

Mais sur quel principe dois-je me réunir? Dois-je m'éloigner des principes scripturaires? Pourquoi est-il plus difficile de se réunir sur des principes scripturaires que sur un autre? Là où deux ou trois sont réunis au nom de Christ, il est là. Pour le fond, l'Eglise primitive ne pouvait avoir davantage; c'est une promesse faite lors du plus beau temps des apôtres, une promesse valable pour nous dans les temps de difficultés et de dispersion. Nous ne pouvons pas commander aux autres, mais par la grâce nous pouvons agir nous-mêmes selon la Parole, comme des enfants obéissants. On veut que nous nous écartions de la Parole aussi peu que possible. Soit; mais qu'on doive s'en écarter, que l'obéissance soit impossible — je ne le pense pas. On nous dit que nous devrions avoir un centre d'attraction pour tout réunir. Nous *devrions*: je ne le nie pas, je l'ai même souvent dit. Toute l'Eglise devrait être une, et j'accepte que nous sommes tous responsables du manque d'unité, et que les frères, comme tous ceux qui se réunissent selon la vérité, devraient être ou avoir au milieu d'eux le pôle magnétique qui attirât et fléchît chaque coeur; mais si nous ne l'avons pas, cela ne nous empêche pas d'obéir à la Parole, nous, et de jouir de la bénédiction attachée à l'obéissance. Nous n'osons pas faire autrement. La chose est nette. Quelqu'un croit qu'il est forcé de s'écarter du principe de la Parole Nous croyons qu'il ne faut pas s'en écarter du tout. Que si l'on s'en écarte, soit peu soit beaucoup, on l'a abandonné; ce n'est plus l'obéissance; l'autorité de Dieu n'est plus la base du rassemblement. Si le corps est séparé de la tête, le plus ou moins est parfaitement égal. Si notre marche n'est pas l'obéissance, c'est la volonté de l'homme. Je crois que c'est un manque de foi de dire que ce que l'on appelle le démembrement de l'Eglise a rendu impossible pour le chrétien une marche selon la Parole. Pendant des mois, quand j'eus découvert la ruine dans laquelle tout se trouvait, je ne savais que faire. Ensuite, j'ai vu que le Seigneur fournissait ce qui était nécessaire pour ces temps-ci et qu'on n'avait qu'à le suivre. On pouvait compter sur la fidélité du Seigneur pour les difficultés du chemin...

Je dirai un mot sur la question de la discipline et sur les principes émis à cet égard. On dit: «Où trouvera-t-on une assemblée souillée à cause d'un seul de ses membres, de telle sorte qu'un autre membre quelconque communique cette souillure à toute autre assemblée avec laquelle elle aura communion?» Je connais le cas où deux personnes se sont glissées dans une assemblée des frères. Je n'avais pas la moindre idée que cette assemblée fût souillée, parce que ces personnes avaient trompé l'assemblée, et que l'assemblée les avait reçues de bonne foi. Mais si une assemblée accepte le pécheur, le sachant et le voulant, elle n'est pas une pâte nouvelle, si je dois croire ce qui est dit en 1 Corinthiens 5: 7: Si l'assemblée juge le mal, ou même si elle l'a admis sans le savoir (il se peut que, dans ce dernier cas, elle ait manqué de vigilance), elle n'en est pas souillée, parce que sa conscience n'y est pas engagée. Mais si le mal est là, et mis en évidence, il faut qu'elle se montre pure, elle, dans l'affaire, sinon elle n'est pas une nouvelle pâte; elle est impure, aucun de ses membres n'invoque le Seigneur d'un coeur pur, à moins qu'il n'y ait une véritable ignorance du fait. Cela est vrai à l'infini; deux, ou

deux millions d'assemblées n'y changent rien; la question, en chaque cas, est: Est-ce que l'assemblée a reçu ce qui est impur, le sachant et le voulant? Est-ce qu'elle s'est associée de volonté à ce qui est impur? Si elle l'a fait, elle est impure, et ceux qui la composent le sont.

On veut que, si l'assemblée même est rejetée, on en reçoive les ressortissants qui sont purs. Moi aussi, mais la question n'est pas là, elle est de savoir si les ressortissants en sont purs, ou s'ils se sont sciemment associés avec l'impureté. 1 Corinthiens 5, tranche la question. La parole de Dieu, dans ces derniers jours, veut que nous nous séparions du mal; c'est l'instruction claire, précise et à point de la deuxième épître à Timothée. Une assemblée telle que celle dont nous parlons ne veut pas le faire; nous ne pouvons marcher ensemble, et les personnes qui sont volontairement dans cette position, ne sont pas ce que l'apôtre exige pour une marche commune. Il ne s'agit pas de rétablir la totalité des chrétiens dans l'unité — chose bien à désirer en soi — mais d'être fidèles à la Parole et au Seigneur dans ces derniers temps.

Maintenant, sur un autre point en relation avec la discipline quant à l'indépendance des assemblées, je citerai les paroles de l'un de nos opposants: «Tout acte de discipline dans une assemblée doit être respecté dans les autres, aussi longtemps qu'on n'a pas lieu de le croire illégitime; mais lorsqu'on voit qu'une assemblée a jugé injustement, alors sa décision n'est plus obligatoire pour les autres réunions». — «En particulier», dit-il encore, «je ne pourrais jamais me soumettre à une discipline que je ne pourrais pas juger». Voilà l'indépendance complète. Il dit bien que les assemblées doivent se respecter les unes les autres, mais il n'y a aucune solidarité, conséquence naturelle et nécessaire d'avoir abandonné le système primitif et *seul scripturaire*. On se respecte quand on est indépendant, on accepte quand on croit qu'on a raison, autrement la discipline n'est nullement obligatoire. Les honnêtes gens se respectent; si un homme a été chassé de la maison de l'un d'eux, un autre y pensera avant de recevoir cet homme chez lui, mais ils sont indépendants, et chacun fera chez lui ce qu'il trouvera convenable. Il est certain qu'il n'en était pas ainsi au commencement. L'Eglise étant une, celui qui était mis dehors à Corinthe, était mis hors de l'Eglise ici-bas. L'Eglise était solidaire. Je répète cela, parce que c'est l'objection universelle. Je suis lié, dit-on, par un jugement que je désapprouve. Confessez donc au moins que vous êtes indépendant et que vous voulez juger pour vous-même, quitte à recevoir ce que vous approuvez. C'est le système des églises indépendantes, en contraste avec le système d'une Eglise unique, le seul qui se trouve dans la Parole. Mais parce que l'Eglise est une, chacun est libre de réclamer et de communiquer avec ceux qui agissent, non pas en prétendant à une compétence pour juger, refuser ou recevoir comme il l'entend, mais comme membre du tout, agissant aussi selon son don. Paul et ses compagnons l'ont fait. En 1 Corinthiens 1, c'était pour pousser à la discipline quand on n'en voulait pas. Il se peut qu'on rejette la discipline d'une assemblée; mais alors on rejette tout à fait la compétence de cette assemblée d'agir au nom du Seigneur. Ce système est donc le système des églises indépendantes qui se respectent, et non celui de l'unité de l'Eglise. Seulement on y ajoute sa compétence à soi d'agir de son chef, de juger soi-même le jugement de toute assemblée, et de rejeter, de sa propre autorité, une personne qu'on trouve impropre pour la communion. On ajoute le principe du clergé à celui des églises

indépendantes; ni l'un, ni l'autre de ces principes, ne se trouvent dans la Parole, à moins de s'arroger peut-être les droits d'un apôtre, qui devraient s'appuyer sur la puissance d'un apôtre.

On a pu trouver dans mes écrits des expressions qui se contredisent; par exemple, que la totalité des églises constituait l'Eglise, et que la totalité des églises ne constitue pas l'Eglise. Dans la forme il y a contradiction; dans l'intention des phrases aucune. Je crois les deux. L'une a voulu dire que tous les chrétiens et les églises qui les renfermaient n'étaient pas des corps indépendants, mais un tout. La seconde a voulu dire que ces églises ne formaient pas cette unité comme corporation constituante, mais que des individus, et non des corporations locales, formaient le corps de Christ. Je crois encore les deux pleinement.

La question importante est: Qu'est-ce que c'est que l'Eglise, et quelle doit être la marche du chrétien dans ces temps de ruine? Doit-on renoncer aux principes scripturaires comme étant impraticables? ou bien se soumettre humblement à la Parole, sûrs que Dieu n'abandonnera jamais ceux qui cherchent à lui obéir, et que la parole de Dieu et la grâce du Chef de l'Eglise suffisent et suffiront toujours et dans tous les temps, à ceux qui sont contents de marcher dans la petitesse et méconnus du monde?

Encore un mot en terminant. Je suis uni à tous les chrétiens comme membre d'un seul corps et heureux de m'unir avec eux tous, partout où je ne suis pas appelé, en le faisant, à sortir du chemin tracé dans la Parole. La désobéissance n'est pas la communion, et la communion ne se trouve pas dans la désobéissance. Quelques âmes seront plus scrupuleuses que d'autres sous ce rapport-là; il faut laisser chacun à sa conscience. Je ne me joins pas au système que j'ai laissé et ne rebâtis pas ce que j'ai détruit pour me rendre transgresseur; mais je suis heureux de me rencontrer avec tout enfant de Dieu dans le chemin de l'obéissance à sa volonté, où que ce soit.

La simplicité quant au Christ

2 Corinthiens 11: 1-4

ME 1895 page 129

L'apôtre avait une sainte jalousie à l'égard des Corinthiens. Amenés à Christ par son ministère, il les avait fiancés au Seigneur comme une vierge chaste, afin que, lui appartenant, ils fussent tels qu'Il voulait les avoir. Maintenant, il craignait pour eux, car il voyait que de faux docteurs cherchaient à corrompre ce caractère. «Mais je crains», dit-il, «que, en quelque manière, comme le serpent séduisit Eve par sa ruse, ainsi vos pensées ne soient corrompues et détournées de la simplicité quant au Christ». C'est l'effet produit par les fausses doctrines: elles corrompent les pensées en les détournant de la *simplicité quant au Christ*.

Il est bien nécessaire que nous considérions cette expression: «la simplicité quant au Christ». Il s'agit pour nous d'être simples, lorsque la Parole, dans toute l'étendue de la révélation, place devant nous les choses qui ont trait à la personne et à l'oeuvre de notre adorable Sauveur. Parmi les innombrables déclarations des Ecritures, relatives à la majesté, à la dignité, à la sainteté de cette Personne et à la perfection de son oeuvre, on trouve sans doute des choses infiniment grandes et profondes, et on ne peut les aborder que les pieds déchaussés. Mais, pour la foi, la Parole reste toujours simple; les expressions choisies par le Saint Esprit signifient ce qu'elles disent; la foi les accepte; et là où la raison est forcée de s'arrêter, la foi va plus loin et adore devant des choses trop grandes pour pouvoir être expliquées. Ainsi la foi et les pensées sont gardées dans «la simplicité quant au Christ», et l'âme se nourrit de lui, tel que la Parole nous le donne. Sortir de cette sphère, pour entrer dans des définitions et des explications qui émanent des spéculations de l'esprit humain, c'est de l'égarement. Les pensées se corrompent et «la simplicité quant au Christ» est perdue.

Remarquez l'exemple invoqué par l'apôtre au verset 3: «Mais je crains que, en quelque manière, *comme le serpent séduisit Eve par sa ruse...*» Le troisième chapitre de la Genèse nous rapporte les paroles séductrices du serpent. Il dit à la femme: «Quoi, Dieu a dit Vous ne mangerez pas de tout arbre du jardin» Eve lui répond que Dieu a fait une exception pour l'arbre qui est au milieu du jardin, rapportant les paroles que l'Eternel Dieu (*) avait prononcées au chapitre 2: 16, 17. Le serpent répond: «Vous ne mourrez point certainement; car Dieu sait...». Un des traits de la ruse du serpent, c'est que, faisant Dieu menteur, il insinue à Eve que les paroles dont Dieu s'était servi ne signifiaient pas ce qu'elles disaient, et ensuite que, derrière ses paroles, Dieu leur cachait quelque chose. Avec la simplicité de la foi, Eve eût répété: «Dieu a dit», et eût maintenu dans toute leur valeur les expressions employées par Dieu. Mais, par la ruse du serpent, les pensées d'Eve furent corrompues et détournées de leur simplicité, et nous en savons les conséquences.

(*) Il est à noter que le serpent n'emploie pas le nom de l'ETERNEL, nom que Dieu avait pris en relation avec l'homme et qu'on commença à invoquer lors de la naissance d'Enosh, fils de Seth (Genèse 4: 26).

La Parole offre bien des exemples de ce fait que toute erreur, de quelque nature qu'elle soit, détourne de la simplicité quant au Christ, et les Ecritures ont des expressions frappantes pour désigner l'effet produit sur l'âme par l'erreur.

Au chapitre 15 des Actes, quelques-uns, venus de Judée, enseignaient les frères gentils, leur disant que, s'ils n'avaient pas été circoncis selon l'usage de Moïse, ils ne pouvaient être sauvés. Puis, lorsque Paul et Barnabas montèrent à Jérusalem au sujet de cette question, il nous est dit (verset 5) que «quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient cru, s'élevèrent, disant qu'il faut les circoncire (les frères gentils), et leur enjoindre de garder la loi de Moïse». En apparence, de tels enseignements ne contenaient pas d'énormités, et les choses qu'ils mettaient en avant ne pouvaient porter atteinte à la sainteté et à la gloire de la personne de Christ. Cependant cette erreur sapait le christianisme à sa base et portait ainsi atteinte à l'oeuvre de Christ. La conclusion de la conférence de Jérusalem fut qu'on écrivit aux frères d'entre les gentils. Cette lettre nous décrit l'effet produit sur les âmes par les docteurs juδαïsants: «... Comme nous avons ouï dire que quelques-uns, qui sont sortis d'entre nous, vous ont *troublés* par des discours, *bouleversant vos âmes*, disant qu'il faut être circoncis et garder la loi (auxquels nous n'avons donné aucun ordre)...». Ainsi donc les faux docteurs *troublent*, et l'erreur *bouleverse les âmes*; prenons-y bien garde.

Nous trouvons les mêmes expressions au sujet des mêmes doctrines, dans l'épître aux Galates. Les Galates étaient sur le point de se mettre sous le joug de la loi et d'accepter la circoncision, eux qui, comme gentils, n'y avaient jamais été placés de la part de Dieu et qui étaient entrés d'emblée dans toute la bénédiction du christianisme. Les chrétiens juifs, au contraire, avaient eu d'abord la loi comme conducteur jusqu'à Christ; ils étaient gardés sous la loi, renfermés pour la foi qui devait être révélée, et, dans cette position, ils étaient des héritiers en bas âge, sous tutelle. Mais, devenus chrétiens, ils avaient reçu l'adoption, et avaient, pour ainsi dire, atteint leur majorité, état dans lequel les Galates étaient entrés sans préliminaires. C'était donc une chose bien sérieuse, de se laisser ramener sous un régime où Dieu ne les avait jamais placés et qui ne contenait que les ombres des réalités qu'ils possédaient comme chrétiens. Aussi l'apôtre, s'émouvant à leur sujet, leur montre-t-il les conséquences de la position qu'ils prennent. Il leur dit entre autres: «Vous vous êtes séparés de tout le bénéfice qu'il y a dans le Christ, vous tous qui vous justifiez par la loi; vous êtes déchus de la grâce». Mais ensuite, regardant au Seigneur, il dit: «J'ai confiance à votre égard, par le Seigneur, que vous n'aurez point d'autre sentiment», puis il ajoute: «Mais celui qui *vous trouble*, quel qu'il soit, en portera le jugement»; et plus bas: «Je voudrais que ceux *qui vous bouleversent*, se retranchassent même». Ce sont les mêmes expressions que dans la lettre du chapitre 15 des Actes. L'erreur *trouble* et *bouleverse* les saints. La vérité réjouit, nourrit l'âme et lie les saints ensemble. L'erreur les désunit.

Répetons encore que le genre d'erreur apportée, en Actes 15, aux frères d'entre les gentils, et que les Galates recevaient à leur tour, ne contenait pas des pensées profanes à l'égard de Christ et de son oeuvre, mais se présentait au contraire avec de belles apparences. La circoncision pouvait se décorer du titre de sainte séparation pour Dieu, au milieu des

gentils. L'observation des fêtes pouvait être considérée comme de saintes dévotions ou comme des occasions favorables aux réunions chrétiennes. Ceux qui observaient les jours, les mois, les années, pouvaient paraître des chrétiens beaucoup plus vivants qu'auparavant, et cependant, avec toute cette apparence religieuse, *ils s'étaient séparés de tout le bénéfice qu'il y a dans le Christ.*

Encore une remarque. Toute erreur, quelle qu'elle soit, est toujours marquée d'un cachet spécial: elle favorise le *moi*. La vérité fait table rase de tout ce qui est de la chair et ne donne au moi d'autre place que la mort. Une doctrine qui favorise la chair, le fait au détriment de Christ — elle Lui ôte toujours quelque chose pour le donner au *moi*. Les commandements et les enseignements *des hommes*, sont pour la satisfaction de *la chair* (Colossiens 2: 20-23), soit chez ceux qui enseignent, soit chez ceux qui acceptent leurs doctrines. En Galates 6: 12, 13, il est dit: «Tous ceux qui veulent avoir une belle apparence dans la chair, ceux-là vous contraignent à être circoncis, seulement afin qu'ils ne soient pas persécutés à cause de la croix de Christ. Car ceux-là qui sont circoncis, eux-mêmes ne gardent pas la loi; mais ils veulent que vous soyez circoncis, afin de se glorifier *dans votre chair*».

Quelle était, au contraire, la gloire de Paul, comme de tout chrétien gardé dans la simplicité de la vérité quant au Christ? «Qu'il ne m'arrive pas à moi», dit-il, «de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde. Car dans le Christ Jésus, ni la circoncision, ni l'incirconcision ne sont rien, mais une nouvelle création. Et à l'égard de tous ceux qui marcheront selon cette règle, paix et miséricorde sur eux et sur l'Israël de Dieu».

Que le Seigneur nous accorde de demeurer simples, dans la foi de la vérité. La Parole nous parle de l'erreur comme troublant et bouleversant les âmes; que cela nous rende vigilants en présence de la ruse du serpent, afin que nos pensées ne soient pas corrompues et détournées de la simplicité quant au Christ.

La femme de la Samarie

Jean 4: 1-29

ME 1895 page 141

Trois passages de l'évangile de Jean parlent des opérations de l'Esprit de Dieu et des effets produits par son action dans l'âme. Le premier, qui nous est sans doute familier, se trouve dans le troisième chapitre. Il place devant nous la puissance et l'efficacité de l'Esprit Saint agissant sur des âmes mortes pour les régénérer, pour produire en elles une nouvelle vie. Le septième chapitre montre les effets intérieurs résultant de l'habitation de l'Esprit dans le croyant. Le Seigneur les décrit sous l'image de «fleuves d'eau vive»: — «Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre»; telles sont les paroles de Jésus, et l'évangéliste ajoute: «Or il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui». Et enfin, dans le quatrième chapitre, le Seigneur parle expressément de l'Esprit lui-même comme d'une «eau vive»; d'une «fontaine d'eau qui jaillit en vie éternelle».

Il nous sera profitable de porter notre attention sur ce sujet et de le considérer attentivement, afin de préciser comment il est parlé de l'Esprit, et quelles sont ses opérations; afin de discerner s'il est en nous, comme croyants, une fontaine d'eau jaillissante, et enfin de montrer comment il est rejeté par ceux qui ne croient pas.

Le Seigneur Jésus Christ est Celui qui donne l'Esprit de Dieu à ceux qui croient. Il est la Source et le Donateur de tout bien. Toutes les bénédictions découlent de son sacrifice et de son intercession, et ne peuvent être obtenues par *aucun autre moyen*. En fait, c'est par *lui seul*, que Dieu *peut* être un Donateur pour l'homme coupable; il est impossible que Dieu nous dispense, à nous pécheurs, aucune grâce, si ce n'est par ce canal. Tels que nous sommes par nature, notre communion avec Dieu est suspendue pour toujours; mais par Christ elle est rétablie de la manière la plus intime. Nous l'avions perdue par le péché; nous étions, en conséquence, bannis de la présence de Dieu, portant dès lors du fruit pour la chair, pour le monde et Satan. Comment, dans cet état, la communion avec Dieu pourrait-elle subsister à un degré quelconque? C'est impossible. Mais par l'oeuvre parfaite de Christ et en vertu de sa résurrection, il tire les siens de leur précédente position, et, les ayant introduits dans un état entièrement nouveau, il les amène dans la communion du Père, une communion avec Dieu que rien n'entrave, au moins pour ce qui regarde son oeuvre. Les croyants connaissent donc Christ comme Celui par qui seul existent et subsistent toutes communications, toutes relations et toute communion avec Dieu; par la foi, ils se voient devant Dieu dans la personne de Christ, et ont ainsi avec Dieu une communion libre et sans rien qui la restreigne. La foi leur montre qu'ils étaient bannis loin de Dieu, mais par la foi ils se savent réintroduits en sa présence. Ils sont maintenant pratiquement conscients qu'ils avaient été chassés et étaient exclus avec justice, s'étant égarés loin du chemin de la sainteté. C'était le fruit de leur propre travail. Actuellement, par la foi, ils apprennent pratiquement que par l'oeuvre du Seigneur ils sont

associés à lui, faits un avec lui, et ainsi amenés dans l'union la plus étroite et le rapport le plus intime avec Dieu. Ils voient que c'est le transfert de leur péché sur Christ et le transfert de la justice sur eux en lui, qui les a introduits dans cette condition: «Celui qui n'a pas connu le péché, a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui» (2 Corinthiens 5: 21). En lui nous voyons tout le corps — l'Eglise réunie en un — faite entièrement justice et présentée à Dieu. Nous voyons Christ parfait devant Dieu, et nous, les croyants, en lui. Le Saint Esprit que Christ a envoyé du ciel, nous révèle cette justice bénie, et conduit ainsi nos âmes à participer au bonheur de Christ. Il nous donne la connaissance de ce que nous sommes dans notre état naturel, puis nous conduit hors de nous-mêmes pour nous placer en Christ.

Or c'est là le don de Dieu. C'est ce que Christ a promis lorsqu'il était sur la terre: «Quand le Consolateur sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice, et de jugement» (Jean 16: 8). Et c'est en plein accord avec cela que se déroule le chapitre 4 de l'évangile de Jean, chapitre rempli des actes les plus merveilleux de la sagesse de Dieu, et de son puissant amour.

Les pharisiens étaient jaloux et murmuraient, parce qu'ils entendaient dire que Jésus faisait plus de disciples que Jean. Jésus donc, «poursuivant la paix avec tous les hommes», quitta la Judée et s'en alla encore en Galilée, en traversant la Samarie. Il y avait, selon ses conseils éternels, une *nécessité* à ce qu'il passât par là; c'était pour rencontrer une pauvre pécheresse. Il avait fait une longue marche; il était fatigué, et, pour réparer ses forces épuisées, il s'assit sur le bord de la fontaine qui se trouvait là. C'était, en effet, un monde de fatigue que celui où il était venu travailler. Il avait laissé le repos dont il jouissait de toute éternité auprès du Père; il avait quitté son séjour de gloire et de bonheur, et était descendu dans ce monde de péché pour y éprouver la fatigue. Autour de lui tout se réunissait pour la lui faire sentir: le péché, la haine, l'ingratitude, la malveillance, l'opposition ouverte et le labeur; mais, bien que fatigué par la vue de toutes ces choses, il ne se lassait jamais dans son témoignage d'amour: c'était sa nourriture et son breuvage. Lorsque l'épuisement et la persécution l'éloignent de la foule, l'amour le conduit dans les lieux déserts, à part, pour y prier. Il n'y avait en lui aucune recherche de ses aises; jamais l'égoïsme ne lui dicta une seule de ses actions: sa vie présentait une scène non interrompue d'amour actif. Il était tout entier à l'unique objet pour lequel il était descendu sur la terre, et rien ne pouvait l'en distraire. Les faits racontés dans ce chapitre font voir combien son âme en était remplie. Dieu l'avait conduit dans la Samarie; dans quel but, et que fait-il là? Il est en tête à tête avec une misérable pécheresse, au bord d'une fontaine, et il lui parle pour résoudre avec elle la grande question de l'éternité, pour lui donner la connaissance *d'elle-même*, et pour lui révéler ce qu'il est pour elle. C'est ce qu'il fait encore maintenant à l'égard de chacun de ceux qu'il appelle à lui. Il s'assied seul auprès d'eux; il les conduit et les fait pénétrer dans les replis profonds de leur coeur, et alors leur révèle en la présence de qui ils se trouvent, les amenant ainsi à lui demander les dons qu'il leur a préparés, et qu'il tient en réserve pour eux.

Nous voyons par quel chemin de grâce le Seigneur conduit cette pauvre femme pécheresse. Tout entière à ses occupations ordinaires de la vie d'ici-bas, ignorant qui elle allait

rencontrer, elle vient à la fontaine. Il lui demande d'abord à boire — quelques gouttes d'eau fraîche! — le moindre des dons que ce monde puisse offrir. Contemplez comme le Seigneur s'abaisse lui-même! Les Juifs considéraient comme une chose des plus dégradantes d'avoir une relation quelconque, ou même de converser avec des Samaritains; bien moins encore eussent-ils voulu implorer d'eux une faveur. Et voici, le Seigneur de gloire qui demande une gorgée d'eau à la pire des femmes de la ville des Samaritains! Si grande était son humiliation en agissant ainsi, que la femme elle-même s'étonne d'entendre sortir de la bouche d'un Juif une requête s'adressant à quelqu'un de ceux que ses compatriotes regardaient et traitaient avec le plus profond mépris.

Chers amis, pensez à cela. Contemplez le sentiment et l'esprit dans lesquels il vient au-devant de cette femme méprisée, de cette misérable Samaritaine. Il n'entre avec elle dans aucune discussion. Il ne recherche pas si, de la part des Juifs, il y avait d'injustes préjugés, ou s'ils avaient raison de traiter ainsi leurs voisins; non, la pensée du Seigneur est tournée vers *un seul objet* — le salut de cette femme. Il ne voulait pas autre chose. Il répond donc et lui dit: «Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit: donne-moi à boire, toi, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive». Et c'est là la grande vérité que le monde ignore, et dont l'ignorance cause sa ruine. Les hommes du monde ne savent pas qui est Celui qui leur demande à boire, qui a soif de leur salut, qui les supplie d'être réconciliés: «Nous supplions pour Christ: Soyez réconciliés avec Dieu». Il les invite, en termes pleins de grâce et qui expriment le plus grand amour, à venir à lui; il le leur demande comme une faveur. Le monde ne discerne pas que c'est le Fils de Dieu qui s'abaisse ainsi lui-même pour appeler les pécheurs, que c'est le Seigneur de gloire, le Fils du Dieu éternel. Ils ignorent qui est Celui qui leur demande de venir, et ainsi ne lui demandent pas ce don sans lequel ils ne peuvent entrer dans le royaume de Dieu. «Si tu connaissais qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé».

Quel est ce don, le don de Dieu? C'est *l'eau vive*: «une fontaine d'eau jaillissant continuellement en vie éternelle». Deux choses sont à considérer: premièrement, qu'est-ce que cette eau vive? C'est l'Esprit Saint; et secondement, qui le donne? C'est *Christ*. Connaître celui-ci, conduit à demander l'eau vive, le don de Dieu. C'est la connaissance de Celui avec qui nous avons affaire, qui nous pousse à demander ses dons. Et ce don de l'Esprit Saint que Christ confère, est une fontaine d'eau toujours vive et jaillissante, et non un étang qui, bien que plein à un certain moment, pourrait être asséché. C'est une fontaine qui ne saurait jamais être épuisée, qui ne peut tarir, qui est donnée au croyant, et mise en lui, vivante et demeurant pour toujours. La possession de cette eau vive suppose d'abord la connaissance du Donateur; sans elle, il y a complète ignorance, ténèbres, entière incapacité de comprendre ou reconnaître l'excellence et le prix du don, ainsi que sa signification spirituelle.

Nous le voyons dans le cas de la femme samaritaine. Son esprit ne saisit rien de ce que Jésus veut lui dire, parce qu'elle ne connaît pas qui est Celui qui lui parle. Son âme ne pouvait donc point saisir la vérité; sa pensée charnelle s'en écarte entièrement et donne un autre sens aux paroles du Sauveur. «Seigneur», dit-elle, «tu n'as rien pour puiser, et le puits est profond;

d'où as-tu donc cette eau vive?» Ses pensées étaient remplies du monde, des devoirs et des occupations qui sont le propre de la vie terrestre, des choses que le monde poursuit, et ainsi elle ne pouvait s'élever plus haut, et discerner ni qui était Celui qui lui parlait, ni ce qu'il présentait à son attention. Tel est le monde, aveuglé, détourné des choses de Christ par celles qui sont temporelles et qui frappent les sens. Satan se sert d'elles pour tenir les âmes éloignées de Christ. Peu importe l'objet — ne fût-ce qu'une cruche — il n'en a point souci, pourvu que cet objet occupe la pensée à l'exclusion de la connaissance de Christ, et que lui, Satan, arrive à ses fins qui sont d'empêcher l'âme de saisir et de goûter les choses spirituelles. Plaisirs, amusements, désir du gain, amour de la renommée, devoirs de famille ou occupations légitimes, tout lui est bon, s'il parvient à détourner l'âme de Christ. C'est tout ce qu'il désire. Une cruche, aussi bien qu'un palais, servira à ses desseins: il ne demande qu'à tenir les âmes dans l'aveuglement, «de peur que la lumière de l'Évangile de la gloire de Christ, qui est l'image de Dieu, ne resplendisse pas pour eux».

Laissez-moi, chers amis, vous poser une question. Y a-t-il quelque objet qui vous empêche de connaître Christ, de discerner le grand salut qu'il a accompli, de vous abandonner à lui, et d'obtenir de lui cette eau vive? Il peut n'y avoir aucun mal en cette chose; elle peut être innocente en elle-même; elle pourrait même être digne de louange; mais n'a-t-elle pas sur vous assez d'influence pour vous tenir loin de Christ? Est-il encore un étranger pour vous, et êtes-vous étranger à ses dons précieux? A ce moment même, y aurait-il une chose — quelle qu'elle soit — devoirs de famille ou occupations légitimes, qui vous retienne? Peut-être est-ce quelque objet moins insignifiant et moins innocent, qu'une cruche, qui a assez de poids pour tenir votre âme dans la mort et vous empêcher de saisir le sens spirituel des paroles de Christ.

Dans cette femme de la Samarie, contemplez ce que vous êtes, pour autant du moins que nous avons vu jusqu'ici ce qu'elle était. Son esprit était occupé de ce qui l'avait amenée à la fontaine — et c'était une chose légitime et nécessaire — mais occupée ainsi, sa pensée était loin des choses que le Sauveur plaçait devant ses yeux. Elle ne voyait en elles que ce qui se rapportait à son travail, et n'y apercevait point l'amour, la grâce et la compassion du Seigneur qui voulaient se manifester envers elle. Le Seigneur de gloire, le Prince de la vie, était là, fatigué auprès de la fontaine, mais le cœur rempli de pensées de délivrance pour elle, pauvre femme enserrée dans des liens de péché. Mais elle ne le discernait pas: son esprit était occupé de sa cruche et de l'eau qu'elle venait puiser; elle les estimait plus que l'eau vive dont Jésus avait parlé. Poursuivant le train charnel de ses pensées, elle lui dit: «Es-tu plus grand que notre père Jacob, qui nous a donné le puits; et lui-même en a bu, et ses fils, et son bétail?» Jésus lui répond: «Quiconque boit de cette eau-ci aura de nouveau soif; mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai, moi, n'aura plus soif, à jamais; mais l'eau que je lui donnerai, sera en lui une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle».

Il semblerait qu'une parole aussi puissante, sortant de la bouche de Celui qui est la vérité, aurait dû réveiller cette femme de son rêve et la tirer de ses idées matérielles, en lui montrant qu'il y avait là plus que la nature charnelle ne pouvait discerner. Mais non; elle n'en voit rien,

et réplique: «Seigneur, donne-moi cette eau, afin que je n'aie pas soif, et que je ne vienne pas ici pour puiser». L'homme naturel a son esprit tourné vers les choses matérielles; c'est le prisme à travers lequel il voit tout. Il reste renfermé dans le cercle étroit des sentiments et des idées terrestres; il n'aperçoit rien au delà. C'est de là qu'il attend toutes ses jouissances; c'est là qu'il vit et qu'il meurt. «L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu... et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement» (1 Corinthiens 2: 14). Et en voici la raison. Les hommes n'ont point discerné et n'ont point connu le Dieu en la présence duquel ils se trouvent; ils n'ont point été faits participants, par la foi en Christ, du don de Dieu, de l'Esprit Saint, par lequel on discerne spirituellement; ils n'ont aucune idée de l'état d'éloignement où ils se trouvent à l'égard de Dieu et du ciel; ils ignorent l'entrée dans la nouvelle vie, dans la nouvelle création, parce qu'ils n'ont jamais expérimenté dans leurs cœurs l'action de l'Esprit: ils sont insensés et mondains, et ne savent rien de Dieu.

Mais combien est admirable la persévérance de notre Dieu! En dépit de la stupidité d'esprit de cette pauvre pécheresse samaritaine, le Seigneur poursuit envers elle son oeuvre d'amour, mais il va agir d'une manière différente. Il change de méthode. La patience du Dieu de grâce n'est jamais lassée par la perversité obstinée de ses créatures. A juger d'après nos propres sentiments, nous aurions supposé que le Seigneur l'aurait laissée dans son ignorance stupide et l'aurait abandonnée. Mais non; il est Dieu et non pas un homme; c'est pourquoi il ne nous laisse pas dans notre aveuglement. La patience de son amour n'est jamais épuisée, car elle procède d'une source inépuisable: «Dieu est amour».

Le Sauveur prend une autre voie avec cette pauvre femme — douloureuse et amère, sans doute, mais le but est le même, et le mobile est toujours l'amour. Il avait essayé d'éveiller son esprit aux choses spirituelles, mais elle n'avait pas compris. Il lui dit donc: «Va, appelle ton mari». Tu es insensible à ce que je t'ai offert; tu ne comprends pas mon motif; tu ne vois pas le dessein de mon amour; il faut donc que je te montre ce que tu es, que je te fasse voir ton état de ruine et de misère absolues. Par cette simple parole «appelle ton mari», le monde d'iniquité qui était en elle, apparaît à son esprit. Le Seigneur l'amène ainsi à sentir ce qu'elle est, et à connaître qui il est. Elle répond: «Seigneur, je vois que tu es un prophète». Les secrets de son coeur et de sa vie étaient mis à nu par quelqu'un qu'elle n'avait jamais vu auparavant. Le Seigneur avait touché une corde dans la conscience de la pécheresse — et elle vibrait. L'étranger qui lui parlait la convainquait de ce qu'elle n'avait jamais réellement vu jusqu'alors, savoir qu'elle était une pécheresse. Il dévoilait ce qu'elle avait si soigneusement caché, il la dépouillait de son masque, et lui montrait qu'il connaissait les replis cachés de son coeur. Et c'est là toujours ce qui suit le témoignage de la vérité, lorsqu'il est appliqué avec puissance à l'âme du pécheur. «Il est convaincu par tous; et il est jugé par tous: les secrets de son coeur sont rendus manifestes; et ainsi, tombant sur sa face, il rendra hommage à Dieu, publiant que Dieu est véritablement parmi vous» (1 Corinthiens 14: 24, 25).

Telle est la manière dont en général agit le Seigneur. Avant que nous arrivions à saisir distinctement que nous sommes en la présence de Celui qui a les clefs de notre conscience et qui connaît les secrets de notre vie et de nos coeurs, entre les mains duquel nous luttons et

nous nous débattons en vain pour avoir du soulagement, nous sommes jugés, nous sommes convaincus, nous sommes muets devant lui; nous sentons son pouvoir et sommes contraints de nous écrier: «Venez, voyez un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait!» Même alors qu'elle n'a encore aucune perception manifeste de la bénédiction qui lui est offerte, l'âme est amenée, à voir et à sentir la puissance de Celui à qui elle a affaire, à voir et à sentir que Celui qui sonde le coeur et dévoile le péché, vient à elle dans la puissance de Dieu, et que c'est en vain que l'on voudrait dissimuler avec lui.

La pensée de la femme est maintenant détournée de sa cruche. Elle s'informe du lieu où elle doit adorer Dieu. Il y aurait beaucoup à dire sur la réponse que lui donne le Seigneur touchant le seul culte que Dieu réclame, un culte spirituel. L'enseignement tout entier de l'Esprit de Dieu, quant à la communion avec lui, est placé devant nous. Mais, laissant ce sujet, nous passerons à la considération de l'heureux résultat de la conversation de Jésus avec la femme samaritaine.

Son esprit est maintenant ouvert à la lumière. Elle s'approche de Celui lequel connaître est la vie éternelle; et elle semble regarder en avant vers le temps où le Rédempteur doit se révéler. L'Esprit la conduit à lui: «Je sais que le Messie, qui est appelé le Christ, vient; quand celui-là sera venu, il nous fera connaître toutes choses. Jésus lui dit: Je le suis, moi qui te parle».

Retracez maintenant les pas qu'elle a faits, et vous verrez par quel chemin de parfaite bénédiction et de grâce, elle a été amenée à la connaissance de Christ. Bien qu'elle fût une vile pécheresse, stupide et insouciant des merveilleuses bénédictions qu'il lui offrait, pas une parole d'irritation, pas un mot de reproche, ne sort de la bouche du Seigneur. Il lui rappelle son péché: «Tu as bien dit, tu n'as pas de mari»; il l'amène à désirer la révélation du Messie, puis, de la manière la plus simple et en même temps la plus saisissante, il se fait connaître à elle. Qui de nous, si le Seigneur venait ainsi nous dévoiler à nous-mêmes ce que nous sommes, ne serait prêt à fuir loin de lui-même pour chercher Jésus? Mais nous n'apercevons pas quel est notre état naturel; nous sommes trop affairés — trop occupés des soucis, des devoirs, des obligations et des plaisirs du monde, pour nous voir tels que nous sommes réellement. Nous sommes trop préoccupés de notre *cruche* pour discerner le Seigneur de gloire assis auprès de la fontaine. Mais que la lumière de la vérité vienne à briller dans l'âme, alors le monde, tout égoïste qu'il est, se haïra lui-même.

Par quelle voie d'amour elle fut conduite! Pas un reproche, pas une parole dure, pas un mot désobligeant! Il lui ouvre simplement le coeur, puis crée en elle le besoin de le connaître, et enfin lui dit: «*Je le suis, moi qui te parle*». Elle a trouvé ce que son âme attendait. Elle pouvait avoir eu quelque espérance lointaine de sa venue, mais comment aurait-elle pu s'attendre à le voir venir à elle humble et plein d'amour, et lui dire: «Donne-moi à boire»? C'est ainsi que Christ se révèle à une âme, avant qu'elle lui demande quelque chose. C'est, amenés dans cette position, que nous sommes capables de nous adresser à lui. Nous apprenons ainsi toute sa douceur et tout son amour, sa merveilleuse condescendance pour notre faiblesse et notre indignité. Il nous fait voir la grandeur de sa puissance en nous révélant les secrets de notre

coeur, puis il nous amène à la jouissance de la plus grande des félicités, en se révélant lui-même: «Je le suis, moi qui te parle».

Voilà donc ce que nous avons à rechercher, la connaissance de Christ afin d'obtenir le don de Dieu. L'Esprit Saint est donné à ceux qui croient en Christ. «Si tu connaissais qui est Celui qui te parle, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive». Il aurait mis en toi cette fontaine d'eau qui jaillit en vie éternelle. C'est ainsi que le Seigneur agit maintenant encore. Quand l'âme se roidit, pour ainsi dire, contre les invitations de sa grâce, il envoie la parole qui porte la conviction dans le coeur. L'épée de l'Esprit, qui est la parole de Dieu, atteint l'âme, et l'amène à voir sa vraie condition, son état de dépravation, de ruine et de perdition. Elle lui fait connaître qu'elle ne peut se tenir pour être sans péché devant la face de Dieu. «Seigneur», s'écrie-t-elle, «je vois que tu es un prophète». «Il m'a dit tout ce que j'ai fait», telle est l'expérience du coeur, quand l'Esprit Saint l'a convaincu de son état de péché. Il nous apprend — ce qu'auparavant nous ne pouvions savoir — que nous sommes en la présence de Dieu, et que c'est Jésus lui-même qui nous parle. Alors nous venons à lui, et il nous fait part du précieux don que tout le temps il avait en réserve pour nous. Dès lors nous sommes tirés hors de notre position précédente. Nous ne sommes plus des étrangers, des gens du dehors, des ennemis, nous sommes entrés dans une nouvelle position. Notre part n'est plus du monde; elle est céleste: c'est celle de Christ. L'Esprit Saint est donné pour en rendre témoignage; pour montrer que maintenant la vie que le croyant possède, est la vie de Christ, et qu'ainsi le chrétien se trouve dans la même position que Christ.

Qu'est-ce qui s'en suit? Quels sont les effets produits par la jouissance d'une telle bénédiction? «La femme donc laissa sa cruche», et rapporta à tous ceux qu'elle rencontra, ce qui lui était arrivé, les pressant de venir aussi à Christ. Et tel sera toujours l'effet qui suivra la claire perception de Christ par l'âme. Elle abandonnera tout ce sur quoi la pensée charnelle se concentrait auparavant. La femme était venue chercher de l'eau. C'était *alors* ce qu'elle désirait; son esprit était tourné vers cette *seule chose*. Mais bientôt le puits, l'eau, la cruche, sont oubliés. Elle est occupée tout entière d'un autre objet; c'est vers lui qu'elle est maintenant attirée. Christ s'est révélé lui-même à elle; la gloire du Messie est maintenant son but et sa fin. Elle le connaît, non plus par ouï-dire, mais par la révélation personnelle de lui-même à son âme, et aussitôt elle commence à l'annoncer à d'autres. Une complète révolution s'est opérée en elle; toutes choses prennent leur vraie place; l'ordre s'établit là où tout était désordre et chaos. Nous le voyons comme notre vie, lui qui l'est réellement, et en ceux qui ont ainsi vu le Seigneur, la révolution est entière. L'âme alors se demande: «Est-il bien vrai, suis-je réellement en lui? Suis-je associée à ses intérêts, à ses privilèges, à sa gloire? Est-il ma vie? Mais, dans ce cas, qu'est le monde pour moi? Pour quelle chose ai-je à vivre, sinon pour Sa gloire et pour lui montrer ma gratitude pour ses ineffables miséricordes?»

Amener l'âme de la femme à cet état était ce qui occupait les pensées du Sauveur dès le commencement, et qui continuait à les occuper à travers tout ce qui conduisait la femme à la conviction de son péché et de sa honte. C'est ainsi qu'une nouvelle vie est donnée, que l'âme est vivifiée, qu'une fontaine d'eau vive vient à jaillir en nous. Elle jaillit toujours dans sa

puissance rafraîchissante, et tend à remonter vers la source, la vivante fontaine des eaux, Jésus lui-même. Elle tend vers la gloire du Seigneur, et reçoit de là toute sa gloire. Sous l'impression profonde produite par la pleine connaissance et la vivante perception de ces choses, le monde apparaît comme un néant; richesses, puissance, honneurs, ne sont rien. L'âme ne trouve de richesses et de puissance qu'en Christ; elle ne veut d'honneur que celui qui vient de lui. Plus la perception de ces choses sera puissante en nous, plus notre joie sera entière. Elle jaillira de la nature divine qui est en nous et qui tend vers son glorieux Donateur, Christ. C'est une source rafraîchissante et toujours nouvelle, qui découle du Seigneur de gloire; l'âme a communion avec lui; toutes ses relations sont avec lui.

Qu'en est-il de vous, chers amis? Cette fontaine d'eau vive est-elle en vous, jaillissant sans cesse, et remontant vers sa source? «Si tu connaissais le don de Dieu, et qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné de l'eau vive». Qu'il veuille donner, comment en douter lorsqu'il dit: «Tu lui eusses demandé, et il t'eût *donné*». Connaissez-vous Christ? Lui avez-vous demandé? Avez-vous au dedans de vous cette fontaine? Et jaillit-elle en vous? Il y a une immense différence entre tirer d'autrui, et avoir en soi-même. Une âme altérée peut-elle tirer profit de ce qui est en vous, si elle n'a pas goûté le rafraîchissement en elle-même? Et si vous l'avez goûté, quelle influence pratique cela a-t-il sur vous? Etes-vous séparés du monde, et séparés pour Dieu? Comprenez-vous et considérez-vous quelle est votre haute vocation — héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ? Etes-vous imitateurs de Christ? Qu'était-il ici-bas? Saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs. Etes-vous tels? Si vous êtes de Christ, son Esprit a rendu témoignage dans votre coeur qu'il a été tel, et il manifeste ceci à votre âme: «Que vous abondiez en espérance, par la puissance de l'Esprit Saint». La gloire du Seigneur est maintenant manifestée dans la puissance de l'Esprit de Dieu sur les âmes des siens. C'est ce qui les distingue *intérieurement* de tout le monde. Ils sont sortis de leur position dans le premier Adam; ils sont participants de la nature divine et ont leur part avec le dernier Adam: ils sont ressuscités avec lui. Et c'est ce qu'ils sont appelés à manifester *extérieurement*. Si vous connaissez l'amour de Dieu en Christ et son droit sur vous, si vous l'avez vu des yeux de votre âme et lui avez demandé ce qu'il vous presse de recevoir, ce sera votre désir, votre but et votre bonheur de le faire connaître.

Chers amis, encore une fois, y a-t-il en vous cette source, cette fontaine d'eau vive? Si cela n'est pas, vous n'avez pas *jusqu'à présent* connu le don de Dieu. Ne vous abusez pas; si vous ne l'avez pas en vous, vous n'avez *rien*. Si vous ne possédez pas la source intérieure, rafraîchissante, que Christ donne à tous ceux qui lui appartiennent, tout ce que vous auriez d'autre est de peu ou d'aucun profit, car lorsque le soleil de la tentation, ou de l'épreuve, ou de l'affliction, se lèvera, ce qui est en vous séchera comme un étang inutile, sans fontaine d'eau vive, sans aucune source rafraîchissante.

Il y a un seul corps

Ladrière A.

ME 1895 page 149

Il est des vérités qui, plus que d'autres, ont besoin d'être fréquemment rappelées aux croyants, surtout dans les jours de confusion et de ruine où se trouve l'Eglise, parce que, dans un tel état de choses, elles sont plus difficiles à reconnaître et semblent, pour ainsi dire, impossibles à réaliser. Parmi ces vérités se trouve celle, si importante et si précieuse pourtant, de l'unité de l'Eglise, corps de Christ, et ses conséquences pratiques. Je désire présenter ici simplement ce que la parole de Dieu nous enseigne sur ce sujet, et montrer qu'aujourd'hui, comme aux premiers temps lorsque tout était encore en ordre dans l'Eglise, nous avons à retenir les mêmes principes et à les appliquer.

En premier lieu, que faut-il entendre par l'unité du corps de Christ, et d'abord qu'est-ce que le corps de Christ? L'Ecriture nous le dit: c'est l'Assemblée, l'Eglise. Ainsi nous lisons: «Dieu a donné Christ pour être chef (ou Tête) sur toutes choses à l'assemblée, qui est son corps» (Ephésiens 1: 22); et: «Il est le chef (ou Tête) du corps, de l'Assemblée» (Colossiens 1: 18). L'Eglise, l'Assemblée, et cela dans son ensemble, est donc comparée à un corps dont Christ est le Chef ou la Tête. Les membres sont évidemment ceux qui composent l'Assemblée, c'est-à-dire les vrais croyants, unis à Christ dans le ciel d'une manière aussi étroite que nos membres sont unis à notre tête (*).

(*) Il serait évidemment blasphématoire de faire entrer dans la notion de l'Assemblée, corps de Christ, des incroyants, des pécheurs non sauvés, quelle que soit d'ailleurs leur profession religieuse.

Nous trouvons la première indication de cette vérité si précieuse pour le cœur du chrétien, dans le récit de la conversion de l'apôtre Paul. L'ardent et violent ennemi de Jésus de Nazareth et de ses disciples, est arrêté sur le chemin de Damas dans son oeuvre de destruction. Là il entend du sein de la gloire qui l'a terrassé, une voix qui lui dit: «Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu?» A sa question: «Qui es-tu, Seigneur?» la voix répond: «Je suis JESUS que tu persécutes». Jésus, la Tête glorifiée dans le ciel, était persécuté dans la personne de ses membres, de ses pauvres disciples sur la terre. Rien ne peut exprimer d'une manière plus forte et plus touchante l'étroite et intime union des membres avec lui, le Chef ou la Tête.

Paul devient ensuite le révélateur de ce fait merveilleux, de cette vérité importante que nous ne trouvons enseignée que dans ses épîtres. Et remarquons bien que, lorsqu'il parle d'un corps et d'un Chef de ce corps, il n'entend pas un ensemble tel que serait une armée obéissant à un chef suprême, bien que, dans une armée, il puisse et doive y avoir unité d'action. Ce n'est pas non plus une corporation régie par les mêmes règlements et qui a un président pour les faire exécuter. L'idée du corps n'est pas non plus une union comme enfants de la même famille, la famille de Dieu, bien que tous les enfants de Dieu soient membres du corps de Christ. Ce n'est pas non plus le fait d'avoir une même foi, alors même que ce soit une foi

vivante, quoique les vrais croyants seuls soient membres du corps de Christ. Non; l'Esprit Saint, dans l'enseignement qu'il donne par le moyen de l'apôtre, présente le corps de Christ comme un organisme analogue au corps humain, un ensemble des membres qui sont les individus croyants, qui ont chacun leur fonction, un ensemble qui vit de la vie de la Tête, qui est nourri et qui croît. Ainsi, en parlant de certains faux docteurs, Paul écrit d'eux: «*Ne tenant pas ferme le Chef (ou la Tête), duquel tout le corps, alimenté et bien uni ensemble par des jointures et des liens, croît de l'accroissement de Dieu*» (Colossiens 2: 19; voyez Ephésiens 4: 15, 16). Précieuse et glorieuse vérité destinée à agir, si nous la saisissons dans sa réalité, sur nos coeurs et sur notre marche ici-bas. Membres d'un Christ glorifié, pourrions-nous être du monde et vivre comme le monde?

Avant d'entrer plus avant dans notre sujet, remarquons que l'Ecriture nous présente le corps de Christ sous deux aspects. Premièrement, tel qu'il sera dans la gloire, formé de tous les saints depuis le jour de la Pentecôte, quand l'Esprit Saint fut venu, jusqu'au retour de Christ, unis à leur divin Chef, et glorifiés comme lui. C'est ainsi que nous le voyons en Ephésiens 1: 22, 23, et Colossiens 1: 18. L'assemblée, «qui est son corps», est alors «la plénitude de celui qui remplit tout en tous»; elle est le complément de l'homme mystique.

Mais, sauf dans ces deux endroits, le corps de Christ est toujours considéré comme étant sur la terre, et se compose alors de tous les vrais croyants à un moment donné. Il nous est présenté en Ephésiens 4, en 1 Corinthiens 12, et dans un passage de Romains 12. Dans ces passages, il est question des dons distribués par l'Esprit, des ministères donnés par Christ, et des différents dons de grâce. Les uns comme les autres évidemment ne peuvent s'exercer que sur la terre. Dans le ciel, la perfection étant atteinte, ces choses utiles, nécessaires et précieuses ici-bas pour l'édification du corps de Christ, prendront fin (1 Corinthiens 13: 8-10; Ephésiens 4: 12, 13). Mais dans ces différents passages, une chose est à considérer, c'est *l'unité du corps de Christ, vu sur la terre*, l'insistance que met l'apôtre à rappeler que «*le corps est un*». «Il y a», dit-il, «*un seul corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance de votre appel*» (Ephésiens 4: 4). «Nous qui sommes plusieurs, sommes *un seul corps en Christ*» (Romains 12: 5).

On comprendra mieux comment cette unité existe, en considérant quelle est la puissance qui la forme. Elle ne résulte pas, comme nous l'avons remarqué, du fait que l'on aurait tous une même foi vivante, que l'on recevrait les mêmes vérités scripturaires et que l'on aurait une même forme de culte, fût-il conforme à la Parole. Elle ne provient pas non plus de l'union de tous les enfants de Dieu en une même famille comme étant tous nés de lui et dans les liens de l'amour. Si excellentes que soient ces choses, si désirable est-il qu'elles fussent réalisées, comme elles l'ont été pendant un temps, hélas! bien court et loin de nous, elles ne constituaient pas et ne sauraient constituer l'unité du corps. Elles ne sont pas ce qui unit chaque croyant à Christ dans le ciel. Or c'est dans cette union de tous les croyants avec le Chef, comme membres de son corps, que consiste l'unité de celui-ci, l'unité de l'Eglise, unité qui ne peut être brisée. Il peut y avoir différences de pensées et de sentiments dans les choses de la foi (Philippiens 3: 15, 16; Romains 14), ce qui est regrettable; la famille peut être désunie,

comme malheureusement nous le voyons; mais l'unité du corps subsiste au-dessus de tout, alors même que, par notre faute, sa manifestation extérieure soit venue à manquer. Cela vient de ce qu'elle ne dépend pas de nous, mais de la puissance qui la forme. Or cette puissance, c'est l'Esprit Saint qui unit tous les croyants à Christ glorifié pour former son corps ici-bas.

L'apôtre Paul nous enseigne cette grande et merveilleuse vérité dans le passage suivant: «Car aussi, nous avons tous été baptisés *d'un seul Esprit* pour être *un seul corps*» (1 Corinthiens 12: 13). Ce passage nous montre clairement que les seuls membres du corps sont les vrais croyants, puisque ce n'est qu'*après avoir cru* que l'on reçoit l'Esprit Saint (Ephésiens 1: 13). Le corps n'est donc pas la chrétienté, et nulle corporation chrétienne, prenant le nom d'église, ne peut se dire être le corps de Christ, car il n'y a qu'un seul corps. Le passage que nous avons cité fait voir de plus que *l'unité du corps* provient non seulement de ce qu'il y a un seul Chef ou Tête, mais du fait que c'est un *seul et même Esprit* qui, baptisant tous les croyants, les unit individuellement à ce Chef glorifié, à Christ, selon ce qui est écrit: «Celui qui est uni au Seigneur est un seul esprit avec lui» (1 Corinthiens 6: 17), leur ensemble formant le seul corps. «Vous êtes le corps de Christ», est-il encore dit, «et ses membres *chacun en particulier*» (1 Corinthiens 12: 27). Glorieuse vérité pour chaque croyant, et d'où découle aussi une responsabilité! Ainsi *l'unité du corps* est liée à l'unité et dépend de l'unité — de la puissance qui le forme, c'est-à-dire du seul Esprit: «Nous avons tous été abreuvés pour l'unité *d'un seul Esprit*» (ou en un seul Esprit) (1 Corinthiens 12: 13).

De même que dans un corps humain, chaque membre du corps de Christ a sa fonction, et est nécessaire dans l'ensemble. Il ne saurait s'isoler des autres, en être indépendant, et cela est un fait qui non seulement doit exister, mais qui existe, tout aussi réellement que l'unité du corps. Il en résulte et le fait ressortir. Si les membres sont unis à Christ, ils sont aussi unis les uns aux autres. L'apôtre nous fait voir d'une manière bien simple et bien frappante cette dépendance mutuelle des membres du corps de Christ et comment chacun, si insignifiant parût-il, est nécessaire à sa place: «Le corps n'est pas un seul membre, mais plusieurs. Si le pied disait: Parce que je ne suis pas main, je ne suis pas du corps, est-ce qu'à cause de cela *il n'est pas du corps*? Et si l'oreille disait: Parce que je ne suis pas oeil, je ne suis pas du corps, est-ce qu'à cause de cela *elle n'est pas du corps*? Si le corps tout entier était oeil, où serait l'ouïe? Si tout était ouïe, où serait l'odorat? Mais maintenant, Dieu a placé les membres — chacun d'eux — dans le corps, comme il l'a voulu. Or, si tous étaient un seul membre, où serait le corps? Mais maintenant les membres sont plusieurs, mais *le corps est un*. L'oeil ne peut pas dire à la main: Je n'ai pas besoin de toi; ou bien encore la tête, aux pieds: Je n'ai pas besoin de vous; — mais bien plutôt les membres du corps qui paraissent être les plus faibles, sont nécessaires... Dieu a composé le corps en donnant un plus grand honneur à ce qui en manquait, afin qu'il n'y ait pas de division dans le corps, mais que les membres aient un égal soin les uns des autres». Et pour marquer d'une manière encore plus forte cette union entre eux et cette dépendance mutuelle des divers membres du corps de Christ, l'apôtre ajoute: «Et si un membre souffre, tous les membres souffrent avec lui. Or vous êtes le corps de Christ, et ses membres *chacun en particulier*» (1 Corinthiens 12: 14-27). L'apôtre résume, pour ainsi

dire, sa pensée dans ces paroles de l'épître aux Romains: «Car comme dans *un seul corps*, il y a *plusieurs membres*, et que tous les membres *n'ont pas la même* fonction, ainsi, nous qui sommes *plusieurs*, sommes *un seul corps* en Christ, et *chacun* individuellement membres les uns des autres» (Romains 12: 4, 5).

Telle est la vérité scripturaire touchant l'unité de l'Eglise, de l'Assemblée corps de Christ, sur la terre. «Il y a un *seul* corps et un *seul* Esprit, comme aussi vous avez été appelés à une *seule* espérance de votre appel». Un seul corps composé des plusieurs membres unis à Christ dans le ciel par le seul Esprit, et ayant une seule espérance; les divers membres ayant chacun sa fonction distincte dans le corps, mais dans une étroite union les uns avec les autres, et dépendants les uns des autres, de sorte que rien de ce qui arrive à l'un ne saurait être indifférent aux autres; tous le ressentent. Aux passages que nous avons cités, ajoutons encore celui-ci qui renferme une expression remarquable: «De même que *le corps est un*, et qu'il y a plusieurs membres, mais que tous les membres du corps, quoiqu'ils soient plusieurs, *sont un seul corps*, AINSI AUSSI EST LE CHRIST» (1 Corinthiens 12: 12). L'ensemble complet du corps sur la terre et de la Tête glorifiée dans le ciel, c'est *Christ*. Telle est l'union intime des croyants avec leur Chef: ils sont Lui. Cela ne rappelle-t-il pas cette parole: «*Je suis Jésus* que tu persécutes»?

Remarquons enfin que, de tout l'ensemble des passages que nous avons vus et qui établissent l'unité de l'Eglise, corps de Christ, il résulte que les membres sont *des individus*, les croyants, et non *des assemblées*, comme on l'a dit. Nous verrons ce que sont des assemblées de Dieu relativement au corps. En second lieu, la parole de Dieu n'emploie jamais l'expression de «membre» autrement que comme membre du corps, et non d'une assemblée locale.

Il y a donc un seul corps. Nous avons vu, d'après la Parole, en quoi il consiste, et quelle est la puissance qui le forme. Le Seigneur a voulu qu'il y eût de cette vérité une expression simple et frappante, et c'est à sa *table* qu'elle est mise en évidence. A la table du Seigneur, les croyants, membres du seul corps, rompent le même pain. C'est sur le terrain de l'unité du corps, et sur celui-là seul, que la table du Seigneur est dressée; elle est donc *une* aussi. En y participant on rend témoignage à l'unité du corps. Le passage suivant fait voir clairement ce que nous avançons: «La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas la communion du sang du Christ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas la communion du corps du Christ? Car nous qui sommes *plusieurs*, sommes *un seul pain*, *un seul corps*, car nous participons tous à un seul et même pain» (1 Corinthiens 10: 16, 17). Ce passage si important nous montre, d'un côté, que les vrais croyants ont seuls leur place à la table du Seigneur, car la communion du sang du Christ et la communion de son corps, n'appartiennent qu'à eux: ils sont rachetés par son sang, sauvés par son sacrifice. Mais d'un autre côté, nous voyons qu'ils se trouvent à la table du Seigneur, non pas individuellement, chacun pour soi, bien que chacun y ait sa responsabilité (1 Corinthiens 11: 28), mais ils sont là comme membres du seul corps. Ils expriment cette vérité en rompant un seul et même pain. Ainsi l'unité de l'Eglise, corps de Christ sur la terre, est proclamée à la table du Seigneur, et cette table n'est dressée que sur ce

terrain. Toute table à laquelle ce fait n'est pas reconnu, ou bien où il est nié en pratique, ne saurait être la table du Seigneur.

Nous répétons donc qu'il y a un seul Esprit, puissance formative du seul corps, unissant ses membres à Christ, le seul Chef, et il y a une seule table où les croyants rompant le seul pain expriment cette réalité précieuse: *l'unité de l'Eglise, corps de Christ*. Ce n'est pas une chose à former. Elle existe sur la terre; c'est Dieu qui l'a faite. Mais nous sommes exhortés «à garder l'unité de l'Esprit, par le lien de la paix» (Ephésiens 4: 3), et c'est en quoi l'Eglise professante a manqué.

Ainsi que nous le voyons dans la Parole, cette unité de l'Eglise a été manifestée au commencement. Il n'y avait qu'une assemblée, l'assemblée chrétienne distincte des Juifs et des nations (1 Corinthiens 10: 32). C'était en même temps la maison de Dieu, l'Assemblée du Dieu vivant (1 Timothée 3: 15), bien que nous ayons à conserver distincte la notion du corps et celle de la maison. En sortant par la conversion et la foi en Christ du judaïsme ou du paganisme, étant baptisé du Saint Esprit, on était ajouté à l'Assemblée, joint au Seigneur, ajouté au Seigneur (Actes des Apôtres 2: 47; 5: 14; 11: 24). On comprend sans peine que tous les membres du seul corps ne pouvaient et ne peuvent être rassemblés en un même endroit. Ce n'est pas cela qui constituerait, ni même manifesterait l'unité. Il est vrai qu'à un certain moment, au commencement, à Jérusalem, il en fut ainsi, bien que l'on ne puisse pas affirmer qu'il n'y avait pas plusieurs lieux de réunion dans la ville, lorsque le nombre des croyants se fut considérablement accru (comparez Actes des Apôtres 12, verset 5, avec le verset 12). Mais quoiqu'il en soit, il n'y avait qu'une assemblée à Jérusalem; c'était «l'assemblée qui était à Jérusalem» (Actes des Apôtres 8: 1). Nous savons avec quelle réalité vivante et quelle beauté se montrait l'union intime de tous les membres entre eux (Actes des Apôtres 2). Bien que la doctrine du seul corps uni à Christ dans le ciel, n'eût pas encore été mise en lumière, comme elle le fut ensuite par Paul, le fait existait, témoin en soit l'Esprit Saint descendu sur les fidèles ils avaient «tous été baptisés d'un seul Esprit» témoin surtout les paroles de Jésus à Saul sur le chemin de Damas.

Mais bientôt l'Evangile se répandit hors de Jérusalem. L'occasion en fut d'abord la persécution qui suivit la mort d'Etienne et qui dispersa les fidèles dans les contrées de la Judée et de la Samarie, et même jusqu'à Damas, en Phénicie, en Chypre et à Antioche où, pour la première fois, la parole fut annoncée à ceux des nations. Dans tous ces endroits se formèrent ainsi des assemblées locales. Plus tard, par les travaux de Paul et d'autres, l'Evangile prend une extension plus grande encore, et nous trouvons des assemblées à Corinthe, à Ephèse, en bien d'autres lieux, et à Rome même. C'étaient dans ces localités les assemblées du Christ, les assemblées de Dieu, les assemblées des saints, désignées aussi parfois par les noms des provinces où ces assemblées se trouvaient (Romains 16: 16; 1 Corinthiens 11: 16; 14: 33; 16: 19; 2 Corinthiens 8: 1, etc.). Mais le fait de ces différentes assemblées en tant de lieux divers, altérerait-il la vérité de l'unité du corps? Nullement. Seulement dans chaque lieu où était une assemblée chrétienne, elle y était *l'Assemblée de Dieu*; non pas un corps distinct de l'ensemble, encore moins le corps de Christ, mais *l'expression du seul corps dans cette localité*;

l'expression de l'unité de l'Eglise, corps de Christ, manifestée dans la fraction du seul pain à la table du Seigneur. Prenons les saints à Rome. L'apôtre leur écrit: «*Nous* qui sommes *plusieurs*, sommes *un seul corps* en Christ» (Romains 12: 5). Il s'adresse à ceux qui forment l'assemblée à Rome, mais il ne dit pas «vous qui êtes plusieurs»; avec les saints à Rome, il embrasse tous les «plusieurs» compris dans le mot «nous». A Corinthe, il s'adresse à l'Assemblée de Dieu dans cette ville, mais il étend ce qu'il écrit «aux sanctifiés dans le Christ Jésus, saints appelés», à «tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom de notre Seigneur Jésus Christ» (1 Corinthiens 1: 2). Tout ce qu'il dira sur l'unité du corps ne s'applique donc pas à Corinthe seul. L'assemblée y était bien l'Assemblée de Dieu, mais elle y représentait l'Eglise dans son unité comme corps de Christ. En effet, que dit-il? Est-ce: «*Vous* avez tous été baptisés d'un seul Esprit»? Non, mais «*nous* avons tous été baptisés soit Juifs, soit Grecs, etc.»; et «*nous* avons tous été abreuvés pour l'unité d'un seul Esprit». Plus loin, il dit bien, en faisant l'application à l'assemblée locale de Corinthe de l'unité du corps: «Vous êtes le corps de Christ», mais aussitôt il ajoute: «Et Dieu a placé les uns dans *l'assemblée*, etc.». Etait-ce à Corinthe seulement qu'étaient placés les apôtres, prophètes, docteurs, etc.? Evidemment non.

Quand l'apôtre écrit «aux saints et fidèles dans le Christ Jésus qui sont à Ephèse», il dit: «*Il y a un seul corps*», puis il parle des dons placés dans le corps et de l'accroissement du corps dont toutes les parties sont bien liées entre elles. Entend-il seulement par le seul corps l'assemblée des Ephésiens? Non; il est clair que le seul corps embrasse tous les croyants baptisés du Saint Esprit. L'expression «il y a un seul corps» est générale; mais il y avait à Ephèse la manifestation locale de cette vérité. En Actes 20: 28, Paul dit aux anciens d'Ephèse: «Prenez garde à tout le troupeau, au milieu duquel l'Esprit Saint vous a établis surveillants, pour paître *l'assemblée de Dieu*, laquelle il a acquise par le sang de son propre Fils». Le troupeau, l'Assemblée de Dieu que les anciens avaient à paître, c'étaient bien les saints et fidèles à Ephèse, mais ils représentaient là toute l'Assemblée de Dieu, car l'Eglise tout entière a été acquise par le sang de Christ.

Ainsi l'unité du corps, de l'Eglise, n'était en rien compromise par le fait de l'existence de plusieurs assemblées en divers lieux, si distincts fussent-ils les uns des autres: «Tous ceux qui en tout lieu invoquent le nom du Seigneur Jésus Christ», étaient compris dans cette unité. Elle avait son expression dans l'assemblée de chaque localité où l'on rompait le seul pain à la seule table du Seigneur. L'Eglise était une: elle l'est encore, quoiqu'il en soit de l'état extérieur, comme nous le verrons.

Quelques exemples, dans la Parole, montrent avec quel soin Dieu agissait pour que l'unité fût maintenue en pratique. Les habitants de Samarie sont convertis par la prédication de Philippe l'évangéliste (Actes des Apôtres 8); mais ils ne reçoivent l'Esprit Saint que par le ministère des apôtres venus de Jérusalem. Ils sont ainsi rattachés à ceux de Jérusalem qui ont cru et reçu le Saint Esprit. Il n'y a pas à Samarie une église indépendante de celle de Jérusalem. Le même Esprit unit au Chef les croyants de Samarie, comme ceux de Jérusalem. Baptisés du seul Esprit, ils sont du seul corps. Paul et Barnabas, dans la discussion soulevée à Antioche par les judaïsants, ne prennent pas une décision, bien qu'ils fussent apôtres et que dans leur esprit

ils eussent jugé la chose. S'ils l'avaient fait, ils se seraient placés sur un terrain indépendant. Ils vont à Jérusalem où les apôtres et l'assemblée décident, et Antioche reçoit leur décision. Le lien est ainsi maintenu et l'unité affirmée (Actes des Apôtres 15). Ensuite Paul et Silas portent la décision dans les assemblées locales qu'ils visitent et celles-ci aussi l'acceptent (Actes des Apôtres 16: 4). Si elles ne l'avaient pas fait, elles auraient nié de fait l'unité. A ces exemples, nous pouvons ajouter l'usage des lettres de recommandation (Actes des Apôtres 18: 27; Romains 16: 1, 2; 2 Corinthiens 3: 1), qui montrent l'unité du corps maintenue en pratique.

Ainsi les assemblées locales ne se considéraient nullement comme indépendantes les unes des autres, chacune agissant comme bon lui semblait. Elles étaient unies et solidaires l'une de l'autre par le fait que ceux qui les composaient étaient membres — non de l'assemblée locale; nous avons vu que cette notion n'est pas scripturaire — mais membres du *seul corps*. Vouloir être indépendante, aurait été pour une assemblée, la négation de l'unité de l'Eglise, corps de Christ.

Quelques conséquences importantes résultent de ce fait bien établi, l'unité du corps existant quoiqu'il y eût diverses assemblées en différents lieux; ces assemblées étant l'expression locale de l'Eglise une. Premièrement, pour ce qui concerne la table du Seigneur, nous avons vu qu'elle ne pouvait être dressée que sur le terrain de l'unité du corps, et que cette unité y est exprimée par la fraction du seul pain. Or dans chaque assemblée de Dieu, on rompait le pain sur ce principe. Bien qu'en divers lieux, il n'y avait donc qu'une seule table du Seigneur et un seul pain, et par conséquent celui qui était à la table du Seigneur à Corinthe l'était aussi à Rome, à Ephèse, partout où il y avait une assemblée de Dieu. Sans cela, où aurait été l'unité du corps? La lettre de recommandation de l'assemblée d'où l'on venait faisait connaître que l'on était participant du seul pain, et l'on était reçu à la fraction du pain dans l'assemblée où l'on se présentait. Il n'y avait pas diverses tables dressées au gré et suivant les convenances de ceux qui se réunissaient, mais une seule et même table du Seigneur. Supposons donc qu'à Rome, par exemple, on n'eût pas voulu recevoir celui qui apportait de Corinthe une lettre de recommandation, avant d'avoir examiné s'il avait droit, par sa foi et sa conduite, à participer à la fraction du pain, cela n'aurait-il pas été se placer sur un terrain d'indépendance, et nier l'unité du corps?

En second lieu, dans l'assemblée s'exerçait une discipline. On y était réuni au nom de Jésus, et à la table du Seigneur. Mais Jésus est Celui qui s'appelle le Saint et le Véritable (Apocalypse 3: 7). La sainteté et la vérité devaient donc être maintenues dans l'assemblée et à la table du Seigneur. Si quelqu'un tombait dans un mal moral, ou s'il s'écartait de la vérité doctrinale, du sain enseignement selon la Parole (il y a souillure de la chair et souillure de l'esprit; 2 Corinthiens 7: 1), sa place n'était plus à la table du Seigneur, et l'assemblée, si elle était fidèle, devait l'exclure. L'écriture est formelle à cet égard: «Otez le vieux levain, afin que vous soyez une nouvelle pâte, comme vous êtes sans levain... Otez le méchant du milieu de vous-mêmes» (1 Corinthiens 5: 7, 13). Et quant à l'hérétique, il est dit: «Ne le recevez pas dans votre maison» (2 Jean 10), combien moins devait-il être reçu à la table du Seigneur (voir aussi

Tite 3: 10, 11). Et si l'assemblée, le sachant et le voulant, s'y refusait, ne s'associait-elle pas au mal, et n'en était-elle pas souillée tout entière? Assurément. Elle n'était plus une nouvelle pâte, car elle n'avait pas ôté le vieux levain, et ne pouvait plus être reconnue comme une assemblée de Dieu. Mais si, obéissant à l'injonction de la Parole, l'assemblée se purifiait elle-même en ôtant le méchant du milieu d'elle, quelle devait être l'attitude des autres assemblées vis-à-vis du méchant? Il n'était pas exclu seulement de la communion de l'assemblée locale, mais de toutes les assemblées, sans cela où aurait été l'unité du corps? L'assemblée locale, avec l'autorité de Jésus, au nom duquel elle était réunie et qui se trouvait au milieu d'elle selon sa promesse, avait agi à l'égard du mal pour maintenir la sainteté et la vérité, et toute assemblée de Dieu, réunie sur le même terrain, était tenue d'accepter la décision prise au nom du Seigneur; sans cela elle quittait le principe de l'unité pour celui de l'indépendance (*).

(*) «Est-ce qu'un troupeau est lié, dans ce cas, pieds et mains, si une autre assemblée a agi précipitamment? Nullement. Justement, parce que l'unité du corps est vraie et reconnue, et qu'en fait de discipline les membres de ce corps qui se rassemblent ailleurs, sont intéressés à ce qui se passe en chaque endroit, ils sont libres de faire des représentations fraternelles, ou de suggérer quelque motif scripturaire: en un mot, capables de toute activité fraternelle à cet égard.» (Qu'est-ce que l'unité de l'Eglise, par J.N. Darby)

Pouvons-nous penser que le méchant exclu à Corinthe eût pu être reçu à Ephèse ou à Rome, ou que l'on eût mis en question dans ces deux endroits l'acte de l'assemblée de Corinthe? Evidemment non. Et si des hérétiques comme Hyménée et Philète, avaient été déclarés tels et exclus par une assemblée, une autre les aurait-elle acceptés dans la communion? Cela eût été nier l'unité du corps. Dans ces deux cas aussi, l'assemblée ou les assemblées qui auraient reçu le méchant ou l'hérétique, se seraient identifiées avec eux et se seraient séparées de la communion des assemblées fidèles.

En rapport avec ce qui vient d'être dit, une remarque peut être de saison. On jugera aisément que, dans le cas d'un désordre moral, il faille agir contre le coupable. On sera très sévère à cet égard et on aura raison, car l'immoralité dans une assemblée, déshonore le Seigneur et est un sujet de scandale devant le monde. Mais le Seigneur est-il moins déshonoré par une fausse doctrine, et surtout quand elle touche à sa Personne? Le mal moral ne souille directement que l'individu — l'assemblée sera souillée, si elle le tolère. Mais la fausse doctrine s'insinue peu à peu dans une assemblée, empoisonne les âmes et ronge comme une gangrène si l'on n'y coupe court, en excluant rigoureusement celui qui l'apporte. Combien hélas! au contraire l'on est porté à passer légèrement sur un mal doctrinal, en traitant l'erreur comme affaire d'opinion ou de divergences de vues! La Parole se prononce contre un mal aussi clairement que contre l'autre.

Nous avons donc vu par la Parole ce qu'il faut entendre par l'unité de l'Eglise, corps de Christ, comment cette unité était mise en évidence dans les assemblées au commencement, et nous avons tiré quelques conséquences de cette vérité importante. Examinons-la maintenant au point de vue actuel. L'état des choses, dira-t-on, n'est-il pas totalement différent aujourd'hui? Ne voyons-nous pas des sectes sans nombre, de noms divers, et marchant selon des principes différents, se partager la chrétienté? Où est l'unité? Chacune de

ces églises, comme elles se nomment, est-elle l'expression du seul corps? Où est le lien qui les unit, le principe unique suivant lequel elles sont rassemblées? Il n'y a qu'indépendance, désordre et confusion. C'est vrai, tristement vrai. Pour ce qui concerne l'Eglise, en tant que confiée à la responsabilité de l'homme, ce dernier a manqué, et en cela comme en toute autre chose, son péché a amené la ruine. L'unité extérieure n'existe plus. Les divisions et les sectes, fruits de la chair, remplissent ce qui se nomme l'Eglise chrétienne. Même parmi ceux qui disent reconnaître le principe de l'unité du corps, on voit se produire sans cesse des schismes. Une seule grande fraction revendique pour elle seule le nom d'Eglise chrétienne et se vante de son unité et de son universalité. Nous savons ce qu'elle est déjà, ce qu'elle sera dans la suite, et ce que vaut son unité. C'est elle qui, sous le nom de Christ, a versé le sang des saints. En dehors d'elle, on peut dire de ceux qui font partie de la profession chrétienne, ce que l'Ecriture dit d'Israël dans un temps de ruine: «Chacun fait ce qui est bon à ses yeux». Comment donc parler d'unité?

Il y aurait, en effet, de quoi décourager le cœur, si nous ne regardions que du côté de l'homme. Mais l'incrédulité, le péché, les manquements de l'homme, anéantiraient-ils la fidélité de Dieu? Pourraient-ils ébranler les principes divins? Ceux-ci ne subsistent-ils pas indépendamment, de tout ce que l'homme a fait pour les amoindrir dans leur portée, pour les tordre, les appliquer de travers, et les faire, pour ainsi dire, disparaître, en les déclarant impraticables parce que les circonstances ont changé, comme si Dieu n'était pas au-dessus des circonstances? Non, ce que Dieu a déclaré et établi au commencement demeure et nous lie. Si les circonstances sont différentes, si les jours sont difficiles et les temps fâcheux, il a donné des ressources qui y répondent, afin que nous puissions marcher selon les principes qu'il a posés. «Le sûr fondement de Dieu demeure»; restons sur ce fondement, retenons les vérités que rien ne saurait annuler, et si tout est ruiné extérieurement, agissons selon ces vérités en arrêtant les yeux de notre foi sur Celui qui les a données. «Nous marchons par la foi, non par la vue»; la ruine extérieure ne doit pas nous empêcher de discerner le chemin de Dieu.

Les vérités divines, les principes divins subsistent donc pour nous comme pour les premiers chrétiens. Et pour ce qui concerne l'unité du corps, en particulier, cette déclaration: «Il y a un seul corps», doit-elle être effacée de l'Ecriture? N'était-elle que pour l'Eglise au temps des apôtres? A-t-elle perdu sa valeur et sa réalité? Qui oserait l'affirmer? Personne de ceux qui sont vraiment soumis à l'Ecriture, ne peut dire que ce fait n'existe pas tout aussi réel qu'autrefois. En effet, l'Esprit Saint a-t-il cessé d'être ici-bas dans les croyants et dans l'Eglise, lui duquel Jésus a dit: «Le Père vous donnera un autre Consolateur pour être avec vous *éternellement*, l'Esprit de vérité... Il demeure avec vous, et il sera en vous»? (Jean 14: 16, 17). Il est vrai que, dans l'église professante, la présence permanente de l'Esprit et son action — sauf peut-être pour la régénération — a été généralement, oubliée et que même sa personnalité a été niée. Mais la parole du Seigneur demeure; et l'Esprit Saint, maintenant comme autrefois, scelle les croyants pour le jour de la rédemption (Ephésiens 4: 30; 1: 13) rend témoignage avec notre esprit que nous sommes enfants de Dieu (Romains 8: 15, 16), et

par lui nous crions: Abba, Père! C'est lui qui nous conduit dans toute la vérité, lui qui prend les choses de Christ et les place devant notre âme pour nous rafraîchir et nous réjouir, et qui, nous faisant contempler la gloire du Seigneur à face découverte, nous transforme en la même image (Jean 14: 26; 16: 13, 14; 2 Corinthiens 3: 17, 18). Jouissant donc de ces précieux privilèges, chers lecteurs croyants, ne voyez-vous pas que, par l'Esprit Saint qui nous a été donné, nous sommes unis à Christ dans le ciel, comme à notre Chef glorifié, et que les paroles de Paul aux Corinthiens sont aussi vraies aujourd'hui qu'elles l'étaient alors: «Nous avons tous été baptisés *d'un seul Esprit* pour être *un seul corps*»? Le seul corps composé de ses divers membres subsiste donc maintenant, tout autant que le Saint Esprit qui le forme, et nous qui avons été baptisés du seul Esprit, nous en faisons partie, nous en sommes des membres. Grande et magnifique vérité! Puisseons-nous en reconnaître le prix. Il suit de là que les vérités contenues dans 1 Corinthiens 12 et dans les autres portions de la Parole qui se rapportent au même sujet, avec les conséquences que nous en avons tirées, subsistent pour nous. La ruine extérieure ne les atteint pas. Elles sont debout pour la foi. L'*unité du corps*, en dépit de la confusion, existe, et nous avons à la reconnaître, tout comme Elie reconnaissait l'unité d'Israël, malgré le schisme, et Paul, malgré la dispersion (1 Rois 18: 30-32; Actes des Apôtres 26: 7). Cette unité du peuple d'Israël subsistait pour ces hommes de Dieu, parce qu'elle existait aux yeux de Dieu; il en est de même de l'unité de l'Eglise, Dieu la voit telle, et notre foi en saisit la réalité. Mais cela étant, nous avons aussi à agir selon ce grand principe. Les sectes et les divisions ne sauraient l'anéantir; il subsiste, et il est la condamnation des sectes et des divisions. Du moment qu'il serait vraiment reconnu en pratique par tous les croyants, ces divisions disparaîtraient, et l'on verrait la manifestation de l'unité du corps, comme on l'a vue autrefois.

Comment donc, dans l'état de choses actuel, réaliser le principe de l'unité du corps? Nous ne pouvons, il est vrai, reconstituer ce que notre infidélité a détruit, c'est-à-dire cette manifestation extérieure de l'unité qui, au commencement, brillait aux yeux de tous. L'édifice que l'homme, sous sa responsabilité, devait élever, n'est qu'une ruine, et cet état s'accroît toujours davantage. Plusieurs chrétiens le sentent bien, et voudraient y remédier par des alliances évangéliques, des fédérations d'églises, etc. Leurs efforts ne font que constater le mal sans rien changer, parce que l'on ne se place pas sur le terrain de la Parole, et que l'on ne se soumet pas à ce qu'elle déclare. Dieu, dans cette Parole, a pourtant donné des ressources pour la foi dans un semblable temps. Bien que la plupart de nos lecteurs les connaissent déjà, nous rappellerons brièvement quelles sont ces directions divines pour un jour de ruine.

La première chose qu'ont à faire ceux qui veulent être soumis à l'Ecriture, est d'obéir à cette injonction claire et simple: «Qu'il se retire de l'iniquité, quiconque prononce le nom du Seigneur». Ils ont à se séparer du mal, sous quelque forme qu'il se présente, ecclésiastique ou autre; ils ont à se purifier des vases à déshonneur, s'ils veulent être des vases à honneur, propres au service du Maître (2 Timothée 2: 19-21). Si l'on reconnaît la grande vérité de l'unité du corps de Christ, ne doit-on pas se séparer de ce qui la nie en pratique, je veux dire des sectes et établissements humains?

En second lieu, nous savons que ceux qui ont ainsi obéi à la Parole, trouvent pour se rassembler un terrain préparé par le Seigneur lui-même pour un jour de ruine et de confusion. Il a dit, et il est toujours bon de le rappeler: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Voilà le terrain béni du vrai rassemblement selon Dieu: au nom de Jésus, et lui présent au milieu des siens qui, séparés de tout ordre humain, trouvent en lui toutes les ressources nécessaires. C'est ainsi que l'on s'est réuni au commencement; les apôtres ne rassemblaient pas en leur nom, ni autour d'eux; au contraire, ils s'élevaient contre ceux qui auraient voulu le faire (1 Corinthiens 1: 12). Ceux qui croyaient se joignaient *au Seigneur*. Dans ces assemblées formées au nom de Jésus, Dieu manifestait sa présence, l'Esprit Saint y agissait librement (1 Corinthiens 14: 25; 12). La table du Seigneur y était dressée, et l'unité du corps de Christ y était reconnue et proclamée.

Or ce terrain de rassemblement a-t-il été changé, ou déplacé, ou bien n'existe-t-il plus? Non; car si, d'une manière générale, l'homme l'a oublié ou méconnu, et a mis à la place ses systèmes et ses ordonnances, il subsiste, néanmoins pour la foi, car la parole de Jésus demeure, et acquiert d'autant plus de prix dans les temps fâcheux où nous sommes. Nous savons sur quel pied nous rassembler quand nous avons laissé les sectes, les dénominations et les églises établies selon des principes humains. Il y a un terrain où devraient se trouver rassemblés tous les croyants.

Seulement prenons-y bien garde. Se séparer des systèmes humains est bien; se rassembler au nom de Jésus est précieux, mais cela ne suffit pas. Il est nécessaire que les principes divins relatifs à l'unité du corps soient reconnus en pratique. De fait, c'est le seul terrain où l'on puisse les maintenir, car les sectes en sont la négation. Mais pour qu'un rassemblement soit vraiment selon le Seigneur, il faut que ces principes y soient réalisés.

Tous nous reconnaissons le précieux privilège d'être à la table du Seigneur et d'annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne, en rompant le pain et en buvant la coupe. «Jusqu'à ce qu'il vienne», nous dit la permanence de l'ordonnance aussi longtemps que l'Eglise sera sur la terre. Mais nous avons vu que la table du Seigneur se trouve dressée sur le principe de l'unité du corps de Christ: un seul pain, un seul corps. Toute table qui se trouve sur un autre principe n'est pas la table du Seigneur, mais titre table d'homme. Dans les rassemblements formés au nom de Jésus par ceux qui, obéissant à la Parole, se sont séparés des ordonnances humaines, la table du Seigneur est établie. Ils professent donc maintenir l'unité du corps. Il n'y a donc pour ces divers rassemblements en des lieux différents, qu'une seule et même table, et il s'ensuit que, si l'on est à la table du Seigneur dans une localité, on y est dans toutes les autres. Comme autrefois les lettres de recommandation constateront le fait. Refuser de recevoir d'une assemblée sans un examen préalable, serait nier l'unité du corps.

La discipline s'exercera aussi à la table du Seigneur. Le mal moral et le mal doctrinal doivent être jugés par l'assemblée réunie au nom de Jésus et sur le principe de l'unité du corps. Et sa décision lie les autres assemblées réunies sur le même principe, car elles sont solidaires. Sans cela, où serait l'unité du corps? Pas plus aujourd'hui qu'autrefois une assemblée de Dieu ne peut être indépendante des autres, si elle veut marcher suivant les principes divins. Mais

remarquons encore une fois que, si une assemblée refuse de juger le mal manifesté au milieu d'elle, si elle le tolère — que ce soit un mal moral ou doctrinal — elle est souillée tout entière: «Un peu de levain fait lever la pâte tout entière». Une telle assemblée perd son caractère d'assemblée de Dieu; on ne peut plus dire que Jésus est au milieu d'elle, car ce serait l'associer au mal. Une assemblée fidèle ne saurait donc recevoir ceux qui viendraient de celle qui est ainsi souillée, alors même que personnellement, ils seraient purs du mal; ce serait participer à la souillure. Ce refus même de recevoir dans un tel cas, est une conséquence de la solidarité des assemblées réunies selon la Parole et résulte du principe de l'unité du corps.

Nous nous arrêterons ici. Le but que nous nous proposons était de montrer ce qu'est l'unité de l'Eglise, corps de Christ, selon la Parole, et les conséquences pratiques qui en découlent. Au milieu de la ruine la plus grande, ces principes subsistent, et si nous nous réunissons au nom du Seigneur, avec sa table dressée au milieu de nous, notre responsabilité est de les appliquer. Je le répète, nous ne rétablirons pas l'unité extérieure, mais nous obéirons à Dieu en marchant selon ses enseignements, et nous honorerons Christ, le Chef du corps.

Puissent les assemblées réunies en son nom demeurer fidèles, tenant ferme le Chef. Puissent-elles juger le mal s'il vient à s'introduire et le rejeter; puissent-elles être vigilantes pour l'empêcher d'entrer et le repousser; puissent-elles enfin marcher humblement dans la vraie dépendance du Seigneur et comprenant le lien qui les rattache les unes aux autres: l'unité du corps formée par le seul Esprit, manifestée à la seule table, en rompant le seul pain, et les rendant solidaires les unes des autres. Et puissions-nous, frères bien-aimés, jouir de cette relation bénie qui, nous unissant à Christ, dans le ciel comme membres de son corps, nous unit aussi les uns aux autres.

Après la mort

Ladrière A.

ME 1895 page 207

«L'homme expire, et où est-il?» (Job 14: 10).

Cette question qui se pose ou qui devrait se poser dans chaque âme d'homme, est des plus solennelles. La mort, terme de l'existence ici-bas, lot commun et inévitable de tout homme, est-elle la fin définitive et pour toujours de l'activité de ses facultés, de son travail, de ses joies, comme de ses douleurs? Ou bien y a-t-il pour lui, au delà de la mort, une autre existence, ou plutôt la continuation de son existence, bien que dans d'autres conditions? Et dans ce cas, quelle est-elle? «L'homme expire, et où est-il?»

Les matérialistes répondent: Nulle part, car quand on est mort, tout est mort. Mais ils n'apportent aucune preuve de leur assertion tranchante. Cela leur plaît à dire, et ils ont leurs raisons plus ou moins avouables, et dont peut-être ils ne se rendent pas compte eux-mêmes. C'est plus commode de dire et de vouloir se persuader qu'il n'y a plus rien, car alors on n'a pas besoin de s'inquiéter d'un jugement à venir, d'une responsabilité morale qui nous incombe. «Mangeons et buvons, jouissons, car demain nous mourrons». Plaise à Dieu qu'aucun de mes lecteurs ne partage une pareille aberration et ne s'avilisse ainsi au niveau de la brute qui périt pour toujours!

Quoi que les matérialistes puissent dire, il est certain qu'au fond de toute âme d'homme, il y a une horreur profonde pour l'anéantissement. Il repousse l'idée de ne plus être, il a le sentiment intime que ces facultés intellectuelles, si grandes et si nobles, par lesquelles il sonde les profondeurs des cieux, les abîmes des mers, la nature entière qu'il étudie dans ses mystères et dont il se soumet les puissances, ces facultés dont la plus élevée est celle de pouvoir connaître Dieu, ne sauraient cesser leur activité. Il a en lui, à un degré plus ou moins grand, avec une perception plus ou moins claire, l'instinct de son immortalité, comme au fond, il en a le désir, et c'est un fait que cette pensée d'une vie au delà de la mort, nous la trouvons chez tous les peuples. Elle est innée.

Il y a dans l'homme des aspirations qui sont comme un pressentiment d'une vie au delà de la tombe. Jamais, quoiqu'il en soit, il ne se trouve pleinement satisfait par ce qu'il a appris, connu, possédé, par tout ce dont il a joui. Toujours et toujours, il faut à son esprit de nouveaux aliments. Jamais le but n'est pleinement atteint. Il meurt en voyant encore devant lui un horizon immense. N'y aurait-il pas une autre existence où se continuerait l'activité de son esprit? Et ce désir intense de bonheur que nous avons tous en nous-mêmes et que rien ici-bas ne saurait satisfaire, le sera-t-il jamais? Ce bonheur complet, inaltérable et immuable, où l'âme trouverait enfin le repos, n'y a-t-il pas une vie où il nous sera dévolu?

Et enfin, tout au fond de son être, il y a une voix qui dit à l'homme: «Il doit y avoir une rémunération; à chacun doit être rendu selon ses oeuvres. Cette rémunération, elle ne se fait pas ici-bas; elle sera de l'autre côté de la tombe». Cette voix de la conscience, plusieurs, il est vrai, cherchent à l'étouffer; ils aimeraient mieux le néant que la vie d'au delà, mais leurs raisonnements, pour se persuader qu'au delà il n'y a rien, ne prouveraient-ils pas le contraire de ce qu'ils veulent établir? Et annulent-ils la conscience?

Mais tout ce que nous venons de présenter ne saurait nous donner une certitude quant au fait d'une autre existence, ni surtout une réponse quant à ce qu'elle sera. Les plus sages d'entre les hommes, livrés aux seules lumières de leur raison, n'ont pu avancer que des présomptions, avoir que des espérances, fondées sur une croyance vague répandue chez tous les peuples, mais auxquelles l'intelligence développée et la raison éclairée de ces sages a donné plus de crédibilité. Socrate et Platon pouvaient désirer et attendre une autre vie; mais qu'en savaient-ils de certain?

La réponse à la question posée par le patriarche Job, doit être fondée sur quelque chose de plus certain que la tradition, les conjectures, les désirs et les raisonnements des hommes. Un seul a pu la donner, un seul a pu lever le voile qui couvre la région d'au delà de la tombe. C'est Celui qui est lumière et qui éclaire même cette «terre sombre comme les ténèbres de l'ombre de la mort»; c'est Christ qui a fait luire la vie et l'incorruptibilité par l'Evangile. Fondés sur sa Parole, la parole de la vérité, nous avons une certitude quant à ce qui suit la mort. Et quand quelqu'un expire, nous savons où il est. Mais nous avons à accepter simplement ce que nous dit la parole de Dieu, sans aller au delà, sans nous laisser égarer par des suppositions, des désirs, ou des raisonnements. Il faut nous contenter de ce que Dieu nous révèle, et ne pas vouloir sonder ce qu'il lui a plu de réserver à sa seule connaissance. Notre place est celle de la soumission, de la confiance et de l'adoration. Il convient à de pauvres créatures comme nous de savoir ignorer, et d'être assurés qu'en Dieu tout s'accorde, sainteté, justice et amour.

Qu'est-ce donc qui suit l'instant où l'homme expire, où il ferme les yeux aux scènes d'ici-bas? Avant de répondre à cette question, je rappellerai à mon lecteur ce que la parole de Dieu nous dit de la création de l'homme. Dieu le forma — quant à son corps — de la poussière du sol. Par cette partie matérielle de son être, l'homme, en quelque mesure, ressemble aux animaux. Mais Dieu souffla en lui une respiration de vie, et l'homme devint une âme vivante. Ce souffle de vie venant de Dieu, est l'esprit, l'âme (*), la puissance immatérielle qui anime le corps. L'ensemble est un seul être, l'homme; mais le corps est ce par quoi nous sommes mis en rapport avec le monde matériel, l'instrument au moyen duquel nous agissons sur ce qui nous entoure; l'âme est la puissance qui domine, régit cet instrument et s'en sert. C'est elle qui, à proprement parler, constitue notre «moi», car nous disons «mon corps», «mes membres», indiquant par là que nous sommes autre chose; je suis l'habitant immatériel de l'enveloppe matérielle qui cependant est mienne. Il est de toute importance, en ces jours de matérialisme courant, de retenir ces vérités fondamentales. Il ne l'est pas moins de remarquer que ce souffle de vie, notre âme, venant de Dieu, ne saurait être anéantie, est *immortelle*, comme le montrent d'autres passages de l'Ecriture.

(*) L'apôtre Paul, envisageant l'homme dans tout ce qui le constitue, parle du corps, de l'âme et de l'esprit (1 Thessaloniens 5: 23), ce dernier étant la partie la plus élevée de notre être immatériel, laquelle nous met en rapport avec Dieu.

Et maintenant, qu'est-ce que la mort? La cessation de notre existence ici-bas. Mais qu'est-ce qui la cause? La séparation des deux parties qui constituent notre être. Le corps retourne à la terre d'où il a été tiré; ses organes se dissolvent, et la corruption s'en empare. Nous savons, par la parole de Dieu, d'où vient cette chose anormale dans l'état de l'homme. C'est le péché, la désobéissance, qui a amené la mort, selon la sentence de Dieu: «Au jour que tu en mangeras, tu mourras certainement». Mais la dissolution de la partie matérielle de notre être, atteint-elle la partie immatérielle? Nullement; celle-ci, en dehors de son enveloppe matérielle, *continue d'exister*. La parole de Dieu est formelle à cet égard; l'Ancien Testament nous le dit dans un passage remarquable: «Le câble d'argent se détache (le lien qui unit les deux parties), le seau se brise à la source (le corps ne peut plus puiser la vie à ce qui l'anime), et la roue se casse à la citerne (le ressort est brisé), et la poussière (le corps) retourne à la terre, comme elle y avait été, et *l'esprit retourne à Dieu qui l'a donné*» (Ecclésiaste 12: 6, 7); non pour rentrer dans le tout universel et s'y confondre, mais pour être devant Celui qui l'a formé. — «Après la mort, le jugement».

Le Seigneur, s'adressant aux sadducéens pour confondre leur matérialisme qui, non seulement niait la résurrection, mais aussi une existence de l'homme après la mort, fait ressortir d'une manière frappante que l'homme ne meurt pas tout entier. Il rappelle que l'Eternel s'est révélé à Moïse comme «le Dieu d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de Jacob» (Exode 3: 6). «Or», ajoute Jésus, «il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants; car pour lui *tous vivent*» (Luc 21: 37, 38). Tous ceux qui ont disparu de la scène de ce monde, comme les patriarches, vivent cependant pour Dieu; leurs esprits subsistent.

Où vont-ils ces esprits? Les Ecritures de l'Ancien Testament, de même que celles du Nouveau, ont un nom pour désigner le séjour des âmes séparées du corps. Dans les premières, c'est le shéol, dans les autres, c'est le hadès, ou lieu invisible, le lieu caché aux regards de tout oeil mortel, qui échappe entièrement à nos sens, mais qui n'est pas le néant, puisque l'on en sort après y avoir été: «Tu n'as pas laissé mon âme en hadès». Le shéol n'est pas le sépulcre, ni l'enfer; c'est bien le séjour des esprits après la mort. L'Ancien Testament nous y montre vivants ceux qui sont délogés. Samuel, non par la puissance évocatrice de la pythonisse, mais par la volonté de Dieu, vient de ce lieu annoncer au roi coupable sa défaite et sa mort prochaine (1 Samuel 28). Samuel vivait donc. Esaïe, dans un passage d'une poésie sublime, nous montre dans le shéol les rois et les puissants de la terre tressaillant en y voyant descendre l'orgueilleux monarque de Babylone (Esaïe 14). C'est un langage magnifique, parce que c'est celui de la vérité. Et David dit, en partant de l'enfant qu'il vient de perdre: «Moi je vais vers lui, mais lui ne reviendra pas vers moi». C'était sa consolation, mais eut-il parlé ainsi, s'il avait simplement voulu dire qu'il mourrait, de même que l'enfant était mort?

Mais le passage qui nous montre avec le plus d'évidence l'existence des esprits après la mort, en même temps que leur condition, est celui où, dans le récit du riche et de Lazare, le

Seigneur lève le voile qui cache à nos yeux ce monde d'au delà de la mort (Luc 16). De quelque manière qu'on l'interprète, ce récit nous fait voir que l'esprit séparé du corps a toutes ses facultés actives: il jouit et souffre, il sent et se rappelle, il désire et prie. Dans l'Apocalypse aussi, nous voyons les *âmes* de ceux qui ont été mis à mort pour le nom de Jésus, vivantes et demandant vengeance.

Nous pouvons donc conclure qu'après la mort, tandis que le corps, rendu à la terre, tombe en poussière, l'esprit est vivant dans une sphère en dehors de ce qui tombe sous les sens, et que là ses facultés ont des perceptions que ne troublent plus les choses matérielles.

Je viendrai ici au-devant d'une objection. Que veulent dire les expressions des Ecritures: «il s'endormit», «ceux qui dorment», et autres semblables, si l'esprit, au sortir de son enveloppe corporelle, a les perceptions, l'activité, que vous lui supposez? La mort est, en effet, comparée à un sommeil, mais cela est relatif au corps seulement, et non à l'esprit. C'est une image bien touchante employée pour indiquer le repos après les labeurs et les luttes de la vie ici-bas; pour exprimer surtout l'espérance du réveil en résurrection; Jésus nous le montre bien, lorsqu'à propos de Lazare, le frère de Marthe et Marie, il dit: «Lazare, notre ami, s'est endormi, mais je vais pour l'éveiller». Pour éveiller quoi? Non pas l'esprit de Lazare, mais son corps. Le Seigneur dit aussi à propos de la petite fille de Jaïrus: «Ne pleurez pas; car elle n'est pas morte, mais elle dort». Pour le monde elle était morte; son activité ici-bas avait cessé, mais pour lui, pour qui tous vivent, elle dormait seulement. Aussi lisons-nous que Jésus ayant dit: «Jeune fille, lève-toi», son esprit retourna en elle, et elle se leva comme quelqu'un qui sort du sommeil. Or cela n'implique nullement que son esprit dormait. Il est vrai que nous avons quelque peine à concevoir cet état intermédiaire, anormal, il faut le dire, où l'esprit est séparé du corps qui le met en relation avec le monde extérieur et matériel. Mais, après la mort, ce monde a disparu pour lui, il est en contact seulement avec les réalités invisibles et éternelles. Là il conserve toute son activité, et même une activité plus grande quant à ces choses, car elle n'est plus entravée, et sa vue n'est plus obscurcie, par les besoins et les infirmités du corps, par les occupations et les nombreuses préoccupations de cette vie terrestre.

L'esprit ne dort donc point. A l'instant de la mort, il se trouve vivant dans le monde invisible. Combien cela est solennel pour l'incrédule, combien doux pour le croyant. C'est à l'égard de ce dernier que je désire apporter quelques preuves du fait que je viens d'avancer. Le croyant a la vie de Christ. Christ est sa vie. Il a à manifester, cette vie dans son corps, dans sa chair mortelle (2 Corinthiens 4: 10, 11). Mais la vie de Christ est-elle dans son corps? N'est-ce pas son esprit qui en est animé? Ce qui est né de nouveau par la puissance de l'Esprit Saint, est-ce le corps ou l'esprit? La question est aisément résolue. Mais alors si la mort était un sommeil pour l'esprit et pas seulement relativement au corps, il faudrait donc conclure que la vie de Jésus en nous dort. La vie éternelle en nous pourrait-elle être suspendue? Non; comme il est dit: «Soit que nous veillions, soit que nous dormions, nous *vivons* ensemble avec lui», avec Jésus qui est mort pour nous (1 Thessaloniens 5: 9, 10).

Mais des passages plus positifs démontrent qu'après la mort, l'esprit, *sans intervalle de temps*, dégagé des liens du corps, se trouve vivant devant Dieu.

Le premier de ces passages se trouve en Luc 23: 43. Au brigand converti et qui va mourir ce jour même, Jésus dit: «En vérité, je te dis: *Aujourd'hui* tu seras avec moi dans le paradis». Son pauvre corps allait être jeté à la voirie, mais *lui-même*, son esprit, irait aussitôt, avec le Sauveur, dans ce lieu de délices. C'est bien le hadès; mais, pour l'âme sauvée, ce lieu invisible est déjà un endroit de bonheur. Est-ce notre corps ou bien notre âme qui, maintenant sur la terre, jouit des choses de Dieu? C'est dans le corps, je veux bien, mais notre esprit a-t-il besoin du corps pour cela? Le fait rapporté par Paul quant à lui-même répond à la question. Il est ravi au troisième ciel, dans le paradis, il y a entendu des paroles ineffables, et il dit: «Si ce fut dans le corps, si ce fut hors du corps, je ne sais; Dieu le sait» (2 Corinthiens 12: 2-4). Qui a été ravi, qui a entendu, qui a joui? Paul, mais dans son corps, c'est son esprit; hors du corps, que serait-ce, sinon son esprit? Mais n'oublions pas que l'homme n'est complet qu'avec un corps; aussi la résurrection est-elle toujours placée devant nous comme l'état final. «*Aujourd'hui*», dit le Seigneur au brigand. Lui, Jésus, expire avant ce dernier: «Père», dit-il, «entre tes mains, je remets *mon esprit*». Et peu après, aujourd'hui, le même jour, les os du brigand sauvé sont brisés, et son esprit bienheureux va où est l'esprit de son Sauveur. L'un ne dort pas plus que l'autre. Christ ressuscite, et le brigand attend dans le paradis le jour de la résurrection dont Christ est les prémices (1 Corinthiens 15: 23).

Le second passage est celui qui raconte la mort d'Etienne, le premier martyr. Après avoir vu le ciel ouvert et rendu témoignage au Fils de l'homme, à Jésus glorifié à la droite de Dieu, Etienne est lapidé et dit en expirant: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit», puis il s'endormit. Il laissait son corps meurtri à la terre, mais aussitôt son esprit, son être immatériel, que ne pouvait atteindre la haine de ses ennemis (*), s'en alla près du Seigneur. Quant à son corps, il s'endormit: douce image du repos, de l'absence des souffrances endurées dans le corps; mais quant à l'esprit, vivant, libre, heureux, il est reçu par Jésus. Quelle valeur auraient ses paroles, si son esprit qui venait de voir la gloire, s'était endormi, avait perdu conscience de ce qui venait de le soutenir pour rendre témoignage au Seigneur et pour pardonner à ses ennemis?

(*) «Ne craignez pas», dit Jésus, «ceux qui tuent le corps, et *qui ne peuvent pas tuer l'âme*, mais craignez plutôt celui qui peut détruire et l'âme et le corps, dans la géhenne» (Matthieu 10: 28).

Deux passages positifs nous restent encore pour affirmer le même fait: l'existence consciente de l'esprit dans le moment qui suit la mort. Ces deux passages sont 2 Corinthiens 5: 8, et Philippiens 1: 23. Dans le premier, l'apôtre donne de ce qu'est la mort pour le chrétien la définition la plus admirable: «Absents du corps», «présents avec le Seigneur»; hors du chez nous d'ici-bas, hors de cette tente périssable, mais chez nous là-haut avec le Seigneur. Mais quand est-ce? Faut-il attendre la résurrection? Evidemment non. Le contexte le prouve: «Etant présents *dans le corps*, nous sommes absents du Seigneur», nous marchons par la foi, non par la vue. Mais «absents du corps», le corps étant laissé ici-bas, nous sommes présents avec le Seigneur, auprès de lui quant à notre esprit. Etre présent, c'est voir, c'est vivre, c'est jouir de ce qu'est le Seigneur. Et pouvons-nous supposer qu'il y ait un intervalle entre le moment où le lien est brisé et celui où l'on est présent avec le Seigneur? La forme de la phrase indique le contraire, et le désir de Paul: «nous aimons mieux» n'aurait aucun sens, s'il lui avait fallu attendre la résurrection. Le «chez nous», le *home* du chrétien, quand il a quitté ce corps,

c'est auprès du Seigneur, dans le paradis, comme le brigand, comme Etienne. On y jouit en repos de la présence ravissante du Seigneur. Je ne dis pas des relations avec les autres saints délogés; rien dans la Parole ne nous le dit, et je pense qu'il faut pour cela attendre la résurrection.

Le passage de Philippiens 1 a le même sens, renferme la même pensée. «Ayant le désir de déloger et d'être avec Christ, car cela est de beaucoup meilleur». «Déloger», c'est quitter la demeure terrestre avec ses labeurs, ses luttes et ses souffrances, et aussi l'entrave qu'elle apporte à la pleine jouissance de Christ. C'est la tente qui charge et sous laquelle on gémit. Mais une fois délogé, aussitôt l'esprit trouve son *home* près de Christ, et combien cela est meilleur, bien que ce ne soit pas encore la gloire en résurrection.

De ces passages nous pouvons conclure qu'aussitôt après la mort, l'esprit du chrétien, en qui est la vie éternelle, va vers le Sauveur, source de cette vie. L'Esprit Saint qui était en lui, y demeure pour le faire jouir de tout ce que comprend cette vie. Tel est donc notre bienheureux lot, dès que nous quittons notre chair mortelle. Quelle consolation pour ceux qui restent, quelle précieuse assurance pour ceux qui délogent!

Mais les méchants, ceux qui meurent sans Christ, qu'advient-il d'eux à ce moment suprême? Nous ne pouvons douter qu'il n'en soit de même pour eux: je veux dire que leur esprit séparé du corps vit aussi. N'eussions-nous que le texte de Luc 16, le récit qui concerne le riche et Lazare, cela serait suffisant. Mais il y a d'autres passages. Prenons 1 Pierre 3: 19, 20; là nous voyons «*les esprits* qui sont en prison, qui ont été autrefois désobéissants». Ces esprits vivent; en serait-il autrement de ceux qui sont désobéissants maintenant? «Après la mort, le jugement» (Hébreux 9: 27). Qu'est-ce qui est jugé après la mort? La sentence «tu mourras», prononcée contre l'homme pécheur, a été exécutée, mais il reste «le jugement» individuel de chacun après la mort. Telle est la déclaration divine. L'esprit délogé sait déjà et immédiatement après la mort ce qui l'attend. Il est déjà jugé. Ce n'est pas encore le jugement final et solennel décrit en Apocalypse 20, quand les morts ont repris vie dans leurs corps (voyez Jean 5: 28, 29). Mais c'est, pour chacun des méchants, le hadès, la géhenne, avec les tourments, avec le feu brûlant du remords, en attendant la sentence définitive du jugement public.

Le chrétien n'attend pas la mort; il attend des cieux Christ, le Seigneur, comme Sauveur; «qui transformera le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire» (Philippiens 3: 20). Mais il sait que, si le Seigneur juge bon qu'il déloge avant ce moment, son esprit sera auprès de Jésus. Il vit déjà ici-bas de cette vie sur laquelle la mort n'a point de pouvoir. Il la continue auprès de Christ, en dehors du corps, en attendant la résurrection, l'état final, où il sera semblable à Christ, conforme entièrement à l'image du Fils, selon le dessein de Dieu (Romains 8: 29; 1 Jean 3: 2).

Le méchant est mort quant à Dieu; mort dans ses fautes et ses péchés. Il n'use de ses facultés que pour lui-même, pour satisfaire ses convoitises quelles qu'elles soient, pour suivre les désirs, les volontés de la chair et de ses pensées, de sa nature étrangère à la vie et aux

choses de Dieu (Ephésiens 2: 1-3; 4: 18). Quand, pour lui, le monde présent a disparu, son esprit s'ouvre soudain aux réalités invisibles et éternelles, il se voit avec horreur tel qu'il est, il comprend ce qu'il a perdu, et c'est dans le hadès — après la mort — ce qui fait son tourment.

Nous n'avons pas à entrer dans la discussion de la question que l'on pose parfois: «Quel est le sort de ceux qui n'ont pas entendu l'Evangile, soit dans les contrées païennes, autrefois ou aujourd'hui, soit dans celles où les superstitions ont dénaturé le christianisme? La seule réponse que l'on puisse faire en évitant les vaines spéculations et en s'en tenant à l'Ecriture, est celle-ci: Dieu est juste et Dieu est miséricordieux. Il agit et agira selon sa justice et sa miséricorde. Laissons-lui ce qu'il ne lui a pas plu, dans sa souveraine sagesse, de révéler à notre esprit borné. Le voile se lèvera un jour quand nous connaîtrons à fond comme nous avons été connus, quand ce qui est parfait sera venu (1 Corinthiens 13: 9-12). En attendant, chacun de nous a à répondre pour lui-même.

On a prétendu tirer de certains textes, en particulier de 1 Pierre 3: 18-20, une présomption en faveur d'un état de probation après la mort, comme si l'Evangile serait alors encore présenté à ceux qui ne l'auraient pas entendu. Ce passage nous semble devoir être interprété dans un autre sens, et l'on n'en saurait rien inférer d'une prétendue descente de Christ aux enfers. Le Seigneur nous montre, avant sa mort, Abraham dans le bonheur du ciel; nous y voyons Moïse et Elie qui, dans la scène de la transfiguration, s'entretiennent avec lui précisément de sa mort. Samuel, apparaissant à Saül, dit: «Pourquoi as-tu troublé mon repos?» Il était dans le repos, non de la mort, mais jouissant dans son esprit du repos après tous ses travaux, et en particulier des peines occasionnées par la désobéissance de Saül.

Mais, même si l'on pouvait admettre, ce qui du reste n'est qu'une tradition tirée d'un évangile apocryphe, savoir que Christ est descendu dans le hadès pour en délivrer les saints de l'Ancien Testament qui y attendaient sa venue, cela voudrait-il dire que maintenant, glorifié dans le ciel, il va prêcher aux âmes de ceux qui n'auraient pas entendu l'Evangile? Et si l'on prétend qu'il leur envoie des messagers pour leur présenter — ainsi qu'à ceux qui sont morts inconvertis — une chance de salut, on se lance dans le domaine des hypothèses — on va au delà de ce qu'enseigne l'Ecriture. «Celui qui n'a pas connu la volonté de son maître, et qui a fait des choses qui méritent des coups, sera battu de peu de coups» (Luc 12: 48). Telle est la parole du Seigneur. «Tous ceux qui ont péché sans loi, périront aussi sans loi» (Romains 2: 12). Telle est la déclaration de l'apôtre inspiré. Il y aura une rémunération pour tous, selon la parfaite équité et la justice du Dieu infiniment sage. «Nous comparâtrons tous devant le tribunal de Dieu» (Romains 14: 10). Tenons-nous à ces déclarations toutes simples. Le reste est spéculation et curiosité.

Après la mort, pour le chrétien, la vie auprès de Christ; pour l'incrédule, le jugement, et les peines de la géhenne.

1 Corinthiens 7: 12

ME 1895 page 219

«Quant aux autres, je dis, moi, non pas le Seigneur». Cette parole est très précieuse, parce que l'incrédulité moderne parle de l'inspiration comme étant «la plus haute expression de la vie intérieure». Or l'apôtre établit ici une différence qui est fort instructive. Il dit au verset 25: «Je donne mon opinion, comme ayant reçu miséricorde du Seigneur pour être fidèle». En cette qualité, comme homme, je vous donne cette expérience. Et plus haut: «Je dis, moi, non pas le Seigneur». Ainsi l'Écriture a réponse à tout; elle répudie le système tout entier de ces hommes qui nient l'inspiration, et distingue soigneusement les meilleures pensées de Paul, des commandements du Seigneur. Sur ce sujet, Paul ne veut pas nous donner un commandement, et il est inspiré pour nous dire cela. La chose est très précieuse en elle-même. Nous avons le jugement spirituel de Paul, et lui, nous disant clairement que ce n'est pas un commandement du Seigneur. Il est inspiré pour faire cette distinction. Tout ce qui est dans l'Écriture n'est pas inspiré, car nous y trouvons les paroles du diable, et les paroles d'hommes pervers, mais l'écrivain qui les donne est inspiré pour nous les rapporter.

La résurrection - 1 Corinthiens 15

ME 1895 page 249

La résurrection est la pleine et parfaite délivrance de tout l'effet du péché et des conséquences qu'il entraîne. En même temps, elle montre que ce à quoi Dieu nous a prédestinés est une condition de choses et un état entièrement nouveaux. Rien n'est plus important que de saisir clairement ce que Dieu est en voie de faire: savoir, s'il corrige l'ancien état de choses, ou s'il en établit un tout à fait nouveau. Or la résurrection fait voir que Dieu n'apporte pas une modification à la scène sur laquelle nous nous trouvons, mais qu'il introduit une puissance absolument nouvelle. Discerner cela a l'effet le plus important sur la manière de vivre, sur les moyens de chercher à faire le bien, sur les objets et les efforts du chrétien. Christ allait de lieu en lieu faisant du bien, et il est évident que nous avons à suivre son exemple; mais en quoi Christ corrigea-t-il ou redressa-t-il l'état de choses qui l'entourait? En rien. Le résultat de la venue du Seigneur au milieu de la nation juive fut celui-ci: ils rejetèrent, haïrent et crucifièrent le Prince de la vie, le Seigneur de gloire. Le Seigneur Jésus alla faisant le bien, mais, en apparence, ce fut en vain. Il est certain qu'aucun des conseils de Dieu ne manqua de s'accomplir, mais, quant au résultat extérieur, le Seigneur dit: «J'ai travaillé en vain, j'ai consumé ma force pour le néant» (Esaïe 49: 4). Et pour autant qu'il s'agit de la scène visible où Christ travailla, il n'y eut aucune sorte de restauration, car plus il manifestait d'amour, plus pleinement se montrait la haine de l'homme envers lui: «Pour mon amour, ils ont été mes adversaires» (Psaumes 109: 4).

La résurrection introduit une scène entièrement nouvelle. Ainsi Paul dit: «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création: les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles» (2 Corinthiens 5: 17). Or c'est une chose très difficile pour l'esprit de l'homme de se soumettre à cette vérité, parce qu'elle lui dit clairement que, comme homme, il est totalement et absolument ruiné. Il est tout à fait vrai, et j'admets pleinement que, dans sa nature, l'homme a de grandes et merveilleuses facultés, des facultés qui, il se peut, seront un jour beaucoup plus développées encore qu'elles ne le sont maintenant. Mais avec tout cela, l'homme n'en est pas moins moralement entièrement ruiné et perdu. Paul, dans ce chapitre, nous dévoile le caractère et la puissance de la résurrection. La résurrection des justes en est le sujet, bien qu'il jette aussi un coup d'oeil sur celle des injustes. Ce n'est pas seulement Dieu agissant dans cette puissance souveraine qui peut tirer une chose morte de son état de mort; mais, en vertu de notre association à la vie de Christ, nous sommes rendus participants de la résurrection de Christ. Nous ne sommes pas seulement bénis, mais bénis avec Christ. S'il vit, nous vivons aussi ensemble avec lui. «Parce que moi je vis», dit-il, «vous aussi vous vivrez». S'il est la justice de Dieu, nous sommes faits «la justice de Dieu en lui». S'il est l'héritier de la gloire, nous sommes «cohéritiers de Christ», et là où il est, nous y serons aussi. S'il est le Fils, nous aussi nous sommes fils: «Je monte», dit-il, «vers mon Père et votre Père». Nous sommes placés, par grâce, dans cette merveilleuse position de fils, de sorte que c'est une chose réelle;

et, ayant été ainsi amenés par adoption d'un état de péché à la condition de fils, l'Esprit Saint nous est donné comme puissance pour en jouir. Telle est la position merveilleuse dans laquelle nous sommes introduits, celle d'être à jamais les compagnons de Christ, «membres de son corps, de sa chair et de ses os». L'homme ici-bas «s'agit en vain»; car, si étonnantes que soient ses facultés naturelles, aussitôt que «son esprit sort, l'homme retourne dans le sol d'où il est tiré; en ce même jour ses desseins périssent». Que deviennent alors toutes ses hautes facultés? Tout est fini; il n'en retire aucun fruit pour lui-même. Un homme peut avoir conduit le monde, mais quel avantage y a-t-il là, si la mort vient écrire le mot «néant» sur tout ce qu'il a été? Un autre viendra peut-être après lui et perfectionnera ce qu'il a fait; mais quant à lui-même tout est fini pour toujours, bien que l'homme ait une responsabilité morale en rapport avec tout ce qu'il accomplit.

Dans ce chapitre, l'apôtre va au-devant des pensées de ceux qui jetaient des doutes sur la résurrection, mais non sur l'immortalité de l'âme. Quelqu'un peut émettre des doutes quant à la résurrection, tout en parlant de l'immortalité de son âme et se glorifier en elle, parce que cela exalte le «moi». C'est moi qui suis immortel. Mais si je suis cette chose morte que Dieu fait sortir de la mort — où est alors le *moi*? Mon orgueil est abattu, et la puissance de Dieu est manifestée et exaltée. Si donc je parle d'immortalité, c'est de moi que je parle; mais s'il est question de résurrection, je suis entièrement rejeté sur Dieu.

La résurrection se rattache à la mort (je parle maintenant des croyants), mais c'est l'introduction de la puissance de Dieu pour délivrer du pouvoir de la mort. Ce n'est pas seulement que je suis sauvé de mes péchés, mais c'est une entière et parfaite délivrance de toutes les conséquences de mes péchés, de telle sorte que la poussière même de mon corps sera ressuscitée en gloire divine. Je trouve aussi une autre vérité dans la mort de Christ; c'est que ma résurrection est la conséquence de sa mort et de sa résurrection. J'y ai part comme ayant été pardonné; car Christ me vivifie, en vertu de ce qu'il a ôté mes péchés, selon ce qui est dit: «Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes, il vous a vivifiés ensemble avec lui, nous ayant pardonné toutes nos fautes» (Colossiens 2: 13). Nous sommes participants de la vie dans laquelle Christ est ressuscité, de sorte que j'ai une vie entièrement quitte de toute question de péché, car je ne puis pas avoir la vie sans avoir le pardon, et, par suite, le repos et la paix.

Christ, comme Fils de Dieu, a une vie immuable; mais, comme homme, il est mort. Plusieurs preuves incontestables rendent tout à fait évident qu'il est réellement mort, et qu'il a été ressuscité d'entre les morts, et vu par «les témoins choisis auparavant par Dieu». On voit par la résurrection de Christ d'entre les morts, combien complètement il a, par la grâce de Dieu, goûté la mort pour tout homme. L'Évangile repose tout entier sur la résurrection de Christ. Sans elle, il n'y a point du tout d'Évangile. C'est un point du plus profond intérêt, et qui montre avec quelle réalité Christ est entré dans ce qui nous concerne. Christ est si véritablement mort, comme conséquence de nos péchés, que, s'il n'est pas ressuscité d'entre les morts, tout est entièrement perdu pour toujours. Mais il a passé si entièrement par la mort pour nous, que, s'il n'est pas ressuscité, personne ne peut être ressuscité. Et si ceux qui sont

morts ne ressuscitent pas, alors Christ n'est pas ressuscité. Cependant nous savons qu'il était impossible qu'il fût retenu par la mort. Il est très important pour nous de voir et de comprendre cela clairement, afin que notre foi et notre espérance soient «en Dieu qui ressuscite les morts». Ainsi, tout ce qui pouvait se trouver entre le pêcheur et Dieu, a été entièrement ôté — le fardeau du péché pesant sur l'âme, la colère de Dieu contre le péché, la puissance de Satan, la faiblesse de l'homme dans la mort, tout cela n'est plus. Christ lui-même s'est placé sous toutes ces choses. «Il a porté nos péchés», car il s'est écrié: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Dans sa grâce, Christ s'est mis tout à fait à notre place. Celui qui n'avait pas connu le péché, a été fait péché pour nous. Tous mes péchés sont donc entièrement ôtés: Il les porta tous sur la croix, et descendit sous la puissance de la mort; puis il ressuscita sans eux. La mort a-t-elle encore quelque pouvoir sur lui? Non, car il est ressuscité dans la puissance d'une vie impérissable. Mais il a été dans la mort à cause de nos péchés, et a complètement ôté le péché qui l'avait placé là, étant ressuscité sans nos péchés. Que peut-il donc y avoir entre moi et Dieu que Christ n'ait pas entièrement ôté? Rien. Voyant donc que Christ a si complètement mis fin à cette condition devant Dieu, la mort pour moi n'est plus la mort; elle a perdu son pouvoir et sa terreur; car pour moi, elle est simplement «déloger pour être avec Christ». C'est être «absent du corps et présent avec le Seigneur». C'est être débarrassé d'un corps mortel.

La puissance de la résurrection est distinctive, et il est très important de le voir. Le regard de Dieu reposait sur l'Etre béni qui l'avait glorifié touchant le péché de l'homme, de sorte qu'il le prend d'entre les morts et l'élève à lui. L'homme avait parcouru toute une carrière de péché, et y avait mis le comble en clouant et mettant à mort le Fils de Dieu sur la croix. Mais sur tout ce mal Christ a remporté une si complète victoire et a si parfaitement glorifié tous les attributs de Dieu en rapport avec le péché de l'homme, que le regard de Dieu repose avec une entière satisfaction sur cette Personne bénie, sur ce Juste. Et c'est ainsi, comme le dit le Seigneur, que le monde fut convaincu de justice, «parce que je m'en vais à mon Père, et que vous ne me voyez plus». Mais maintenant, nous qui croyons, nous le voyons par la foi, ayant été vivifiés ensemble avec lui, toutes nos fautes nous ayant été pardonnées. Car Dieu ne ressuscite pas un saint pour le condamner, mais pour le rendre participant de tout ce qu'est Christ. Car Christ a accompli une justice sur laquelle Dieu a mis son sceau, en le ressuscitant d'entre les morts. L'oeil de Dieu étant arrêté sur cette justice accomplie, sur cet objet de son amour, il l'a pris auprès de lui-même, et nous ayant vivifiés ensemble avec Christ, nous sommes faits participants de cette justice. S'il n'y avait pas de résurrection, ce serait un complet abandon de la part de Dieu, car il n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. Et «si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». Car si Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine; nous n'avons pas prêché la vérité de l'Evangile, mais un mensonge; et votre foi est vaine — vous êtes encore dans vos péchés.

Maintenant vient un flot de témoignages à cette oeuvre accomplie: «Maintenant Christ a été ressuscité d'entre les morts». Le juste et le bien-aimé ressuscite hors de cette scène et

entre dans une scène entièrement nouvelle, et devient les prémices de ceux qui dorment. Car si Christ est ressuscité, ses saints doivent aussi ressusciter, car une Tête ne peut pas ressusciter sans le corps: ce serait monstrueux. Nous avons ensuite la déclaration si vaste de Jean 17: «Tu lui as donné autorité sur toute chair, afin que, quant à tout ce que tu lui as donné, il leur donne la vie éternelle». La résurrection est, non par la puissance de Dieu seulement, mais aussi par l'homme. «Car puisque la mort est par l'homme, c'est par l'homme aussi qu'est la résurrection». C'est l'Homme Christ Jésus introduit en puissance. Toute chose créée, l'univers entier, doit être complètement placé sous l'autorité de cet Homme juste, maintenant l'Homme glorifié, le dernier Adam. Celui-là seul est excepté qui lui a assujetti toutes choses — c'est-à-dire Dieu, le Père.

Comme hommes spirituels, nous appartenons maintenant au dernier Adam, heureux de souffrir à présent avec lui, afin que nous soyons glorifiés ensemble avec lui. «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». Christ a eu le coeur de descendre jusqu'à nous. Il ne nous a pas jeté la bénédiction du haut du ciel, mais est venu nous l'apporter lui-même. Tel a été son merveilleux amour — un amour plus fort que la mort. Maintenant il est assis à la droite de Dieu, attendant jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds. Pendant ce temps, il rassemble ses cohéritiers, ses amis. Christ vint en grâce, et prit notre place comme pécheurs, et maintenant il nous prend et nous place dans sa position de justice; car être assis avec lui sur son trône doit être notre place, et cela par une vivante et réelle association avec lui. Il est premier-né entre plusieurs frères. Il a opéré l'oeuvre seul, mais il prend sa place de puissance avec plusieurs. Nous pouvons être chargés, gémir dans la lutte, mais nous avons une certitude. L'Esprit Saint est le témoin de ce que Christ a fait pour nous; nous sommes faits «la justice de Dieu en lui». Quelle pensée que celle d'avoir cette position devant Dieu, quelque vil que je sois en moi-même. A cause de cela, je hais le péché, parce qu'il est si différent de ce que je suis effectivement devant Dieu.

Toute autorité dans le ciel et sur la terre a été donnée à Christ. Tout doit être assujetti à sa puissance. Non seulement ses saints plieront leurs genoux devant lui, ce qu'ils font maintenant avec délices, mais ses ennemis aussi devront le faire. Il rassemble maintenant ses amis, mais bientôt ses ennemis auront affaire avec lui. Le dernier ennemi qui sera détruit est la mort. Dans ces paroles, il y a aussi un coup d'oeil sur le sort des méchants qui sont morts; car lorsque le pouvoir de la mort est détruit, ils doivent tous ressusciter, puisqu'ils ne sont plus retenus par elle. Quelle différence entre cette résurrection et celle des saints en vertu de leur association avec Christ dans la puissance de l'Esprit Saint (Romains 8: 11). Alors, quand toutes choses auront été assujetties et que Christ aura remis le royaume à Dieu le Père, le règne médiateur prendra fin, parce que Dieu sera tout en tous. Christ ne régnera donc plus comme l'homme médiateur, mais Christ Homme ne cessera jamais d'être «premier-né entre plusieurs frères». La soumission est la perfection de l'homme. C'est pourquoi la soumission de Christ comme homme résulte de sa perfection. «Alors le Fils aussi lui-même sera assujetti». Cela est bien précieux, car d'éternité en éternité il sera au milieu de nous, lui dont le coeur est amour,

lui qui, comme Homme de douleurs ici-bas, nous a apporté d'en haut l'amour de Dieu! Il prendra sa place au milieu de nous comme dernier Adam, comme l'origine, et la source, et le canal de toute bénédiction.

Si je me réjouis maintenant en Dieu, c'est parce que je suis ressuscité avec Christ, les parfaites délices de Dieu. Pourquoi Dieu nous a-t-il donné, par sa Parole et par son Esprit, une si complète révélation de ces choses, si ce n'est pour que nous les connaissions et en jouissions maintenant dans nos âmes? Ainsi que le dit David: «C'est à cause de ta parole, et selon ton coeur, que tu as fait toute cette grande chose, pour la faire connaître à ton serviteur» (2 Samuel 7: 21). Dieu nous a donné l'intelligence de ces choses, afin que, les connaissant et en en jouissant, nous soyons sanctifiés par elles. Un enfant tout simple qui aime son père, en sait plus touchant la relation qui existe entre eux, que le philosophe qui écrirait des volumes sur le sujet. L'enfant serait étonné que quelqu'un fût incapable de comprendre cet amour du père dans lequel lui, comme un enfant aimant, vit et dont il jouit, mais il ne serait cependant pas capable de l'expliquer. A moins que nous ne soyons dans une relation, nous ne pouvons entrer dans les sentiments qui en résultent. La relation n'est pas formée dans le ciel. Nous jouirons là de ses résultats, mais la relation est formée ici sur la terre. Celui qui est connu et aimé comme Père, étant dans le ciel, l'enfant désire être là, car il est naturel pour un enfant d'être avec le père. La communion est plus que l'héritage. Il est très précieux d'avoir l'héritage sous nos pieds, mais il l'est bien plus d'avoir communion avec Dieu comme notre Père là-haut. Nous avons de pauvres coeurs insensés qui ont besoin d'être exercés, mais cependant une gloire parfaite, une justice parfaite, et tout cela en vertu de l'oeuvre parfaite de Christ, et c'est pourquoi nos coeurs se prosternent devant lui. La raison de toute cette félicité est: «Afin qu'il montrât dans les siècles à venir les immenses richesses de sa grâce, dans sa bonté envers nous dans le Christ Jésus». Plus il y aura en nous de fidélité, plus aussi, sans doute, il y aura de douleur; mais alors les consolations abonderont. Prenons seulement la croix, et si c'est vraiment la croix, nous trouverons Jésus avec elle, et les avant-goûts et la source de la gloire dans nos coeurs.

La puissance donc qui nous délivre de la colère, du péché et de Satan, est la résurrection de Christ en vertu de sa justice accomplie, et nous sommes ainsi amenés en communion avec lui. Notre part, soit en souffrant ici-bas, soit dans la gloire là-haut, est toute en Christ, comme Celui qui est ressuscité d'entre les morts. Que le Seigneur garde nos coeurs pleins de joie, la chair étant crucifiée, et comme morts à la loi, au péché et au monde. Nous vivons à Dieu dans la même puissance où Christ vit. Que le Seigneur nous donne des coeurs reconnaissants pour son ineffable miséricorde!

Les dernières paroles de David

2 Samuel 22 – 23: 7 - Darby J.N.

ME 1895 page 281

Il y a un contraste remarquable entre les deux cantiques que l'Esprit de Dieu a rapprochés l'un de l'autre dans ces chapitres. Le premier est l'expression de la joie de David, lorsqu'il en eut fini avec tous ses ennemis (après sa lutte contre Saül), tandis que l'autre fut composé, lorsqu'il en eut fini avec lui-même.

Ses épreuves terminées, quand il regarde en arrière et voit ses ennemis vaincus, il exprime la joie et le triomphe; mais, après cette expérience de la bénédiction, il dit: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu». La fin de toute l'affliction et des épreuves accumulées sur lui par Saül n'est qu'allégresse, et force, et chants de triomphe. «Les vagues de la mort, dit-il, m'ont environné, les torrents de Bélial m'ont fait peur; les cordeaux du shéol m'ont entouré, les filets de la mort m'ont surpris»; mais le résultat du profond travail de son âme et de l'amertume qu'il a traversée est, en premier lieu, la reconnaissance et la louange lorsqu'il raconte la délivrance de Dieu. Ensuite, les fruits de la position d'honneur, de bénédiction et de triomphe qui lui a été donnée, se trouvent être une amère et profonde affliction, avec cette confession: «Quoique ma maison ne soit pas ainsi avec Dieu». Non pas que son âme manquât de soutien dans sa tristesse, car il ajoute: «Cependant il a établi avec moi une alliance éternelle, à tous égards bien ordonnée et assurée». C'est là son attente lorsque se lèvera le «matin sans nuages». Mais la fin de toutes ses bénédictions terrestres n'en est pas moins ceci: «Ma maison n'est pas ainsi avec Dieu».

Ce contraste nous rend l'affliction précieuse et nous ôte tout désir d'en sortir.

Il en est ainsi pratiquement. Nous avons à nous tenir en garde contre les conséquences du succès. Le fardeau de circonstances qui m'abattent, ne produit en moi que joie et actions de grâce; car lorsque je suis ainsi humilié, je fais l'expérience de la bonté de Dieu. Les circonstances qui m'élèvent auront la tristesse pour résultat. Que de fois un chrétien, amené par l'épreuve, dans le sentiment de sa faiblesse, à s'appuyer sur le Seigneur, n'a-t-il pas été soutenu comme un fidèle serviteur et n'a-t-il pas acquis dans sa dépendance même de nouvelles bénédictions et, sur d'autres, une influence selon Dieu! Mais combien souvent aussi, satisfait de cette bénédiction ou de l'influence acquise, et perdant ainsi le sentiment de sa faiblesse, n'est-il pas resté stationnaire, arrêté dans sa course et devenu comparativement inutile à l'Eglise de Dieu! Cela devrait nous faire désirer pour nous-mêmes la conformité des souffrances de Christ. Le chemin de la grâce qu'il nous a tracé, c'est de nous approcher de plus en plus du Père, tout en n'ayant aucune part ici-bas.

Trois choses sont placées devant nous dans ces chapitres. L'une d'elles nous donne un sérieux avertissement:

1° Le résultat des afflictions que David endura de la part de Saül.

2° Lorsqu'il fut assis sur le trône, les conséquences des innombrables bénédictions terrestres dont il fut entouré.

3° La joie du doux psalmiste d'Israël, lorsqu'à la fin de sa carrière il anticipa le «matin sans nuages».

Si nous avons reçu l'avertissement qui nous est donné au sujet des dangers du succès ou de toute autre bénédiction présente, attendons-nous la bénédiction pleine, entière et parfaite qui sera manifestée quand le Seigneur Jésus viendra? Nous reposons-nous sur cette espérance?

Nous voyons ici comment l'Esprit de Christ rassemble pour ainsi dire toute l'histoire d'Israël autour d'un centre qui est Christ lui-même: il choisit la harpe de David comme instrument pour chanter ces choses merveilleuses. Il n'y a rien de plus intéressant que de voir Dieu se servir dans les Psaumes de l'histoire de David, afin d'écrire l'histoire du Seigneur Jésus sur les tablettes du coeur de son serviteur.

Dans le premier de nos passages, nous trouvons une allusion remarquable à toute l'histoire d'Israël et aux voies de Dieu envers son peuple; et nous pouvons remarquer combien David en sentait la puissance morale pour lui-même. Nous avons ici une merveilleuse série d'événements passés, présents et futurs, se rattachant tous à l'histoire de David et à ses triomphes; nous dévoilant les sympathies de Christ avec David dans son affliction, jusqu'au moment où le fils d'Isaï devient le chef des nations, tandis que son peuple est béni sous sa domination.

Au chapitre 23, nous sont rapportées «les dernières paroles de David». Nous apprenons ici où pouvaient se reposer ses yeux et son coeur, malgré le sentiment qu'il avait de sa propre incapacité et de la ruine de sa maison. Il attendait le «matin sans nuages»; il regardait à Celui qui dominerait sur les hommes dans la crainte de l'Eternel, qui bâtirait la maison de Dieu et dans la personne duquel la gloire serait manifestée. Quant aux fils de Bélial, il surgirait quelqu'un qui les exterminerait selon toute la sévérité du jugement; alors «ils seraient tous comme des épines qu'on jette loin». Nous trouvons ici une conscience profonde de la ruine, illuminée cependant par l'attente du matin sans nuages qui luira bientôt. L'espérance de la venue du Fils de David et le sentiment de la ruine totale de tout ce qui l'entourait, font que le coeur du roi anticipe le plein triomphe du jour où la bénédiction débordera sur toutes choses.

Ainsi, dans ces deux chapitres, nous voyons d'un côté le déploiement des sympathies de Christ avec le coeur de David qui rappelle toutes les tristesses de l'histoire d'Israël; de l'autre, nous trouvons le coeur de David se reposant sur la certitude de ce que serait le «matin sans nuages». Nous devons chercher à avoir la puissance de l'Esprit dans les sympathies de Christ, en même temps que nous nous efforçons de saisir l'espérance que l'Esprit de Dieu place devant nous, et que nous avons en même temps communion aux souffrances de Christ.

Rappelons-nous maintenant ce qu'était David jusqu'au moment de ses succès. Dieu emploie toujours les instruments les plus incapables aux yeux de l'homme. Pensez à Sara, à Rebecca, à Zacharie, à Elisabeth, à David lui-même. Tout en lui était contraire aux pensées de la chair. Comparez-le à Saül. Ce dernier était le plus bel homme qui se trouvât en Israël. Il dépassait tous les autres de la tête, car «il était plus grand que tout le peuple depuis les épaules en haut»; il était l'image de la puissance de la chair. Mais Dieu passe par-dessus tous ces avantages pour ne s'occuper que du «jeune garçon qui paissait le menu bétail». Saül est infidèle; il est rejeté comme roi, et Dieu arrête ses yeux sur David.

Samuel, conduit par l'Esprit prophétique (1 Samuel 16), descend à Bethléhem pour choisir d'entre les fils d'Isaï celui qui devait remplacer Saül. Il les fait défiler devant lui. Sept se présentent. — «Sont-ce là tous les jeunes gens?» demande le prophète. Le père répond: «Il reste encore le plus jeune, et voici, il pâit le menu bétail». — «Envoie, et fais-le amener». David arrive, et l'Esprit le désigne comme étant l'oint de l'Eternel. Tout ce qui est grand aux yeux d'Isaï passe inaperçu; c'étaient de beaux hommes que ses sept fils, mais Dieu leur préfère le huitième, «ce jeune garçon qui paissait les troupeaux», le plus faible de tous!

Depuis ce moment-là, l'Esprit de l'Eternel se retire d'avec Saül et celui-ci devient la proie d'un esprit malin. David lui est amené comme joueur de harpe. Il avait alors si peu d'importance que, lorsqu'il eut tué Goliath, et que Saül demande: «De qui ce jeune homme est-il fils?» Abner répond: «Je n'en sais rien». Ses frères même lui demandent avec mépris: «A qui as-tu laissé ce peu de brebis dans le désert?»

Quels sont, d'autre part, les traits de caractère que nous trouvons chez David? Une profonde conviction de posséder la puissance de Dieu et l'oubli de lui-même, en présence de toutes les difficultés qui surgissent sur le chemin du devoir. Il garde les troupeaux de son père: un lion et un ours viennent pour ravir un agneau. C'est l'affaire du berger de protéger les brebis; le jeune garçon va à la rencontre du lion et de l'ours et les tue. Pour lui, ces actions héroïques font simplement partie de son devoir; aussi les difficultés tombent-elles d'elles-mêmes.

C'est la foi à l'oeuvre. La foi reconnaît Dieu et le devoir envers Dieu, et la chose devient toute naturelle. Dites à un enfant de soulever une pierre; quel effort il lui faudra! Adressez-vous à un homme vigoureux; il le fera le plus facilement du monde. La foi réalise la puissance de Dieu sans compter sur la chair, et accomplit ainsi tout simplement ce qui est placé devant elle.

David acquiert dans le sentier du devoir la conscience de posséder la puissance de Dieu qui lui fera surmonter des épreuves subséquentes. Ce secret de la force, qu'il apprend à connaître dans sa retraite, le prépare pour ce que le Seigneur lui réserve.

Des bénédictions accompagnaient encore la carrière de Saül. Nous lisons que «partout où il se tournait, il châtiât ses ennemis». Quoiqu'il fût méchant, qu'il cherchât son propre intérêt et qu'il fût rejeté comme roi, il y avait encore de la bénédiction en Israël par son moyen. Mais secrètement l'Eternel avait fixé les yeux sur David.

Les Philistins avaient rassemblé leurs armées pour faire la guerre contre Israël (chapitre 17). Sur l'ordre de son père, David se rend au camp, avec des provisions pour ses frères; il y entend le défi insultant de Goliath. David avait appris, dans le simple chemin du devoir, que le Dieu d'Israël était un Dieu fidèle, aussi est-il fort étonné lorsque, se trouvant au milieu du peuple de Dieu, il constate sa frayeur devant Goliath. Le jeune garçon demande: Qui est ce Philistin? Quoi, un Philistin, un incirconcis, ose outrager les troupes rangées du Dieu vivant! Eliab soupçonne David d'être venu au camp pour de mauvais motifs; mais il y a chez ce jeune garçon une telle sincérité de coeur pour reconnaître Dieu, que le simple chemin du devoir s'ouvre en puissance devant lui. Déjà comme berger, quand son devoir était de garder les brebis, s'il survenait un lion, «il le saisissait par sa barbe et le tuait»; de même aussi il frappait l'ours, sans ostentation et sans vanterie; c'était pour lui simplement une affaire de devoir; il n'en parle que poussé par la nécessité. Lorsqu'il s'agit du Philistin incirconcis, c'est la même chose. «Il sera comme l'un d'eux, car il a outragé les troupes rangées du Dieu vivant!» Il marche en avant dans l'énergie de la foi. Il ne cherche pas de secours en Israël et refuse l'armure que lui offre Saül. Il ne se préoccupe pas de la lance, «semblable à l'ensouple d'un tisserand». Ce Philistin incirconcis outragera-t-il le Dieu d'Israël? C'est là la question. David s'écrie: «En ce jour, l'Eternel te livrera en ma main!» Son coeur est uni à Israël; il s'identifie avec les rapports qui existent entre l'Eternel et son peuple. Bien que l'exercice de la foi soit celui d'un seul individu, «la bataille est à l'Eternel». Il identifie la gloire de Dieu avec Israël, et ainsi le Philistin incirconcis ne peut avoir aucune force. Avec une fronde et un caillou du torrent, David tue le géant, dont l'épée même sert à lui trancher la tête. Ainsi il est dit de Jésus que, par la mort, il a rendu impuissant celui qui avait le pouvoir de la mort, ayant employé l'arme même de l'ennemi pour le vaincre.

Le coeur de David se reposait sur la fidélité du Dieu de son peuple. C'était là le secret de sa force, secret appris dans la solitude, et dont il pouvait user en toute circonstance. Tel est toujours le caractère de la foi. La foi en activité introduit Dieu. Dieu est tout, les circonstances ne sont rien. Qu'il s'agisse du lion, ou de l'ours, ou du Philistin incirconcis, le cas est le même. Le secret de la force de Dieu, que l'on apprend seul à seul avec lui, voilà ce qui permet à la foi de placer toutes les circonstances au même niveau, faisant de Dieu lui-même la grande circonstance qui gouverne tout le reste.

Après cela, les femmes se mettent à chanter: «Saül a frappé ses mille, et David ses dix mille», et David devient un objet de haine pour Saül. «Depuis ce jour-là et dans la suite, Saül eut l'oeil sur David».

Plus tard, nous rencontrons dans le caractère de David, entouré d'ennemis puissants, la conscience de sa faiblesse et de son infirmité et l'absence de toute pensée de vengeance à l'égard de Saül. Il ne prend jamais aucune décision sans consulter Dieu, à une seule exception près suivie d'un châtement. Tout est contre lui: il sent qu'il est au milieu d'ennemis subtils et qu'il lutte contre une puissance qu'il ne peut supprimer. Saül cherche sa vie (chapitre 18: 10, 11), mais David n'a pas le droit de supprimer la puissance de Saül (*). Il ne peut se débarrasser

de l'ennemi, aussi est-il obligé de chercher auprès du Seigneur des directions pour chacun de ses pas.

(*) C'était une puissance légitime, donnée de Dieu, quoique Saül n'en usât pas justement.

Il en est de même pour les saints d'aujourd'hui, qui ont besoin de réaliser, eux aussi, qu'ils luttent contre une puissance qu'ils ne peuvent supprimer; ils sentiront ainsi leur entière faiblesse et seront forcés d'avoir affaire directement avec Dieu et de dépendre de lui dans toutes leurs circonstances.

Enfin Saül, dont l'hostilité se manifeste clairement, chasse David de sa présence; David devient un proscrit. Tout cela est nécessaire pour l'exercice de sa foi, et il apprend ainsi pratiquement à s'attendre à l'Eternel. «Dans ma détresse, j'ai invoqué l'Eternel, et j'ai crié à mon Dieu».

Il se réfugie dans la caverne d'Adullam (chapitre 22), se sépare de tout ce que Dieu a jugé et rassemble autour de lui ses hommes forts.

Le chapitre débute par une scène des plus misérables. «Tout homme qui était dans la détresse, et tout homme qui était dans les dettes, et tout homme qui avait de l'amertume dans l'âme, s'assembla vers David» dans la caverne d'Adullam; mais au milieu de cette troupe d'hommes hors la loi, nous trouvons tout ce que Dieu reconnaissait en Israël, le prophète de l'Eternel (*), son sacrificateur et son roi.

(*) Saül avait mis à mort les sacrificateurs; mais Abiathar, l'un des fils d'Akhimélec, s'était échappé et s'était réfugié auprès de David. Gad, le prophète de l'Eternel, était aussi là (verset 5).

Suivons maintenant David dans sa carrière. Nous le voyons sans cesse dépendant de la puissance de Dieu ne se vengeant pas lui-même, mais toujours magnanime envers Saül, lorsque ce dernier se trouve en son pouvoir (chapitres 24; 26). Il dépend si entièrement de cette puissance que, quel que soit le sentiment de sa faiblesse, même si l'opprobre lui brise le coeur, dès qu'il se trouve en présence de la puissance du mal, il confesse sa propre indignité. Cependant il peut, même dans ces circonstances, prendre une place de supériorité. Ainsi faisait Jacob qui, tout en rappelant les misères des années de son pèlerinage, pouvait bénir le Pharaon. Ce pauvre vieillard chétif était identifié avec Dieu; il avait conscience de sa supériorité en présence de la puissance et de la gloire du monde; c'est toujours le privilège de la foi. Et ainsi il pouvait, tout en confessant sa faiblesse, prendre la place du plus grand qui «bénit le moindre».

David avait eu, grâce à Saül, une vie triste et misérable; mais lorsque Abishai lui dit: «Dieu a livré aujourd'hui ton ennemi en ta main», il répond: «Loin de moi, de par l'Eternel, que j'étende ma main sur l'oint de l'Eternel!» Puis encore, quand il plaide sa cause devant Saül: «L'Eternel jugera entre moi et toi, et l'Eternel me vengera de toi; mais ma main ne sera pas sur toi. Que l'Eternel me délivre de ta main». Il en était ainsi du Seigneur Jésus qui, «lorsqu'on l'outrageait, ne rendait pas l'outrage, quand il souffrait, ne menaçait pas, mais se remettait à celui qui juge justement».

Et voilà aussi ce que l'Eglise est appelée à faire, entourée, comme elle l'est, d'ennemis qu'elle ne peut écarter de son chemin. Si nous recherchons la gloire de Dieu, nous n'éprouverons pas le besoin de nous justifier nous-mêmes; nous pourrions supplier («calomniés, nous supplions»), mais jamais nous ne revendiquerons nos droits avec hauteur. Pierre dit: «Si, en faisant le bien, vous souffrez, et que vous l'enduriez, cela est digne de louange devant Dieu». C'est un principe étrange, envisagé à tout autre point de vue qu'à celui de la foi. Mais, comme chrétien, je ne puis revendiquer mes droits tant que l'usurpateur est au pouvoir (pas plus que David ne pouvait toucher à l'oint de l'Eternel). J'attends un «matin sans nuages», quand le vrai Roi sera établi *alors* j'entrerais en possession de mon héritage. Maintenant mon lot est de faire le bien, de souffrir et d'endurer le mal; précisément ce qui fut la part du Seigneur Jésus. Mais, comme compensation, je suis assuré que cela est digne de louange devant Dieu.

Enfin (chapitre 28) Saül se trouve dans une triste et terrible condition. L'Eternel s'est retiré de lui. Le jour arrive où il doit succomber, avec la conviction que l'Eternel ne lui a répondu ni par des visions, ni par l'urim, ni par les prophètes. Tous ces oracles l'abandonnent pour se retrouver auprès de l'homme méprisé et souffrant qui ne possède rien dans ce monde.

Saül et Jonathan tombent, et David prend le royaume.

Et maintenant, un triste tableau nous est présenté: David adopte une autre ligne de conduite.

Ce qui marque sa confiance, comme roi, en sa propre maison, c'est qu'il se confie en sa force. «Moi, j'habite dans une maison de cèdres et l'arche de l'Eternel demeure sous des tapis». Il se propose de bâtir un temple, quand l'Eternel ne lui a pas dit un seul mot à ce sujet. La chose qu'il projette n'est pas mauvaise en elle-même, mais il n'est pas entré dans la pensée de l'Eternel, parce qu'il ne l'a pas consulté et ne s'est pas attendu à lui. Nous ne retrouvons plus chez David ces rapports directs avec le Seigneur qui caractérisaient sa marche antérieure (*); il se confie en sa propre force, il vit dans la mollesse et tombe dans un grave péché.

(*) Lorsqu'il veut ramener l'arche, dans le désir de bâtir une maison à l'Eternel, nous le voyons chercher du secours auprès du monde — les Philistins.

La volonté propre s'étant introduite, la convoitise la suit de près; puis le péché le plus grossier éclate dans le meurtre d'Urie et l'adultère avec Bath Shéba; ensuite nous le voyons manquer de confiance en l'Eternel et faire le dénombrement du peuple.

La conséquence de tout cela se voit dans la parole que l'Eternel lui adresse par la bouche du prophète: «L'épée ne s'éloignera pas de ta maison». David est châtié; la repentance lui est accordée, mais l'épée ne s'éloigne plus de sa maison.

Dans cette dernière partie de l'histoire de David, nous voyons les conséquences de la bénédiction, les résultats de la foi, quand on en use selon la chair et pour soi-même. Ce n'est pas que, semblable à Saül, David commençât et finît par la chair, sans aucune bénédiction. Nous voyons, au contraire, en lui, jusqu'à son avènement comme roi dans sa maison, un exemple ravissant de ce que doit être la marche d'un homme de foi, pleine de grâce et

d'humilité. L'Eternel avait dit: «J'ai trouvé un homme selon mon coeur» (Il ne parle pas de sa conduite, mais David était «un homme selon le coeur de Dieu»). Il était un homme pieux; il reflétait la grâce divine, et à la fin il recueille une abondante bénédiction.

Mais nous voyons l'homme pieux comblé de bénédictions, et les résultats de sa fidélité sont trop considérables pour la foi qui l'a introduit dans ces privilèges. Malgré tout, la grâce brille et ensuite nous trouvons une humilité admirable, fruit précieux de la grâce. Toutefois l'histoire de David contient pour nous un sérieux avertissement: les bénédictions qui résultent de la foi peuvent être trop grandes pour la foi même qui nous les a procurées.

Notre unique sécurité se trouve dans l'exhortation de l'apôtre aux Philippiens: «Qu'il y ait donc en vous cette pensée qui a été dans le Christ Jésus», pensée d'humilité qui nous abaisse constamment jusque dans la poussière. Tant que David fut humble comme roi, il fut comblé d'autant de bénédictions que lorsque, rejeté de tous, il était poursuivi par Saül comme une perdrix sur les montagnes.

Nous avons trouvé dans ces dernières paroles de David un profond sentiment de la ruine et de la chute de tout ce qui l'entourait. «Ma maison n'est pas ainsi avec Dieu!» Où est-ce que le coeur de David trouvait un lieu de repos au milieu de cet état de choses? En ceci: «Cependant il a établi avec moi une alliance éternelle, à tous égards bien ordonnée et assurée, car c'est là tout mon salut et tout mon plaisir, quoiqu'il ne la fasse pas germer».

Où l'Eglise trouve-t-elle sa consolation, sa ressource, sa joie, quand du milieu de la ruine, considérant son état actuel, elle doit dire: «Quoique nous ne soyons pas ainsi avec Dieu»? Peut-il y avoir un seul coeur ayant l'Esprit de Dieu qui ne partage ce sentiment, et ne puisse être satisfait d'aucun honneur extérieur qui repose maintenant sur la maison de Christ? Existerait-il quelqu'un qui ne fût profondément humilié par l'état de cette maison, sous quelque aspect qu'on l'envisage? Cette vue est-elle pour nous un sujet de joie et de bonheur, ou plutôt ne devons-nous pas dire: «Nous ne sommes pas ainsi avec Dieu»?

Certes nous avons sujet d'être affligés et humiliés, quoique tout doive concourir à notre bénédiction finale. La maison de David sera de nouveau glorifiée dans la personne de Christ au milieu de la nation qui est maintenant «répandue au loin et ravagée»; et nous, nous serons avec lui dans sa gloire, avec lui, la Tête de son corps, l'Eglise. Il y a une alliance à tous égards bien ordonnée et assurée; une alliance éternelle, établie dès avant la fondation du monde, dans les bénédictions de laquelle nous sommes introduits; et nous avons besoin de cette certitude pour soutenir nos âmes.

Mais la certitude de cette alliance doit-elle nous rendre indifférents à la ruine et satisfaits du déshonneur qui repose maintenant sur la maison de Christ? Quoique David pût dire, tout en sentant la ruine de sa propre maison: «J'ai une alliance à tous égards bien ordonnée et assurée», était-il satisfait et heureux! Impossible! car il exprimait son sentiment au sujet de la maison de David. Il en est de même pour nous. Si nous avons l'Esprit de Christ, nos coeurs seront contrits et affligés, parce que cette maison n'est pas ainsi avec Dieu; et nous le dirons, quoique Dieu nous ait révélé, comme une chose certaine, la manifestation de l'honneur et de

la gloire de Christ au jour de son apparition. Ce que je dois chercher, c'est sa gloire pour le jour actuel. Ainsi il y aura nécessairement de la tristesse dans mon coeur, en voyant le déshonneur jeté sur mon Sauveur.

C'est une terrible chose de dire: «L'alliance me garantit la possession de toutes les bénédictions éternelles; pourquoi donc m'inquiéteraient-je de la gloire actuelle de Christ?» Cela revient à dire que sa gloire n'a aucune importance quelconque. Pratiquement, c'est aussi bien de l'antinomianisme ecclésiastique, que, se servir de la grâce de Dieu comme d'un manteau pour couvrir le péché, est de l'antinomianisme individuel.

Cependant au milieu de la ruine qui nous entoure, il est consolant de penser que nous avons la bénédiction devant nous. Nous avons besoin, comme soutien pour nos âmes, de cette bienheureuse espérance de la venue du Seigneur. C'est ce qui vraiment réjouit nos coeurs. Il est très important pour nous pratiquement d'avoir une sphère de bénédiction, au milieu des épreuves que nous sommes appelés à traverser, sur laquelle nos coeurs puissent se reposer. Chez quel homme trouverez-vous la manifestation d'heureuses affections? Sûrement chez celui qui possède un foyer où ces mêmes affections puissent se donner libre cours. De même pour nous chrétiens, il est très important que nous ayons une sphère dans laquelle nos affections puissent se développer librement et où toutes nos relations soient pures et heureuses. Quel est l'homme qui, occupé tout le jour d'un ouvrage malpropre, ne se salisse un peu lui-même? Mon âme a besoin parfois d'être occupée exclusivement de ce qui est bon. Elle doit se concentrer en Dieu. Il ne se tient pas caché très loin de nous. Il est amour et il est, pour ainsi dire, sorti de lui-même pour couler vers nous comme la source qui nous communique son amour. Cherchons à avoir nos associations dans la sphère où Dieu est le centre de la bénédiction qu'il communique.

Lorsque Dieu aura assujéti toutes choses au Seigneur Jésus Christ, comme au juste dominateur des hommes en la crainte de Dieu, la puissance du mal sera abolie et les fils de Bélial seront «tous comme des épines qu'on jette loin»; alors, en la révélation de Jésus Christ, les pensées du coeur de Dieu pourront se manifester.

Alors aussi un homme sera la tête et le centre de toute cette bénédiction; un homme en sera le dispensateur, et cet homme est le Seigneur Jésus Christ. L'homme est déchu de toutes les positions de bénédiction dans lesquelles Dieu l'a placé; abandonné à lui-même il faillira de nouveau, même après avoir été témoin de la gloire. Mais le coeur de Dieu se repose sur la manifestation du Seigneur Jésus Christ, de l'homme parfait, qui sera le centre de toute bénédiction. La plénitude de la bénédiction éclatera lorsque lui, le Souverain Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, descendra du ciel. Même ici-bas nous avons part aux biens célestes, mais c'est la vie d'ici-bas, c'est le sentiment de la ruine et du désordre, qui nous arrachent ce cri: Nous ne sommes pas ainsi avec Dieu! Il y aura plus tard un état organisé de bénédiction, un temps où l'Ordonnateur et le Dispensateur de la bénédiction descendra d'auprès de Dieu. La bénédiction selon le coeur de Dieu, descendant du ciel dans la personne du Seigneur Jésus Christ, tel sera le caractère saillant de «ce jour-là».

Toute chose prend ainsi sa place selon ses relations avec le Seigneur Jésus. Si l'Eglise est l'Epouse de Christ, elle prend sa place selon ses relations avec lui comme telle. Il en est de même d'Israël. «Celui qui domine parmi les hommes sera juste, dominant en la crainte de Dieu; et il sera comme la lumière du matin, quand le soleil se lève, comme un matin sans nuages; par sa clarté, l'herbe tendre germe de la terre après la pluie». «Voici, les jours viennent, dit l'Eternel, et je susciterai à David un Germe juste; et il régnera en roi, et prospérera, et exercera le jugement et la justice dans le pays. Dans ses jours Juda sera sauvé et Israël habitera en sécurité; et c'est ici le nom dont on l'appellera: L'Eternel, notre justice» (Jérémie 23: 5). Mais s'il règne, nous régnerons aussi avec lui, comme son épouse, associée à sa gloire. Israël sera béni sous sa domination, mais il n'en reste pas moins vrai «qu'il est le chef sur toutes choses à l'Assemblée, qui est son corps, la plénitude de celui qui remplit tout en tous».

Il en sera de même quant aux nations; Israël sera alors le centre de la bénédiction terrestre: mais les nations se confieront en lui. «Et en ce jour-là, il y aura une racine d'Isaï, se tenant là comme une bannière des peuples: les nations la rechercheront, et son repos sera gloire» (Esaïe 11: 10). «Toutes les nations le diront bienheureux» (Psaumes 72: 17).

Et encore: «Toutes choses ont été créées par lui et pour lui». Il est le «fidèle Créateur»; et cette sphère de bénédiction, il devra aussi la réconcilier avec lui-même, afin d'y manifester sa puissance. La domination est déjà placée entre ses mains: «Toute autorité m'a été donnée dans le ciel et sur la terre»,. mais cette autorité n'a pas encore été exercée. «Nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties».

Ce n'est pas à nous de chercher la bénédiction ici-bas en dehors de la manifestation future de Celui qui sera le porteur de cette bénédiction, quand resplendira «le matin sans nuages». L'énergie de l'Esprit a pour effet de nous faire soupirer et souffrir en proportion de la puissance du mal, jusqu'à ce que cette puissance soit abolie. Nos soupirs, comme chrétiens, devraient toujours être ceux de coeurs saints souffrant en esprit au milieu du mal qui les entoure; et non pas des gémissements produits par notre propre misère. Jésus lui-même soupirait en vertu de ses saintes affections, jamais autrement.

Tant que la puissance du mal n'est pas abolie, plus l'énergie de l'Esprit sera grande, plus aussi Satan s'acharnera contre celui chez lequel elle se manifeste. Le chrétien a aussi à faire avec «ces fils de Bélial». La douce main de la grâce ne peut les atteindre; «ils seront tous comme des épines que l'on jette loin, car on ne les prend pas avec la main, et l'homme qui les touche se munit d'un fer ou d'un bois de lance; et ils seront entièrement brûlés par le feu sur le lieu même». L'ivraie a cru parmi le bon grain (Matthieu 13). La grâce ne peut arracher l'ivraie du champ, elle ne peut la transformer en froment! L'ivraie doit croître jusqu'à la moisson. Alors elle sera «liée en bottes pour être brûlée».

David ne cherchait pas à remédier à la ruine de sa maison. Il attendait la pleine bénédiction du «matin sans nuages». Il devrait en être ainsi pour nous aussi. Israël, l'Eglise, David, tous ont failli, leur «maison n'est pas ainsi avec Dieu». L'homme a failli, il faillira

toujours. Paul a dû s'écrier: «Personne n'a été avec moi, mais tous m'ont abandonné. Mais le Seigneur s'est tenu près de moi et m'a fortifié». Il faut que Dieu soit le centre de notre bénédiction. Nous sentons qu'il nous manque quelque chose: l'énergie vivante de l'Esprit qui réalise Dieu; ce n'est pas une plus abondante effusion de l'Esprit si nous sommes fidèles, mais c'est la fidélité de Dieu, malgré notre faiblesse. «Si nous sommes incroyables, il demeure fidèle; car il ne peut se renier lui-même». Cependant il est bon pour nous, non seulement de pouvoir dire: «Dieu est fidèle», mais il faut aussi que nos affections s'exercent et se développent dans une sphère où tout est bénédiction parfaite, que nos coeurs soient occupés de ce qui satisfait son coeur à lui. «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas entendu, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, — mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit; car l'Esprit sonde toutes choses, même les choses profondes de Dieu». Ce que le Saint Esprit nous révèle, c'est le déploiement de la gloire céleste et terrestre, dont le Seigneur Jésus Christ sera le centre et la manifestation, lorsqu'il reviendra. Voilà pour nous une sphère de joie, de consolation, de repos. Les affections réveillées par l'Esprit de Dieu ne peuvent être satisfaites qu'en se reposant là où le coeur de Dieu lui-même a trouvé son repos.

Leur centre, leur sphère, leur repos, c'est la gloire de Jésus.

L'effet pratique de toutes ces choses sur nos coeurs et nos consciences est de nous faire réaliser la première partie de l'histoire de David. Dans quelques circonstances que nous soyons placés, si nous sommes fidèles, si notre oeil est simple dans le camp de Saül, nous ne manquerons pas de nous trouver bientôt dans la caverne d'Adullam, ayant, comme portion de nos âmes, la communion des souffrances de Christ. C'est là que nous réaliserons le développement de ces affections intimes, de ces secrètes affections du coeur, que David connut dans son humiliation. C'est lorsque David participait à l'avance aux souffrances et aux afflictions de Christ dans la caverne d'Adullam, lorsqu'il était poursuivi comme une perdrix sur les montagnes, c'est alors qu'il était environné de chants de délivrance.

Que le Seigneur nous donne un oeil simple et nous accorde la communion de ses souffrances dans la puissance de sa résurrection.

Le Sauveur et le pécheur

Darby J.N. - ME 1895 page 361

Toute la parole de Dieu, du commencement à la fin, proclame qu'il n'y a rien que le *sang* de Christ pour un pécheur. Toute l'expiation dont il peut jouir, toute la réconciliation dont il peut se réclamer, toute la réponse aux exigences du trône où siège le jugement pour maintenir les droits de Dieu, dépendent du sang.

C'est le sang de l'Agneau de Dieu que Dieu présente à la foi du pécheur, et c'est ce que la foi du pécheur saisit et en quoi il se confie.

Dès que le péché fut entré dans le monde, le sacrifice préparé dans les conseils éternels, fut révélé. La toute première parole de promesse annonce la *mort* de Christ: «La semence de la femme te brisera la tête, et *tu lui briseras le talon*». Ce fut la chose — l'unique chose — communiquée à l'homme comme pécheur; le pécheur se confia en elle; Adam sortit du lieu où il se tenait caché, et eut confiance en la vertu réconciliatrice du sacrifice de l'Agneau de Dieu.

Dès que fut venu le temps propre pour la manifestation publique de la rédemption, c'est encore *le sang* de Christ qui fut révélé, et cela seul. Israël, dans le pays de la mort et du jugement, avait besoin de délivrance. Il avait trouvé grâce aux yeux du Dieu de ses pères, et devient un peuple mis à l'abri dans le lieu où le jugement s'exerçait, et racheté pour sortir du domaine de la mort. C'est ce précieux sang, et lui seul, qui joue son rôle dans cette occasion. Il devait être placé en dehors sur les poteaux et le linteau des portes des Hébreux, dans le pays d'Égypte, et chaque famille, dans la maison, se nourrissait de la victime dont le sang les avait rachetés. Rien de plus. D'une manière appropriée au rite, les Israélites devaient manger l'agneau rôti — non pas à demi-cuit, ni cuit dans l'eau, mais rôti au feu, la tête, les jambes, et l'intérieur. Ce devait être leur nourriture. C'est en figure comme si Christ leur disait: «Prenez, mangez; ceci est mon corps».

Et, en harmonie avec cela, c'est ce que nous trouvons dans le Nouveau Testament. Nous le lisons en Matthieu 26, Marc 14, et Luc 22. Le Seigneur est là, comme dans la nuit de la Pâque, en Exode 12. Il était encore un Christ *vivant*, mais il se présente comme un Christ *crucifié*, un Agneau immolé, un sacrifice sur l'autel. Il ne se voit plus comme homme vivant, mais comme victime. Il prend le pain, et dit: «Prenez, mangez; ceci est mon corps». Il prend la coupe, et dit: «Cette coupe est la nouvelle alliance en mon sang». C'est le Christ crucifié que le Christ vivant présente ainsi à la pensée et à l'acceptation des pécheurs, comme le fondement de toutes nos bénédictions et le droit que nous y avons.

C'était donner à la famille élue l'Agneau pascal, dont le sang sur les poteaux des portes est son abri et sa délivrance. Elle avait à le prendre et à le manger, comme les Israélites dans la nuit où ils sortirent d'Égypte.

Dans l'évangile de Jean, nous n'avons point la scène du dernier souper. Nous n'y lisons pas: «Prenez, mangez; ceci est mon corps»; mais nous y trouvons une parole adressée par le Seigneur aux Juifs, et où il dévoile le grand secret de la Cène. Au sixième chapitre, il dit à la multitude qu'il était le pain descendu du ciel, la vraie manne, de laquelle, si quelqu'un en mange, il vivra éternellement. Mais dans la suite de cet entretien, il déclare que ce pain du ciel était sa chair qu'il donnerait pour la vie du monde; que sa chair était vraiment un aliment et son sang vraiment un breuvage. Cela veut dire que c'est en le recevant comme *l'Agneau de Dieu*, en allant à lui comme étant descendu dans la *mort* et placé sur *l'autel*, que le pécheur reçoit la rédemption et la vie. Ce n'est pas en le connaissant comme un Christ *vivant*, mais comme un Christ *crucifié*, que nous avons le salut de Dieu.

Il en est ainsi; nous l'avons devant nos âmes avec une entière certitude et une grande simplicité. Dès le commencement, le sang de Christ, le sacrifice de l'Agneau de Dieu, est présenté aux pécheurs comme *l'unique* objet sur lequel ils aient à arrêter le regard de la foi, et en qui ils doivent placer leur pleine et absolue confiance. L'Agneau vivant ne trouve point sa place dans ce grand mystère de la rédemption, sauf en ce que sa vie a témoigné qu'il était bien la victime pure et sans tache propre pour l'autel c'est l'Agneau immolé, Jésus le crucifié, qui est tout dans ce grand fait de la rédemption des pécheurs. Le sang du Dieu fait homme, et cela seul, a été la rançon.

Non seulement les Ecritures qui nous parlent des patriarches, les récits mosaïques et les évangiles, nous enseignent cette merveilleuse leçon: dans le troisième chapitre de la Genèse, le douzième de l'Exode, l'institution de la Cène, et le sixième chapitre de Jean, mais les épîtres la présentent aussi. Le dixième chapitre de l'épître aux Hébreux le fait d'une manière frappante. Là, nous entendons le Christ de Dieu dire: «Voici, je viens». Et dans quel but venait-il? Était-ce pour vivre? Non, mais pour mourir. Pourquoi un corps lui avait-il été formé? Était-ce seulement pour agir dans ce corps et y passer trente-trois années dans le service actif, comme un témoin et un ministre pour le Dieu et Père? Non; mais pour l'offrir en oblation sur la croix (Hébreux 10: 5-10). Sans doute, il a vécu et cela sous la loi, lui le vrai Israélite. Sans doute, il a vécu, accomplissant un saint ministère de grâce et rendant témoignage à son Dieu et Père. Mais l'Écriture (Hébreux 10: 5-10) passe, pour ainsi dire, par-dessus sa vie, et immédiatement conduit jusqu'à la croix Celui qui était venu dans le monde. C'est ainsi que lui-même, à la table de la Cène, comme nous l'avons vu, ne parle point de lui comme vivant, mais se présente comme le Crucifié, Et alors, dans ce même passage de l'épître aux Hébreux, nous apprenons que c'est par l'offrande de ce corps formé pour lui, par le sang du Fils de Dieu, que les pécheurs sont sanctifiés et rendus parfaits. Nous lisons encore plus loin dans la même épître: «Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte» (chapitre 13: 12) — la sanctification du pécheur dépend donc absolument du sang de Christ (*).

(*) J'admets pleinement la sanctification dans un autre sens; celle d'un saint — je veux dire la purification graduelle d'un élu par la vérité sous la puissance de l'Esprit (Jean 17: 17). Mais ici, je parle de la sanctification d'un pécheur.

Je n'en dis pas davantage, bien que toute l'Écriture fournisse beaucoup plus sur le sujet. Les ordonnances de la loi, ombres de ce qui devait venir, et l'enseignement dogmatique direct des apôtres, tout s'accorde pour nous dire que le sang du Christ de Dieu est tout pour le pécheur.

Mais si Dieu nous communique ainsi sa pensée, la foi la saisit et la reçoit. Le cinquante troisième chapitre d'Ésaïe en est témoin. Là, la foi de l'Israël de Dieu réveillé peut, en passant, jeter un regard sur la personne, la vie et le ministère du Christ, mais ce n'est qu'en passant, elle va directement à la croix, et trouve là tout pour que les pécheurs soient rendus parfaits quant à la conscience, et y trouve aussi l'origine et le fondement de toutes les gloires de Christ. A la croix, ils découvrent que le châtement qui nous apporte la paix a été sur lui, que là il a été blessé pour nos transgressions et meurtri pour notre guérison, et qu'ayant livré son âme en sacrifice pour le péché, il a pu voir devant lui sa famille et le plein accomplissement du bon plaisir de Dieu dans le maintien et le déploiement de ses propres gloires pour toujours. «Il verra une semence; il prolongera ses jours, et le bon plaisir de l'Éternel prospérera en sa main».

De même, la joie de la vie de foi dans Paul, l'apôtre des gentils, a sa source dans la mort du Seigneur pour lui: «Le Fils de Dieu qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Ainsi, il présente cette Personne à la foi des pécheurs, comme *l'unique* objet de la foi qui justifie (Romains 4: 23-25). Ainsi encore, il nous enseigne que Christ crucifié est simplement offert aux regards du pécheur, afin qu'il soit béni avec le croyant Abraham (Galates 3: 1-14). «Qui lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois», dit un autre apôtre (1 Pierre 2: 24). «Le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché», annonce Jean (1 Jean 1: 7). Mais ce que nous venons de voir est suffisant; dans toutes les Écritures, nous le répétons, Moïse, les prophètes, les évangiles, et les apôtres, s'unissent pour rapprocher «l'Agneau de Dieu» et «le pécheur», en vue de la rédemption et la justification de ce dernier: l'Agneau donné dans les richesses de la grâce de Dieu, et accepté par la foi du pécheur, Dieu le Saint Esprit opérant en lui, l'attirant et l'éclairant par son enseignement.

Ensuite, ce qui est ainsi donné en grâce, accepté par la foi, et à quoi toute l'Écriture rend témoignage, sera célébré à jamais dans les royaumes de la gloire. Nous le voyons dans la dernière portion des Écritures, l'Apocalypse. Tandis qu'ils sont encore sur la terre, les saints nous font connaître qu'ils ont trouvé, dans l'Agneau qui fut immolé, l'objet de leurs louanges et la source de leur joie. Lorsque Jean a déroulé devant eux les gloires de Christ, nous les entendons s'écrier avec ferveur «A celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles!» (Apocalypse 1: 5, 6). Et après qu'ils ont été transportés loin de la scène présente, qu'ils ont échangé la terre pour le ciel et ont atteint leur demeure de gloire, nous entendons encore les mêmes accents de joie: «Et ils chantent un cantique nouveau, disant: Tu es digne de prendre le livre, et d'en ouvrir les sceaux: car tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu; et ils régneront sur la terre»

(Apocalypse 5: 9, 10). Et les royaumes de gloire, aussi bien que la demeure de gloire, les nations (sur le marchepied) au temps millénaire, comme les saints glorifiés dans le ciel, font écho à ce concert — car c'est l'unique pensée qui ravira les coeurs, la pensée qui occupera l'éternité et remplira la création, aussi nous entendons de nouveau les mêmes voix des saints: «Ce sont ceux qui viennent de la grande tribulation, et ils ont lavé leurs longues robes, et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau» (Apocalypse 7: 14). Ceux-là peuvent n'avoir pas à ajouter un mot touchant leur règne, comme les saints glorifiés le font, ils peuvent ne connaître que le fait qu'ils seront devant le trône, et serviront Dieu jour et nuit dans son temple; que toute larme sera essuyée de leurs yeux, et qu'ils seront conduits par le Seigneur aux fontaines des eaux de la vie (versets 15-17), mais «le sang de l'Agneau» est l'objet commun de la louange, la commune source de joie, l'unique titre à toutes les bénédictions, soit des saints glorifiés dans le ciel, soit des nations rachetées qui occuperont la terre dans les jours millénaires de rétablissement et de rafraîchissement. Les pécheurs voyageant et luttant dans des corps non encore rachetés, pèlerins encore militants; les pécheurs dans leur demeure de gloire au ciel ou dans les royaumes de gloire sur la terre, ne connaissent rien que le Sauveur dans son sang versé pour eux, dans la vie qu'il a donnée pour les racheter, le Sauveur, comme l'Agneau de Dieu sur la croix du Calvaire. Toute gloire lui sera rendue en cela, en cela seul.

La puissance de Christ en résurrection et en gloire

Pensées sur Philippiens 3 et Marc 10

ME 1895 page 427

Dans le 3^e chapitre de l'épître aux Philippiens, nous trouvons un exemple frappant de l'effet produit par le Saint Esprit sur l'âme dans laquelle il habite. Quel éclat ne donne-t-il pas à la marche extérieure! Quelle stabilité devant Dieu! Quelle vraie liberté! Car c'est Christ que le Saint Esprit révèle à l'âme, et celle-ci le voit si clairement qu'elle rejette loin d'elle tout ce qui n'est pas Christ, tout ce qui est opposé à son caractère. Il est important de remarquer le contraste qui existe entre une telle âme et celle qui n'est pas remplie du Saint Esprit, quoiqu'elle puisse être ou paraître puissamment attirée vers le Christ Jésus; peut-être même, aussi vraiment convertie que l'étaient les disciples. Nous verrons ce contraste successivement dans ses rapports avec la justice, la croix et la gloire, en comparant Philippiens 3: 4-11, avec Marc 10: 17-40.

Dans le récit qui nous est rapporté en Marc 10: 17-27, nous voyons un homme dont la position offre un contraste absolu avec celle de l'apôtre (Philippiens 3), car cette dernière est une preuve frappante des effets produits par le Saint Esprit. L'apôtre avait tout abandonné pour Christ. Il avait possédé à un plus haut degré que le jeune homme, en Marc 10, les avantages dont se prévalait un Juif. Il avait été instruit aux pieds de Gamaliel, le plus illustre des rabbins; il était citoyen de Tarse, ville célèbre par son université; il avait reçu ce qui était regardé, en ce temps-là, comme une éducation complète. De plus il avait le privilège d'avoir mené une vie sans reproche (verset 6). Toutes ces choses lui étaient très précieuses comme homme dans la chair, tant qu'il n'avait pas vu Christ. Paul possédait tout ce en quoi un homme peut s'enorgueillir. Si quelqu'un pensait pouvoir se glorifier dans la chair, Paul le pouvait plus qu'eux tous. Mais Christ dans la gloire se révéla à Paul, et dès lors il put dire: «Les choses qui m'étaient un gain, je les ai regardées comme une perte, afin que je gagne Christ».

Quel était l'état de l'âme de Paul? «Il faut que je gagne Christ. C'est là tout ce que j'ai à faire; mon unique préoccupation; toute autre chose qui se présente sur mon chemin n'est qu'une perte». Tel est l'effet produit par l'Esprit de Dieu dans l'âme qui le possède. L'apôtre ne se laisse troubler par rien de ce qu'il rencontre sur sa route; il voit aussi clairement que possible que tout ce qui n'est pas Christ est une perte. Il voit Christ dans chacune de ses circonstances. Doit-il traverser la souffrance? Tant mieux il y trouvera Christ d'autant plus. Christ est là; il le voit *lui*, par l'aide de Dieu. Si nous comparons ceci avec Marc 10, le contraste est apparent; là, nous trouvons un homme qui n'avait pas l'Esprit. Ses circonstances extérieures étaient semblables à celles de Paul, mais il n'était pas pour cela rempli du Saint Esprit. Il nous est dépeint cependant comme un homme d'un caractère parfaitement aimable; mais Christ n'étant pas son objet, à quoi pouvaient servir ses qualités naturelles?

Cependant son caractère était tel qu'il attira l'attention du Seigneur. Jésus l'aima (verset 21). Ce jeune homme, lui aussi, était sans reproche quant à la loi. Il était Juif, et comme tel il supposait pouvoir, par la loi, obtenir la vie éternelle. En s'approchant de Jésus, il pensait: «Voici l'homme qui pourra me dire ce que je dois faire pour hériter de la vie éternelle». Il était persuadé, en voyant la pureté, l'excellence, la perfection du caractère du Seigneur, qu'auprès de lui il trouverait la connaissance du plus excellent des commandements; il accourt à sa rencontre. Il était *ardent* dans son désir de savoir ce qu'il avait à faire; il s'approche de Jésus avec tous les témoignages du respect; il l'appelle «bon Maître» (mais Jésus ne pouvait accepter cet éloge des lèvres de celui qui le regardait seulement comme un homme), et même il se jette à genoux devant lui. Il y a quelque chose de très attrayant — le Seigneur, lui-même, l'admet — dans le caractère de celui qui pouvait dire: «J'ai gardé toutes ces choses dès ma jeunesse». Mais le Seigneur soumet son coeur à l'épreuve, afin de manifester quels sont les motifs qui le font agir et, pour en arriver là, il se sert de la croix: «Va, vends tout ce que tu as, et viens, suis-moi, ayant chargé la croix»,

Quelque sympathique et estimable que pût être le jeune homme, il ne charge pas la croix. Quand il est question de l'état de son coeur, il ne s'y trouve aucune volonté pour ce qui est de Christ. Il cherchait la justice dans la loi; et Christ, présent avec lui, ne réussit pas quand il s'agit de l'engager à prendre un autre chemin. Il ne dit pas comme Paul: «J'ai fait la perte de toutes choses et je les estime comme des ordures, afin que je gagne Christ», et «que je sois trouvé en lui, n'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu, moyennant la foi».

Tel était l'effet produit par le Saint Esprit en Paul, en lui révélant un Christ glorifié. Paul voyait Christ et pouvait dire: Il est ma justice; je compte la mienne pour rien. Il ne veut pas une justice humaine mais divine. Nous ne pouvons avoir les deux; car si Dieu me donne sa justice, je n'irai pas lui présenter ce qui vient de moi.

Supposons maintenant que j'aie gardé toute la loi et que je sois sans reproche; une telle justice ne serait pas de Dieu mais de l'homme. La loi divine exige que l'homme aime Dieu et son prochain, et c'est ce que nul ne peut faire. Cependant, même en supposant que j'aie gardé la loi jusque dans ses plus petits détails, je n'aurais encore acquis par elle que la justice humaine, tandis qu'en Christ je possède une justice infiniment supérieure, celle de Dieu lui-même. La loi exige-t-elle de moi que je donne ma vie pour de misérables pécheurs, afin de glorifier Dieu? En vérité, je ne saurais comment obéir à un tel commandement, mais Christ l'a fait. Il a pu dire: «Moi, je t'ai glorifié sur la terre; j'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire». Il est devenu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. La manière aussi dont Christ s'est livré lui-même entièrement sur la croix, dépasse tout ce que nous aurions pu faire, même en nous supposant capables d'accomplir la loi. Christ homme a glorifié Dieu, et maintenant il est glorifié auprès de Dieu. C'est donc dans cette position que Paul le vit, et il put alors dire en vérité: «Voici la justice qui me convient». De quelle manière merveilleuse Dieu ne s'est-il pas manifesté en Christ! Par la foi, je le contemple sur la croix, et je me dis que je ne pourrais me passer de cette oeuvre glorieuse; car du moment que cette justice est de

Christ, elle cesse d'être de moi. Paul, quand il eut vu Christ, eut cette pensée: «Voici, dans le ciel, celui qui m'a communiqué une justice divine», et la conséquence naturelle en est qu'il ajoute: «Que je sois trouvé en lui, n'ayant pas ma justice qui est de la loi, mais celle qui est par la foi en Christ, la justice qui est de Dieu, moyennant la foi».

Tant que nous recherchons la justice humaine, il est évident que nous ne connaissons pas celle qui est de Dieu. Paul, ayant vu la gloire de Dieu, va jusqu'au bout et dit: «Je serai où Christ a le droit d'être. Il est entré dans le ciel avec une justice divine. Ma place est là aussi; tout le reste n'est qu'ordure et poussière. Oui, pour moi, toute autre chose est une perte».

Christ étant ainsi devant nos yeux, tout ce qui n'est pas lui est une entrave. Il nous faut gagner Christ. Lorsque la foi a saisi la justice de Dieu, elle ne peut plus supporter celle de l'homme. Pour la foi, il y a une nécessité à marcher dans un chemin plus excellent. Les richesses que le jeune homme prisait tant, n'exerçaient aucun attrait sur le cœur de Paul. Il avait contemplé Christ et la justice de Dieu dans la gloire, le but et le prix de l'appel céleste.

En Marc 10: 25, Jésus dit: «Il est plus facile qu'un chameau passe par un trou d'aiguille, qu'un riche n'entre dans le royaume de Dieu». Grand fut l'étonnement de ceux qui l'entouraient; ils demandèrent: «Et qui peut être sauvé?» Jésus ne leur cache pas la vérité: «Pour les hommes, cela est impossible; mais toutes choses sont possibles pour Dieu». Quant à l'homme, quelque excellentes que soient ses prétentions, c'est impossible; il aime l'argent; il est ambitieux. En un mot, s'il est question de savoir si l'homme peut se sauver par ses propres efforts, Jésus Christ déclare la chose impossible. Mais supposons que nous ayons tout abandonné, comme Pierre: «Voici, nous avons tout quitté et nous t'avons suivi». Et de fait, ils avaient, par la grâce de Dieu, vraiment suivi Jésus. Les cœurs des disciples lui étaient réellement attachés; des affections pour lui étaient véritablement nées en eux, Ils avaient fait, avec le secours de la grâce, ce que le jeune homme ne pouvait se résoudre à faire; alors le Seigneur leur répond: «En vérité, je vous dis: Il n'y a personne qui ait quitté père, ou mère, etc., pour l'amour de moi et pour l'amour de l'évangile, qui n'en reçoive maintenant, en ce temps-ci, cent fois autant, avec des persécutions; et, dans le siècle qui vient, la vie éternelle». Vous avez dû rompre, pour l'amour de moi, des liens terrestres; vous en formerez de nouveaux, plus forts et plus parfaits, parmi les enfants de Dieu; et à la fin vous hériterez de la vie éternelle. Il est des âmes qui ont compris ces choses, et qui se sont mises en route, sincèrement, comme des pèlerins avec Jésus; mais dans cette voie nous devons suivre Jésus, et il a passé par la croix: c'est là que nous rencontrerons ce qui nous mettra pleinement à l'épreuve.

«Et ils étaient en chemin, montant à Jérusalem, et Jésus allait devant eux; et ils étaient stupéfiés et craignaient en le suivant. Et prenant encore une fois les douze avec lui, il se mit à leur dire les choses qui devaient lui arriver».

Nous nous disons peut-être que c'est une chose bénie que d'avoir Jésus marchant devant nous! Mais les disciples étaient stupéfiés; nous désirons être dans le chemin de Christ et le suivre, mais nous ignorons ce qu'il nous en coûtera. Les disciples marchaient dans ce chemin,

et ils trouvèrent bientôt quel était l'obstacle. Si Jésus montait à Jérusalem, c'était pour y être mis à mort. Les Juifs le crucifieraient, mais il ne voulait pas moins aller en avant. Ses disciples étaient remplis de crainte en le suivant, parce qu'ils n'avaient pas le Saint Esprit. Pourtant, quoiqu'ils fussent stupéfiés et craintifs, à ce moment-là ils n'abandonnèrent pas leur maître.

Jésus est le bon Berger; il mène dehors ses propres brebis; il va devant elles et ses brebis le suivent. Les disciples craignaient en suivant Jésus, car il les conduisait à la croix. La croix se trouve sur le chemin qui mène à la gloire. Eh bien! c'était justement ce que Paul souhaitait. Les disciples étaient stupéfiés et craignaient; l'état de Paul (Philippiens 3) était tout autre: «Pour le connaître, lui, et la puissance de sa résurrection... étant rendu conforme à sa mort». Au lieu d'être effrayé, Paul pensait: «J'aurai communion aux souffrances de Christ. Ainsi je le posséderai lui-même bien davantage; je serai mort au péché, au monde; je serai bien plus conforme à la ressemblance de Christ, car tout ce qui détruit la chair, détruit aussi ce qui cache Christ». Ce n'était pas un danger imaginaire auquel il pensait; Paul allait comparaître devant ses juges; la question ne présentait que deux alternatives, la vie ou la mort. La mort était devant lui, mais il voyait que, par elle, il obtiendrait davantage de Christ; aussi disait-il: «Je l'accepte volontiers, car en elle je trouve Christ». Il ne désirait pas la souffrance, mais d'avoir la communion de ses souffrances, et d'être rendu conforme à sa mort.

Pour nous, la croix est légère, en comparaison de celle que Paul dut charger. Toutefois, c'est la croix qui nous enlève tout ce qui nous empêche de réaliser Christ dans la gloire. Quel contraste entre les disciples, stupéfiés et craintifs, quand il était question de monter à Jérusalem et à la croix, et l'apôtre Paul qui se glorifiait dans tout ce qui lui communiquait davantage de Christ. Il savait qu'en passant par la mort, il mourrait à la mort. Lorsque Christ mourut, il ne mourut pas quant à sa communion avec la gloire du Père. Au contraire, il réalisa dans la mort même qu'il en avait fini avec notre culpabilité, qui avait si lourdement pesé sur lui; qu'il en avait fini avec ce monde, cette terre déserte, altérée, sans eau. Pour lui, la mort était de s'en aller pour jouir de la bénédiction éternelle en la présence de son Père. Est-elle autre chose pour nous?

Aussi, comme Christ put dire: «Père! entre tes mains je remets mon esprit», Etienne aussi put s'écrier: «Seigneur Jésus, reçois mon esprit». Si la mort nous donne une plus grande conformité avec Christ, nous n'avons pas à considérer quelles souffrances la chair y rencontrera; nous y trouverons notre profit, parce que c'est la mort de tout ce qui n'est pas Christ, et nous nous glorifions en elle, parce qu'elle nous rend plus semblables à Christ. La croix est-elle devant moi? C'est bien, j'y trouverai davantage de Christ: l'énergie de l'Esprit me fait dire: «Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection d'entre les morts». Je vois Christ dans la gloire; eh bien! je désire lui être semblable et être avec lui. Je désire le posséder exactement comme je le vois; et si, pour le gagner, ou réaliser plus parfaitement ce qu'il est, je dois passer par la mort, eh bien! la mort m'est un gain. Où se trouve l'énergie de l'Esprit, il y a la lumière et un oeil simple qui nous fait estimer que Christ a plus de valeur que tout le reste, car ce qui n'est pas Christ ne vaut rien du tout. Cela purifie le coeur du chrétien.

En Marc 10: 35, nous voyons Jacques et Jean demander à Jésus de les placer l'un à sa droite et l'autre à sa gauche. Ils ambitionnent une bonne place dans le royaume. Jacques et Jean avaient la foi; en dépit des dangers qu'ils voyaient sur la route de Jérusalem, ils savaient que Jésus entrerait en possession de la gloire et du royaume, et ils disaient: «En tous cas, donne-nous de bonnes places». Mais à qui pensaient-ils? A Jacques et à Jean. Alors Jésus leur parle de boire la coupe qu'il devait boire; il dresse encore une fois la croix devant eux, les assujettissant à la volonté du Père comme lui-même y obéissait.

Ici, nous avançons d'un pas. Il est question de la gloire, mais le Saint Esprit n'a aucune communion avec le «moi». Le coeur ne peut en être délivré, avant que l'Esprit ait conduit nos pensées à Jésus. Il en fut ainsi de Paul, chez lequel nous trouvons une tout autre pensée que celle du «moi», tout autre que: «je veux travailler pour obtenir une bonne place». Paul s'occupe de Christ bien plus que de Paul: «Afin que je gagne Christ». C'était l'Esprit qui lui présentait Christ de cette manière. La puissance de l'Esprit avait dirigé ses pensées sur Jésus, de telle sorte que Paul s'était, pour ainsi dire, perdu en Jésus. La puissance efficace de l'Esprit crucifie l'égoïsme et nous délivre, pour notre marche, de toute préoccupation personnelle; elle nous occupe d'un seul objet, de Jésus; nous n'avons rien à faire qu'à nous conformer à ce modèle et à regarder à lui dans tout ce que nous faisons; c'est là ce qui purifie le coeur.

Paul travaillait plus qu'eux tous, et par conséquent, dans un certain sens, au point de vue humain, il avait droit à la meilleure place; mais il accomplissait sa tâche, non pas pour obtenir une telle place, mais parce qu'il cherchait Christ lui-même. S'il pouvait gagner Christ, quelle justice serait la sienne! S'il y a des souffrances sur la route, eh bien! ne nous rendent-elles pas conformes à Christ? Si nous rencontrons la mort, elle est un gain; car nous attendons le Seigneur Jésus Christ, qui transformera le corps de notre abaissement et le rendra conforme au corps de sa gloire.

Paul ne pense pas à lui-même; l'Esprit le remplit de Christ, et tout ce qui pourrait lui cacher Jésus et sa valeur est rejeté. L'Esprit donne au coeur une perception claire et le repos par la connaissance de la justice de Dieu. Nous désirons alors avoir Christ, le posséder, et nous découvrons quel est le chemin pour y arriver. Nous devons passer par Jérusalem et par la croix. N'importe; c'est la croix de Christ, Christ sur la croix et Christ avec la croix, mais en même temps, ce n'est pas une chose moindre que la justice divine que nous avons en lui.

Dans l'évangile de Marc, nous trouvons le jeune homme qui ne voulait pas abandonner ses richesses et charger la croix, afin d'hériter de la vie éternelle; ensuite, nous avons les disciples qui suivaient Jésus avec crainte, mais qui pourtant marchaient après lui. En Philippiens 3, nous trouvons Paul suivant le Seigneur sans crainte et avec joie, quelque souffrance qu'il pût rencontrer, parce qu'il aimait Christ comme tel, et pour ce qu'il est lui-même. Ce qui importe pour chacun de nous est de posséder Christ pour soi-même; c'est ainsi que nous aurons un coeur pur et un oeil simple. Puissions-nous avoir Christ si complètement pour notre *tout*, que notre seule préoccupation soit de le posséder, lui, et de compter toute autre chose comme une perte et des ordures, en vue de la rédemption qui est dans le Christ

Jésus. Ainsi, ayant conscience de son approbation et étant remplis de lui, nous serons en paix, selon la justice que Dieu lui-même nous a donnée.

Sur le culte rendu à Christ

Darby J.N. (Lettre) - ME 1895 page 446

Juillet 1881

... La question que vous posez a exercé les saints, et a été placée devant nous il y a longtemps; mais je ne pourrais pas recevoir une personne qui refuserait d'adorer Christ. C'est la position que j'ai prise à Auburn, dans le Maine. Il y a certaines vérités vitales qui se rattachent à la personne du Seigneur, et, qui, lorsqu'on les possède, gardent l'âme contre des interprétations auxquelles est exposé celui qui s'attache simplement aux mots. Si vous me dites que je ne dois pas adorer Christ, vous m'ôtez le seul Christ que je connaisse. Je n'en ai point d'autre que Celui que j'adore et bénis avec un coeur reconnaissant qui lui doit tout.

L'objet de Jean 16: 26, 27, est d'inspirer une confiance immédiate dans le Père, en contraste avec la pensée de Marthe (chapitre 11: 22). Ici, le Seigneur dit: «Je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au Père pour vous; car le Père lui-même vous aime». D'ailleurs, dans ce passage, il n'est pas du tout question d'adorer. Les disciples ne feraient pas de demandes (ερωταω) à Jésus, mais devraient demander (αιτεω) au Père en son nom (*). Mais tous les anges de Dieu doivent l'adorer, tout genou doit se ployer devant lui. Il y a plus: invoquer le nom du Seigneur est, pour ainsi dire, une définition d'un chrétien. Trois fois Paul supplie le Seigneur, afin que l'écharde dans sa chair soit retirée, et le Seigneur entend son cri et lui répond. Etienne «priait, et disait: Seigneur Jésus, reçois mon esprit». Christ est l'Adonaï (Seigneur) de l'Ancien Testament, comme on le voit en Esaïe 6, comparé avec Jean 12; de même aussi dans le Psaume 110, et en d'autres endroits. Celui qui est assis sur le trône et l'Agneau sont associés ensemble en Apocalypse 5: 13; et, en fait, on peut se poser la question si le chapitre 4 ne présente pas le Fils dans sa Personne divine. On ne peut séparer l'Ancien des jours et Christ, en Daniel 7. Comme Fils d'homme, il vient et est amené devant l'Ancien des jours; mais au verset 22, c'est l'Ancien des jours qui vient. Et le jugement est donné au Fils, «parce qu'il est fils de l'homme», — et encore «tous doivent honorer le Fils comme ils honorent le Père». Je ne cite pas des passages pour prouver, sa Déité, comme quoi lui et le Père sont un; que la plénitude de la Déité demeure en lui corporellement; qu'il était Dieu et a créé toutes choses: cela n'est pas mis en question.

(*) ερωταω est familier; αιτεωa quelque chose de sollicitant, comme d'un inférieur vis-à-vis de son supérieur, et n'est jamais dit de Christ à l'égard de son Père, sauf une fois par Marthe (Jean 11: 22). Αιτεω est dit des disciples vis-à-vis du Père. Les disciples se servent de l'un et de l'autre dans leurs relations avec Jésus. (Note sur Jean 14: 13. Edit. de 1872)

Quant à l'emploi du nom du Seigneur en s'adressant au Père, je le rejette entièrement, si, en substance, la prière n'est pas en son nom. L'emploi du précieux nom du Seigneur n'appartient *pas* à un état inférieur de christianisme, car Jésus dit: «Jusqu'à présent vous

n'avez rien demandé en mon nom», tandis que près de s'en aller, il dit: «Quoi que vous demandiez au Père en mon nom», de sorte que cela appartient distinctement au temps de son absence. S'il s'agit simplement de la forme des expressions, c'est autre chose; on peut tomber dans la routine et perdre la force des mots. Mais ce n'est qu'au nom de Jésus que nos prières sont avec justesse adressées au Père, et, en marchant ici-bas, ce n'est pas comme étant en lui que nous prions, ni que nous prions en son nom, tout vrai qu'il soit que nous sommes en lui. La prière est avec justesse adressée au Père selon toute la valeur de Christ pour le Père, mais comme une Personne à part [de nous] et à part du Père également.

On ne saurait nier la place de Christ, de l'Homme Christ Jésus, comme Médiateur entre Dieu et les hommes. Il est à la fois présent devant Dieu, et Avocat auprès du Père. La perte de la position *médiatoriale* de notre précieux Seigneur serait la ruine du christianisme. «Pour nous il y a un seul Dieu, le Père», et «un seul Médiateur entre Dieu et les hommes, l'homme Christ Jésus». Sa nature divine n'est pas en question ici, et je ne connais pas de prière réelle qui ne soit pas en son nom. Ce n'est pas en lui, mais «par lui, que nous avons, les uns et les autres, accès auprès du Père par un seul Esprit».

Je ne saurais marcher avec quelqu'un qui refuse d'adorer Christ, ou qui ne reconnaîtrait pas, sous tous les aspects, son office médiatorial. Mais je pense que le culte rendu au Père, et celui rendu à Christ comme Médiateur, ont un caractère différent. En adorant le Père, je vais à Celui qui, dans son amour infini, entièrement libre (Celui qui n'a jamais quitté la forme et la gloire de la Dété), s'est révélé à moi, m'a introduit dans la relation de fils, n'a pas épargné son propre Fils pour moi, par lui m'a réconcilié avec lui-même, et m'a donné son Esprit afin que je puisse avoir la conscience de la position dans laquelle il m'a placé, en sorte que je crie: Abba, Père! Tout est par Christ; mais je connais le Père et ce qu'il est par lui — hélas! bien imparfaitement encore — mais toutefois de manière à me réjouir ou à me glorifier en Dieu. C'est Dieu, mais Dieu connu comme Père (Jean 4: 21) Dans Jean, nous avons toujours la différence entre ces deux noms. Ainsi Christ nous dit qu'il monte vers son Père et notre Père, vers son Dieu et notre Dieu. Ce que le Père *est en lui-même*, lui à qui nous sommes amenés, étant devenus ses enfants, le Père révélé en amour dans le Fils, c'est là ce qui est spécialement devant nous quand nous lui rendons culte, quoique toutes les bénédictions découlent de lui.

Dans le culte rendu à Christ devenu Médiateur, je reconnais son titre divin, bien qu'il ait mis de côté sa gloire — qu'il a reprise maintenant — mais c'est Celui qui est descendu vers moi, qui a vécu et qui est mort pour moi, qui m'a aimé et m'a lavé de mes péchés dans son sang. Il a été immolé et il a racheté pour Dieu ceux qui étaient loin de lui; il s'est anéanti lui-même, et dans sa grâce ineffable envers moi, il a été tenté comme nous en toutes choses, à part le péché, et il peut sympathiser à nos infirmités. Or j'admets pleinement que, comme enfant de Dieu, on doit rendre culte à un Père qui nous aime; cela est tout à fait juste; mais les peines, les exercices d'âme, les échardes dans la chair, les circonstances où j'ai besoin de sympathie, mes besoins, et ensuite l'administration de tout ce qui concerne l'Eglise, tout cela se rattache au fait que je regarde à Christ envisagé comme Médiateur, et que, comme tel, je lui rends culte. Je ne le fais pas simplement comme quelqu'un qui a été rendu participant de

la nature divine, qui, par l'Esprit, connaît le Père par la révélation du Fils, qui adore le Père, en le connaissant ainsi. J'entre davantage sur la scène comme connaissant Christ, un Sauveur qui a été tenté, un Ami qui a été éprouvé dans les circonstances où nous nous trouvons. S'il n'était pas Dieu, cela perdrait toute sa valeur, mais c'est d'une valeur inestimable pour toute âme exercée. Toutefois, il est évident que cela se rattache davantage à mon état ici-bas, et c'est précisément là ce qui est précieux.

Il est vrai que l'oeuvre de Christ a été si divine et si glorieuse, Dieu lui-même ayant été glorifié en elle, que cela nous élève jusqu'à lui rendre culte, en considération de l'excellence de ce qu'il a été lui-même dans cette oeuvre; nous nous élevons ainsi jusqu'à la Déité: car par ceci nous connaissons l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous. Il est important, pour sa gloire, que nous retenions fermement cela. Nous voyons immédiatement l'unité de pensées, de dessein, d'esprit, de nature, dans le Fils et dans le Père. Cependant il est vrai que pratiquement des âmes ont la tendance à ne pas aller plus loin que de regarder à Christ (quoique ce soit juste) sous l'aspect médiateur qui les concerne, et leur culte descend à ce niveau. Elles ne se réjouissent et ne se glorifient pas en Dieu, connu dans sa nature adorable, connu dans l'amour d'un Père qui est leur Père, mais dans la grâce, le service et les bienfaits qu'elles trouvent en Christ et dont elles sont les objets et les récipients. Or, quand la chose est réelle, elle ne peut être séparée de la source d'amour en Christ comme Personne divine, mais elle se rattache à nos besoins, à nos infirmités, à nos manquements en un mot. Quoique ce soit la grâce divine, cela se rapporte à nous-mêmes, et pour que le sentiment soit réel, cela doit nous faire penser, à nous-mêmes, et nous sommes ainsi remplis d'une reconnaissance produite divinement dans le coeur. Les deux choses dont j'ai parlé sont toutes deux justes, toutes deux sont douces, et doivent être cultivées par la grâce, mais elles sont différentes. L'une, nous élève simplement vers Dieu, pour que notre nouvel homme y demeure et y prenne ses délices, et l'adore. L'autre fait descendre cet amour en sympathique bonté jusqu'à notre état, bien que sentie et goûtée par le nouvel homme. C'est Dieu révélé, mais comme entrant dans tout ce que nous sommes et tout ce dont nous avons besoin, et cela même jusqu'à nos péchés. Or j'admets pleinement que reconnaître en adorant ce que Dieu est sous ce rapport est un vrai culte, et que l'exclure serait tout à fait mauvais et mortel pour les affections de l'âme; mais c'est une chose différente de la position d'une âme, qui par l'Esprit Saint est, en adorant, auprès du Père auquel Christ nous a amenés, aimés comme lui est aimé. Je pense qu'il y avait dans l'enseignement de X. cette tendance, le désir d'atteindre au premier état en mettant de côté le dernier, et tout cela était mauvais. Mais, je le crains, les frères qui se sont occupés de cette affaire n'avaient pas appris à apprécier la différence entre les deux points de vue.

Prenez les hymnes et voyez s'il y en a beaucoup qui soient adressées au Père, ou qui continuent après la première strophe à avoir lui et non pas nous pour sujet. Il y a peut-être des hymnes adressées au Père, mais en révisant le livre d'hymnes, une grave question s'est élevée pour moi. Notre état spirituel influe tout ce que nous faisons, mais des hymnes au Père demandent un état plus spirituel que des hymnes à Christ, bien que celui-ci soit digne d'un

égal honneur. Tout en faisant cette différence, j'accorde qu'on ne peut les séparer par une ligne mathématique. Les affections ne se manifestent pas ainsi; l'amour du Père et l'amour du Fils, se confondent. Si le Père n'a pas épargné son Fils, le Fils, par le même amour divin, s'est donné lui-même. Nous avons connu le Père par la révélation que le Fils nous a donnée de lui. «Celui qui confesse le Fils a aussi le Père». L'incarnation et le service qui la suit en grâce, ont donné un caractère spécial à la relation de notre coeur avec Christ, mais en définitive, tout procède de la même source divine. On a parlé d'adorer le Père comme étant en Christ, en substituant cette adoration à celle de Christ; mais je ne trouve pas une telle pensée dans l'Ecriture. Etre en Christ est notre position et notre privilège; le culte est une chose séparée qui, par grâce, découle de nos coeurs individuellement, ou plutôt encore, collectivement; mais adorer en Christ est une chose dont je ne trouve point trace dans l'Ecriture.

Votre affectionné dans le Seigneur.

Dieu pour nous

Romains 8: 31-39

ME 1895 page 461

Dans cette portion de l'Écriture, l'apôtre résume les exercices de cœur et l'œuvre de la grâce, d'abord dans ces mêmes exercices de cœur, ensuite dans la révélation de la vraie liberté par la rédemption qui est dans le Christ Jésus; liberté dont nous jouissons comme étant rachetés de tout ce que nous étions dans la chair, du péché, de Satan et du monde, et aussi de la loi. Puis, lorsqu'il a exposé toutes ces choses et qu'il a montré comment, possédant l'Esprit, nous sommes enfants de Dieu, ses héritiers et cohéritiers de Christ, ayant conscience de l'esclavage et de la corruption qui nous environnent encore ici-bas, il conclut enfin en montrant que Dieu est pour nous, qu'il était pour nous autrefois, qu'il est encore pour nous au milieu et au delà de la scène que nous traversons. Il fait ressortir cette grande vérité pour prouver non pas ce que Christ est dans les lieux célestes, mais ce qu'il est au milieu des difficultés. L'apôtre montre — et *c'est une chose bénie*, car par elle il atteint à Dieu lui-même — que, bien que participant aux épreuves du temps présent, avant que l'épreuve existât, avant que vous fussiez vous-même, il était pour vous; et s'il en est ainsi, peu importe qui sera contre vous.

Après avoir récapitulé les expériences d'une âme avant la rédemption et avoir montré cette rédemption accomplie, il met en relief la grande vérité qui dépasse et imprègne tout le reste; non pas ce que nous étions pour Dieu, car nous étions condamnés et, comme il le dit dans le même chapitre, inimitié contre Dieu — ne nous soumettant pas à la loi de Dieu, ne le pouvant même pas — mais par le même moyen dont il s'est servi pour me révéler ma misère, il a révélé ce qu'il est pour moi. De tout ceci, l'apôtre conclut: «*Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous*». Et remarquez que, du point de vue auquel il s'est placé, il embrasse toutes les faces de la question. Il ne se contente pas de signaler le simple fait, quelque béni qu'il soit en lui-même, mais il en considère tous les aspects.

Il est très précieux pour nos âmes, bien-aimés, de voir comment Dieu est pour nous. Non seulement rien ne peut lui échapper, mais encore il s'occupe de tout ce qui nous concerne. Quelqu'un est-il malade, un ami ira peut-être demander de ses nouvelles; mais s'il s'agit d'une mère qui soigne son enfant, elle lui donnera tous ses soins, toutes ses pensées, car son cœur est avec le petit malade. Elle est pour son enfant, elle donnerait pour lui tout ce qu'elle possède; elle ne vous permettra pas d'entrer dans la maison, si vous faites du bruit. Pourtant ce n'est qu'une mère humaine qui peut oublier son nourrisson. En même temps, nous trouvons dans cette illustration le caractère plein de condescendance de l'amour parfait de Dieu. Rien ne peut lui échapper et il ne néglige rien. Sûrement nous pouvons dire: «*Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?*» «*Celui même qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous*». Je trouve d'abord ici que Dieu est un Donateur. Il a donné son Fils

bien-aimé. Dieu est un Donateur dans le sens le plus élevé du mot; en sorte qu'après lui on ne peut nommer personne. Observez aussi le raisonnement de l'apôtre: il prend pour point de départ ce que Dieu est et ce qu'il fait, et il conclut par les effets produits sur nous; il ne commence pas par ces effets on par ce qu'il y a en nous pour Dieu. Si je prends pour point de départ de mon raisonnement ce que je trouve en moi, je dis: Je suis un pécheur, et Dieu ne peut me recevoir en sa présence. Il doit me condamner, quoiqu'il puisse y avoir encore pour moi une lueur d'espoir. — Mais je déduis mes conclusions de ce que je trouve en moi-même, quoiqu'il puisse y avoir dans tout cela quelques pensées vraies quant à Dieu, elles n'en sont pas moins un mélange de vérité et d'erreur. Telle n'est pas la foi, bien-aimés. L'âme reconnaît, il est vrai, que Dieu est un juge saint; mais la véritable conviction du péché nous fait sentir que Dieu ne peut nous tolérer devant lui.

Prenez le fils prodigue. Il s'était converti, il était revenu à lui-même; il connaissait la bonté de son père; mais tout de suite il s'était mis à tirer des conclusions d'après ce qu'il était, lui. Aussi il prend la résolution de dire: «Je ne suis plus digne d'être appelé ton fils; traite-moi comme l'un de tes mercenaires». Il pensait que c'était la condition qu'il lui conviendrait d'occuper dans la maison paternelle. La confession qu'il fait de ses péchés est juste, mais ses conclusions sont entièrement fausses. Beaucoup de personnes en sont au même point maintenant. Leur raisonnement serait très naturel et très juste, si Dieu ne nous avait rien révélé de plus. Mais elles mêlent ainsi la vérité avec des notions humaines, comme le fils prodigue mêlait son juste sentiment du péché avec ses fausses appréciations de son père. Quand nous raisonnons ainsi, nous ne nous sommes pas encore rencontrés avec Dieu; car lorsque le prodigue rencontre son père, il se trouve dans ses bras et il est revêtu de la plus belle robe. Jusqu'à ce moment, il n'avait jamais trouvé en lui-même ce que son père pensait de sa conduite.

L'Esprit raisonne de la même manière quand il tire des conclusions pour Dieu. L'âme pense peut-être se montrer humble en raisonnant d'une autre manière; mais au fond, elle ne fait que prouver qu'elle n'a pas un sentiment assez vif de son péché pour s'appuyer entièrement sur la grâce. L'apôtre a traversé tout cela, aussi il dit: Dieu a livré son Fils; que pourrait-il nous refuser après nous avoir fait un tel don? Si j'ai saisi cette vérité, que Dieu n'a pas épargné le meilleur, le plus précieux objet que le ciel contient — je ne pourrai que m'écrier: «Ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui?» — Supposons que j'aie des dettes; si je suis honnête, je n'aimerais pas à regarder mes livres de comptes. Leur contenu est un poids qui m'opprime. Mais si quelqu'un vient et paie mes dettes, je n'aurai après cela aucune répugnance à laisser mes créanciers examiner mes livres. Je les ouvrirai moi-même, et plus ma dette aura été considérable, plus grande aussi sera ma reconnaissance envers mon bienfaiteur. Il en est de même quant à la rédemption. Si je réalise la grandeur de l'oeuvre accomplie, l'effet de cette réalisation sera de me faire penser toujours davantage à Celui qui est pour moi. Et ainsi la repentance augmente sans cesse. Car plus je connais Dieu, et plus je vois l'horreur du péché.

Mais tout d'abord, comme nous l'avons dit, c'est Dieu qui donne. S'il a fait don de son propre Fils, la gloire doit en être, pour ainsi dire, la conséquence naturelle. Quand je sens et sais réellement ce que Christ est, je comprends toujours mieux cela. En nous ayant dans la gloire avec lui, il voit le fruit du travail de son âme; et si nous ne sommes pas dans la gloire avec lui, il est clair qu'il ne verra pas non plus ce fruit.

Plus bas, l'apôtre dit: «Qui intentera accusation contre des élus de Dieu?» Il est *pour moi* quant à la rémission des péchés et quant à la justice. Il n'est pas dit seulement: Ils sont justifiés de Dieu, mais «Dieu justifie». Qu'importe que Satan accuse, comme il le fit en Zacharie 3? «Celui-ci n'est-il pas un tison sauvé du feu?» dit l'Eternel. Pourras-tu l'y jeter de nouveau? Nous pouvons demander avec l'accent du triomphe: «Qui est celui qui condamne?» Nous-mêmes le pourrions-nous? Il serait absurde de le supposer. Je suis justifié, parce que Christ est ma justice. Je suis en Christ, en Celui qui a glorifié Dieu et qui se tient maintenant devant lui. Il l'a dit lui-même: «Maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui. Si Dieu est glorifié en lui, Dieu aussi le glorifiera en lui-même; et incontinent il le glorifiera». L'oeuvre accomplie sur la croix a glorifié tout ce que Dieu est; maintenant Christ est dans la gloire et je suis un homme justifié en lui. Non seulement je suis débarrassé de ce que j'étais en Adam, mais encore «comme il est, lui, nous sommes, nous aussi, dans ce monde».

Puis vient une autre bénédiction, car nous pouvons tout attendre après le don de son propre Fils. Quoique, en réalité, il y ait des difficultés dans le chemin, le grand fait n'en demeure pas moins: «Dieu est pour moi». Remarquez ici le changement de terme: «C'est Christ qui est mort, mais plutôt qui est aussi ressuscité, qui est aussi à la droite de Dieu, qui aussi intercède pour nous; qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?» Pourquoi parle-t-il de Christ maintenant? Naturellement, cela signifie l'amour de Dieu en Christ. Mais alors, pourquoi ne dit-il pas l'amour de Dieu? Parce que nous avons affaire avec Celui qui a pris place à la droite de Dieu, après avoir été ici-bas au milieu des tribulations. Nous avons des difficultés de tous côtés: la persécution dans la famille, non pas ouverte peut-être, mais cependant bien dure à supporter. «Ils me croient fou», dites-vous. Les amis de Jésus voulaient se saisir de lui; ils le tenaient pour un insensé, lui aussi. Et ainsi, l'apôtre nous applique cet amour même de Celui qui est descendu ici-bas. «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?» Je trouve ici l'amour divin descendant dans ce monde, pour faire l'expérience de ce que nous traversons. J'ai besoin de connaître la sympathie de Christ. Je ne la connais pas quand Dieu me pardonne. Dieu ne peut avoir de sympathie pour mes péchés; mais en traversant les épreuves, j'ai besoin de savoir que Christ a *souffert* étant tenté. «Qui est-ce qui nous séparera de l'amour du Christ?» Principautés ou puissances? Christ fut tenté par elles et les a vaincues pour moi; elles ne sont donc plus un obstacle sur mon chemin. La vie en serait-elle un? Il l'a aussi traversée. Il a eu beaucoup d'afflictions dans cette vie, et plus nous en aurons et mieux cela vaudra pour nous. Et cependant il a dit: «Je vous laisse la paix; je vous donne ma paix». La vie ne peut me séparer de Christ, car «pour moi, vivre *c'est Christ*». La mort aura-t-elle du pouvoir sur moi? Elle ne pourra me séparer de lui; au contraire, elle me mènera jusqu'à lui — «la mort m'est un

gain». Les persécutions? Non seulement je triomphe en elles, mais Christ est avec moi au milieu d'elles.

Dans toutes ces circonstances, j'apprends à me connaître comme un être de rien et à apprécier la fidélité de Christ. Je puis, après une connaissance superficielle, savoir qu'un homme est aimable; mais si je reste en rapport avec lui pendant trente ans, je ferai l'expérience de ses qualités; ce n'est pas qu'il ait changé, mais je le connais mieux. J'ai trouvé quelqu'un qui m'a tiré de la plus grande des difficultés. Il intercède pour moi maintenant. Il ne répète pas ce qu'il a fait au commencement, mais ma confiance en lui grandit par mes expériences journalières. Je n'apprends jamais que la foi n'est pas la foi, mais j'apprends que lui demeure le même, qu'il ne peut changer. J'ai honte de mon manque de confiance en lui, et la communication de sa grâce me donne une connaissance familière de sa personne (je le dis avec un profond respect), et une confiance heureuse et sûre. Nous sommes plus que vainqueurs parce que nous apprenons à le connaître, lui, notre portion éternelle, et à connaître notre moi, dont nous voulons être délivrés. Les créatures sont toutes contre nous, mais ce ne sont que des «créatures».

Dieu est pour moi, non pas comme un souverain qui a eu des pensées de grâce à mon égard, alors que je ne songeais pas à lui; mais ici c'est l'amour de Dieu en Christ, en Celui qui a traversé toutes les difficultés pour nous, la vie et la mort, les outrages, l'oppression, la résistance, la persécution. Maintenant je comprends que mon épreuve est précisément celle que Jésus a traversée pour moi, et c'est un témoignage de plus de l'amour qui a tout enduré pour moi — oui, tout ce qui concerne une personne que Dieu aime et à laquelle Christ s'intéresse.

Et ainsi, nous nous avançons vers la gloire, ou vers Christ, avec la conscience que c'est Jésus qui nous y a introduits. Sans cela, nous serions comme les Israélites en Egypte. Une fois la mer Rouge traversée, l'Egypte était pour eux le passé. Ils l'avaient quittée; la rédemption les avait tirés de la terre de servitude. En parlant de l'oeuvre comme accomplie, la rédemption est derrière nous; dans un autre sens, elle ne l'est pas: le pardon des péchés appartient au passé, mais il n'est pas toute la rédemption, quoiqu'il en fasse partie.

Mais comme Israël, nous sommes transportés de notre condition passée dans une condition nouvelle. Alors qu'ils étaient encore en Egypte, ils étaient à l'abri du jugement. Mais ce n'était pas tout. Dieu en sortit aussi leurs corps. Et ainsi il nous délivre de la chair — non pas physiquement encore, quoique Christ en soit sorti sous tous les rapports. Ainsi l'Eternel introduisit son peuple dans une condition tout à fait nouvelle, en les plaçant dans le désert. Là ils eurent continuellement la nuée et la manne. Là aussi leurs vêtements ne s'usèrent point et leurs pieds ne s'enflèrent point. Dieu prenait soin d'eux. Ils devaient, il est vrai, recueillir la manne chaque matin, comme nous aussi, nous devons user de diligence dans les choses divines. Ensuite ils traversent le Jourdain, et la lutte commence.

C'est alors que le Seigneur se présente à Josué comme le Chef de l'armée de l'Eternel. Quand il vient dans ce caractère, le commandement est: «Ote ta sandale de ton pied, car le lieu sur lequel tu te tiens est saint».

Tel est le caractère des voies de Dieu. Il n'est pas question ici de la rédemption. Dieu nous a amenés jusqu'à lui; mais dans cette proximité, nous devons nous conduire selon la sainteté de Dieu, car nous sommes appelés à la communion avec Dieu; et la communion signifie un même bonheur, de mêmes pensées, de mêmes sentiments. Le Père trouve ses délices dans son Fils; nous avons communion avec lui à ce sujet. Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. «Si nous disons que nous avons communion avec lui, et que nous marchions dans les ténèbres, nous mentons, et nous ne pratiquons pas la vérité». L'apôtre insiste tout de suite sur le caractère de Dieu.

Ainsi l'effet de la rédemption est de nous amener à Dieu. Etant amenés à lui, nous pouvons dire: «Sonde-moi, ô Dieu!» Car il nous sonde, non pour nous imputer le péché, mais pour nous en purifier. Nous pouvons donc désirer qu'il nous sonde à fond. C'est aussi une pensée bénie, chers amis, que s'il a traversé toutes mes difficultés ici-bas, il me forme pour ma patrie céleste. Il est toujours vrai que si l'âme n'a pas un sentiment réel de son péché et de la parfaite justice que nous trouvons en Christ, elle ne comprend pas la grâce. Que le Seigneur nous donne de savoir (je ne parle pas ici de la connaissance intellectuelle) dans nos coeurs et nos consciences, que nous avons affaire avec Dieu. Pas de la même manière qu'Israël; car maintenant le voile est déchiré depuis le haut jusqu'en bas, et nous devons marcher selon la lumière dans laquelle nous avons été introduits. Je désire ardemment pour nous tous que nous connaissions la rédemption parfaite, et que nous ayons conscience que son effet est de nous amener dans la communion du Père et du Fils, afin que tout ce qui est contraire à sa sainteté soit jugé et rejeté.

La vie

ME 1895 page 476

Il est très intéressant de voir dans l'Écriture la connexion entre la vie, la parole sanctifiante et la gloire. Rapprochez les passages: «La vérité (la Parole) vous affranchira», et «si le Fils vous affranchit», et cela en contraste avec le fait d'être esclaves du péché; ensuite «sanctifiez-les par la vérité: ta parole est la vérité» «je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité», — car l'Esprit prend de ce qui est à Christ et nous l'annonce. Mais cela, c'est la gloire céleste, spécialement celle de sa Personne, la gloire dans laquelle il est entré en suivant le sentier de la vie. C'est pourquoi «nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en Esprit».

Nous voyons aussi cette connexion manifestée particulièrement dans le travail du Seigneur pour l'Église, et dans les aspirations du chrétien: en Ephésiens 5, et en Philippiens 3. Dans le premier de ces chapitres, nous lisons que le Seigneur a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle; qu'il la sanctifie et la purifie par le lavage d'eau par la parole, afin de se la présenter une Église glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable. Quelqu'un dira peut-être, purifier n'a rien à faire avec la gloire — mais oui, c'est la réalisation dans une vie déjà donnée — et qui spirituellement parlant est Christ — c'est, dis-je, la réalisation de tout ce qui est en Christ ainsi glorifié. Nous sommes transformés à son image; en principe vivant, et la nature est là. C'est réalisé objectivement, et la vie est formée par cela, et tout ce qui y est incompatible est ôté par les communications d'un Christ glorifié à l'âme — nous croissons en toutes choses jusqu'à lui qui est le Chef.

Ensuite vient le changement physique, par la transmutation ou la résurrection, de sorte que le corps aussi soit participant de la vie et de la gloire, selon sa nature (voyez 2 Corinthiens 5; Romains 8: 11). Ainsi en 1 Jean 3, «nous savons que nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et celui qui a cette espérance en lui, se purifie, comme lui est pur».

Telle est la course du chrétien (Philippiens 3). Paul voulait connaître la puissance de la résurrection de Christ — y arriver à travers tout — sachant l'excellence de la connaissance de la gloire de Christ, et ayant l'espérance d'être ressuscité d'entre les morts. Il n'avait pas atteint le but, il n'était pas encore arrivé à la perfection, mais, oubliant les choses qui étaient derrière, et tendant avec effort vers celles qui étaient devant, il courait droit au but pour le prix de son appel dans le Christ Jésus, l'appel d'en haut. Lorsque Christ viendra, le corps d'humiliation sera transformé en la conformité de son corps de gloire — mais tout tendait, en celui qui avait été saisi pour cela, vers le résultat de l'appel d'en haut.

C'est là ce qui donne son vrai caractère à toute la vie chrétienne; il découle de ceci, «ce qui est vrai en lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit déjà», et est exprimé avec puissance, en Hébreux 11: 5: «Enoch fut enlevé afin qu'il ne vit pas la mort;

et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé; car avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu». Il en fut ainsi de Christ, seulement ce fut toujours d'une manière parfaite: «Il a été déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts».

Cela donc est notre vie. Et remarquez le plein et complet développement du caractère, de la marche et de l'esprit du chrétien, comme participant de la nouvelle vie, en Colossiens 3.